



RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME VIII.



RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME VIII.

A PARIS,

Chez
Ladrange, libraire, quai des Augustins, n° 19;
Guibert, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
Lheureux, libraire, quai des Augustins, n° 37;
Verdière, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE BARON.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE JULES DIDOT, AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1823.

... in France.

NOTICE

SUR BARON.

Michel Baron naquit à Paris le 22 octobre 1653. Son père et sa mère étoient comédiens de l'hôtel de Bourgogne; l'un y jouoit les rois, et l'autre les premiers rôles tragiques et comiques. Leur véritable nom étoit Boyron, mais Louis XIII les ayant appelés plusièurs fois *Baron*, ce nom resta à la famille.

Baron fils, devenu orphelin à l'âge de huit ans, entra dans la troupe des petits comédiens de monseigneur le dauphin. Molière, qui avoit remarqué ses dispositions, l'attacha à son théâtre, et se plût à former son talent. Le jeune acteur, ayant essuyé de mauvais traitements de la part de madame Molière, retourna avec ses premiers camarades, qu'il quitta bientôt pour revenir avec Molière.

Ce ne fut qu'après la mort de son maître que Baron entra à l'hôtel de Bourgogne, où il acquit la réputation du plus grand comédien, jouant également bien, non seulement le tragique et le comique, mais les différents emplois de ces deux genres.

Ce célèbre comédien, dont Molière avoit soigné l'éducation, devint auteur. Sa première pièce, *le Rendez-vous des Tuileries ou le Coquet trompé*, comédie en trois actes, en prose, parut le trois mars 1685. Le 6 juillet de la même année, Baron fit jouer *les Enlèvements*, comédie en un acte et en prose.

L'Homme à bonne fortune, comédie en cinq actes, en prose, qu'il donna le 29 janvier 1686, eut, pendant vingt-trois représentations, un grand succès qui s'est toujours soutenu. *La Coquette et la fausse Prude*, comédie en cinq actes, en prose, représentée pour la première fois le 18 décembre 1686, fut jouée vingt-cinq fois. *Le Jaloux*, mis au théâtre le 17 décembre 1687, eut d'abord quatorze représentations, mais son succès ne s'est pas soutenu. Dans l'année 1689,

Baron donna successivement *les Fontanges maltraitées* ou *les Vapeurs*, comédie en un acte, en prose; *la Répétition*, comédie en un acte, en prose; et *le Débauché*, comédie en cinq actes, en prose. Ces trois pièces furent froidement accueillies, et n'ont pas été imprimées.

L'Andrienne, comédie en cinq actes, en vers, imitée et presque traduite de Térence, parut le 16 novembre 1703, et eut un grand succès.

Les Adelphes ou *l'École des pères*, autre comédie en cinq actes, en vers, également imitée de Térence, fut donnée pour la première fois le 3 janvier 1705, et eut sept représentations.

Lors de la réunion du théâtre de l'hôtel de Bourgogne à celui de la rue Guénégaud en 1680, Baron y passa avec Charlotte Lenoir de La Thorillière, son épouse; tous deux en firent l'ornement jusqu'en 1691, époque de leur retraite. Ils y rentrèrent tous deux vingt ans après. Quoique Baron eût alors 67 ans, il jouoit encore des premiers rôles et des amoureux, tels que le Cid et le Menteur.

Le 3 septembre 1729, il s'évanouit en jouant

le rôle de Venceslas, et mourut le 22 décembre de la même année, âgé de soixante-seize ans et deux mois. Jean-Baptiste Rousseau a fait pour le portrait de Baron les quatre vers suivants :

Du vrai, du pathétique il a fixé le ton ;
De son art enchanteur l'illusion divine
Prêtoit un nouveau charme aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

L'HOMME
A BONNE FORTUNE,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 29 Janvier 1686.

PERSONNAGES.

MONCADE, amant de Léonor.
ÉRASTE, amant de Lucinde.
PASQUIN, valet de Moncade.
ERGASTE, homme aposté.
Un laquais d'Araminte.
Un laquais de Cidalise.
Un laquais de Lucinde.
LUCINDE, amante de Moncade.
LÉONOR, sœur d'Éraste.
ARAMINTE, amante de Moncade.
CIDALISE, amante de Moncade.
MARTHON, suivante de Lucinde.

La scène est à Paris, dans la maison
de Lucinde.

L'HOMME
A BONNE FORTUNE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LÉONOR, ÉRASTE, MARTHON.

LÉONOR.

Oui, mon frère, le dessein d'épouser Lucinde devient un dessein très inutile, si l'on ne la détrompe de Moncade.

MARTHON, *à Éraste.*

Elle l'aime, vous ne l'ignorez pas. Elle est veuve, et je sais bien, moi, que, si l'on n'y donne ordre, et promptement, elle n'attendra pas qu'elle ait vingt cinq ans pour épouser Moncade, quoiqu'elle ait peu de temps à attendre. Comptez sur ce que je vous dis. Depuis quelques années que je suis avec elle, je dois la connoître.

LÉONOR, *à Éraste.*

L'intérêt de votre amour à part, que pensera Damis, son oncle et son tuteur, s'il la trouve mariée sans être averti? Ne sera-t-il pas en droit de se plaindre de nous, lui qui nous a priés de venir loger avec elle, de veiller à sa conduite, et de lui en rendre compte?

ÉRASTE.

Je vois tout cela comme vous le voyez: mon amour ne me dit que trop ce que je devrois faire; mais je crains de déplaire à Lucinde; et, d'ailleurs, ces moyens...

MARTHON, *l'interrompant.*

Eh! pendant toutes ces irrésolutions, Moncade peut-être épousera Lucinde.

ÉRASTE, *à Léonor.*

Que faut-il donc que je fasse?

LÉONOR.

Satisfaire à votre promesse; avertir Damis de tout ce qui se passe, lui déclarer votre passion pour sa nièce, n'oublier rien de ce qui peut servir à vous rendre heureux.

ÉRASTE.

Je ne pourrai jamais.

MARTHON.

Eh! que de fausses délicatesses!

ÉRASTE.

Mais, ma sœur, de grace...

LÉONOR, *l'interrompant.*

Mon frère, en un mot, voulez-vous épouser Lucinde ou non?

ÉRASTE.

Si je le veux!

LÉONOR.

Faites donc ce que l'on vous dit; nous aurons soin du reste.

ÉRASTE.

Mon bonheur est entre vos mains.

MARTHON.

Adieu donc.

(*Éraste sort.*)

SCÈNE II.

LÉONOR, MARTHON.

LÉONOR.

Marthon, que fait Lucinde?

MARTHON.

Je viens de l'habiller; elle sera bientôt ici.

LÉONOR.

Ne saurions-nous trouver le moyen de faire donner Moncade dans quelque panneau?

MARTHON.

Bon! il donnera le plus aisément du monde dans tous ceux qu'on voudra; mais je vous avertis qu'il s'en tire encore avec plus de facilité qu'il n'y donne.

LÉONOR.

Malgré tout cela, Marthon, il faut servir mon frère; tu me l'as promis.

MARTHON.

Je n'ai déja pas mal commencé; et, pendant ces deux jours que Moncade a été à la campagne, vous croyez bien que je n'ai rien oublié pour jeter des soupçons dans l'esprit de Lucinde.

LÉONOR.

La voici.

SCÈNE III.

LUCINDE, LÉONOR, MARTHON.

LÉONOR, *à Lucinde.*

Qu'avez-vous donc, madame? que vous me paroissez triste!

LUCINDE.

Je ne sais, madame; je n'ai point dormi.

LÉONOR.

Les gens qui troublent votre repos ne prennent peut-être pas assez de soin de vous le rendre?

LUCINDE.

Vous êtes trop bonne, madame, de vouloir bien prendre part à ce qui me regarde.

LÉONOR.

Je vous avoue que je voudrois vous voir plus tranquille...

(*Lucinde tourne la tête vers l'appartement de Moncade.*)

Que vous prêtez peu d'attention à ce que je vous dis! Il faut être autant de vos amies que j'en suis...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Mais, point, madame : il me semble que je vous écoute; et quand cela ne seroit pas, devriez-vous prendre garde à ce que je fais?

LÉONOR.

Si je le dois, madame? Est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce qui vous touche? Croyez-vous que je verrois avec plaisir des gens abuser de votre bonne foi? Ne me seroit-il point sensible de vous voir faire une injuste préférence, et ne devrois-je point m'efforcer à vous faire connoître la différence des cœurs qui s'attachent à vous? Croyez-moi, madame, j'en connois, et vous les connoissez comme moi, qui ne vous aiment que pour vous, qui sacrifieroient...

LUCINDE, *à Marthon, en tournant encore la tête du côté de l'appartement de Moncade.*

Marthon, avez-vous vu...

LÉONOR.

Madame, je vois bien que je vous embarrasse.

LUCINDE.

Madame, je vous demande pardon. Je vous avoue...

LÉONOR, *l'interrompant, et se retirant.*

Je vous laisse.

LUCINDE, *voulant la retenir.*

Eh! non, madame.

(*Léonor sort.*)

SCÈNE IV.

LUCINDE, MARTHON.

MARTHON.

Il est vrai que vous avez quelquefois des distractions...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Marthon?

MARTHON.

Madame.

LUCINDE.

Est-il sorti?

MARTHON.

Qui?

LUCINDE.

Est-il sorti, te dis-je?

MARTHON.

Éraste?

LUCINDE.

Non.

MARTHON.

Votre laquais?

LUCINDE.

Qui te parle de mon laquais? Moncade est-il sorti?

MARTHON.

Je ne pense pas seulement qu'il soit éveillé... Depuis quelque temps vous devenez si difficile à servir, qu'il faudroit une plus grande pénétration et une plus grande patience que la mienne pour pouvoir vous entendre, et pour pouvoir durer avec vous. Suis-je maître, moi, de vos distractions et de vos caprices? et ne diroit-on pas que je suis cause que vous n'êtes pas toujours aimée?

LUCINDE.

Marthon!

MARTHON.

Madame!

LUCINDE.

Vous plairoit-il de vous taire?

MARTHON.

Non, madame. C'est bien ma faute, vraiment, si Moncade a passé deux jours sans vous voir! Que vous êtes coiffée mal à propos de ce petit vilain-là!

LUCINDE.

Marthon!

MARTHON.

Madame!

LUCINDE.

Encore une fois, vous plairoit-il de vous taire?

MARTHON.

Non, madame. Vous m'avez prise pour parler, et je parle, et je parlerai.

LUCINDE.

Eh bien! Marthon, je vous défends de vous taire. Je ne sais plus que ce moyen-là pour vous empêcher de parler.

MARTHON.

Vous savez bien que le médecin me dit hier, devant vous, que j'avois une réplétion de paroles si excessive, que si je n'y donnois ordre... Voyez-vous, madame, le silence m'est mortel!

LUCINDE.

Ah! parlez, Marthon.

MARTHON.

Ah ! je me sens déja soulagée. Dites-moi un peu, madame, dans le temps que vous me rompiez tant la tête à force de m'exagérer que le plus heureux état que puisse souhaiter une femme est celui d'être veuve, et que pour rien au monde vous ne vous remarieriez; qui seroit venu vous proposer pour mari, ou pour amant (aussi bien en ce temps-ci n'y fait-on guère de différence), un homme toujours inquiet, toujours bizarre, toujours content de lui, jamais content des autres, amoureux aujourd'hui, demain perfide, qu'eussiez-vous dit ?

LUCINDE.

On m'auroit vivement offensée.

MARTHON.

Ah ! pour offensée, non. Si cela étoit, vous sentiriez l'outrage que vous vous faites, et la honte que vous recevez.

LUCINDE.

Moi?

MARTHON.

Vous, madame. N'aimez-vous pas Moncade? C'est son portrait que je viens de faire.

LUCINDE.

Comme vous le peignez, Marthon !

MARTHON.

Comme il est, madame, et comme il devroit vous paroître. Tant qu'il n'a eu dessein que de vous plaire et d'être aimé de vous, le plus joli homme du monde étoit Moncade; mais, dès qu'il a vu que vous le vouliez toujours fidèle et toujours amoureux, a-t-il seulement pu se résoudre à conserver les moindres égards pour vous? Que n'avez-vous pas fait pour lui? Songez enfin, madame, que vous vous devez quelque chose à vous-même. Vous me pardonnerez bien la liberté que je vais prendre? Que voulez-vous qu'on pense d'un jeune homme, aimable, sans bien, logé chez vous sous le nom de votre parent, et qui n'a jamais été en état de faire de dépense que depuis que vous l'aimez? Je veux que le dessein de l'épouser puisse justifier votre conduite; mais, en attendant, vous laissez penser, vous laissez dire, et insensiblement, vous vous faites une réputation qui ne vous fait pas grand honneur. Je crois, j'en jurerois même, que votre passion n'est point allée au-delà des regards et de la parole; mais, madame, est-on obligé de croire ce que Marthon croit de vous? Le monde, qui n'est pas bon, méne souvent la passion des autres plus loin qu'elle n'est allée. Pensez à votre gloire et à votre repos... Mais, madame, où allez-vous?

LUCINDE.

Je ne sais. Moncade seroit-il éveillé?... Mais, non. Vas-y toi-même : examine ses actions, ses discours, et m'en rapporte jusqu'aux moindres paroles.

MARTHON.

Ce sont des soins bien inutiles! J'aurai toujours mal entendu, si je ne le peins constant, amoureux, fidéle.

(*Lucinde sort.*)

SCÈNE V.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

Ah! te voilà, Pasquin? Que cherches-tu donc tant?

PASQUIN.

Je cherchois une folle, je t'ai trouvée : je ne cherche plus rien, comme tu vois.

MARTHON.

Tu n'es pas mal impertinent! Puis-je voir ton maître?

PASQUIN.

Non; il n'est encore éveillé que pour lui. Avant qu'il ait niaisé tout son soûl dans un fauteuil

et à sa toilette, il a, ma foi, encore plus d'une bonne demi-heure à dormir.

MONCADE, *appelant de sa chambre.*

Eh! eh! Pasquin?

PASQUIN, *à haute voix.*

Monsieur?

MARTHON, *voulant s'en aller.*

Je reviendrai dans un moment.

PASQUIN.

Tu n'aimes pas les nudités, à ce que je vois? Attends; aide-moi, je te prie, à porter la toilette ici.

MARTHON.

Pourquoi?

PASQUIN.

Il dit qu'il fume dans sa chambre.

MARTHON.

J'ai peur qu'il ne fume dans sa tête beaucoup plus que dans sa chambre!

(*Pasquin et Marthon prennent une toilette qui est à l'entrée de la chambre de Moncade, et la placent dans un coin du théâtre.*)

MONCADE, *appelant encore de sa chambre.*

Allons donc, eh!

PASQUIN, *à haute voix.*

On y va. Comme diable il crie! Ne diroit-on pas qu'il a bien des affaires?

(*Marthon s'en va.*)

SCÈNE VI.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

Viendras-tu donc?

PASQUIN.

Me voilà.

MONCADE.

Quel temps fait-il?

PASQUIN.

Il n'en fait point.

MONCADE.

Maraud! N'est-il venu personne me demander?

PASQUIN.

Le grison d'Araminte est dans un cabaret, qui attend que vous soyez éveillé.

MONCADE.

Cidalise n'a-t-elle point envoyé ici?

PASQUIN.

Je vous le gardois pour la bonne bouche. (*tirant une lettre et une montre de sa poche, et les lui présentant.*) Tenez, voilà une lettre et une montre qu'elle vous envoie. Son grison va venir pour prendre la réponse.

MONCADE.

Tu n'as qu'à les mettre là.

PASQUIN.

Ne lisez-vous pas la lettre?

MONCADE.

Non; je sais tout ce qu'il y a dedans.

PASQUIN, *entendant du bruit.*

On frappe à la porte; ouvrirai-je?

MONCADE.

Vois ce que c'est. (*Pasquin va ouvrir.*) Ah! c'est de la part d'Araminte.

SCÈNE VII.

MONCADE, PASQUIN, LE LAQUAIS D'ARAMINTE.

LE LAQUAIS, *donnant une agrafe de pierreries à Moncade.*

Oui, monsieur: voilà ce que madame vous envoie. Faites-vous réponse?

MONCADE.

Réponse? non.

LE LAQUAIS.

Viendrez-vous, monsieur?

MONCADE.

Non.

LE LAQUAIS.

Demain, n'est-ce pas, monsieur?

MONCADE.

Oui, un de ces jours. (*à Pasquin.*) Eh! Pasquin? N'y a-t-il pas là une montre? (*Pasquin lui donne la montre, qu'il fait prendre au laquais.*) Porte cela à ta maîtresse. (*à Pasquin.*) Allons donc, qu'on achéve de m'habiller.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE VIII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh! que dira Cidalise quand elle ne vous verra plus sa montre?

MONCADE.

M'habilleras-tu, te dis-je?

PASQUIN.

Eh! vous ne vouliez pas sortir.

MONCADE.

Je ne sais ce que je ferai. J'ai bien envie de passer la journée ici. Non, il faut que je sorte. (*croyant entendre du bruit.*) On frappe: n'est-ce point encore quelque laquais.

PASQUIN.

Non, monsieur, personne n'a frappé. Avouez que c'est un fatigant mérite que celui d'être un joli homme, et de ne pouvoir pas faire un pas

sans être couru de tout le monde. Il y a quelques chagrins et quelques périls à essuyer, oui, quand on est fait comme vous.

MONCADE.

Il y a des moments où je voudrois n'être point fait comme je suis, et où je donnerois toutes choses au monde pour être fait comme toi. Ne saurois-tu point quelque secret pour me faire haïr?

PASQUIN.

Oui, monsieur, et facile même. Vous n'avez qu'à continuer de vivre comme vous vivez, et je vous garantis haï et méprisé de tout le genre humain. (*entendant frapper.*) On heurte, ce coup-ci.

MONCADE.

Ouvre.

PASQUIN, *après avoir été ouvrir.*

C'est de la part de Cidalise.

SCÈNE IX.

MONCADE, PASQUIN, LE LAQUAIS DE CIDALISE.

LE LAQUAIS, *à Moncade.*

Monsieur, j'ai donné une lettre et une montre.

MONCADE, *lui donnant l'agrafe.*

Je sais ce que c'est. Tiens, donne-lui cela.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE X.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part.*

Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour.

MONCADE.

Te voilà bien étonné?

PASQUIN.

Moi? point; je trouve cela le mieux du monde. Aimer celle-ci aujourd'hui, demain la trahir; prendre de l'une pour donner à l'autre; fausses confidences, noirceurs, billets sacrifiés, flatteries, médisances: bagatelles! me voilà prêt à tout. Nous n'en serons pas plus riches à la fin; mais nous rirons bien: n'est-ce pas, monsieur?

MONCADE.

Ah! je suis ravi de te voir raisonnable.

PASQUIN.

Ah, monsieur! qu'un diable et un ermite vivent ensemble quelque temps, l'ermite deviendra diable, ou le diable ermite; j'en suis absolument convaincu. Çà, voyons qui sera la malheureuse que vous allez mettre en réputation par quelque nouvelle perfidie? car aussi bien vois-je clairement que votre tendresse est usée pour la marquise.

MONCADE.

Laquelle ?

PASQUIN.

Hélas ! celle à qui vous juriez, il n'y a pas longtemps, de n'être jamais infidèle.

MONCADE.

Non, je ne l'aime plus.

PASQUIN.

Vos feux ne sont guère plus véhéments pour cette bonne dame à qui je portai votre portrait le même jour ?

MONCADE.

Ah ! fi ! je ne la puis souffrir ; elle met du blanc.

PASQUIN.

Et l'autre, sa bonne amie ?

MONCADE.

Elle n'a point d'esprit.

PASQUIN.

Et la veuve de ce conseiller ?

MONCADE.

Elle n'est pas riche.

PASQUIN.

Et sa sœur ?

MONCADE.

Elle ne peut souffrir l'odeur du tabac.

PASQUIN.

L'odeur du tabac ?... Eh ! mort de ma vie ! de

toutes celles-là, il n'y en a pas une dont vous ne m'ayez rompu la tête... « Ah! Pasquin, disiez-« vous, elle est toute charmante! Je l'aimerai « toute ma vie. Je souffrirois mille morts plutôt « que d'avoir conçu le dessein de changer... » Je vous écoute, je la regarde, je l'examine; je trouve que vous avez raison. Pour le lendemain, je suis un sot. Elle n'a pas le cœur délicat; ses manières sont rudes; elle vous aime trop, elle est jalouse, ou bien indifférente; elle ne peut souffrir l'odeur du tabac. Enfin vous leur trouvez toujours quelque défaut pour justifier votre inconstance.

MONCADE.

Que t'importe?

PASQUIN.

Comment donc! que m'importe? Vous ne comptez pour rien mille faux serments que je fais tous les jours?

MONCADE.

Pourquoi les fais-tu?

PASQUIN.

Pour rétablir votre réputation chancelante.

MONCADE.

Qui t'a chargé de ce soin?

PASQUIN.

Ah, ah! ceci n'est pas mauvais: qui m'en a chargé, dites-vous?

MONCADE.

Oui.

PASQUIN.

Mon honneur.

MONCADE.

L'honneur de Pasquin?

PASQUIN.

Assurément. Ne voudriez-vous pas que j'aidasse à confirmer par-tout que le plus scélérat, le plus vain, le plus infidèle, le moins amoureux homme du monde, c'est vous?

MONCADE.

Cela ne me plairoit point du tout.

PASQUIN.

Eh! que voulez-vous que je dise à de semblables discours? car vous ne voyez là que l'ébauche du portrait qu'on me fait de vous tous les jours. Que faut-il donc que je réponde?

MONCADE.

Rien; te taire, et commencer dès à présent.

PASQUIN.

Oh! monsieur, qui ne dit mot consent, et je ne veux point qu'on croie dans le monde que je connoisse votre caractère, et que je l'approuve, puisque je reste avec vous: et, d'ailleurs, par ma foi, je ferois bien mes affaires et les vôtres; car enfin, voyez-vous, chacun songe à son petit

intérêt. Je n'aurois qu'à me taire, vraiment, sur cent questions que l'on me fait : « Mon pauvre « Pasquin, me dit l'une, tiens voilà une bague; « je te prie, apprends-moi ce que fait ton maître. « A quelle heure est-il revenu? Comment est-il « quand il ne me voit pas? Songe-t-il à moi? Te « parle-t-il de moi? Est-il inquiet, joyeux, triste, « gai, mélancolique, content, taciturne, éva-« poré, chagrin, plaisant, sage, fou?... » Que diable sais-je? et cent mille autres de semblable nature.

MONCADE.

Eh bien! que réponds-tu pour lors?

PASQUIN.

Selon la bague.

MONCADE.

Ah! je savois bien que chez toi mon honneur et le tien marchoient bien loin après ton intérêt... Changeons de discours. Sais-tu bien une chose?

PASQUIN.

Qu'est-ce?

MONCADE.

Je crois que je suis amoureux.

PASQUIN.

Quoi! amoureux? là, ce qu'on appelle amoureux de bonne foi?

MONCADE.

Oui, te dis-je, amoureux.

PASQUIN.

Mais, parlez-vous là sérieusement?

MONCADE.

Veux-tu que je me donne au diable pour te le faire croire?

PASQUIN.

Et Lucinde?

MONCADE.

Oh! Lucinde, Lucinde! elle n'en saura rien.

PASQUIN.

Tant mieux pour vous..... Mais, dites-moi, combien cela durera-t-il?

MONCADE.

Tu m'en demandes trop; comme si l'on pouvoit répondre de cela!

PASQUIN.

La connois-je?

MONCADE.

Tu la connois.

PASQUIN.

Il faut que vous l'aimiez depuis fort peu, car je ne vous en ai jamais ouï parler.

MONCADE.

A peu près.

PASQUIN.

Est-elle belle?... Bon! peste du sot! est-ce à présent qu'il faut vous le demander? Vous me le direz dans peu de temps. Où loge-t-elle? Loin d'ici?

MONCADE.

Non.

PASQUIN.

Tant mieux; car dans les commencements c'est une fatigue de diable, quand il faut porter réglément trois billets tous les jours.

MONCADE.

Tu n'auras pas grand'peine à le faire; tu les donneras sans sortir.

PASQUIN.

Et comment?

MONCADE.

Elle loge ici.

PASQUIN.

C'est Léonor?

MONCADE.

Tu l'as dit.

PASQUIN.

Ah, monsieur...

MONCADE, *l'interrompant.*

Qu'as-tu?

3.

PASQUIN.

Songez-vous bien à ce que vous faites?

MONCADE.

Fort bien.

PASQUIN.

Léonor, amie de Lucinde, à sa vue! Vous n'y songez pas, ou vous voulez vous perdre absolument. Eh! monsieur, où est la probité, l'honneur? Songez-vous, dis-je...

MONCADE, *l'interrompant.*

J'aime les moralités, elles endorment.

PASQUIN, *voyant paroître Marthon.*

Tenez, monsieur, voilà Marthon; instruisez-la de tout ce beau dessein.

SCÈNE XI.

MARTHON, MONCADE, PASQUIN.

MONCADE, *à Marthon.*

Eh! bonjour, Marthon; que voulez-vous?

MARTHON.

Vous donner le bonjour, monsieur. J'ai à vous parler de la part de madame.

MONCADE, *à Pasquin.*

Mon justaucorps. (*Il s'habille pendant toute cette scène, sans écouter Marthon.*)

MARTHON.

Si je n'avois cru rendre service à madame, et à vous, monsieur, je ne me serois pas chargée de vous parler. Je me suis flattée que vous écouteriez agréablement ce que j'ai à vous dire; vous savez si je suis dans vos intérêts? cela me fait peine de voir que vous ne vouliez pas devenir heureux. Que ne donnerois-je pas pour vous voir faire de sérieuses réflexions sur votre humeur! Pour moi, je vous crois trop honnête homme pour ne vous pas reprocher quelquefois votre conduite avec Lucinde.

MONCADE, *à Pasquin.*

Ma montre.

MARTHON.

Oseroit-on vous dire que vos sentiments, dispersés à vingt coquettes, ne vous rendront ni plus aimable ni plus heureux? A qui devroient-ils être fidèles, ces sentiments que nous ne voyons plus, si ce n'est à la plus tendre, et peut-être à la plus aimable personne du royaume? Croyez-moi, monsieur, et vous croirez une fille tout affectionnée à vos intérêts; soyez heureux pendant que vous pouvez l'être : il vient un temps où le desir de le devenir n'est plus qu'un desir désespérant. Vous ne serez pas toujours aimable, et vous ne trouverez pas toujours une Lucinde qui vous aime.

MONCADE, *à Pasquin.*

Mon épée.

MARTHON.

Cinquante mille écus et Lucinde, en ce temps-ci, la jolie somme! Cela devroit être bien tentant pour vous, et je ne sache guère que vous qui voulût s'aviser de n'être point tenté de tout cela.

MONCADE, *à Pasquin.*

Ma bourse.

MARTHON.

En vérité, monsieur, vous avez beau dire et beau faire, à quelque usage que vous prétendiez mettre tout le mérite que vous avez, et vous en avez beaucoup, si l'on en croit les connoisseurs, je veux devenir la plus grande demoiselle de Paris, s'il peut jamais vous valoir cinquante mille écus et Lucinde.

MONCADE, *à Pasquin.*

Ma perruque.

MARTHON.

Ce que je vous dis devroit-il vous paroître assez désagréable pour ne vouloir pas seulement me dire mot?

MONCADE, *lui faisant remarquer sa mise.*

Suis-je bien, Marthon?

MARTHON.

Eh! vous n'êtes que trop bien, et nous en enrageons.

MONCADE, *à Pasquin.*

Mes gants, mon chapeau. (*à Marthon.*) Adieu, Marthon. (*à Pasquin, en s'en allant.*) Eh! Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur?

MONCADE.

Écoute. (*Il parle bas à Pasquin et puis s'en va.*)

SCÈNE XII.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON, *à part.*

Par ma foi, voilà un vilain petit homme. (*à Pasquin.*) Et toi, t'imagines-tu que je m'accommode de tes froideurs et de tes absences d'amour?

PASQUIN.

J'aime les moralités, elles endorment.

MARTHON.

Va, va, traître! je t'apprendrai...

PASQUIN, *l'interrompant.*

Tu ne sais ce que tu dis.

MARTHON.

Comment! à une fille comme moi un homme comme toi? Scélérat! infame!

PASQUIN, *l'interrompant.*

Laisse, laisse ces beaux noms, ces noms illustres, à l'indigne petit-maître que je sers. Donne-m'en de plus doux, et qui me conviennent.

MARTHON.

A toi des noms plus doux?

PASQUIN.

Ah! pardon, ma fille; j'ai la tête si pleine des folies de Moncade...

MARTHON, *l'interrompant.*

Et des tiennes?

PASQUIN.

Que, sans penser que tu fusses là...

MARTHON, *l'interrompant.*

Manière de justification assez obligeante! je t'en tiendrai compte.

PASQUIN.

Je te redisois les mêmes paroles qu'il m'a dites lorsque j'ai voulu fronder sa conduite.

MARTHON.

Je le crois. Tu sais que j'ai à me plaindre de toi, et que je trouve fort mauvais...

PASQUIN, *l'interrompant, en lui faisant remarquer sa mise.*

Suis-je bien, Marthon?

MARTHON.

Ah! traître! tu copies Moncade: mais ne pense pas que je sois assez folle pour copier Lucinde.

PASQUIN.

Adieu, mon enfant. Je vous donne le bonjour.

MARTHON.

La peste soit du maroufle!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARAMINTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Je vais savoir si l'on peut voir madame.

ARAMINTE.

Eh! mon enfant, dis-moi un peu, je te prie, Moncade est-il ici?

LE LAQUAIS.

Je ne sais; je ne crois pas. Sonnerai-je, madame?

ARAMINTE.

Oui, sonne.

(*Le laquais tire un cordon de sonnette.*)

(*à part.*) Où peut être Moncade? Sa conduite ne me satisfait point. Il a le don de gâter tout ce qu'il fait d'agréable dans le même moment qu'il le fait; et le peu d'empressement qu'il marque pour me voir détruit le plaisir que j'ai reçu de la montre qu'il m'a envoyée ce matin.

SCÈNE II.

MARTHON, ARAMINTE, LE LAQUAIS.

MARTHON, *au laquais.*

Eh bien! qui diantre te fait sonner si fort?

LE LAQUAIS.

On demande madame. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

ARAMINTE, MARTHON.

ARAMINTE, *à Marthon.*

Que fait-elle?

MARTHON.

Elle n'a point dormi de toute la nuit; elle vient de s'assoupir tout-à-l'heure. Si vous voulez pourtant, j'irai lui dire...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Non, Marthon; j'attendrai qu'elle soit éveillée.

MARTHON.

Ou que Moncade soit revenu.

ARAMINTE.

Pourquoi Moncade?

MARTHON.

Pour vous tenir compagnie, en attendant madame.

ARAMINTE.

Je n'ai que faire de Moncade.

MARTHON.

Et cependant, madame, pardonnez-moi, si je vous parle si librement, il court un bruit que vous ne le haïssez pas.

ARAMINTE.

Moi?

MARTHON.

Tout le monde dit qu'il vous aime, du moins.

ARAMINTE.

Tout le monde a menti, Marthon; et s'il est vrai que certains rapports entre les gens forment ordinairement les passions, je ne me tiendrois guère plus coupable de l'aimer que de lui avoir inspiré de l'amour. De grace, quand vous entendrez de pareilles sottises... Mais qui prend donc plaisir à semer des bruits de la sorte? Moncade lui-même n'y auroit-il point de part?

MARTHON.

Eh, madame! à quoi vous arrêtez-vous? ce qui vous fâche fait aujourd'hui la gloire de la plupart des dames, et le plaisir de faire dire qu'on les aime l'emporte sur celui d'être aimées véritablement.

ARAMINTE.

Je ne suis point de celles-là, Marthon; et

Moncade seroit de tous les hommes celui de qui je voudrois le moins qu'on le dît.

MARTHON.

C'est cependant, dit-on, la coqueluche de Paris?

ARAMINTE.

Ce n'est pas la mienne.

MARTHON.

Il a de l'esprit, pourtant.

ARAMINTE.

Je le trouve d'une sottise, et le plus ennuyeux personnage...

MARTHON, *l'interrompant.*

Il est bien fait.

ARAMINTE.

Cela se peut-il dire? Je ne le puis souffrir.

MARTHON.

Pour écrire, personne n'écrit mieux que lui.

ARAMINTE.

Que dites-vous? Il est vrai que je n'ai point vu de ses lettres; mais enfin, à ses manières, je le crois incapable de rien faire de bien.

MARTHON.

Ah! j'en connois d'assez difficiles qui ne laisseroient pas de s'en accommoder.

ARAMINTE.

Eh! qui, Marthon?

MARTHON.

Quel intérêt y prenez-vous?

ARAMINTE.

J'ai des raisons pour le savoir.

MARTHON.

J'en ai peut-être pour pas ne vous le dire.

ARAMINTE.

Je t'en conjure.

MARTHON.

Que vous importe?

ARAMINTE.

Je voudrois connoître la malheureuse qui s'attacheroit si mal à propos.

SCÈNE IV.

ARAMINTE, MARTHON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Marthon.*

Cidalise demande à voir madame.

MARTHON, *à Araminte.*

Tenez, voilà justement une de ces malheureuses.

(*Elle entre chez Lucinde, et le laquais sort.*)

SCÈNE V.

CIDALISE, ARAMINTE.

CIDALISE.

Vous voilà bien seule, madame?

ARAMINTE.

Vous voyez, madame...

CIDALISE.

Où est Lucinde, madame?

ARAMINTE.

J'attends qu'elle soit éveillée.

CIDALISE.

Il faut que je fasse la même chose, puisque aussi bien je viens de renvoyer mon carrosse.

ARAMINTE.

J'ai le mien là-bas, madame, dont vous pouvez librement disposer.

CIDALISE.

Pourrois-je être mieux qu'avec vous, madame?

ARAMINTE.

Je sais des gens que vous me préféreriez sans peine.

CIDALISE.

C'est du moins quelque chose que je vous le dise.

ARAMINTE.

C'est peu de chose lorsque l'on est instruite du contraire. (*remarquant sur Cidalise l'agrafe de diamants qu'elle a envoyée à Moncade.*) Mais, que vois-je?

CIDALISE.

Que voyez-vous, madame?

ARAMINTE.

J'admire votre attache. Les diamants en sont fort nets! ils sont tout-à-fait bien mis en œuvre!

CIDALISE.

La trouvez-vous belle, madame?

ARAMINTE.

Fort belle, madame.

CIDALISE.

Je suis ravie qu'elle soit de votre goût.

ARAMINTE.

Il n'y a pas long-temps que vous l'avez, madame.

CIDALISE.

Il y a très long-temps, madame; mais je la porte rarement.

ARAMINTE.

(*à part.*) Me tromperois-je? (*examinant l'agrafe de très près.*) Avec votre permission, madame. Non, madame, il n'y a pas si long-temps que vous le dites.

CIDALISE.

Je vous dis vrai, madame.

ARAMINTE.

Je sais ce que je dis, madame.

CIDALISE.

Et moi, madame, je sais que vos questions commencent à me lasser.

ARAMINTE.

Mais, de grace, dites-moi comment vous l'avez eue.

CIDALISE.

Je n'ai point de compte à vous rendre là-dessus.

ARAMINTE.

Où l'avez-vous achetée?

CIDALISE.

Finissons, s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Elle ne vous coûte guère.

CIDALISE, *reconnoissant à Araminte la montre qu'elle a envoyée à Moncade.*

Elle me coûte, madame, elle me coûte autant que vous avez payé de votre montre.

ARAMINTE.

Quel galimatias me faites-vous, madame? Qu'a de commun ma montre avec l'attache dont je vous parle?

CIDALISE.

Madame, n'entrons point dans un éclaircissement fâcheux. Dans ces sortes d'affaires, le meilleur est de passer la chose sous silence. Il s'en trouve de bien plus malheureuses. Dans cette aventure, du moins, si nous perdons un amant, nous retrouvons nos bijoux. Je vais vous rendre votre attache, ou je la garderai, si vous en voulez faire autant de la montre.

ARAMINTE.

Non, madame ; je ne veux rien garder qui me donne le moindre souvenir du plus scélérat de tous les hommes !

CIDALISE, *lui rendant l'agrafe.*

Tenez, madame, voilà votre attache.

ARAMINTE, *lui rendant la montre.*

Et voilà votre montre.

SCÈNE VI.

MARTHON, ARAMINTE, CIDALISE.

MARTHON.

Quel troc faites-vous là ? que je voie.

CIDALISE.

Ce n'est rien, Marthon. (*à Araminte.*) Adieu, madame ; je vais prendre votre carrosse.

ARAMINTE.

Ne le gardez pas.

CIDALISE.

Je ne vais qu'ici près.

MARTHON.

Madame va venir ici.

CIDALISE.

Je me suis souvenue d'une affaire pressée.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

ARAMINTE, MARTHON.

ARAMINTE.

Ta maîtresse vient, dis-tu?

MARTHON.

Je l'entends.

ARAMINTE, *à part.*

Je prétends tout-à-l'heure me venger de la perfidie de Moncade.

(*Marthon sort.*)

LUCINDE.

Vous me paroissez assez bien instruite, madame : et la manière dont vous parlez de lui commenceroit à me déplaire, si vous continuiez à me cacher les raisons qui vous y obligent.

ARAMINTE.

Eh bien! madame, apprenez, à votre honte et à la mienne, que Moncade nous trompoit toutes deux, qu'il est le plus scélérat des hommes, et qu'enfin, désabusée par ses perfidies, j'ai cru que je devois vous tirer de l'erreur où vous êtes.

LUCINDE.

Vous m'obligez beaucoup, madame, quoiqu'un peu tard; et vous souffrirez, sans vous fâcher, s'il vous plaît, que je vous dise que vous vous consoleriez aisément de mon erreur, si vous étiez encore dans la vôtre.

ARAMINTE.

Moncade m'a fait croire aisément tout ce qu'il a voulu, madame, et ce sont des éclaircissements qu'entre lui, vous, et moi...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Ah, madame! de pareils éclaircissements entre trois personnes sont ordinairement fâcheux. Évitons-les, et me donnez sans eux, je vous prie, toutes les marques que vous pourrez de son infidélité.

ARAMINTE.

Vous allez voir Moncade tout entier, madame.

LUCINDE, *à part.*

Ah! volage.

SCÈNE XI.

PASQUIN, ARAMINTE, LUCINDE.

PASQUIN, *à part, et restant dans le fond.*

On parle de mon maître.

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Je vous rendrai certaine...

LUCINDE, *à part.*

Perfide!

PASQUIN, *à part.*

C'est de lui.

ARAMINTE, *à Lucinde, en tirant une lettre de sa poche, et la lui présentant.*

Tenez, madame, lisez.

LUCINDE, *à part.*

Traître! infidèle!

PASQUIN, *à part.*

Oh! c'est de lui assurément. Je le reconnois aux épithètes... Écoutons.

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Vous saurez, je vous prie, que c'est la seule qui me soit restée de plus de trente lèttres qu'il

m'a écrites, et que j'aurois encore sans l'imprudence d'une de mes femmes, qui les lui laissa prendre dans ma cassette. Heureusement j'avois celle-ci sur moi, elle suffit.

PASQUIN, *à part.*

Je crois que nous n'avons qu'à déloger au plus tôt.

(*Lucinde prend la lettre, et la lit tout bas.*)

ARAMINTE, *à Lucinde, après qu'elle a lu la lettre.*

Qu'en dites-vous, madame?

LUCINDE.

Hélas, madame! que dirois-je? Je ne dis rien.

ARAMINTE.

Vous prenez cette affaire avec bien de la modération!

LUCINDE.

Dans celles de cette nature, le bruit sert à peu de chose.

PASQUIN, *à part.*

Plût au ciel que nous en fussions quittes pour du bruit!

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Adieu, madame.

LUCINDE.

Madame, je vous donne le bonjour.

ARAMINTE.

Ne me rendez-vous pas ma lettre?

LUCINDE.

Non, madame; de grace! laissez-la moi.

ARAMINTE.

Ces sortes de choses ne sont bonnes qu'entre les mains des personnes intéressées.

LUCINDE.

Elle ne sortira pas des miennes.

ARAMINTE.

Adieu donc, madame. (*voyant que Lucinde se dispose à la reconduire, et l'en empêchant.*) Où allez-vous?

LUCINDE.

Madame, je vous laisse: aussi bien, ne suis-je guère en état...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Rentrez donc.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XII.

LUCINDE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part, dans le fond.*

Je le savois bien, moi, que nos bonnes fortunes nous feroient bien voir du pays... Juste ciel!

LUCINDE, *apercevant Pasquin.*

Ah! Pasquin, où est ton maître?

PASQUIN.

Je crois qu'il est allé jouer quelque part.

LUCINDE.

Va-t'en lui dire qu'il vienne me parler tout-à-l'heure; mais tout-à-l'heure, entends-tu? Dis-lui que j'ai quelque chose à lui apprendre de la dernière conséquence; qu'il vienne incessamment. Amène-le avec toi. Entends-tu bien, au moins?

PASQUIN.

Eh! oui, madame, je n'entends que trop, et je n'ai que trop entendu.

LUCINDE.

Va donc vite. Attends, demeure : je vais lui écrire un mot; cela le pressera davantage. J'aurai fait dans un instant.

(*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE XIII.

PASQUIN.

Ah! c'est à ce coup-ci que nous voilà perdus sans ressource. Que la peste étouffe les coquets, la coquetterie, et tous ceux qui l'ont inventée! Nous voilà pris au trébuchet.

SCÈNE XIV.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah! monsieur...

MONCADE.

Qu'y a-t-il?

PASQUIN.

Vous êtes perdu!

MONCADE.

Comment?

PASQUIN.

Monsieur, Araminte, cette maudite Araminte, par des raisons que je ne comprends pas... (*Il hésite à poursuivre.*)

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Elle a remis entre les mains de Lucinde la lettre que vous lui écrivîtes hier.

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Eh bien! Que voulez-vous davantage? ne devinez-vous pas la suite?

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Vous rêvez, je pense, avec votre *eh bien.*

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Eh bien! eh bien! eh bien! Oh! eh mal! de par tous les diables! Dites-le donc une fois.

MONCADE.

Attends; demeure ici... je vais...

PASQUIN, *l'interrompant.*

On va me donner ordre de vous aller chercher.

MONCADE.

N'importe, je vais... Je voudrois qu'Araminte fût montée?

PASQUIN.

Oh! qu'elle est laide à présent! N'est-ce pas, monsieur?

MONCADE.

Il faut...

PASQUIN, *l'interrompant.*

Voici Lucinde.

SCÈNE XV.

LUCINDE, MONCADE, PASQUIN.

LUCINDE, *à Pasquin, sans voir d'abord Moncade.*

Tiens, Pasquin, porte à Moncade. (*à Moncade, qu'elle aperçoit.*) Ah! vous voilà, monsieur! je suis ravie de vous trouver si à propos!

MONCADE.

Eh! madame, songez-vous encore que je suis au monde?

LUCINDE.

J'y ai songé du moins jusqu'ici; mais désormais...

MONCADE, *l'interrompant.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vos résolutions sont prises.

LUCINDE.

Plût au ciel que je ne t'eusse jamais vu, monstre que je ne regarde qu'avec horreur!

PASQUIN, *à part.*

Cela commence assez bien.

MONCADE, *à Lucinde.*

Je reconnois à ces termes ceux qui vous les ont inspirés.

LUCINDE.

Et tu reconnoîtras par les effets la récompense qui t'est due.

MONCADE.

Je sais à qui je dois rendre grace de l'indifférence que vous me marquez depuis quelque temps.

LUCINDE.

Ne t'en prends qu'à toi-même du mépris que toute ma vie je veux avoir pour toi.

MONCADE.

Vous m'apprîtes hier qu'il falloit que je commençasse à m'y accoutumer.

LUCINDE.

Infidèle! je n'ai jamais passé un jour sans te donner quelque marque de ma tendresse.

MONCADE.

C'en sont de bien tendres, madame, de répondre si mal aux empressements que l'on a de recevoir une lettre, sans daigner faire savoir aux gens... Mais, madame, ne parlons plus de cela.

LUCINDE.

Quelle lettre, perfide? que veux-tu dire?

MONCADE.

Ah! cessons ce discours, ou m'épargnez de semblables noms!

LUCINDE.

Non, non; je veux que tu t'expliques. Je me justifierai de tout aisément, et j'en aurai plus de plaisir à te convaincre après de la lâcheté la plus

noire. Poursuis, encore une fois. De quelle lettre prétends-tu me parler?

MONCADE.

Eh, madame! à quoi tout cela est-il bon? De la lettre que Pasquin vous rendit hier.

LUCINDE.

A moi?

MONCADE.

A vous, madame.

LUCINDE.

Moi, j'ai reçu une lettre?

MONCADE.

Eh! vous-même, madame.

LUCINDE.

Que Pasquin m'a rendue?

MONCADE.

Lui-même.

LUCINDE.

Cela est faux.

MONCADE, *à Pasquin.*

Pasquin!

PASQUIN.

Monsieur?

MONCADE.

N'écrivis-je pas une lettre hier?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

MONCADE.

Ne te dis-je pas de la porter à Paris?

PASQUIN.

Cela est vrai.

MONCADE.

A qui te dis-je de la rendre?

PASQUIN.

A qui?

MONCADE, *avec une feinte colère.*

Oui, coquin! à qui? N'étoit-ce pas à madame?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

MONCADE.

N'es-tu pas venu tout exprès?

PASQUIN.

J'en demeure d'accord.

MONCADE.

N'es-tu pas entré dans ce logis pour la donner?

PASQUIN.

Cela est certain.

MONCADE.

Eh bien! qu'en as-tu fait, bourreau? réponds.

PASQUIN.

Monsieur...

MONCADE, *l'interrompant.*

Tu l'as perdue, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Monsieur, quand je suis entré dans la chambre de madame, lorsque j'ai cru prendre la lettre pour la mettre entre ses mains... (*hésitant.*)

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Je ne l'ai pas trouvée.

MONCADE.

Ah! coquin! (*à Lucinde.*) Madame, je vous demande pardon. (*à Pasquin, feignant de le menacer.*) Je ne sais qui me tient... (*à Lucinde.*) Je suis au désespoir de vous avoir accusée aussi injustement que j'ai fait. (*à Pasquin.*) Cherche cette lettre, maraud... Y avoit-il quelqu'un dans la chambre?

PASQUIN.

Il y avoit mille gens, monsieur.

MONCADE, *à Lucinde.*

Ma lettre sera perdue! Je suis au désespoir! On verra que je vous priois de venir passer à la campagne quelques heures avec moi, chez ma tante; et ceux qui ne cherchent que l'occasion de vous déchirer... Mais, de grace, madame, puisque je n'ai pu vous déguiser mes sujets de chagrins, apprenez-moi ce qui vous agite si furieusement contre moi.

LUCINDE.

Ah! le détour est fort adroit, je l'avoue; et je serois peut-être assez bonne pour te croire, si le billet pouvoit s'accorder à ce que tu me dis. Je l'ai ce billet; il est entre mes mains. Ne t'informe point de la manière dont il y est venu, et voyons comme tu feras pour tourner à mon avantage tout le mépris qui y paroît pour moi.

MONCADE.

Du mépris pour vous?

LUCINDE.

Oui, cruel! et dans toute son étendue. (*Elle tire de sa poche la lettre qu'Araminte lui a laissée.*) Écoute. (*Elle lit.*) « Je suis à la campagne depuis « deux jours, et j'y suis sans Lucinde. La complai- « sance que je suis obligé d'avoir pour une tante « malade me fait rester ici dans une étrange soli- « tude. N'essaiera-t-on point de me la rendre « supportable? Si vous ne vous chargez de ce « soin, Lucinde, toute la terre ensemble n'en « viendroit pas à bout. Je n'aimerai et n'adorerai « que vous de ma vie. Adieu. »

PASQUIN, *à part.*

Vous verrez qu'on aura contrefait son écriture. Que dira-t-il?

MONCADE.

Ah! je connois à présent qu'il n'est rien que l'on

n'empoisonne... Donnez-moi ce billet, madame, je vous prie. (*Lucinde lui donne la lettre, et il la lit de cette manière.* « Je suis à la campagne de-« puis deux jours, et j'y suis sans Lucinde! La « complaisance que je suis obligé d'avoir pour « une tante malade me fait rester ici dans une « étrange solitude! N'essaiera-t-on point de me « la rendre supportable? Si vous ne vous chargez « de ce soin, Lucinde! toute la terre ensemble « n'en viendroit pas à bout. Je n'aimerai et n'a-« dorerai que vous de ma vie. Adieu. » (*après avoir lu.*) Ce billet est rempli de mépris pour vous?

LUCINDE.

Ah! Moncade, Moncade, vous avez bien des ennemis, ou je suis bien foible.

MONCADE.

Ceci cache quelque chose encore, madame; éclaircissez-m'en, je vous en conjure: que je connoisse les gens de qui je dois me défier.

LUCINDE.

Non, Moncade; contentez-vous que je n'ajoute point de foi aux trahisons dont je vous soupçonnois.

MONCADE.

Madame, je suis le plus heureux homme du monde aujourd'hui; mais l'innocence est-elle

toujours reconnue, et ne dois-je point appréhender que la mienne ne succombe, à la fin, sous les traits de quelque imposture nouvelle?

LUCINDE.

Ah! Moncade, vos intérêts peuvent-ils être en de meilleures mains que les miennes? je ne suis que trop ingénieuse à chercher des raisons pour vous excuser; et mes soupçons ne commencent que lorsque je ne puis vous trouver innocent.

MONCADE.

Cependant, madame, aujourd'hui, que devenois-je, si, par un miracle que je ne comprends pas, la vérité ne se fût montrée à vos yeux? Je perdois pour jamais un cœur que mes soins, mes respects, ma fidélité, me doivent conserver éternellement. Puis-je être un moment, désormais, sans des inquiétudes mortelles? Oui, madame, il me passe par la tête cent choses plus bizarres l'une que l'autre; je sens que je consentirois, dès à présent, à ne vous voir de ma vie plutôt que de vous voir encore une fois si cruellement prévenue... Moi, perfide à ma chère Lucinde! Madame, si vous ne me rassurez contre tout ce qu'on peut tenter contre moi, si vous ne me promettez de fermer la bouche de ceux qui me desservent auprès de vous, vous me verrez mourir de désespoir!

LUCINDE.

Vous n'aimez que moi, Moncade?

MONCADE.

Je hais tout ce qui n'est point vous.

LUCINDE.

Ah! Moncade, ne me trompez point.

MONCADE.

Pourquoi le ferois-je, madame?

LUCINDE.

Que sais-je? pour entasser conquête sur conquête, pour satisfaire une vanité ridicule, dont tous les jeunes gens se piquent aujourd'hui. Les choses si aisées ne font point d'honneur, Moncade.

MONCADE.

Ah! madame, j'aimerois mieux mourir!

LUCINDE.

Que ferez-vous aujourd'hui?

MONCADE.

Madame, mon frère m'a mandé de me rendre chez lui.

LUCINDE.

Irez-vous?

MONCADE.

Tout-à-l'heure, madame.

LUCINDE.

Quand vous reverra-t-on?

MONCADE.

Tout le plus tôt que je pourrai.

LUCINDE.

Adieu, Moncade, songez à moi.

(*Elle rentre dans son appartement.*)

SCÈNE XVI.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh bien! monsieur, je m'apprends, comme vous voyez?

MONCADE.

Tu fais des merveilles!

PASQUIN.

Tout franc, monsieur, si vous n'aviez été secondé, notre barque étoit renversée. En vérité, quelque peine que vous ait donnée cette aventure, je ne suis point fâché qu'elle vous soit arrivée; car je ne doute point qu'après une alarme si chaude vous ne preniez une résolution de ne plus retomber dans de pareilles fautes.

MONCADE, *regardant à sa montre.*

Quelle heure est-il?... Comment, diable! à quatre heures Dorise m'attend dans l'île.

PASQUIN.

Monsieur!...

MONCADE, *l'interrompant.*

Tais-toi.

PASQUIN, *à part.*

Ah! quel homme!... (*à Moncade.*) Vous suivrai-je?

MONCADE, *faisant quelques pas pour sortir.*

Non... (*revenant.*) J'oubliois... (*tirant de sa poche un billet, et le donnant à Pasquin.* Porte ce billet à la comtesse Dorvoir.

PASQUIN, *prenant le billet.*

A la comtesse Dorvoir?... Il y a quinze mois que vous ne l'avez vue.

MONCADE.

Va, te dis-je.

PASQUIN, *à part.*

Quelle diable d'imagination!... Ah! ah! elle a vendu une terre, depuis huit jours... J'y vais... (*à Moncade.*) Mais où vous trouverai-je?

MONCADE.

Chez Bélise, où je dois être précisément à cinq heures... Ne sais-tu pas? Ne te fais pas attendre, au moins; car je n'y serai pas long-temps.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

PASQUIN.

Allez, allez, nous sommes d'ordre; et à force d'ordre, à la fin, tout n'ira rien qui vaille... Que maudit soit la première guenon qui le mit en réputation! car, enfin, qu'a-t-il donc de si merveilleux? N'ai-je pas un nez, des yeux, un corps, à-peu-près comme lui? C'est le hasard tout pur qui conduit toutes ces choses. Il ne faut d'abord que faire un peu de bruit, et tout vous réussit... Madame la marquise est amoureuse d'un tel. Cela se dit: elle passe pour connoisseuse; toutes les dames galantes veulent savoir si elle a raison. Toutes s'empressent à lui plaire, l'une par un véritable entêtement, l'autre par jalousie de sa beauté; celle-ci pour se venger d'un amant qui l'aura quittée, celle-là pour réveiller les ardeurs d'un amant languissant; toutes, enfin, pour suivre la mode; car il y a de la mode, oui, en ceci, comme en autre chose... Mais, allons l'attendre... Pourvu que je n'aide à tromper que six personnes dans le reste du jour, j'en serai quitte à bon marché.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉRASTE, LÉONOR, MARTHON.

ÉRASTE, *à Léonor.*

Ma sœur, j'ai vu Damis, comme vous me l'avez conseillé. Je me suis gardé de lui parler de l'attachement que Lucinde sa nièce a pour Moncade. Sans doute il est instruit de ce qui se passe, et je n'ai pas cru qu'il fût honnête d'aigrir encore un homme qui me paroît au désespoir; outre que ce sont de mauvaises manières pour gagner le cœur des gens que l'on estime. Mais, ma sœur, je crois que le hasard aura fait tout ce que nous espérions. En deux mots, Araminte, que je viens de rencontrer, m'a assuré qu'elle venoit de désabuser Lucinde, qu'elle lui avoit remis entre les mains une lettre de Moncade.

LÉONOR.

Une lettre de Moncade écrite à Araminte?

ÉRASTE.

Oui, vous dis-je.

MARTHON, *à Léonor.*

Ah! madame, que j'en suis aise! Nous allons voir, par ma foi, le maître et le valet bien penauds! Ce petit freluquet de Moncade, avec ses airs impertinents! et ce maraud de Pasquin, qui commençoit à faire comme lui!... Mais écoutez, au moins, ne vous y trompez pas; cimentez la chose comme il faut. Si vous leur donnez le temps de se raccommoder...

LÉONOR, *l'interrompant.*

Ah! je ne saurois croire, après ce que j'entends, que Lucinde ait le cœur assez lâche...

MARTHON, *l'interrompant à son tour.*

Mon dieu! Lucinde aime; Lucinde est crédule, et Moncade est un scélérat fort aimable! défiez-vous de tout. Prenez-la dans l'emportement, ou vous ne tiendrez rien. Mais, pour moi, j'ai de la peine à ajouter foi aux choses que vous me dites, et je n'ai, ce me semble, remarqué aucune altération dans son visage.

ÉRASTE.

Elle étouffe sans doute son ressentiment. Je tiens la chose d'Araminte.

LÉONOR.

Allez donc mon frère, allez la trouver: examinez la situation de son ame; profitez d'un moment si favorable, et, quelque chose enfin qui

arrive, soyez sûr que nous tendrons tant de piéges à Moncade qu'à la fin nous ferons ouvrir les yeux à Lucinde.

ÉRASTE.

Ah! ma sœur, il est temps que vous le fassiez; car, en vérité, je me meurs : cette préférence injuste m'assassine, et je crois que je souffrirois moins, si Moncade ne la trompoit pas.

MARTHON.

A quoi vous amusez-vous? Vous nous dites ici les plus belles choses du monde; quand vous serez devant elle, vous ne pourrez desserrer les dents. Si vous voyiez Moncade auprès de ma maîtresse, il ne déparle point, quand il devroit cent fois lui répéter les mêmes choses.

ÉRASTE.

Il est heureux, Marthon.

MARTHON.

Allez le devenir, si vous pouvez.

(*Éraste sort.*)

SCÈNE II.

LÉONOR, MARTHON.

LÉONOR.

Mais, Marthon, plus je songe à ce que vient de me dire mon frère, et moins j'y trouve d'apparence.

MARTHON.

S'il ne faisoit point de sottises, il n'auroit pas besoin de finesses. C'est à vous de l'embourber si bien, que rien ne soit assez fort pour le dégager.

LÉONOR.

Laisse-moi faire.

(*Marthon sort.*)

SCÈNE III.

MONCADE, LÉONOR.

MONCADE, *avec un feint embarras.*

Je ne sais ce que je dois faire, madame.

LÉONOR.

Il faudroit lire dans votre pensée pour vous donner conseil.

MONCADE.

Dois-je rester, madame, et m'exposer au plus grand péril que j'aie couru de ma vie?

LÉONOR.

Cette énigme est assez difficile à développer. Mais je ne vois point quel péril vous courez à demeurer ici.

MONCADE.

Ah! madame, que mes yeux m'ont mal servi! que mes soupirs se sont mal expliqués! Quoi!

toutes mes actions n'ont pu se faire entendre?

LÉONOR.

Je n'ai remarqué en vous que ce que vous prodiguez aisément à tout le monde.

MONCADE.

Ah! madame, si je n'ai conservé que des airs honnêtes pour les autres, bien différents toutefois de ceux que j'ai pour vous, vous devez m'en tenir compte; je ne l'ai fait que pour mieux cacher mon amour.

LÉONOR.

Ah! Moncade, songez-vous bien à ce que vous me dites?

MONCADE.

Oui, madame, j'y ai songé. Je sais tout ce que je hasarde : je sais que je perds Lucinde pour jamais, si vous abusez du sincère aveu que je vous fais; mais je sais que je ne pouvois plus vivre et vous cacher ma tendresse.

LÉONOR.

Je vous vois de trop près pour croire vos discours sincères.

MONCADE.

Eh! que vous disent-ils, madame, qui ne doive vous assurer de la plus forte passion qu'on ait jamais sentie?

LÉONOR.

Ne jurez-vous pas tous les jours à Lucinde la même chose?

MONCADE.

Jugez par ses reproches continuels de l'amour que je sens pour elle.

LÉONOR.

Mais vous la trompez donc?

MONCADE

Eh! madame, ne savez-vous pas, vous-même, comment la chose s'est faite? Ne vous a-t-on point dit que mon oncle m'ordonna de m'attacher à elle, et que les grands biens dont elle est pourvue lui firent entrer ce projet dans la tête? Je n'avois pour lors aucun engagement, je consentis à tout ce qu'on voulut... Mais je vous vis, madame, et l'intérêt de mon amour me feroit, sans balancer, négliger une fortune bien plus considérable.

LÉONOR.

Ah! Moncade, je ne sais si tout ce que vous me dites est vrai; mais je sens bien que je voudrois, du moins...

MONCADE, *l'interrompant, et se jetant à ses pieds.*

Ah! madame, souffrez, je vous prie, que je me jette à vos genoux, et que je vous conjure, au nom de la tendresse la plus vive, d'une passion qui ne finira jamais, de me mettre à l'épreuve la

plus forte que vous puissiez imaginer. Voulez-vous les lettres de Lucinde? je vous les abandonne. Voulez-vous que je ne la voie jamais? j'y consens. Voulez-vous qu'à vos yeux je brise son portrait? je le ferai. Il n'est rien que je ne vous sacrifie : commandez.

LÉONOR.

Je voudrois ne vous avoir jamais parlé.

MONCADE.

Que ne vous ai-je offert mes premiers vœux! je serois encore fidèle.

LÉONOR.

Mais, Moncade, que me demandez-vous?

MONCADE.

Que vous m'aimiez, que vous le pensiez, et que vous me le disiez sans cesse.

LÉONOR.

Vous me trahirez?

MONCADE.

Non, madame, jamais.

LÉONOR.

Me le signerez-vous?

MONCADE.

De mon sang, s'il le faut.

LÉONOR.

Vous n'aimez point Lucinde; vous vivrez éternellement pour moi : vous me le promettez, et votre

main est prête, dites-vous, à m'en signer l'aveu ?

MONCADE.

A l'instant même ; commandez.

LÉONOR.

N'oubliez donc rien, Moncade, de tout ce qui peut me confirmer vos serments.

MONCADE.

Je vais vous le porter, madame ; pourvu qu'à votre tour vous me donniez des marques d'une tendresse véritable.

LÉONOR.

Vous serez content.

MONCADE.

C'est assez.

LÉONOR.

Je vous attends.

(*Moncade sort.*)

SCÈNE IV.

MARTHON, LÉONOR.

MARTHON.

Eh bien, madame?

LÉONOR.

Tout va le mieux du monde... Et mon frère, que fait-il?

MARTHON, *voyant paroître Éraste avec Lucinde.*

Pas grand'chose, madame... Le voici.

SCÈNE V.

ÉRASTE, LUCINDE, LÉONOR, MARTHON.

ÉRASTE, *à Lucinde.*

Quoi ! madame, rien ne peut vous désabuser?

LUCINDE.

Allez, Éraste, j'en sais là-dessus plus que vous tous. Cela est comme je vous l'ai dit.

LÉONOR.

Comment donc?

ÉRASTE.

La lettre qu'Araminte a rendue à madame (*montrant Lucinde.*) étoit une lettre écrite pour elle.

LUCINDE, *à Léonor.*

Cela est ainsi.

ÉRASTE, *à Léonor.*

Araminte, par des raisons que l'on ne veut point expliquer, s'est servie du hasard qui la lui a fait trouver, pour nuire à Moncade.

LÉONOR.

Eh bien! mon frère, la chose est douteuse; madame aime Moncade; elle prend son parti: que trouvez-vous là d'extraordinaire?

LUCINDE.

La chose n'est point douteuse, madame: il y

a des circonstances qui m'assurent de la vérité.

LÉONOR, *à Éraste.*

Madame a raison. Montrez-lui qu'on la trompe sans que Moncade puisse le nier, alors...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Ah! je vous réponds que, si vous pouviez en venir à bout, je ne le verrois de ma vie.

ÉRASTE.

Mais, madame, que faut-il donc davantage?

LÉONOR.

Oh! mon frère, que vous êtes étrange!... (*lui montrant une chambre voisine.*) Entrez dans cette chambre, je veux vous parler.

ÉRASTE.

Mais...

LÉONOR, *l'interrompant.*

Je veux vous parler, vous dis-je, suivez-moi.

(*Elle sort avec Éraste.*)

SCÈNE VI.

LUCINDE, MARTHON.

LUCINDE.

Ah ! j'en vois plus que je n'en veux voir ; on veut chasser Moncade de mon cœur... On prend des moyens pour le faire qui ne réussiront point.

MARTHON.

Pour cela, madame, on a tort. Pour moi, je suis à présent de son côté. Il vous dit qu'il vous aime, pourquoi ne le pas croire? On le soupçonne mal à propos. On dit qu'il vous trompe, toute la terre le croit, qu'importe? Vous êtes la partie intéressée, une fois : il vous fait entendre ce qu'il lui plaît, cela suffit. A-t-il à rendre compte de ses actions à d'autres?

LUCINDE.

Mon Dieu, Marthon, j'entends ce langage-là; mais sur-tout soyez persuadée que je ne suis pas dupe, et que j'aurois des yeux, comme un autre, dans une affaire qui ne regarde que moi.

MARTHON.

Moi, madame, je vous parle sérieusement; ce garçon-là vous aime terriblement! (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

MONCADE, LUCINDE.

MONCADE, *tenant un papier à la main, et le présentant à Lucinde, qu'il prend d'abord pour Léonor.*

Tenez, madame, voilà...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Que tenez-vous là? Que voulez-vous faire de ce billet?

MONCADE, *revenu de sa méprise, et gardant son billet.*

Je venois vous l'apporter, madame.

LUCINDE.

Que je le voie.

MONCADE.

Il faut, s'il vous plait, que je vous dise auparavant les raisons qui me l'ont fait écrire.

LUCINDE.

Je vous écoute.

MONCADE.

Il faut que vous m'aidiez, s'il vous plaît, dans cette affaire.

LUCINDE.

Dites donc vite.

MONCADE.

Madame, je n'ai pu souffrir plus long-temps tous les discours méprisants qu'on tient de vous et de moi dans le monde. Je sais que Léonor ne s'y épargne pas. J'ai résolu de les faire finir, et je n'ai trouvé d'autre moyen pour y réussir que de feindre d'avoir de l'amour pour elle.

LUCINDE.

Comment?

MONCADE.

Écoutez, madame, voici bien le meilleur : dès la première entrevue, j'ai si bien avancé mes af-

faires, que nous en sommes venus aux conditions.

LUCINDE.

Que dites-vous ?

MONCADE.

Écoutez le reste, je vous prie. Elle a exigé de moi une promesse que je n'aimerois jamais qu'elle, et m'a même engagé à y mettre que je ne vous avois jamais aimée.

LUCINDE.

Vous avez pu l'écrire ?

MONCADE.

Pardonnez-le-moi ; tout m'a paru permis pour vous venger.

LUCINDE.

Eh ! qui m'assurera que cette feinte ne cache point une vérité?

MONCADE.

Tout, madame, et sur-tout le soin que j'ai pris de ne lui point remettre ce papier entre les mains sans vous l'avoir montré.

LUCINDE.

Ah ! Moncade, je ne pourrai jamais m'accoutumer à cette feinte.

MONCADE.

Ah ! madame, je vous prie, que j'aie une lettre de Léonor entre mes mains.

LUCINDE.

Montrez-moi ce papier.

MONCADE.

Madame, j'entends Léonor ; contraignez-vous, je vous prie.

LUCINDE.

J'aurai bien de là peine.

MONCADE.

Il le faut.

SCÈNE VIII.

LÉONOR, LUCINDE, MONCADE.

LUCINDE, *à Léonor.*

D'où venez-vous donc, madame ?

LÉONOR.

Madame, je viens d'entretenir mon frère sur une affaire qui vous regarde.

MONCADE, *donnant son billet à Léonor.*

Madame, en voilà plus que vous ne m'en avez demandé. (*Léonor prend le billet et le lit tout bas, après quoi elle le donne à Lucinde.*) Madame, que faites-vous?

LÉONOR.

Moncade, ne soyez pas surpris si, après avoir trompé tant de fois, on vous trompe à votre tour. Je ne vous aime point, et n'en ai point la moindre envie ; mais je n'ai pu souffrir que vous vous

soyez joué plus long-temps d'une personne qui ne méritoit pas qu'on la jouât. D'ailleurs l'intérêt de mon frère m'a engagée à tout ceci. Je vais donc découvrir votre perfidie ; mais, croyez-moi, à l'avenir, profitez de cette aventure. Vous êtes bien fait, vous êtes jeune, vous avez de l'esprit ; mêlez à tout cela un peu de sincérité, et, par la suite, j'espère que vous me remercierez de l'avis que je vous donne. (*à Lucinde.*) Lisez, madame.

LUCINDE, *à Moncade.*

Moncade ! (*elle lit bas le billet.*)

LÉONOR, *après que Lucinde a lu.*

Eh bien ! que dites-vous ?

LUCINDE.

Que je suis ravie, madame, de connoître votre bonne foi, et d'être persuadée que vous n'ayez pas voulu me trahir.

LÉONOR.

Vous reverrez Moncade ?

LUCINDE.

Oui, madame.

LÉONOR.

Vous l'aimerez ?

LUCINDE.

Plus que je n'ai fait de ma vie.

LÉONOR.

Il faut donc ne vous voir jamais. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LUCINDE, MONCADE.

LUCINDE.

Moncade, je vous laisse. (*d'un ton qui marque de la colère.*) Je ne veux point la laisser plus long-temps dans l'erreur où elle est. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

MONCADE.

Que veut dire ceci? Lucinde ne me paroît plus trop désabusée : l'inquiétude où elle étoit en me quittant, ses yeux qui n'ont pu se contraindre, quelques soupirs qu'elle n'a pu retenir, toutes ces choses ne m'annoncent rien de bon. Ma surprise, à son abord, sans doute m'avoit trahi. Qu'y faire? Ma foi, tant pis pour elle : je prends toutes les précautions qu'il faut prendre pour lui épargner des chagrins; elle veut s'en donner, j'y consens. Pour moi, je n'ai rien à me reprocher. Le détour dont je me suis servi, s'il n'est point vrai, du moins me paroît vraisemblable, et elle doit toujours me compter pour quelque chose les soins que je me suis donnés à la vouloir tromper.

SCÈNE XI.

ÉRASTE, MONCADE.

ÉRASTE.

Ah! mon cher Moncade, que je suis ravi!

MONCADE.

Eh! de quoi, Éraste?

ÉRASTE.

De ce que l'on vient de me dire.

MONCADE.

Eh! que vous a-t-on dit?

ÉRASTE.

Que vous aimez ma sœur.

MONCADE.

Cela est vrai.

ÉRASTE.

Oh bien! je viens vous assurer qu'il ne tiendra qu'à vous que nous soyons bientôt heureux tous deux.

MONCADE.

Eh! comment?

ÉRASTE.

Je vous promets, si vous voulez, d'employer tout le crédit que j'ai sur elle pour la faire consentir à vous épouser.

MONCADE.

Je ne veux point la contraindre, Marthon.

MARTHON.

Eh! vous ne la contraindrez pas, pourvu que vous y soyez. Y souperez-vous, ou non?

MONCADE.

J'y souperai, si cela lui fait plaisir.

MARTHON.

Je vais le dire à madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

Sais-tu tout ce qui s'est passé?

PASQUIN.

Vraiment on ne parle pas d'autre chose là-dedans.

MONCADE.

Mais Lucinde est donc persuadée que la chose est comme je la lui ai voulu faire entendre?

PASQUIN.

Apparemment, puisqu'elle envoie savoir si vous souperez avec elle.

MONCADE.

Par ma foi, cela est trop plaisant.

PASQUIN.

Oh! oui, cela est bien drôle : vous n'avez qu'à continuer.

MONCADE.

Oh! assurément, elle ne se doute de rien. Ce qu'elle vient de m'envoyer dire me le confirme assez... Mais achève, que voulois-tu tantôt me dire de Bélise ?

PASQUIN.

Je voulois vous dire qu'elle ne veut jamais vous voir; qu'elle vous a nommé à tous moments un homme sans foi, sans honneur, médisant, indiscret, traître, scélérat, infidèle!...

MONCADE, *l'interrompant.*

Eh! que dis-tu?

PASQUIN.

Je ne dis rien, monsieur; c'est Bélise... (*tirant de sa poche une paire de gants, et les lui présentant.*) Elle m'a donné pourtant cette paire de gânts pour vous obliger à y aller... (*voyant paroître le petit chevalier.*) Et tenez, voilà son neveu qui vient vous querir, sans doute.

SCÈNE XVI.

LE PETIT CHEVALIER, MONCADE, PASQUIN.

LE PETIT CHEVALIER, *à Moncade.*

Eh! bonjour, mon ami.

MONCADE.

Eh! bonjour, mon enfant. Où vas-tu?

LE PETIT CHEVALIER.

Je viens vous voir... En êtes-vous fâché?

(*Le petit chevalier veut l'embrasser.*)

MONCADE.

Non, da!... Tiens-toi donc.

LE PETIT CHEVALIER.

Je veux vous baiser.

MONCADE, *l'embrassant.*

Voilà qui est fait.

LE PETIT CHEVALIER, *l'embrassant une seconde fois.*

Et pour ma tante, n'aurai-je rien?

MONCADE, *se retirant.*

Eh bien! en est-ce assez?.. Fi donc! petit fripon! tu gâtes toute ma perruque.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, cela est vrai; je lui ai fait un grand bobo... (*à Pasquin*) Eh! bonjour, Pasquin... (*allant présenter la main à Pasquin.*) Touche là.

PASQUIN, *lui touchant la main.*

Voilà qui est fait.

MONCADE.

Donnez-lui un siége.

LE PETIT CHEVALIER.

Non; je ne saurois demeurer assis.

PASQUIN, *à Moncade.*

Ne faut-il pas qu'il croisse?

MONCADE, *au petit chevalier.*

Viens ici.

LE PETIT CHEVALIER, *en jetant la perruque de Moncade à terre.*

Eh bien!

MONCADE.

Fi! que cela est vilain de faire l'enfant comme cela! N'est-il pas temps de devenir sage?

LE PETIT CHEVALIER.

Et vous qui êtes plus grand que moi, ma tante dit que vous ne l'êtes pas trop.

MONCADE.

Votre tante est folle... Est-ce elle qui vous a envoyé ici?

LE PETIT CHEVALIER.

Elle a gagé contre moi un demi-louis, oui, que je n'oserois pas venir voir si vous étiez chez vous.

MONCADE.

Tu as gagné.

LE PETIT CHEVALIER.

Assurément.

PASQUIN, *à part.*

La peste! qu'il en sait! Le petit compère a de qui tenir!

MONCADE, *au petit chevalier, en lui touchant le nez.*

Qu'as-tu là?

LE PETIT CHEVALIER.

Où?

MONCADE, *lui faisant prendre du tabac malgré lui.*

Là.

LE PETIT CHEVALIER, *s'éloignant.*

Ah! fi!... Peste soit du vilain, avec son tabac!... Tenez, vous verrez si je ne le dis pas à ma tante!

MONCADE.

Te tairas-tu?

LE PETIT CHEVALIER.

Pourquoi me faites-vous prendre du tabac, aussi?

MONCADE.

Paix donc.

LE PETIT CHEVALIER.

Si je ne vous fais pas gronder par ma tante!...

MONCADE, *l'interrompant.*

Petit pendard!

LE PETIT CHEVALIER.

Patience! vous appelez ma tante folle!...

MONCADE, *à Pasquin.*

Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur?

LE PETIT CHEVALIER.

Quand ma tante saura...

MONCADE, *à Pasquin*

Ferme-lui la bouche. Il crie comme un petit démon.

LE PETIT CHEVALIER.

Je dirai tout cela à ma tante.

PASQUIN.

Encore?

MONCADE.

Amène-le moi... (*Pasquin rapproche le petit chevalier de Moncade.*) Mon pauvre petit homme, je t'en prie, ne fais point tant de bruit.

LE PETIT CHEVALIER.

Voyez un peu avec son tabac!

MONCADE.

Eh bien! je ne t'en donnerai plus.

LE PETIT CHEVALIER.

Si vous ne m'aviez point fait cela, je vous aurois dit quelque chose.

MONCADE.

Eh quoi?

LE PETIT CHEVALIER.

Non, vous ne le saurez pas.

MONCADE.

Je t'en prie.

LE PETIT CHEVALIER.

Non.

MONCADE.

Mon petit cœur !

LE PETIT CHEVALIER.

Non.

MONCADE.

Eh! le petit animal qui ne voit pas qu'on se moque de lui, et que je sais tout ce qu'il me veut dire!

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, vous savez que ma tante m'a dit de venir ici et de vous amener chez elle? et qu'elle m'a dit encore de faire comme si cela fût venu de moi?... Mais, à cause de votre tabac, vous n'en saurez rien... Je savois bien, moi, que je vous punirois!

MONCADE.

Et moi, je ne veux plus vous écouter.

LE PETIT CHEVALIER.

Et moi, je ne veux plus vous rien dire, aussi.

PASQUIN, *à part.*

Le bon petit Mercure !

MONCADE.

Mes porteurs sont-ils là-bas?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

MONCADE.

Suis-moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉRASTE, LÉONOR, MARTHON.

MARTHON, *à Éraste.*

Allez, allez, ne craignez plus rien; Lucinde commence à ouvrir les yeux: notre homme sera bientôt pris, je vous en réponds.

ÉRASTE.

Je crains plus que jamais.

LÉONOR, *à Marthon.*

Franchement, j'ai de la peine à me persuader que ce que tu as imaginé réussisse; tout ce qui s'est passé le rendra peut-être sage.

MARTHON.

Lui? cela le rendra cent fois plus fou, je vous en réponds. Vous vous connoissez bien mal en caractère. Il compte, à l'heure où je vous parle, qu'il feroit croire à Lucinde que ce qui est blanc est noir. L'expérience qu'il en a ne servira qu'à

le rendre plus téméraire. Vous verrez si je ne me connois pas bien en gens.

ÉRASTE.

Si tu peux me rendre heureux par ton adresse, crois que...

MARTHON, *l'interrompant.*

Tenez, ne m'ayez point d'obligation de tout ce que j'entreprends. Je le fais parceque je veux bien le faire; c'est une pente naturelle qui me porte à desservir tous ces petits animaux-là, dont tout le mérite n'est presque toujours que dans de certaines manières affectées, qui font mal au cœur: un regard languissant, un sucement de lèvres, tirer son bas, peigner sa perruque, et répondre par un soupir aux choses qu'ils n'ont pas seulement écoutées. Ah! que si toutes les femmes étoient de mon goût... J'enrage quand je songe à cela; car il est vrai qu'ils font déserter tous les jours de bien plus honnêtes gens qu'eux. Eh! pourquoi? Je n'en sais rien. Un diable de jargon qu'ils ont entre eux, qui me fait mourir; des serments, cent minauderies... Ah! fi! n'en parlons plus; cela me mettroit en colère tout de bon.

ÉRASTE.

Ton homme est-il averti?

MARTHON.

Il est instruit de ce qu'il faut faire.

LÉONOR.

N'est-il point homme à se laisser gagner par de l'argent?

MARTHON.

Oh! de cela, je ne puis vous rien dire. Je ne sais si la médiocrité de ses richesses et le desir naturel que les hommes ont d'en acquérir ne l'emporteront point sur une probité mal éprouvée. Mais il y a un remède à cela. Promettez-lui de le récompenser, en cas seulement que l'affaire aille bien; et vous verrez qu'il en fera la sienne.

ÉRASTE.

Oh! de cela, Marthon, il peut bien s'assurer. Où est-il?

MARTHON.

Il attend dans le Palais-Royal qu'on l'envoie chercher.

ÉRASTE.

J'y vais moi-même.

MARTHON.

Vous ferez bien.

(*Éraste sort.*)

SCÈNE II.

LÉONOR, MARTHON.

LÉONOR.

Je ne te cèle pas, Marthon, que pour tout autre que pour mon frère, je n'entrerois point dans ceci. Je n'aime point à faire du mal.

MARTHON.

Vous n'étiez pas si scrupuleuse ce matin.

LÉONOR.

Je te l'avoue, et j'en ignore la cause.

MARTHON.

Je la sais bien, moi.

LÉONOR.

Eh quoi?

MARTHON.

Voulez-vous que je vous le dise?

LÉONOR.

Oui.

MARTHON.

C'est depuis qu'il vous a dit qu'il vous aimoit.

LÉONOR.

Moi, je t'avoue que si son cœur répondoit à ses manières...

MARTHON, *l'interrompant.*

Déja plus de la moitié du chemin est faite. Par

ma foi, je croyois parler à une personne raisonnable; mais je vois bien...

LÉONOR, *l'interrompant à son tour.*

Comme tu prends les choses!

MARTHON.

Eh! mon dieu, j'entends ce langage-là. Le cœur fait comme les manières. Tenez, voilà du jargon dont je vous parlois tantôt.

LÉONOR.

Que tu es folle!

MARTHON.

Je ne suis point folle; je m'y connois.

SCÈNE III.

LUCINDE, MARTHON, LÉONOR.

LUCINDE, *à Léonor.*

Eh bien! madame, enfin, me voilà rendue et sur le point d'être désabusée. Hélas! où est le temps que l'on m'auroit désobligée de me montrer Moncade infidèle?

MARTHON.

Le temps étoit encore ce matin.

LUCINDE.

Non, non, Marthon, ne vous abusez point: il y a plus d'un jour que je me défie de Moncade; mais se détache-t-on si aisément?

LÉONOR.

Écoutez, madame : pour moi, je ne vous dis plus rien ; une erreur qui plaît nous contente ; un autre état vous semblera plus rude. Je ne veux point empoisonner le repos de votre vie.

LUCINDE.

Non, non, madame, non ; achevons, il est temps. Je ne me trouverois peut-être de ma vie dans le sentiment où je suis ; et je suis lasse d'être plainte.

MARTHON.

Ah ! voilà qui va bien. Voilà une femme, cela. Courage, madame.

LUCINDE.

Je crois qu'il est chez Bélise. Si j'y envoyois ?

MARTHON.

A quoi cela seroit-il bon ? Ils ne vous le diront point, et vous les rendrez plus heureux qu'ils ne sont.

LUCINDE.

Fais donc ce que tu voudras.

MARTHON.

Je ne ferai que ce que j'ai dit. (*voyant paroître Ergaste.*) Voilà Ergaste bien à propos. C'est l'homme dont je vous avois parlé.

SCÈNE IV.

ERGASTE, LUCINDE, LÉONOR, MARTHON.

LUCINDE, *à Ergaste.*

Marthon ne vous a-t-elle pas dit tout ce qu'il falloit faire ?

ERGASTE.

Ne vous mettez en peine de rien, madame.

MARTHON.

Avez-vous quelque camarade vigoureux avec vous?

ERGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

LUCINDE.

Ne lui faites point de mal, au moins.

ERGASTE.

Ce n'est pas ma pensée.

LÉONOR, *à part.*

En vérité, elle me fait pitié. (*à Lucinde.*) Madame, encore une fois, ne poussons pas la chose plus avant; vous en aurez du déplaisir.

LUCINDE.

Non, madame, vous dis-je; quand j'en devrois mourir.

MARTHON, *entendant venir quelqu'un.*

J'entends quelqu'un sur le petit degré: retirez-

vous. C'est peut-être Moncade. Eh! vite, il ne faut pas qu'il voie Ergaste.

(*Lucinde, Léonor et Ergaste sortent.*)

SCÈNE V.

PASQUIN, MARTHON.

PASQUIN.

Marthon, n'as-tu pas vu mon maître?

MARTHON.

Eh! bonne bête, tu sais mieux où il est que moi.

PASQUIN.

Non, je me donne au diable!

MARTHON.

Je viens d'entendre ses porteurs.

PASQUIN.

Il est vrai; mais c'étoit moi qu'ils portoient.

MARTHON.

Toi en chaise?

PASQUIN.

Va, va, j'en vois tous les jours en carrosse qui ont couru long-temps après avant de l'attraper.

MARTHON.

Mais pourquoi en chaise? Es-tu malade?

PASQUIN.

Moi? non. Je voulois leur faire gagner leur

argent. J'ai perdu mon maître à l'Opéra : je ne sais ce qu'il est devenu. Je croyois que quelqu'un de ses amis l'avoit ramené ici.

MARTHON, *entendant du bruit et s'en allant.*

Tiens, je l'entends. C'est lui assurément. Adieu.

PASQUIN.

Adieu, ma princesse.

SCÈNE VI.

PASQUIN.

Le joli terme! Voilà ce que c'est que de servir des maîtres spirituels, on apprend toujours quelque chose. Ma princesse, ma belle dame, mon petit ange, ma reine, ma petite!... Ces mots assaisonnés de quelques soupirs, il n'en faut guère davantage pour tourner la cervelle à plusieurs dames de ma connoissance.

SCÈNE VII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

PASQUIN.

Qu'avez-vous donc à rire?

MONCADE, *riant encore.*

Ah! ah! ah! ah!

PASQUIN.

Dites-moi donc ce que c'est, afin que j'en rie aussi?

MONCADE.

J'étois à l'Opéra, comme tu sais?

PASQUIN.

Vraiment, oui, vous y étiez. A qui diable en vouliez-vous? Parterre, théâtre, amphithéâtre, loges hautes et basses, il n'y a point d'endroit où vous n'ayez été.

MONCADE.

Ne m'as-tu pas vu dans une de ces coulisses?

PASQUIN.

Vraiment, oui, je vous y ai vu, et j'ai vu l'heure où le parterre alloit vous siffler. On ne siffle encore que les mauvais acteurs. Si vous continuez, vous amènerez la mode de siffler les spectateurs; les ridicules s'entend. Quelles diables de contorsions faisiez-vous, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre?

MONCADE.

Je faisois des mines à une femme d'une seconde loge, que je croyois connoître.

PASQUIN.

Appelez-vous cela faire des mines? Ah! du

moins, je ne suis plus si fâché, je sais à présent faire des mines. Se déhancher, secouer la tête, baiser le bout de son gant bien tendrement : cela s'appelle faire des mines, n'est-ce pas? Eh bien! répondoit-on à ces mines?

MONCADE.

Si bien, que je suis monté dans la loge où elle étoit, où je n'ai demeuré qu'un moment avec elle, à cause d'un jaloux qui perçoit le parterre pour nous venir trouver. Nous ne l'avons pas attendu, et d'une autre loge où nous nous sommes mis, nous l'avons vu quereller une femme qui s'étoit mise à la place de celle avec qui j'étois. Je crois même qu'il lui a donné quelques coups de poing. Enfin cela a causé une telle rumeur, que l'opéra a cessé. Le parterre et les loges se sont tournés de leur côté. Nous n'avons point voulu attendre la fin de l'aventure. Je l'ai ramenée chez elle. Ne trouves-tu pas cela plaisant?

PASQUIN.

Point du tout. De tout cela je n'aime que les mines. Je veux étudier sous vous : vous me paroissez expert en ce métier.

MONCADE.

Moi? je ne suis encore qu'un écolier. Je t'en veux faire remarquer un à l'Opéra, et devant lequel il faut mettre pavillon bas.

PASQUIN.

N'en est-ce pas un... là... qui fait toujours le doucereux, qui croit que toutes les dames sont amoureuses de lui, qui pousse des soupirs qu'on entend du fond du parterre?

MONCADE.

T'y voilà.

PASQUIN.

Ah! oui, je le connois. C'est un homme à bonne fortune aussi?

MONCADE.

Il le dit.

PASQUIN.

Est-il riche?

MONCADE.

Pourquoi?

PASQUIN.

C'est que j'appelle cela avoir eu de bonnes fortunes. Ah! j'en aurai aussi, par ma foi, puisque cela est si facile. J'ai envie de retourner à l'Opéra pour faire des mines. (*regardant autour de lui.*) N'y a-t-il personne ici qui aime les mines?

MONCADE.

Tais-toi, tu es si sot...

PASQUIN, *l'interrompant, en attendant frapper.*

On frappe par le petit escalier.

MONCADE.

Qui pourroit-ce être?

PASQUIN.

Je ne sais. Verrai-je?

MONCADE.

Vois. A l'heure qu'il est je n'attends personne.
(*Pasquin va à la porte, et après un instant il en revient.*)

PASQUIN.

L'on demande à vous parler, et l'on demande si vous êtes seul.

MONCADE.

Quel homme est-ce?

PASQUIN.

Il se cache; je n'ai pu le voir.

MONCADE.

Son nom?

PASQUIN.

Il ne veut point dire de quelle part. Renvoyons-le, monsieur, de peur d'accident. Il a mauvaise physionomie.

MONCADE.

Tu dis que tu ne l'as point vu!

PASQUIN.

Cela est vrai; mais son air mystérieux, un certain chapeau enfoncé, un manteau qui lui entoure le nez... que diable sais-je?

MONCADE.

C'est-à-dire que son manteau a la physionomie mauvaise? Fais-le entrer.

PASQUIN.

Monsieur, on parle de voleurs; si c'en étoit un?

MONCADE.

Ne sommes-nous pas deux?

PASQUIN.

Nous ne sommes qu'un, tout au plus.

MONCADE.

Fais ce que je te dis.

(*Pasquin introduit Ergaste.*)

SCÈNE VIII.

ERGASTE, PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN, *à Ergaste.*

Entrez, monsieur.

ERGASTE, *à Moncade.*

C'est vous, monsieur, qu'on appelle monsieur de Moncade?

MONCADE.

Oui, monsieur.

ERGASTE.

Ne saurions-nous être entendus?

MONCADE.

Non, si vous ne parlez bien haut.

ERGASTE.

Vous plairoit-il de faire retirer vos gens?

PASQUIN, *avec effroi, et voulant s'éloigner.*

Volontiers.

MONCADE.

Demeurez. (*à Ergaste.*) Monsieur, Pasquin est discret; on peut tout dire devant lui.

ERGASTE.

C'est une affaire de conséquence.

MONCADE.

Je ne lui cache rien.

ERGASTE.

Si vous vouliez pourtant...

MONCADE, *l'interrompant.*

Monsieur, j'aime mieux ne rien apprendre de ce que vous avez à me dire.

ERGASTE.

Puisque vous le voulez ainsi, il faut bien s'y résoudre, monsieur. En deux mots, une femme veuve, de la première qualité...

PASQUIN, *à part.*

Je respire! Pour cela, nous avons du courage.

ERGASTE, *à Moncade.*

Une femme de qualité, vous dis-je, voudroit vous entretenir une heure.

MONCADE.

Qui est-elle?

ERGASTE.

Bien loin de vous dire son nom, monsieur, vous ne lui parlerez qu'à de certaines conditions, que vous n'accepterez peut-être pas.

MONCADE.

Il faut voir.

ERGASTE.

Voulez-vous vous résoudre à vous laisser bander les yeux dans l'endroit où je vous prendrai pour vous mener chez elle? Permettez-vous qu'on vous lie les mains?

MONCADE.

A quoi bon toutes ces précautions?

ERGASTE.

Monsieur, on le veut ainsi. Vous avez trop d'esprit, monsieur, pour ne pas voir, aussi bien que moi, que l'on veut savoir l'état de votre cœur avant que de se découvrir à vous. Je vous en dis trop peut-être, et je passe ma commission.

MONCADE.

Êtes-vous à elle?

ERGASTE.

Monsieur, je n'ai rien à vous dire là-dessus.

MONCADE.

Je sais qui c'est.

ERGASTE.

Peut-être.

MONCADE.

Elle est brune?

ERGASTE.

Cela se pourroit.

MONCADE.

De grands yeux?

ERGASTE.

A peu près.

MONCADE.

La bouche ni grande ni petite?

ERGASTE.

Je ne dirai plus rien.

MONCADE.

La main belle?

ERGASTE.

Je ne répondrai pas.

MONCADE.

Les dents admirables? le nez... Va, va, mon enfant, je sais qui c'est. (*à Pasquin.*) Pasquin, c'est celle qui, au bal... C'est elle, assurément. (*à Ergaste.*) Oui, mon enfant, j'irai; oui, j'irai, je t'en réponds. Oh! çà, mon ami, avoue-le-moi; je l'ai devinée? Ne loge-t-elle pas proche de l'Arsenal? Eh? plaît-il? Oh! j'irai, sur ma parole! Ma foi, je l'ai trouvée, n'est-il pas vrai?

ERGASTE.

Monsieur... (*Il hésite à répondre.*)

MONCADE.

Oh! tu es un fat : mon pauvre cœur, je suis plus fin que toi. En quel endroit? à quelle heure? tu n'as qu'à dire.

ERGASTE.

A l'heure, à l'endroit que vous voudrez.

MONCADE.

Dans la cour du Palais, à huit heures.

ERGASTE.

Non, c'est trop tôt.

MONCADE.

Eh bien! à neuf.

ERGASTE.

C'est assez. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

C'est Julie, je n'en doute point.

PASQUIN.

Oh! je le crois... Mais vous avez promis que vous souperiez avec Lucinde?

MONCADE.

Je serai revenu. Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse; c'est ce que je ferai d'ici à neuf heures... (*regardant à sa montre.*) Il n'en est tout au plus

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

J'ai répandu du suif dessus en le voulant nettoyer.

MONCADE.

Où est-il?

PASQUIN.

Je l'ai donné à dégraisser, afin qu'il n'y parût plus.

MONCADE.

Va le chercher tout-à-l'heure.

PASQUIN.

Monsieur, il ne sera pas accommodé.

MONCADE.

Apporte-le moi, en quelque état qu'il soit.

PASQUIN.

Monsieur...

MONCADE.

Qu'y a-t-il encore? Veux-tu marcher?

PASQUIN.

Monsieur, il faut vous dire la vérité; je l'ai prêté pour une tragédie au collége.

MONCADE.

Mon justaucorps au collége, à un enfant?

PASQUIN.

Non, monsieur; c'est un grand garçon, beau,

bien fait comme vous, et qui fait le roi de la tragédie.

MONCADE.

Ah! vraiment, je suis bien aise de savoir que tu prêtes mes hardes!... Mais, à l'heure qu'il est, la tragédie est finie, va le reprendre à l'instant même... (*voyant que Pasquin hésite encore à partir.*) Quoi donc! tu ne feras pas ce que je te dis?

PASQUIN, *hésitant.*

Monsieur...

MONCADE.

Ah! je vois ce que c'est. Tu l'as mis en gage, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Monsieur, vous l'avez deviné. Comme vous ne me deviez rien sur mes gages, et que vous n'aimez pas à avancer de l'argent, le besoin que j'en ai eu m'a fait recourir aux expédients les plus prompts.

MONCADE.

Tu me paieras celle-là, je t'en réponds. Donne-moi le rouge.

(*Pasquin passe dans un cabinet voisin.*)

SCÈNE X.

MONCADE.

Mais, voyez un peu ce maraud! Mettre mes habits en gage!

SCÈNE XI.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN, *apportant un justaucorps rouge, et le présentant à Moncade.*

Le voilà.

MONCADE, *ne mettant pas le justaucorps que Pasquin lui a apporté, mais lui demandant différentes autres choses que Pasquin lui donne à mesure qu'il les demande.*

Ah! je t'apprendrai à vivre, je t'assure... Une autre perruque... Je t'apprendrai à me jouer de pareils tours... Un autre chapeau... Mais voyez un peu, je vous prie!... Un miroir... Qui a jamais ouï parler d'une chose semblable? Un coquin pour qui j'ai mille bontés... De la fleur d'orange... Abuser ainsi de ma facilité! Ah! tu ne me connois pas encore, je le vois bien... Une mouche... Tu t'en repentiras, sur ma parole... (*Entendant*

frapper.) Va ouvrir... Tu verras un peu la différence qu'il y a...

(*Pasquin va ouvrir, et introduit Martin.*)

SCÈNE XII.

MARTIN, *tenant une écharpe;* PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN, *à Moncade.*

Monsieur Martin, pour votre écharpe.

MONCADE, *à Martin.*

Ah! monsieur Martin, votre serviteur. Vous me voyez en colère.

MARTIN.

Monsieur, ce n'est pas ma faute.

MONCADE, *à Pasquin.*

Prendras-tu ce miroir?

(*Pasquin lui tend un miroir.*)

MARTIN.

Je suis venu...

MONCADE, *à Pasquin.*

Je suis bien aise de vous connoître.

MARTIN.

Je suis au désespoir...

MONCADE, *à Pasquin.*

Je m'en souviendrai...

MARTIN.

On a dû vous dire...

MONCADE, *à Pasquin.*

Un belître.

MARTIN, *étonné.*

Monsieur !

MONCADE, *à Pasquin.*

Un insolent !...

MARTIN.

Monsieur !

MONCADE, *à Pasquin.*

Un effronté !...

MARTIN.

Monsieur !

MONCADE, *à Pasquin.*

Un coquin ! un fripon !...

MARTIN.

Ah ! monsieur.

MONCADE.

Ne voyez-vous pas que c'est à ce maraud que je parle ?

PASQUIN, *bas, à Martin.*

Voulez-vous en être de moitié ?

MARTIN, *bas.*

Non, je ne joue pas si gros jeu.

MONCADE, *à Pasquin.*

Je crois que tu plaisantes ?

PASQUIN, *montrant Martin.*

Demandez, je n'ai pas parlé.

MONCADE, *à Martin.*

Çà voyons. Avez-vous là mon écharpe?

MARTIN, *montrant l'écharpe.*

La voilà.

MONCADE, *examinant l'écharpe.*

Elle est fort belle. Vous l'a-t-on payée?

MARTIN.

Ce matin, une dame masquée, en chaise, est venue me la payer: il n'étoit que dix heures; j'ai cru que vous ne seriez pas éveillé. Une autre dame masquée aussi l'a payée à ma femme. Ma femme est sortie; une troisième a encore donné à ma fille ce qu'il falloit. Que ferai-je de cet argent? je ne connois point celles qui me l'ont donné.

MONCADE.

Faites-moi deux autres écharpes.

MARTIN.

De la même façon?

MONCADE.

Non; de différentes manières. Vous avez de l'esprit, ajustez cela comme il faut.

MARTIN.

C'est assez, monsieur; vous les aurez cette semaine. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, en faveur de taut d'écharpes, ne me pardonnerez-vous point un pauvre petit justaucorps?

MONCADE.

Je te le pardonne; mais si de ta vie... Je vais passer un moment chez cette petite marchande, ici près, en attendant l'heure.

PASQUIN.

Irai-je vous trouver?

MONCADE.

Non, je n'ai que faire de toi; il faut que je sois seul: ne me l'a-t-on pas dit? (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

PASQUIN.

La peste! que je n'étois pas si sot de lui donner le justaucorps qu'il me demandoit! C'est un justaucorps heureux pour les bonnes fortunes, car il s'en sert ordinairement pour les grandes expéditions, et je veux m'en servir: car enfin,

une fois en ma vie, je veux savoir ce que c'est qu'une bonne fortune. Je sais déja faire des mines; pour le jargon, j'y suis grec: je n'ai donc qu'à m'habiller au plus vite. (*Il prend dans une armoire des habits de Moncade, tout ce qui lui est nécessaire pour s'habiller en petit-maître, et il s'habille, mais difficilement, parceque les habits de Moncade lui sont trop étroits.*) Oh! çà, prenons donc ce divin justaucorps. Non, commençons par la riugrave. La peste, qu'elle est étroite! Eh! faut-il tant de façons? un coup de ciseaux, trois ou quatre points d'aiguille ne sont pas une affaire. Allons donc, mes hanches, abaissez-vous. Elles n'en feront rien. Qu'importe? je dirai qu'on les porte comme cela. Vous verrez que j'amènerai la mode des hanches hautes. J'ai bien vu autrefois à la cour la mode des grosses épaules et des coudes en arrière. Voici un justaucorps qui ne me paroît pas trop facile à mettre. Ces maudits tailleurs font les boutonnières si éloignées des boutons! J'y crèverai. Que ne fait-on point pour aller en bonne fortune? Quel chapeau! Ne voilà-t-il pas un homme bien bâti? La tête grosse, le ventre menu, les hanches basses. Morbleu, je veux faire oublier que Moncade est au monde. Têtebleu! J'oubliois moi-même le meilleur, de l'eau de fleur d'orange! Peut-on al-

ler en bonne fortune sans eau de fleur d'orange ? (*Il prend sur la toilette un flacon d'eau de fleur d'orange, et il s'en parfume.*) Voilà qui est bien. J'ai, ce me semble, tout l'attirail de bonne fortune. Dieu nous garde de mal-encombre!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MARTHON.

Où diantre est Léonor? où est Éraste? Ergaste ne revient point! Qu'est-ce que tout ceci? Mais, par ma foi, je suis folle; je prends cette affaire avec autant de chaleur que si c'étoit la mienne.

SCÈNE II.

ÉRASTE, MARTHON.

MARTHON.

Eh! d'où venez-vous?

ÉRASTE.

Je viens de chez Araminte et de chez Cidalise.

MARTHON.

Pourquoi faire?

ÉRASTE.

Pour les rendre témoins de la comédie. Ne m'as-tu pas dit qu'il étoit nécessaire qu'elles y fussent présentes, pour ne laisser aucun retour à Lucinde?

MARTHON.

Oui; mais, auparavant, il est bon de savoir si la comédie se jouera.

ÉRASTE.

Puisque Ergaste n'est point revenu, tout va bien. Il songe à tout ce qu'il lui faut, sans doute.

MARTHON.

Oh! çà, çà, tout coup vaille; cela ne gâte rien.

ÉRASTE.

Que fait Lucinde?

MARTHON.

Oh! par ma foi, elle est bien résolue de ne voir jamais Moncade, s'il donne dans le panneau.

SCÈNE III.

ERGASTE, ÉRASTE, MARTHON.

ERGASTE, *à Éraste.*

Monsieur?

MARTHON, *à Ergaste.*

Qu'avez-vous fait?

ERGASTE.

Il s'est enferré de lui-même. Il s'est persuadé qu'il connoissoit la personne imaginaire dont je lui parlois. Je n'ai point voulu le détromper: enfin il s'est résolu à tout.

MARTHON

A se laisser bander les yeux?

ERGASTE.

A tout, vous dis-je.

MARTHON.

Ah! le plaisant Colin-Maillard! Ce nom lui demeurera.

ERGASTE.

Il m'attend dans la cour du Palais à neuf heures.

ÉRASTE.

Il n'en est pas loin, je pense? Il vaut mieux que vous l'attendiez; dépêchez-vous. Vous avez un carrosse?

ÉRGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

MARTHON.

Si par hasard il vouloit ôter son bandeau?

ERGASTE.

Ne vous mettez en peine de rien; nous sommes deux qui saurons bien l'en empêcher.

MARTHON.

Allez donc.

(*Ergaste sort.*)

SCÈNE IV.

LUCINDE, LÉONOR, ÉRASTE, MARTHON.

LUCINDE, *à Marthon.*

Eh bien! vient-il enfin?

MARTHON.

Oui, madame.

LUCINDE.

Aux conditions qu'on lui a imposées?

MARTHON.

Oui, madame.

LUCINDE.

J'ai beaucoup de peine à me le persuader.

ÉRASTE.

C'est la tendresse qui parle encore pour lui, madame.

LUCINDE.

Ne parlons plus de tendresse, Éraste; mais permettez-moi de douter de ce que je ne vois pas.

ÉRASTE.

Devriez-vous avoir besoin de cette preuve, madame, après tout ce qui s'est passé?

LUCINDE.

Mon dieu! Éraste, je ne prends point son parti; mais enfin tout ce qui s'est passé ne le convainc point absolument.

LÉONOR.

Mon frère s'obstine toujours mal à propos.

LUCINDE.

Point du tout, madame, et nous pouvons avoir raison tous deux.

MARTHON.

Le Colin-Maillard nous sortira d'intrigues.

LUCINDE.

Taisez-vous, Marthon : ces plaisanteries-là ne me plaisent point, entendez-vous ?

SCÈNE V.

ARAMINTE, CIDALISE, LUCINDE, LÉONOR, ÉRASTE, MARTHON.

LUCINDE, *à Araminte et à Cidalise.*

Ah ! mesdames, que je suis ravie de vous voir ici ! Vous ne pouviez y arriver plus à propos.

ARAMINTE.

Pourquoi donc, madame ?

CIDALISE, *à Lucinde.*

Eh ! comment, madame ?

MARTHON.

Nous allons jouer à Colin-Maillard : ne dites rien.

LUCINDE, *à Araminte.*

Et sur-tout vous, madame.

ARAMINTE.

Si c'est quelque chose qui regarde Moncade, comme m'a dit Éraste, (*montrant Cidalise*) madame y pourroit prendre autant de part que moi.

LÉONOR.

Cidalise seroit-elle aussi rivale de Lucinde?

CIDALISE.

Moi! je ne sais ce que l'on veut me dire seulement.

MARTHON.

Allez, allez, madame, avouez la dette. Il n'y en a point ici que Moncade n'ait trompée.

ÉRASTE.

En vérité, cela mérite une punition publique.

LUCINDE.

Vous ne vous y prenez pas mal, monsieur; mais aussi sa gloire en sera plus grande, s'il n'est point tel que vous vous imaginez.

CIDALISE.

Je ne sais ce que veut dire ceci.

LÉONOR, *se retirant dans un coin du théâtre avec Cidalise.*

Je vais vous instruire, madame.

LUCINDE.

Mais, madame, si Moncade ne vient point, à quoi sera-t-il bon?

MARTHON.

Eh bien! voilà un grand mal. Madame n'est-elle pas partie intéressée?

ARAMINTE, *allant du côté où sont Léonor et Cidalise.*

Je veux savoir tout cela aussi, moi; on ne me l'a dit qu'imparfaitement.

(*Léonor parle bas à Araminte et à Cidalise.*)

LUCINDE, *à Éraste.*

Éraste, l'heure se passe; Moncade ne vient point. Je vous avoue que je ne serois pas fâchée qu'il se fût moqué de vous.

ÉRASTE.

J'aurai du moins la consolation, madame, de connoître qu'il mérite la tendresse que vous avez pour lui. Mais je ne vois pas ce qui doit tant vous faire espérer; il n'est encore que neuf heures.

(*Léonor, Araminte et Cidalise se rapprochent de Lucinde et d'Éraste.*)

ARAMINTE, *à Léonor.*

En vérité, cela est plaisant.

CIDALISE.

Seroit-il assez sot pour hasarder la chose?

MARTHON.

Oh! qu'oui.

LUCINDE.

J'en doute, Marthon. Un homme du caractère

dont vous voulez qu'il soit seroit plus diligent.

MARTHON.

A moins qu'une autre femme ne le retienne, je ne conçois pas ce qui le peut arrêter.

LUCINDE, *à Éraste.*

Éraste, il ne vient point. (*à Léonor.*) Madame, il ne vient point. (*à Cidalise.*) Madame, croyez-vous qu'il vienne ?

CIDALISE.

En vérité, je ne sais, madame.

MARTHON.

Les premiers jours, manquoit-il au rendez-vous que vous lui donniez ?

CIDALISE.

Oh! taisez-vous, Marthon; je me fâcherois.

LÉONOR, *entendant entrer quelqu'un.*

J'entends du bruit.

SCÈNE VI.

ERGASTE, LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON.

ERGASTE, *à Marthon.*

Cachez les flambeaux.

(*Marthon cache les lumières à l'entrée d'un cabinet.*)

LUCINDE, *à part.*

Je suis perdue!

ERGASTE.

Mon homme le garde dans l'antichambre; le laissera-t-on entrer?

LUCINDE.

Oui, qu'il entre; je veux le voir. Attendez. Qui lui parlera? pour moi, je vous avoue que je n'en ai pas la force.

ÉRASTE.

Est-il besoin de lui parler? n'êtes-vous pas contente, madame? D'ailleurs, il connoîtra votre voix.

MARTHON.

Ne connoît-il que la voix des dames qui sont ici? Il connoît leur cœur, de par tous les diables! C'est le pis que j'y trouve. Attendez, je contrefais la mienne à miracle. Faites-le entrer. (*à Lucinde.*) Le voulez-vous, madame?

LUCINDE.

Fais ce que tu voudras.

(*Ergaste va prendre Pasquin à la porte.*)

SCÈNE VII.

PASQUIN, *vêtu en petit-maître et avec un bandeau sur les yeux;* ARAMINTE, ÉRASTE, LUCINDE, LÉONOR, CIDALISE, ERGASTE, MARTHON.

ERGASTE, *à Pasquin.*

Nous entrons dans son appartement; il ne tient qu'à vous d'être heureux.

PASQUIN.

Eh! je l'ai tant été, mon enfant! Je t'assure que si ce n'étoit à ta considération, et que je ne veux pas te faire perdre la récompense qui t'est promise, j'apaiserois, à l'heure qu'il est, deux de mes maîtresses irritées.

ERGASTE.

Je vous suis bien obligé. Songez qu'il y va de la vie au moindre effort que vous ferez pour voir madame.

PASQUIN.

Que je n'ai garde! Va, va, mon ami, je suis accoutumé à ces sortes d'aventures, et nous en avons mis à fin de plus périlleuses que celle-ci.

ERGASTE.

Vous êtes à présent dans sa chambre, et je vous laisse seul avec elle.

MARTHON, *bas, à tout le monde, excepté à Ergaste et à Pasquin.*

Silence, ne faites point de bruit sur-tout.

PASQUIN, *à part.*

Gare le pot au noir?

MARTHON, *à part.*

Le beau début!

LUCINDE, *à part.*

Le traître!

PASQUIN.

Eh bien! mon ange, me voilà.

MARTHON.

Réservez de pareilles douceurs pour quand vous me connoîtrez mieux. Écoutez, auparavant que de me répondre, les choses que j'ai à vous dire.

PASQUIN.

La peste! vous me prendriez pour un grand sot. Je vous veux faire voir si je mérite le choix que votre cœur a fait; car je crois que vous ne m'envoyez pas chercher pour me dire que vous me haïssez.

MARTHON.

Vous ne saurez pas aussi mes véritables sentiments, si vous n'éclaircissez, par ordre, le doute où je suis.

PASQUIN.

Allons, mon petit cœur, ma reine, ne nous amusons point à la faribole. Regardez ces airs penchés, cette taille! Quand nous nous connoîtrons un peu mieux, je vous ferai des mines.

LUCINDE, *à part.*

Ce n'est point là Moncade.

ARAMINTE, *à part et à demi-voix.*

Non, assurément.

PASQUIN.

Qui est-ce qui dit là que je ne suis pas Moncade? Vous en avez menti.

LÉONOR, *bas, à Éraste.*

Mon frère, ce n'est pas lui.

ÉRASTE, *bas.*

Je ne sais qu'en dire.

CIDALISE, *bas.*

Ce n'est pas lui.

MARTHON, *à Lucinde, à demi-voix.*

Madame, c'est Pasquin.

PASQUIN.

Comment donc, Pasquin? Qu'est-ce donc que ceci, ma petite amie?

MARTHON, *bas, à Lucinde.*

C'est lui, madame.

ÉRASTE, *à demi-voix.*

Un bâton!

PASQUIN.

Comment donc un bâton? Madame, je vous déshonorerai.

(*Marthon cherche un bâton.*)

ÉRASTE, *à Marthon.*

Vite!

(*Marthon donne des coups de bâton à Pasquin.*)

PASQUIN, *criant et ôtant son bandeau.*

Les voies de fait?.. Encore?... Au meurtre! on m'assomme!

ÉRASTE.

Comment, coquin! tu te jouois de nous?

LUCINDE.

Eh bien! n'ai-je pas raison?... Allez, Éraste, désabusez vous; Moncade m'aime; et, pour se mieux moquer de vous, il a feint de donner dans le piége... (*à Araminte et à Cidalise.*) Qu'en dites-vous, mesdames?

ARAMINTE.

Je dis qu'il n'est pas étonnant qu'il en ait évité un seul en sa vie.

LUCINDE, *à Cidalise.*

Et vous, madame?

CIDALISE.

Qu'il a pu se repentir.

LÉONOR, *à Lucinde.*

Pour moi, je ne dis rien.

MARTHON.

Et moi, je dirai toujours que c'est un fourbe.

ÉRASTE.

Il y a quelque chose à tout ceci que je ne comprends pas; mais j'en serai éclairci... (*à Pasquin.*) Parleras-tu ?

PASQUIN, *hésitant.*

Monsieur...

ÉRASTE.

Allons vite.

PASQUIN, *hésitant encore.*

Monsieur...

ÉRASTE, *portant la main à son épée, et le menaçant.*

Je te tuerai !

PASQUIN, *se jetant à genoux.*

Épargnez un homme à bonne fortune.

ÉRASTE.

Allons, tout-à-l'heure, avoue. Que veut dire ceci?

PASQUIN, *hésitant et se relevant.*

Monsieur, puisque vous le voulez...

ÉRASTE.

Eh bien ?

PASQUIN.

La curiosité d'aller en bonne fortune et la facilité que j'ai trouvée en celle-ci, m'ont fait entreprendre ce que vous voyez.

ÉRASTE.

Ah! coquin!... Et comment as-tu fait?

PASQUIN.

J'ai dit à mon maître de ne se trouver au rendez-vous qu'à dix heures, et je me suis rendu à neuf, à sa place.

ÉRASTE, *à Ergaste.*

Il n'y a rien de gâté encore; il n'est que dix heures, au plus. Ergaste, retournez au Palais : vous avez pris l'un pour l'autre. Vous trouverez Moncade; amenez-le, comme vous avez fait celui-ci.

ERGASTE.

Si je le trouve, je serai ici dans un moment.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON, PASQUIN.

ÉRASTE, *à Lucinde*

Madame, Moncade ne sera pas si fidèle que vous l'imaginez.

LUCINDE, *à Pasquin.*

Pasquin, crois-tu qu'il vienne?

PASQUIN.

Moi, madame, je n'en sais rien... Mais si de ma vie je vais en bonne fortune...

MARTHON, *l'interrompant.*

Elles ne réussissent pas toujours, au moins.

PASQUIN.

L'expérience ne m'en laisse pas douter un moment... Mais, au moins, que je connoisse le frappeur qui me frappoit si distinctement! Si c'est une frappeuse, elle est diablement forte.

MARTHON.

C'étoit moi, je t'en devois il y a bien long-temps.

PASQUIN.

Je vous remercie de vos faveurs.

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Si Moncade doit venir, nous ne serons pas long-temps à le savoir; le Palais n'est pas loin d'ici.

CIDALISE.

Je serois bien fâchée de ne point voir la fin de cette aventure, puisque je l'ai préférée à une partie qui n'étoit pas trop désagréable.

LUCINDE, *à Marthon.*

Marthon, voyez là-bas si personne ne vient.

(*Marthon sort.*)

SCÈNE IX.

LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, PASQUIN.

PASQUIN, *à Lucinde.*

J'irai le faire hâter, si vous voulez, madame.

ÉRASTE, *à Lucinde.*

Madame, qu'il ne sorte point, s'il vous plaît!

SCÈNE X.

MARTHON, LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, PASQUIN.

LUCINDE, *à Marthon.*

Quelqu'un vient-il, enfin?

PASQUIN, *à part.*

Je vois bien qu'il ne viendra que trop tôt.

MARTHON, *à Lucinde.*

Madame, notre homme vient de m'envoyer dire qu'il seroit ici dans un moment. Il lui fait prendre plusieurs détours, afin qu'il ne puisse rien juger sur la mesure du chemin.

LUCINDE.

Allons, voilà qui est fait: me voilà guérie absolument, et je ne pense pas l'avoir connu de ma vie.

CIDALISE.

Puisque vous voulez un aveu de moi, sachez que j'ai bien plus de résolution que vous, et que je l'ai oublié avec autant de facilité que j'en avois eu à l'aimer.

ARAMINTE.

Pour moi, je n'ai pas eu l'ame si forte.

CIDALISE, *à Léonor.*

Mais vous, madame, il vous aimoit?

LÉONOR.

Comme les autres.

PASQUIN.

Je vous assure que vous êtes la seule femme au monde dont je ne lui ai point ouï dire de mal.

LUCINDE.

Et de moi, Pasquin?

PASQUIN.

Oh! pour vous, il vous aime, madame.

LUCINDE.

On n'en peut pas douter après ceci... Je m'en vais lui parler moi-même. Je n'aurai pas de peine à changer le ton de ma voix.

ÉRASTE.

Madame...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Laissez-moi faire, je vous prie; je veux lui parler... (*à Léonor, à Araminte et à Cidalise,*

en les faisant asseoir dans un coin.) Mesdames, mettez-vous sur ces sièges... (*à Éraste, en le plaçant aussi à l'écart.*) Éraste, retirez-vous aussi.

ÉRASTE.

Recommandez à Pasquin de se taire.

PASQUIN.

Je ne veux plus dire qu'un mot... (*à Lucinde.*) Traite-t-on tous les gens à bonne fortune comme je l'ai été?

LUCINDE.

Il n'est rien que ne méritât un traître, un perfide comme ton maître!

PASQUIN.

J'aurai donc ma revanche.

MARTHON, *bas, à Lucinde, en entendant entrer Moncade.*

Madame, le voici.

LUCINDE, *à tout le monde.*

Qu'on se retire.

(*Tout le monde se place dans le fond; Léonor, Araminte, Cidalise et Éraste, d'un côté; Marthon et Pasquin d'un autre.*)

SCÈNE XI.

MONCADE, *les yeux bandés;* ERGASTE, LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON, PASQUIN.

LUCINDE, *contrefaisant sa voix, à Moncade.*

Voici une de ces aventures qui ressemblent assez à celles des romans. Je crois, monsieur, que vous ne trouverez point mauvaises les précautions que j'ai prises. Votre réputation, assez mal établie à l'égard des dames, n'a pu me permettre de vous voir autrement; et d'ailleurs, la nature, qui m'a peut-être assez mal partagée, m'engageoit à connoître l'état de votre cœur avant que de me découvrir. Quelques soins qu'on ait bien voulu se donner pour me persuader que j'étois belle, que j'avois de l'esprit, je me suis toujours rendu justice, et je n'ai jamais trouvé en moi tout ce qu'il faut pour faire un infidèle. Quand ma vanité même m'auroit flattée au point de me le faire croire, la bonté de mon cœur m'eût détournée de l'entreprendre. Mes plaisirs ne s'augmentent point par le chagrin des autres. Je cherche un bonheur plus tranquille. Un perfide ne cesse

point de l'être, et vous tombez avec lui, tôt ou tard, dans des malheurs que je ne veux point éprouver. Parlez-moi donc sincèrement, si vous le pouvez. Êtes-vous libre ?

MONCADE.

Vous jugerez, madame, si je suis sincère par l'aveu que vous allez entendre. Je n'ai point le cœur libre, madame ; je ne veux point vous tromper. J'aime et depuis long-temps. Vous voyez du moins que mon procédé dément la réputation qu'on me donne.

ÉRASTE, *bas, à Léonor.*

Il la reconnoît.

LÉONOR, *bas.*

Taisez-vous.

LUCINDE, *à Moncade.*

Vous aimez, Moncade, et depuis long-temps, dites-vous ?

MONCADE.

Oui, j'aime, madame, et d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

LUCINDE.

Mais cet amour si tendre n'est-il point offensé par la démarche que vous faites ?

MONCADE.

J'aurois peine à vous dire ce qui m'a fait venir ici.

LUCINDE.

En vérité, je ne saurois m'empêcher de vous louer. Si je ne puis gagner votre cœur, j'ai le plaisir du moins de voir qu'il n'est point tel qu'on me l'avoit dépeint... Mais, Moncade, pour prix de ma tendresse, obtiendrai-je une grace de vous?

MONCADE.

Il n'est rien que je ne fasse, madame, de tout ce qui pourra ne point blesser ma passion.

ÉRASTE, *bas, à Cidalise.*

Il la reconnoît, vous dis-je.

CIDALISE, *bas.*

Eh! taisez-vous.

LUCINDE, *à Moncade.*

Je ne veux point de vous une chose bien extraordinaire : je ne cherche pas même à vous voir indiscret : mais, Moncade, si je devine votre maîtresse, je veux que vous me l'avouiez. Est-ce Araminte?

MONCADE.

Ah! madame, de qui me parlez-vous?

LUCINDE.

Qui vous fait récrier si fort? N'a-t-elle pas du mérite?

MONCADE.

Ah! madame, n'entrons point dans le détail

d'Araminte. Nous y trouverions si peu de naturel et tant de choses empruntées... De grace, madame, n'en parlons point davantage. Il y a des gens dont on ne doit jamais rien dire.

ARAMINTE, *bas, à Cidalise.*

Je n'y puis pas tenir!

CIDALISE, *bas.*

Attendez jusqu'au bout.

LUCINDE, *à Moncade.*

Il court dans le monde que vous aimez Cidalise.

MONCADE.

C'est une folle.

PASQUIN, *bas, à Éraste.*

Elle en est quitte à bon marché.

ÉRASTE, *bas.*

Te tairas-tu?

LUCINDE, *à Moncade.*

Oh! je l'ai deviné; c'est Léonor, qui demeure chez Lucinde?

MONCADE.

Ah? madame, la connoissez-vous? Défiez-vous-en; c'est le plus méchant esprit.

LUCINDE.

Nommez-la donc vous-même.

MONCADE.

Ah! madame, si vous la connoissiez comme

moi, vous me pardonneriez aisément mon insensibilité.

LUCINDE.

A-t-elle de l'esprit?

MONCADE.

Oui, madame, elle en a; mais non pas de ces esprits qui s'en font trop accroire. Il semble que le sien ne lui sert que pour en découvrir aux autres.

LUCINDE.

Voilà un fort joli caractère. Elle est belle, sans doute?

MONCADE.

Ah! ne m'engagez point à faire son portrait. Je pourrois pourtant le faire sans vous offenser; et, ne vous ayant peut-être jamais vue, je puis vous dire que je la trouve la plus adorable femme du monde.

LUCINDE.

Elle doit être contente de le paroître à vos yeux.

MONCADE.

Ne dissimulons point davantage, madame, et permettez-moi de jouir de la vue de la seule personne pour qui je veux vivre. (*Il veut ôter son bandeau.*)

LUCINDE, *le retenant.*

Arrêtez.

MONCADE.

Eh! madame, à quoi bon tous ces retardements? Je vous connois ; je sais qui vous êtes.

LUCINDE.

Attendez. A qui croyez-vous parler?

MONCADE.

A vous, madame.

LUCINDE.

Je ne suis point Lucinde.

MONCADE.

Aussi n'est-ce point elle à qui j'adresse mes vœux; et, s'il faut vous le dire, le seul espoir que ce pourroit être Julie m'a fait venir ici. Si ce n'est point elle à qui je parle, je m'en retourne sans vous voir.

LUCINDE.

Vous n'aimez point Lucinde?

MONCADE.

Non, madame, et je ne l'ai jamais aimée.

LUCINDE.

Tu ne l'as jamais aimée, perfide! tu me l'oses dire à moi-même! Eh! pourquoi donc me trompois-tu?

(*Elle lui arrache le bandeau.*)

PASQUIN, *à part.*

Cela n'est point plaisant sans coups de bâton. Cela étoit plus plaisant à moi.

ARAMINTE, *à Moncade.*

Adieu, monsieur Moncade; je vous remercie des bons sentiments que vous avez pour moi.

LÉONOR, *à Moncade.*

Pour moi, je suis contente.

CIDALISE, *à Moncade.*

Adieu, Moncade.

MARTHON, *à Pasquin.*

Adieu, monsieur Pasquin.

LUCINDE, *à Éraste.*

Éraste, voulez-vous recevoir ma main ?

ÉRASTE.

Si je le veux !

LUCINDE.

Je vous la donne. (*à Moncade.*) Adieu, perfide! ne me vois jamais.

(*Lucinde, Éraste, Léonor, Araminte, Cidalise, Ergaste et Marthon passent dans l'appartement de Lucinde.*)

SCÈNE XII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Allons, monsieur, ne faut-il pas déloger? Nous aurons bientôt déménagé. Sur-tout, changeons

de nom et de quartier Nous sommes. décriés dans celui-ci comme la fausse monnoie.

MONCADE, *à part, et accablé d'étonnement et de confusion.*

Juste ciel !

PASQUIN, *à part.*

Si cela pouvoit le rendre sage !

FIN DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

LA COQUETTE

ET

LA FAUSSE PRUDE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 18 décembre 1686.

PERSONNAGES.

DAMIS, mari de Céphise.
ÉRASTE, | amants de Cidalise.
M. DURCET, conseiller, | amants de Cidalise.
M. BASSET, financier, | amants de Cidalise.
LE COMTE, amant de Lucile.
LE PETIT CHEVALIER, frère de Lucile.
PASQUIN, valet d'Éraste.
UN LAQUAIS de Cidalise.
UN LAQUAIS d'avocat.
CÉPHISE, femme de Damis.
CIDALISE, nièce de Damis.
LUCILE, cousine de Cidalise.
MARTHON, femme de chambre de Cidalise.

La scène est à Paris, dans l'antichambre de Cidalise.

LA COQUETTE
ET
LA FAUSSE PRUDE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DAMIS, CIDALISE, MARTHON.

DAMIS, *à Cidalise.*

Eh! ventrebleu, madame, mariez-vous, mariez-vous, mariez-vous; eh! mariez-vous, pour la centième fois, et ne vivez point comme vous faites.

CIDALISE.

Que fais-je donc, monsieur, de grace, qui mérite des réprimandes de la sorte?

DAMIS.

Eh! mariez-vous, vous dis-je, et ne me forcez point à m'expliquer mieux.

CIDALISE.

Vous êtes mon oncle, monsieur.

DAMIS.

Oui, têtebleu! je le suis.

CIDALISE.

Je ne conseillerois pas à qui que ce fût, dans le royaume, de penser la moindre des choses que vous m'osez dire.

DAMIS.

Je ne connois aussi personne dans le royaume qui voulût penser la moindre des choses que vous faites.

CIDALISE.

En vérité, monsieur, vous m'en dites un peu trop.

DAMIS.

N'en faites pas tant, je vous en dirai moins.

MARTHON, *bas, à Cidalise.*

Ne lui répondez point, madame.

CIDALISE.

Laisse-moi.

DAMIS.

Il n'est point de patience qu'on ne poussât à bout.

CIDALISE.

Expliquez-vous, de grace.

DAMIS.

Eh! madame...

CIDALISE.

Parlez, je vous prie.

DAMIS.

Eh! madame...

CIDALISE.

Oh! parlez, monsieur, s'il vous plaît, ou me laissez en repos. Votre silence m'outrage plus que tout ce que vous me pourriez dire.

DAMIS.

Par la morbleu! si je le rencontre chez vous...

CIDALISE.

Encore?

DAMIS.

Je veux être le dernier des hommes...

CIDALISE.

Eh bien?

DAMIS.

Si je n'avertis votre père.

CIDALISE.

De quoi?

DAMIS.

Des visites d'Éraste, à qui j'ai défendu de venir ici.

CIDALISE.

En vérité, monsieur, si vous n'étiez point mon oncle, je vous dirois des choses qui ne vous plairoient point du tout.

DAMIS.

Et moi, parceque vous êtes ma nièce, je vous dirai que vous êtes une extravagante ; et que, si vous n'y donnez ordre, et promptement, vous vous repentirez de n'avoir pas mieux profité de mes conseils.

MARTHON.

Oh! par ma foi, je ne sais plus où j'en suis. Quoi! toujours des emportements, des menaces! Il semble, à vous entendre, que nous ayons mérité... que sais-je, moi? Mais aussi n'est-il pas vrai. Ne diroit-on pas que nous commettons tous les crimes imaginables? car enfin qui parle à madame parle à moi; qui la querelle m'offense. Je ne saurois m'accoutumer à tout ceci; c'est tous les jours chose nouvelle; et quelque déraisonnable que vous soyez aujourd'hui, il ne tiendra qu'à vous de l'être demain davantage.

CIDALISE.

Vous voyez, monsieur, ce que vos manières vous attirent.

DAMIS.

Je vous avois déja priée, madame, de vous défaire de mademoiselle Marthon.

MARTHON.

Eh bien! monsieur, je sortirai, j'y consens; je ne la verrai plus quereller mal à propos, du moins.

DAMIS.

Souvenez-vous-en, madame, je vous prie.

MARTHON.

Allez, allez, monsieur, laissez-moi ce soin. Quelque plaisir qu'on ait d'être à madame, que ne feroit-on point pour ne vous plus voir?

DAMIS.

Faites-la taire, madame; cela n'a point bon air du tout, croyez-moi.

CIDALISE.

Ce n'est pas elle, monsieur, que j'aurois le plus d'envie qui se tût.

MARTHON.

Oh! par ma foi, je veux jouer de mon reste, et si je sors, au moins ne sera-ce point sans vous avoir dit ce que j'ai sur le cœur. Je voudrois bien savoir de quel droit vous vous érigez ici en pédagogue éternel. Madame ne sait-elle pas tout ce qu'elle doit faire! Ah! oui, vraiment, vous m'empêcheriez de voir du monde!

DAMIS.

Mademoiselle Marthon, parlé-je à vous?

MARTHON.

Une femme veuve ne rend compte de ses actions à personne.

DAMIS.

Voici de belles maximes!

MARTHON.

Je serai mariée quelque jour, peut-être...

DAMIS.

Madame, je vous prie...

MARTHON.

Et je deviendrai veuve, s'il plaît à Dieu.

DAMIS.

Faites-la retirer, du moins.

MARTHON.

Les oncles n'auront qu'à venir...

DAMIS.

Encore ?

MARTHON.

Le premier oncle qui viendra contrôler ma conduite...

DAMIS.

Eh bien, madame ?

MARTHON.

Je le traiterai de fou, de ridicule, d'extravagant, d'impertinent, de... Allez, allez, qu'il me vienne un oncle seulement, vous verrez ce que c'est qu'une nièce qui a de l'esprit. Adieu.

SCÈNE II.

DAMIS, CIDALISE.

DAMIS.

Vous avez beaucoup d'honneur de garder une telle insolente ! Mais laissons cela ; j'ai des choses plus importantes à vous faire savoir. Vous me pousserez à des extrémités dont je me repentirai peut-être.

CIDALISE.

Allez-vous recommencer ?

DAMIS.

Comment donc ! qu'est-ce à dire ceci ?

CIDALISE.

Je rappellerai Marthon.

DAMIS.

Perdez-vous l'esprit ?

CIDALISE.

Si vous continuez, je ne doute point que cela n'arrive.

DAMIS.

Souhaitez que je continue. Il vous importe que je prenne intérêt à votre conduite ; lorsque je l'abandonnerai toute à votre discrétion, défiez-vous des suites, si elle ne répond à mes intentions.

CIDALISE.

Quel galimatias me faites-vous de ma conduite, des suites, de vos intentions? Que voulez-vous dire?

DAMIS.

Il n'y a point de galimatias, madame; ce sont les sentiments de votre père et les miens, et vous entendez fort bien ce que je veux vous faire entendre. Vous savez, je vous l'ai répété plus d'une fois, que le grand monde m'incommode: c'est ici le rendez-vous de tous les fainéants de la cour et de la ville; point de distinction, tout y est bien reçu; et ce seroit un miracle de ne trouver pas tout à-la-fois, dans votre chambre, provinciaux, gens de robe, abbés, poëtes, musiciens, et quelque fat de la cour, car il faut qu'il le soit pour demeurer en si mauvaise compagnie. Il ne se dit point de sottise à Paris que l'on n'ait faite ou entendue chez vous. Vous croyez, par ce chaos, fermer les yeux à tout le monde: vous vous trompez; on démêle tout. Le comte, on le sait, ne vient vous voir que pour entretenir Julie, la marquise pour le chevalier, Angélique pour monsieur l'abbé. On sait aussi qu'Éraste, monsieur le conseiller, monsieur Basset le financier, n'y viennent que pour vous, et que vous les trompez tous trois. Eh! mariez-vous, madame, mariez-

vous : prenez l'époux qu'un père vous destine, et ne nous forcez point à prendre des mesures qui vous chagrineroient.

CIDALISE.

Oh! faites, monsieur, oh! faites tout ce que vous voudrez, et tout ce que vous pourrez, pourvu que je n'entende plus de semblables discours.

DAMIS.

Oh bien! madame, c'est assez. Vous verrez si votre père... Vous verrez, vous dis-je... c'est assez.

SCÈNE III.

CIDALISE.

Ah! juste ciel! que tout ceci commence à me lasser! Serai-je toute ma vie en tutelle? Bon Dieu!... Marthon... Il est impossible de résister à tout cela... Marthon... Quoi! tous les jours la même chose!... Mar...

SCÈNE IV.

MARTHON, CIDALISE.

CIDALISE.

Ah! te voilà.

MARTHON.

Votre oncle est sorti, dieu merci.

CIDALISE.

Je n'en puis plus.

MARTHON.

Comment! vous a-t-il dit encore quelque chose?

CIDALISE.

Tu n'as rien entendu.

MARTHON.

La maudite nation que les oncles !

CIDALISE.

Il y en avoit pour mourir.

MARTHON.

Pour moi, je suis à bout ; je ne le comprends point.

CIDALISE.

Ni moi non plus.

MARTHON.

Qui peut l'irriter de la sorte?

CIDALISE.

Je commence à le deviner.

MARTHON.

Il ne faut qu'une bagatelle pour le mettre de mauvaise humeur.

CIDALISE.

Un rien suffit pour le mettre en colère.

MARTHON.

Cela est vrai. Vous ne vous levâtes pas hier

assez matin, et vous le fîtes attendre à dîner : il querella deux heures ; je ne vois pas, pour moi...

CIDALISE.

Dîne-t-on devant trois heures à Paris?

MARTHON.

C'est ce que je lui dis. Il se plaint aussi que vous voyez trop de monde, et que...

CIDALISE.

Veut-il que je ferme la porte à tous mes amis?

MARTHON.

Quelle apparence? Vous allez, dit-il, souvent aux comédies, à l'opéra, au bal, et vous jouez gros jeu.

CIDALISE.

Le carnaval, peut-on faire autre chose?

MARTHON.

J'en demeure d'accord. L'été, vous aimez à vous promener, et vous ne revenez pas de bonne heure, d'ordinaire.

CIDALISE.

N'est-ce pas une chose bien étrange de se promener l'été?

MARTHON.

Rien n'est plus naturel, sans doute. Vous avez des amants, et le nombre, peut-être, pourroit...

CIDALISE.

Est-ce un crime d'avoir des amants?

MARTHON.

Bon! un crime. Voilà un plaisant crime, ma foi. C'est un crime bien plutôt de n'en avoir pas aujourd'hui. Allez, allez, madame, il se moque de nous. Ne vous contraignez point. Pourvu qu'on ait la conscience nette, qu'importe des discours? Laissez quereller monsieur votre oncle, n'en faites pas moins tout ce que vous voudrez. La liberté est une belle chose; vous en jouirez tous deux. Il se veut fâcher, il se fâchera. Vous voulez vivre à votre manière, vous y vivrez.

CIDALISE.

Depuis très peu de temps ma conduite le blesse, et j'en découvre les raisons.

MARTHON.

Il faut effectivement qu'il y ait quelque chose à tout ceci, que je ne comprends point. Depuis deux ans que je suis avec vous, nous avons toujours vécu comme nous vivons, et votre oncle ne nous persécute que depuis trois mois.

CIDALISE.

Et tu ne pénètres point encore d'où cela vient?

MARTHON.

Non, ma foi.

CIDALISE.

Tu ne vois pas là l'esprit de ma tante à découvert?

MARTHON.

Non, vous dis-je.

CIDALISE.

Tu ne connois pas que c'est elle qui pousse mon oncle à me tourmenter?

MARTHON.

Et pourquoi?

CIDALISE.

Par jalousie.

MARTHON.

Et de qui?

CIDALISE.

De moi.

MARTHON.

Expliquez-vous.

CIDALISE.

Elle s'imagine que je suis le seul obstacle à l'amour qu'elle a sans doute pour Éraste.

MARTHON.

Ah! par ma foi, madame, vous avez raison. Je rappelle mille et mille choses qui me convainquent de ce que vous dites. En vérité, je suis bien sotte.

CIDALISE.

Ne remarques-tu pas, toutes les fois qu'Éraste me vient voir, que ma tante descend aussitôt ici?

MARTHON.

Justement.

CIDALISE.

Qu'elle me charge toujours de quelque affaire qui m'oblige à sortir, afin qu'elle demeure seule avec lui? J'ai vingt fois eu la pensée d'en avertir mon oncle.

MARTHON.

Cela n'auroit de rien servi, madame; il la verroit dans les bras de trente hommes, qu'il n'en prendroit aucun soupçon. Ses dehors affectés, ses discours éternels de morale et de vertu, son déchaînement contre tous les plaisirs, dont elle sait goûter jusqu'aux moindres délicatesses, lui donnent un empire absolu sur l'esprit de monsieur votre oncle.

CIDALISE.

C'est aussi ce qui m'a empêchée de hasarder la chose.

MARTHON.

Vous avez fort bien fait.

CIDALISE.

Mais enfin ils auront beau me persécuter, la jalousie de ma tante, le pouvoir de mon oncle, ni celui de mon père même, ne me forceront point à me marier contre mon inclination.

MARTHON.

Gardez-vous bien, madame, de rien précipiter là-dessus. Vertu de ma vie! ce ne sont point ici des bagatelles. Vous iriez prendre quelque brutal de provincial, peut-être, qui nous tailleroit de la besogne. Eh! ne vous mariez point, madame, sans avoir bien examiné celui que vous choisirez. Brutal pour brutal, j'aime mieux un oncle qu'un mari.

CIDALISE.

Il faudra que je sois bien assurée de la complaisance de celui qui me déterminera au mariage.

MARTHON.

Vous parlez en femme de bon sens. Un choix bon ou mauvais est excusable la première fois; la curiosité peut faire faire bien des choses: mais, la seconde, il faut d'autres raisons que la curiosité.

CIDALISE.

Ah! je sais trop ce qu'il m'en a coûté pour avoir obéi aveuglément.

MARTHON.

Dans les sentiments où je vous vois, monsieur Durcet est celui qu'il vous faut.

CIDALISE.

Et sur quoi juges-tu cela, Marthon?

MARTHON.

Sur le grand attachement que vous avez pour la liberté.

CIDALISE.

Monsieur Durcet est un fort honnête homme : mais, ma pauvre Marthon, je n'aime point les gens de robe.

MARTHON.

Je ne vous en parlois que pour cette liberté qui vous est si précieuse. S'il découvre vos sentiments, il se pendra, madame, assurément. Il est vrai que vous ne le traitez pas plus mal que les autres, à qui vous promettez la même chose.

CIDALISE.

Tant que mon procès durera, dont il est rapporteur, je me garderai bien de le désabuser.

MARTHON.

J'ai ouï dire que c'étoit un homme admirable pour les procès désespérés. Mais, madame, monsieur Basset n'est point homme de robe ; c'est un de ceux que vous flattez aussi de la même espérance.

CIDALISE.

Il n'est pas gentilhomme seulement.

MARTHON.

Comment, madame, vous moquez-vous? Son père et lui ne sont-ils pas dans les affaires?

CIDALISE.

Ce n'est pas une conséquence.

MARTHON.

Mais n'est-ce pas dans les affaires que l'on s'enrichit?

CIDALISE.

Ordinairement.

MARTHON.

Allez, allez, madame, il sera bientôt noble. Le nom changé fait tout: au lieu de Basset, monsieur le marquis. Acheter une charge, répandre deux milliers de pistoles à prêter à propos; il trouvera des amis et des parents à la cour même. Son père l'a fait riche; il fera son père gentilhomme. La plume usurpe la noblesse aussi bien que l'épée.

CIDALISE.

Quoi qu'il en soit, Marthon, je ne serai jamais la femme de monsieur Basset, sous quelque nom ni quelque qualité que ce soit.

MARTHON.

Pourquoi le lui promettez-vous? Ah! vraiment, je l'avois oublié. Les mille pistoles qu'il vous envoya hier devoient bien m'en faire souvenir.

CIDALISE.

En vérité, c'est l'homme le plus obligeant que je connoisse. Il fit cela de la meilleure grace du

monde; et sans lui en vérité je ne sais ce que je ferois, tout mon bien étant saisi comme il est.

MARTHON.

Enfin donc, madame, la roture de monsieur Basset et la robe de monsieur Durcet vous déterminent en faveur d'Éraste.

SCÈNE V.

CIDALISE, M. DURCET, MARTHON.

CIDALISE, *bas, à Marthon.*

Tais-toi, voici monsieur Durcet. (*haut.*) En vérité, monsieur Durcet, je vous ai des obligations infinies. Vous faites paroître, en tout ce qui me regarde, une exactitude charmante.

M. DURCET.

Vous voyez, madame, que je n'ai seulement pas voulu quitter ma robe pour en être plus tôt auprès de vous.

CIDALISE.

L'empressement des gens que l'on considère fait un extrême plaisir.

MARTHON.

Monsieur ne seroit pas de ces gens qui, au retour d'un voyage, vont descendre chez le baigneur, pour ne pas dégoûter leur maîtresse.

M. DURCET.

Non, je vous en réponds; j'y viendrois tout botté.

MARTHON.

Tout botté!

CIDALISE.

Marthon, ne plaisante point; il y a bien autant de passion à l'un qu'à l'autre.

MARTHON.

Moi, madame, je ne plaisante point.

CIDALISE.

Eh bien, monsieur! comment va mon procès?

M. DURCET.

Ah, madame! le rapporteur se tiendroit fort heureux, si vous aviez autant d'ardeur pour lui qu'il en a pour tout ce qui vous touche.

CIDALISE.

Dites-moi, je vous prie, en quel état est mon procès.

M. DURCET.

Madame, rien ne m'embarrasse sur votre affaire; et, quand il y auroit plus de difficulté qu'il n'y en a, j'ai des amis qui voudront bien me servir en appuyant mes sentiments. Si l'appel de la sentence de liquidation de vos conventions matrimoniales eût été plus tôt conclu et reçu, il y a long-temps que vous seriez hors d'affaire; et je

n'aurois pas manqué de vous accorder tout ce qui auroit dépendu de mon ministère, et au-delà, avec une rude condamnation de tous dépens, dommages et intérêts.

CIDALISE.

Quand tout cela sera fait, monsieur, aurai-je gagné mon procès? car je ne comprends rien à ces choses.

M. DURCET.

Tout ira bien, madame, ne vous mettez point en peine.

MARTHON.

Eh! monsieur, comment pouvez-vous dormir avec tout ce tintamarre-là dans la tête?

M. DURCET.

Ah! Marthon, si je n'avois autre chose qui m'empêchât de dormir...

CIDALISE.

Achevez, monsieur, que voulez-vous dire?

M. DURCET.

Il vient des gens les soirs, qui me réveillent de bon matin, madame.

CIDALISE.

C'en est assez, je vous entends; et je veux bien calmer vos inquiétudes. Les assiduités de monsieur Basset vous chagrinent; croyez qu'elles me chagrinent autant que vous. C'est mon oncle qui

l'oblige d'être sans cesse ici pour nous épier : je suis bien aise de vous en avertir, afin que vous évitiez de le rencontrer. Ces petits soins ne partent pas d'une ame tout-à-fait indifférente. Ah ! ne me croyez pas, je vous en dis trop. Jè ne vous aime point au moins ; mais je ne veux pas que vous croyiez que j'en aime quelque autre.

M. DURCET.

Ah, madame, souffrez, je vous prie...

CIDALISE.

Ah ! monsieur, c'en est assez. Après cela, je ne puis plus vous regarder.

M. DURCET.

Adieu, madame ; songez à moi quelquefois.

CIDALISE.

Adieu donc. Allez-vous-en ; ne me regardez pas.

MARTHON, *à M. Durcet.*

Ah ! ne me regardez pas.

SCÈNE VI.

CIDALISE, MARTHON.

MARTHON *rit.*

Ah ! ah ! ah ! Monsieur Durcet auroit grand besoin d'un bon verre de limonade. Mais n'appréhendez-vous point, madame, qu'Éraste, emporté fou comme il est...

CIDALISE.

A propos d'Éraste, nous sommes mal ensemble.

MARTHON.

Ah! vraiment, je ne m'étonne donc plus que nous n'en ayons entendu parler d'aujourd'hui.

CIDALISE.

Il n'est point venu ici, dis-tu?

MARTHON.

Non, madame.

CIDALISE.

Il n'y a point envoyé?

MARTHON.

Personne n'est venu.

CIDALISE.

Cela ne se peut. Tandis que mon oncle nous parloit, peut-être...

MARTHON.

Cela se peut fort bien, madame; car j'ai descendu là-bas tout exprès pour m'en informer.

CIDALISE.

Tu te trompes.

MARTHON.

Je ne me trompe point.

CIDALISE.

Le portier dormoit, sans doute.

MARTHON.

Il ne dormoit point.

CIDALISE.

Il y enverra donc. Attends ici. Voilà son portrait. Cette bague est de lui. Prends ce miroir encore. S'il vient lui-même, remets-lui tout cela entre les mains. Si Pasquin vient le premier, qu'il le reporte à son maître; qu'il me rende mes lettres; et que sur-tout il sache que je ne le veux plus voir.

MARTHON.

Et que ne me disiez-vous cela d'abord? Je ne vous aurois pas tant questionnée, pour savoir qui des trois vous aimez davantage.

CIDALISE.

Fais ce que je te dis.

SCÈNE VII.

MARTHON.

S'il ne tient qu'à dire à Éraste qu'on ne veut plus le voir, la chose n'est pas difficile; ou, si le maître ne vient point, en instruire le valet, cela est fort aisé. A l'égard de ce qu'il faut remettre entre les mains de l'un ou de l'autre, il y a bien des choses à dire là-dessus. Pour la bague, Éraste me la donneroit sans doute. Pour ce miroir, je n'aurois qu'à le lui demander. Je serois bien ingrate de ne pas garder le portrait d'un homme qui me veut tant de bien.

SCÈNE VIII.

PASQUIN, MARTHON.

PASQUIN.

Bonjour, Marthon.

MARTHON.

Bonjour.

PASQUIN.

Bonjour.

MARTHON.

Eh bien! bonjour, bonjour. N'as-tu que cela à me dire? Te voilà bien effaré?

PASQUIN.

Oui, vraiment, je le suis. Tu parles bien à ton aise. Vois-tu, quand on est amoureux...

MARTHON.

Toi amoureux?

PASQUIN.

Moi amoureux? Non, je me donne au diable. Je ne veux point devenir fou comme mon maître; je veux dormir, boire, et manger: ces choses si utiles à la vie sont les choses dont on parle le moins chez nous. Au diantre soit l'amour! Tiens, tiens, voilà une lettre pour ta maîtresse; je crois qu'elle n'en sera pas aussi contente que des autres.

MARTHON.

Cidalise ne veut entendre parler ni d'Éraste ni de ses lettres.

PASQUIN.

Tant mieux. Je vais lui reporter celle-ci. N'as-tu rien à me dire autre chose ?

MARTHON.

Tu lui diras que j'ai fait humainement pour lui tout ce que j'ai pu faire auprès de ma maîtresse; et qu'elle est si fort irritée, qu'il m'a été impossible de l'adoucir.

PASQUIN.

Ah! bien, bien, billes pareilles. Mon maître est dans une rage contre elle à n'en revenir jamais. Il avoue qu'on le trompe, et l'avoue pour la première fois de sa vie; l'aventure d'hier l'a dégagé absolument.

MARTHON.

Mais d'où donc est venu tout ce désordre ?

PASQUIN.

Tu ne le sais point ?

MARTHON.

Non, ma foi.

PASQUIN.

Je vais te l'expliquer. Peste! l'affaire est délicate, et l'on romproit à moins.

MARTHON.

Point tant de digressions; achève, je te prie.

PASQUIN.

Mon maître étoit à la foire hier avec ta maîtresse.

MARTHON.

Eh bien? ton maître étoit à la foire : après?

PASQUIN.

Il passa un jeune homme que Cidalise trouva fort bien fait. Aussitôt Éraste regarde une jeune personne, qu'il trouva fort aimable. Cidalise redoubla ses louanges pour le cavalier; Éraste exagéra les siennes pour la jeune personne. Ta maîtresse recommençoit toujours, mon maître ne finissoit point, et la fin de la conversation fut qu'ils se trouvèrent tous deux si laids, si laids, qu'ils se séparèrent avec des serments de ne se revoir de leur vie.

MARTHON.

Tu n'as plus rien à me dire? Adieu.

PASQUIN.

Demeure ici. J'entends Éraste, paye-le de son impatience; aussi bien lui feras-tu mieux comprendre les choses.

SCÈNE IX.

PASQUIN, MARTHON, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

As-tu parlé à Cidalise elle-même?

MARTHON.

Monsieur...

ÉRASTE.

Eh bien, Marthon?

PASQUIN.

Voici la lettre.

ÉRASTE.

Une réponse? Elle me fait beaucoup d'honneur, vraiment!

MARTHON.

Monsieur, je suis chargée...

ÉRASTE.

Attendez, Marthon, je vous prie.

PASQUIN.

Monsieur, Marthon n'a point voulu...

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Tais-toi.

MARTHON.

Monsieur, je suis fâchée...

ÉRASTE, *à Marthon.*

Un moment, s'il vous plaît. (*à Pasquin.*) C'est ma lettre?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

ÉRASTE, *à Marthon.*

Elle ne l'a point voulu recevoir?

MARTHON.

Non, monsieur.

ÉRASTE, *à Pasquin*

Pourquoi donc demeurer si long-temps?

PASQUIN.

J'instruisois Marthon de votre démêlé.

MARTHON.

Je le priois de vous dire qu'il n'auroit pas tenu à moi...

ÉRASTE.

C'est assez, Marthon, voilà qui va le mieux du monde. (*Il parle à l'oreille à Pasquin, et lui remet une clef.*)

PASQUIN.

Oui, monsieur.

ÉRASTE.

Pasquin, tu n'as point parlé à Cidalise? Ah! tu m'as déja dit que non. Va-t'en.

PASQUIN.

Je suis ici dans un moment. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

ÉRASTE, MARTHON.

ÉRASTE.

Eh bien donc, Marthon, on ne me veut plus voir?

MARTHON.

Monsieur...

ÉRASTE.

J'en suis ravi, je vous jure. Elle m'a prévenu, comme vous voyez. Elle vous a entretenue de son procédé avec moi?

MARTHON.

Non, monsieur, je vous assure. J'ai su qu'elle ne vouloit plus vous voir, sans en apprendre la cause.

ÉRASTE.

Que je sois le dernier des hommes, que tous les malheurs imaginables m'arrivent, si je lui parle de ma vie, si je ne romps avec elle pour jamais, si je ne l'oublie, ou si je m'en souviens que pour me venger de ses perfidies. Où est-elle?

MARTHON.

Elle est dans sa chambre, monsieur.

ÉRASTE.

Ah! qu'elle y demeure; je suis las d'essuyer ses caprices. Que fait-elle?

MARTHON.

Je crois qu'elle essaie une robe.

ÉRASTE.

Elle peut faire tout ce qui lui plaira ; mais je n'en serai plus la victime, sur ma parole. Elle n'est point sortie depuis qu'elle est levée?

MARTHON.

Non, monsieur.

ÉRASTE.

Qu'elle sorte, qu'elle ne sorte point ; qu'elle aille au bout du monde, j'y prends peu d'intérêt. Que vouloit ce laquais qui sortoit quand je suis entré?

MARTHON.

Je n'ai vu de laquais ici que le vôtre.

ÉRASTE.

Ah! mon enfant, je n'ai point de curiosité, je vous jure. Je croirai, si vous voulez, que personne ne l'est venu voir d'aujourd'hui.

MARTHON.

Non; je vous en réponds.

ÉRASTE.

Eh! que m'importe? je ne veux rien apprendre de ce qui la regarde. Qu'elle soit tranquille comme je le suis, et comme elle l'est sans doute...

MARTHON.

Je ne sais point lire dans les cœurs.

ÉRASTE.

Qu'elle me méprise...

MARTHON.

Cela seroit difficile.

ÉRASTE.

Qu'elle me haïsse...

MARTHON.

Elle ne hait personne.

ÉRASTE.

Adieu, Marthon. (*Il va pour sortir, et revient sur ses pas.*) Je vous demande en grace qu'elle ne sache point que je suis venu ici.

MARTHON.

Je ferai ce que vous voudrez.

ÉRASTE.

Je vous en prie, au moins.

MARTHON.

Cela suffit.

ÉRASTE.

Vous vous en souviendrez?

MARTHON.

Je vous en réponds.

ÉRASTE *va pour sortir, et revient sur ses pas.*

Non, Marthon... Je vous prie, dites-lui que vous m'avez vu.

MARTHON.

Je le veux bien.

ÉRASTE.

Peignez-moi à ses yeux aussi indifférent que je vous le parois.

MARTHON.

Je n'y manquerai pas.

ÉRASTE.

Dites-lui bien tout ce que je vous ai dit.

MARTHON.

Je le ferai.

ÉRASTE.

Que je ne songe plus à elle...

MARTHON.

C'est assez.

ÉRASTE.

Que je ne l'aime plus...

MARTHON.

Je lui dirai.

ÉRASTE.

Que je ne la veux plus voir.

MARTHON.

Je n'oublierai rien.

ÉRASTE.

Adieu, Marthon.

MARTHON.

Adieu, monsieur.

ÉRASTE *va pour sortir, et revient sur ses pas.*

Il faut qu'elle apprenne mes sentiments de ma propre bouche.

MARTHON.

Oh! pour cela, monsieur, je ne puis.

ÉRASTE.

Comment donc?

MARTHON.

Elle m'a défendu expressément de vous laisser entrer.

ÉRASTE.

Je ne veux lui dire qu'un mot.

MARTHON.

Il m'est impossible.

ÉRASTE.

Ma pauvre Marthon...

MARTHON.

Non, monsieur, je n'en ferai rien.

SCÈNE XI.

PASQUIN, MARTHON, ÉRASTE.

PASQUIN.

Monsieur...

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Attends un moment. (*à Marthon.*) Ma pauvre Marthon, fais-moi le plaisir, au moins, de lui dire que je suis ici.

MARTHON.

Vous me ferez gronder.

ÉRASTE.

Oblige-moi, je t'en conjure.

MARTHON.

Cela ne servira de rien.

ÉRASTE *lui donne une bague.*

Tiens, Marthon; va, je te prie.

MARTHON, *mettant la bague à son doigt.*

On ne peut vous rien refuser. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

PASQUIN, ÉRASTE.

ÉRASTE.

M'as-tu apporté tout ce que je demandois?

PASQUIN.

Voilà, premièrement, la clef de votre cassette: les lettres que vous me demandiez n'y étoient point.

ÉRASTE.

Elles étoient dans mon écritoire.

PASQUIN.

Je les y ai trouvées aussi.

ÉRASTE.

Les as-tu enfin?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

ÉRASTE.

Donne donc.

SCÈNE XIII.

MARTHON, ÉRASTE, PASQUIN.

ÉRASTE.

Eh bien, Marthon? (*à Pasquin.*) Attends.

MARTHON.

Je vous l'avois bien dit, monsieur, que je serois querellée. Elle ne veut plus vous voir absolument. On m'appelle. Adieu, monsieur, j'en suis au désespoir.

SCÈNE XIV.

PASQUIN, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Où sont ces lettres?

PASQUIN.

Les voici.

ÉRASTE.

Les tablettes?

PASQUIN.

Les voilà.

ÉRASTE.

Le portrait?

PASQUIN.

Je le tiens.

ÉRASTE.

Le cachet ?

PASQUIN.

Vous le voyez.

ÉRASTE.

Donne tout cela à Marthon ; qu'elle le rende à sa maîtresse.

PASQUIN.

Je vais lui donner tout-à-l'heure.

SCÈNE XV.

PASQUIN.

Oui-dà ! oh ! quelque sot, ma foi. Donnant, donnant ; autrement, point d'affaire. J'ai bonne mémoire ; il nous revient un miroir, un portrait, aussi une bague. Si l'on rend, nous rendrons ; et si l'on garde, nous garderons.

SCÈNE XVI.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

Ton maître est sorti ?

PASQUIN.

Oui ; pourquoi ? Veut-on parler d'accommodement ? faut-il ménager quelque entrevue ? Parle ;

je suis plénipotentiaire absolu : tu n'as qu'à dire.

MARTHON.

Tu ne dis que des sottises; tais-toi. J'ai oublié de lui demander les lettres de ma maîtresse.

PASQUIN.

Je suis ici resté pour te redemander celles de mon maître.

MARTHON.

Je crois que j'ai les siennes ici.

PASQUIN.

Je pense avoir celles de ta maîtresse aussi.

(*Ils se remettent mutuellement un paquet de lettres.*)

MARTHON.

N'as-tu plus rien à me dire?

PASQUIN.

N'as-tu plus rien à me faire savoir?

MARTHON.

J'ai, ce me semble, encore quelque chose à te donner.

PASQUIN.

J'ai, si je ne me trompe, quelque chose encore à te rendre.

MARTHON.

Non; je m'abuse. Mais rends-moi ce que tu veux dire.

PASQUIN.

Non, je rêvois, Marthon; je n'ai plus rien à te donner.

MARTHON.

Que parles-tu là d'un cachet?

PASQUIN.

Que murmures-tu d'une bague?

MARTHON.

Ah! vraiment, je m'en ressouviens. Tiens, tiens, Pasquin, voici...

PASQUIN.

Ah! je m'en ressouviens aussi. Tiens, tiens, Marthon, voilà...

MARTHON.

On m'a chargée de remettre ceci entre tes mains. (*Elle rend un porte-lettre.*)

PASQUIN.

J'ai ordre de remettre ceci entre les tiennes.
(*Il rend un bracelet de cheveux.*)

MARTHON.

Ce n'est point là le cachet.

PASQUIN.

Ce n'est point là la bague.

MARTHON.

Peste soit du fripon!

PASQUIN.

Friponne toi-même! Que veux-tu dire? Rends-

moi le bracelet, je te rendrai le porte-lettre.

MARTHON.

Je dirai tout cela à ton maître.

PASQUIN.

Et moi je le dirai à ta maîtresse. Tiens, vois-tu, sans tant barguigner, rends-moi la bague, et voilà le cachet.

MARTHON.

La bague vaut mieux.

PASQUIN.

Tiens, voilà encore les tablettes par-dessus: j'y perds, par ma foi.

MARTHON.

Donne.

PASQUIN.

Au voleur.

MARTHON.

Prends donc, maraud. Te tairas-tu? Donne-moi le portrait de ma maîtresse, je te rendrai celui de ton maître.

PASQUIN.

Et le miroir?

MARTHON.

Le voilà.

PASQUIN.

Tiens: mais je ne veux plus de commerce entre nous; j'aime les gens de bonne foi.

MARTHON.

Point de chagrin.

PASQUIN.

Va, va, je suis bon prince.

MARTHON.

Sois discret, au moins.

PASQUIN.

Ne babille pas seulement.

MARTHON.

Bouche close.

PASQUIN.

Chut.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CIDALISE, MARTHON.

MARTHON.

Vous avez mis Éraste au désespoir.

CIDALISE.

Ce n'est point cela à présent dont il est question. Que fait mon oncle? que dit-il?

MARTHON.

Votre oncle est parti pour aller trouver votre père.

CIDALISE.

Pour aller trouver mon père?

MARTHON.

Rien n'est plus assuré.

CIDALISE.

Qui te l'a dit?

MARTHON.

Personne: mais il est sorti à six chevaux, il a pris sa petite calèche; où voudriez-vous qu'il allât?

CIDALISE.

Il y a bien de l'apparence à ce que tu dis. J'ai peur de quelque extravagance. C'est un homme dont je crains tout.

MARTHON.

On appelle cela justement avoir peur de son ombre. Que vous peut-il faire?

CIDALISE.

Il étoit ce matin dans une furieuse colère.

MARTHON.

Il étoit, il y a huit jours, dans une rage effroyable.

CIDALISE.

Quand donc? Je ne m'en souviens point.

MARTHON.

Vous avez bientôt perdu la mémoire. Quoi! vous avez oublié cette charmante nuit où tous les éléments se déchaînèrent pour nous faire enrager; cette nuit où le vent, l'eau et le vin nous causèrent tant de désordre; point de flambeaux, plus de laquais, le cocher ivre-mort, ses chevaux et nous au milieu d'un bourbier?

CIDALISE.

Ce jour que nous revînmes à huit heures du matin?

MARTHON.

Celui-là même. Ne vous souvient-il point non

plus que monsieur votre oncle nous attendoit dans la cour; qu'il se promenoit en long, en large; qu'il prenoit le ciel à témoin, qu'il tempêtoit, qu'il menaçoit?

CIDALISE.

Oh! pour ce jour-là, je t'avoue que j'en eus pitié.

MARTHON.

Madame votre tante ne vous fit-elle point de pitié aussi, qui le contrefaisoit en tout, et l'adoucissoit d'une manière à l'irriter mille fois davantage?

CIDALISE.

Je crois qu'elle s'évanouit aussi?

MARTHON.

Elle en fit semblant du moins : mais je lui jetai une aiguiérée d'eau par le nez, qui lui fit bientôt changer de résolution. Mort de ma vie! je n'aime point les hypocrites; elle n'étoit fâchée que de n'avoir pas été avec nous.

CIDALISE.

Il n'en faut point douter.

MARTHON.

Oh! çà donc, croyez-moi, ne vous allez point mettre de fariboles dans la tête, qui ne sont bonnes à rien. Que monsieur votre oncle se fâche ou ne se fâche point, tout cela est la même chose à votre égard.

CIDALISE.

Tu as raison.

MARTHON.

Voyons donc pour Éraste.

SCÈNE II.

CIDALISE, MARTHON, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Monsieur Basset, madame.

CIDALISE, *à Marthon.*

Faites monter.

SCÈNE III.

CIDALISE.

La visite de cet homme m'embarrasse. On n'aime point à voir les gens à qui l'on a de certaines obligations.

SCÈNE IV.

CIDALISE, M. BASSET.

CIDALISE.

Eh! bonjour, monsieur Basset : j'ai bien des remerciements à vous faire.

M. BASSET.

Je suis ravi, madame, d'avoir eu une occasion en ma vie de vous faire un petit plaisir.

CIDALISE.

Il est certain que peu de gens aiment aussi délicatement que vous. La plupart ne vous disent que des sottises : ils croient avoir bien rencontré de vous dire qu'ils vous adorent et qu'ils vont mourir pour vous, si vous ne les aimez; que, si vous leur faites cette grace, ils vous serviront toute leur vie; comme si l'on avoit bien affaire de leurs services! et, dans les choses essentielles, ils demeurent tout court.

M. BASSET.

Pour moi, madame, je ne m'amuse point à la bagatelle: vous me trouverez toujours mon coffre-fort ouvert.

CIDALISE.

Je ne crois pas, monsieur, que je vous mette souvent à de pareilles épreuves. Vous êtes bien persuadé qu'aussitôt que mes affaires seront terminées...

M. BASSET.

Ne parlons plus de cela, madame, je vous prie; ce sont des bagatelles, vous dis-je, qui ne méritent pas qu'on s'en souvienne.

CIDALISE.

Vous avez l'ame belle, monsieur.

M. BASSET.

Point du tout, madame; cela ne me coûte rien: mes droits de présence me valent cela en une année.

CIDALISE.

En vérité, monsieur, je ne saurois assez vous témoigner...

M. BASSET.

Si vous aviez autant d'envie de reconnoître la tendresse que j'ai pour vous, qui mériteroit bien mieux d'être récompensée...

CIDALISE.

Oh! monsieur Basset, je vous prie, laissez-moi terminer mes affaires. Je n'ai plus qu'une année à passer pour être absolument maîtresse de mes volontés; donnez-vous patience jusque-là, s'il vous plaît; alors je vous permets de vous plaindre, si vous n'avez pas lieu d'être content de moi.

M. BASSET.

Vous me faites une belle promesse, madame; vous me permettez de me plaindre.

CIDALISE.

Oh! monsieur Basset, que vous donnez un mauvais sens aux choses qu'on vous dit!

M. BASSET.

Eh bien! madame, je prendrai patience, pourvu que vous ne voyiez plus monsieur Durcet.

CIDALISE.

Ah! vraiment, j'oubliois bien de vous en parler. C'est un homme qui me désespère. Il est ici presque tous les jours; j'ai découvert ce qui l'amène. Mon oncle l'a prié d'observer ceux qui viennent ici: et, dans la pensée que mon père et lui ont de me faire épouser un gentilhomme de leur province, ils veulent m'ôter la liberté de voir qui que ce soit. Ils vous redoutent plus qu'un autre; c'est pourquoi je vous prie bien fort d'éviter, autant que vous pourrez, la présence de monsieur Durcet.

M. BASSET.

En vérité, madame, vous me rendez la vie.

SCÈNE V.

MARTHON, CIDALISE, M. BASSET.

MARTHON.

Lucile votre jeune cousine voudroit vous parler un moment.

CIDALISE.

Hélas! la pauvre petite personne! je serai bien

aise de la voir. Adieu, monsieur Basset; que rien ne vous inquiète.

M. BASSET.

Quand on aime comme je fais...

CIDALISE.

Adieu, monsieur Basset.

SCÈNE VI.

CIDALISE, LUCILE, MARTHON.

CIDALISE.

Eh bien! ma chère enfant, il y avoit long-temps que je ne vous avois embrassée. Vous ne me dites mot?

LUCILE.

Ma cousine, au moins je vous prie bien fort de ne point dire à ma mère que je suis venue ici.

CIDALISE.

Pourquoi donc cette précaution? Est-ce qu'il y a du mal à me venir voir?

LUCILE.

Eh! mon dieu, ne savez-vous pas son humeur? Elle ne me croit jamais bien qu'avec elle; et, pour surcroît encore, Céphise, votre tante, l'achève de gâter. Ma mère m'a envoyée chez elle; mais j'ai pris ce temps-là pour vous prier de me faire une grace.

CIDALISE.

J'apprends tous les jours des choses nouvelles de ma chère tante. Marthon, Céphise n'a pas manqué de parler de moi chez la mère de ma cousine dans ses termes ordinaires.

MARTHON.

Sans mentir, voilà un méchant esprit.

LUCILE.

Ne lui en témoignez rien, je vous prie.

CIDALISE.

N'ayez aucune peur. Mais que dit-elle de moi à votre mère?

LUCILE.

Oh! ma cousine, je n'oserois vous le dire.

MARTHON.

Allez, allez, ne craignez rien; nous sommes accoutumées à son langage, car je crois qu'elle ne m'épargne pas plus que les autres.

LUCILE.

Ah! vraiment non; elle commence toujours par vous.

MARTHON.

Eh bien?

LUCILE.

Eh bien! elle dit que vous êtes la plus méchante fille du monde; que c'est vous qui entraînez ma cousine dans le libertinage où elle vit; que c'est

vous qui l'empêchez de se remarier, parceque tous ses amants vous font des présents; que vous avez intérêt de faire durer ce manège autant de temps que vous le pourrez, puisqu'un mariage feroit bientôt cesser ce commerce. Que sais-je, moi? je n'aurois jamais fait, si je vous disois tout ce qu'elle dit.

MARTHON.

Par ma foi, madame, avec tout le respect que je vous dois, voilà une impudente carogne!

CIDALISE.

Ne vous contraignez point, Marthon; je vous avoue de tout. Et de moi, ma cousine, que dit-elle?

LUCILE.

Mais elle dit que vous ne la voulez point croire; que vous ne faites rien qu'à votre tête; qu'elle s'est bannie de chez vous, parceque vous vous moquiez de ses corrections; que cependant elle avoit pour vous toutes sortes de complaisances; que vous la traîniez dans tous les plaisirs, qu'elle prenoit comme autant de mortifications.

MARTHON.

La scélérate!

CIDALISE.

Après, ma cousine?

LUCILE.

Mais après, elle dit que vous donnerez la mort

à son mari; qu'il y a huit jours que vous ne revîntes qu'à huit heures du matin; et que cela, joint avec d'autres choses qu'elle ne dit point, suffiront pour avoir des moyens de vous punir.

CIDALISE.

Oh! je la mets au pis. Si l'on approfondissoit son cœur et le mien, malgré cette vertu dont elle fait tant de bruit on y trouveroit de terribles différences. Mais, poursuivez, je vous prie.

LUCILE.

Mais, elle me fait sans cesse de grands sermons qui durent deux heures, de ne jamais parler à pas un homme; que ce sont tous des trompeurs.

MARTHON.

Eh! d'où diantre le sait-elle? Quelqu'un l'a-t-il jamais voulu tromper?

LUCILE.

Ah! vraiment, vous n'auriez qu'à lui dire cela!

CIDALISE.

Ensuite, ma cousine?

LUCILE.

Mais ensuite, je m'endors; et ma mère me donne un soufflet pour me réveiller.

CIDALISE.

Mais, ma chère cousine, je vous en prie, tâchez de vous ressouvenir de toutes les faussetés dont elle me noircit.

LUCILE.

Oh ! dame, ma cousine, je ne suis pas venue ici pour cela. Chacun songe à ses affaires, voyez-vous !

CIDALISE.

Eh ! mon enfant, quelles affaires avez-vous ?

LUCILE.

J'aurai bien de la peine à vous le dire.

CIDALISE.

Je ne puis pas non plus le deviner.

LUCILE.

Mais, ma cousine, vous n'en parlerez donc à personne au moins ?

MARTHON.

Voulez-vous que je m'en aille ?

LUCILE.

Bien au contraire ; puisque vous êtes si habile, vous m'aiderez, s'il vous plaît.

CIDALISE.

Dites donc vite, car il pourroit venir quelqu'un.

LUCILE.

Tenez, Marthon sait bien ce que c'est, car elle me regarde.

MARTHON.

Je parie qu'elle aime quelqu'un.

LUCILE.

Eh bien ! oui, puisque vous voulez le savoir.

CIDALISE.

Eh bien ! ma cousine, ce n'est pas un grand crime.

LUCILE.

Ah ! vraiment, si vous entendiez et ma mère et Céphise, il n'y a point assez de tourments pour punir une fille qui aime.

CIDALISE.

Mais c'est selon, ma cousine ; il y a des amours criminels, dont je ne vous crois point capable.

LUCILE.

Mais quel crime peut-il y avoir d'aimer bien tendrement, de souhaiter d'être incessamment avec la personne qu'on aime, et d'être au désespoir de ne le pouvoir pas ?...

CIDALISE.

Est-ce un homme de qualité ?

LUCILE.

Assurément ; on l'appelle monsieur le comte. Mais si vous le voyiez, ma cousine, vous l'aimeriez. Il est petit, mais il a le meilleur air du monde, les yeux si beaux ; il chante comme un ange ; il danse qu'on ne peut pas mieux.

CIDALISE.

Vous lui avez donc parlé ?

LUCILE.

Fort souvent, ma cousine. Il passoit le soir

par-dessus la muraille du jardin d'un de ses amis : ce jardin donnoit dans le nôtre ; une demoiselle de ma mère, qu'on a chassée pour cela, le faisoit monter dans sa chambre, et nous causions tous trois toute la nuit.

MARTHON.

Ces pauvres enfants !

LUCILE.

Oh ! Marthon, vous ne savez pas tout ; il a été une fois trois jours au logis à ne vivre que de confitures.

MARTHON.

Il n'en est pas mort ?

LUCILE.

J'en serois bien fâchée.

CIDALISE.

Mais enfin, de quoi s'agit-il ?

LUCILE.

Il va venir ici, ma cousine, si vous le trouvez bon. Comme nous ne pouvons plus nous voir chez nous, j'ai cru que vous voudriez bien me faire le plaisir de souffrir qu'il vînt ici quelquefois. Je demanderai congé pour aller voir Céphise ; je n'y demeurerai qu'un moment, et je viendrai passer quelques heures avec vous et avec lui.

MARTHON.

La pauvre petite innocente !

CIDALISE.

Très volontiers, ma cousine; et même je vous réponds, si c'est un parti qui vous convienne, d'en faire parler à votre mère par des gens qu'elle aura peine à refuser.

LUCILE.

Hélas! ma cousine, que je vous aurai d'obligation!

SCÈNE VII.

CIDALISE, PASQUIN, MARTHON, LUCILE.

CIDALISE.

Eh, bon dieu! Pasquin, que veut dire ceci? que signifie cet équipage?

PASQUIN.

Il ne signifie rien de bon.

MARTHON.

Explique-toi.

PASQUIN.

Hélas! j'ai le cœur si serré!

CIDALISE.

Eh! de quoi!

PASQUIN.

Ah! madame...

MARTHON.

Eh bien! parleras-tu!

PASQUIN.

Adieu parents, amis, patrie ; adieu Paris ; adieu Saint-Cloud, Boulogne et Vincennes. Peut-on quitter de si braves gens sans étouffer de douleur ?

CIDALISE.

Et pourquoi les quitter ?

PASQUIN.

Pour ne plus vous voir, madame. Nous allons chercher, mon maître et moi, un pays où l'on ne trompe point.

MARTHON.

Et où le trouveras-tu ce pays ?

PASQUIN.

Par-tout où il n'y aura point de femmes.

MARTHON.

Mais tu trouveras des femmes par-tout.

PASQUIN.

Elles ne seront peut-être pas comme ici.

MARTHON.

Elles seront par-tout de même.

CIDALISE.

Oh ! finis, je t'en prie. Que demandes-tu ! que veux-tu !

PASQUIN.

Mon maître m'a chargé, madame, de venir vous faire ses adieux.

CIDALISE.

Où va-t-il?

PASQUIN.

Il ne me l'a point dit, madame.

CIDALISE.

Mais qui le fait partir si promptement?

PASQUIN.

Le désespoir où vous l'avez mis ce matin. Franchement, madame, vous en avez usé un peu cavalièrement avec nous. Enfin, rebuté de vos mepris, il s'est jeté dans un carrosse, à ce qu'on m'a dit, car, si j'y avois été, je l'eusse bien empêché d'en rompre les glaces, soit dit par parenthèse. Il est entré chez lui; il a donné mille coups de bâton à tous ses gens.

MARTHON.

Y étois-tu pour lors, Pasquin?

PASQUIN.

Non, Marthon, heureusement: quand je suis arrivé, l'expédition étoit faite. Il est ensuite monté dans sa chambre; j'y étois pour lors. Ah! que je suis misérable, a-t-il dit, de m'attacher à la plus franche coquette de Paris! Je ne redis pas fidèlement les paroles, mais c'est le sens toujours. Allons, allons, a-t-il poursuivi, méprisons ceux qui nous méprisent, c'est trop long-temps passer pour une dupe. Je ne vous dis point qu'il assai-

sonnoit chaque parole de coups de pied contre les fauteuils, d'égratignures au visage ; cela s'en va sans dire. Enfin, madame, lassé de faire le possédé, il est demeuré immobile, la nature a cédé à des efforts si violents, il s'est traîné contre son lit, ses genoux se sont dérobés sous lui, sa tête est tombée sur ses bras.

MARTHON.

Il s'est évanoui?

PASQUIN.

Non, Marthon.

CIDALISE.

Est-il mort?

PASQUIN.

Non, madame, il s'est endormi.

MARTHON.

Peste soit du maraud!

PASQUIN.

Après trois bonnes heures, il s'est réveillé en sursaut. Mon cher Pasquin, m'a-t-il dit, allons, partons, courons au bout du monde. Que le même soleil n'éclaire plus deux personnes que leurs inclinations ont si fort séparées. Elle ne jouira plus de mes peines : si je suis assez lâche pour en soupirer, elle n'en triomphera pas du moins, l'ingrate! la perfide! et cent autres belles épithètes qui convenoient parfaitement au sujet.

CIDALISE.

Achève, je t'en prie.

PASQUIN.

Enfin, madame, comme je me préparois à remplir sa valise, il m'a rappelé d'un ton à fendre le cœur le plus dur. Je veux lui écrire, a-t-il repris, avant que de la quitter. Pasquin, apporte-moi mon écritoire. Vous ne pleurez point, madame?... Apporte-moi de la bougie. (*à Marthon.*) Tu ne pleures point, vilaine?

CIDALISE.

Finiras-tu?

PASQUIN.

Tout est fini, madame. Il a écrit une lettre, qu'il m'a dit de vous apporter.

MARTHON.

Pourquoi ces bottes?

PASQUIN.

Pour rendre la chose plus touchante.

CIDALISE *lit la lettre d'Éraste.*

« Puisque vous aimer et vous estimer sont deux « choses incompatibles, je renonce à vous pour « jamais. Je pars pour aller en Flandre, et je fui« rai désormais tous les lieux où vous serez. Je ne « demeurois ici que pour vous. Un peu de mérite, « et toute la passion imaginable, n'ont pu vous « rendre fidèle; rien ne me retient plus. Je ne vous

CIDALISE.

Oui, ma cousine.

LUCILE.

Vraiment, je l'aime bien, d'être si affectionné pour son maître. Mais il me semble que vous ne prenez pas grand'peine à l'apaiser.

MARTHON.

Oh! c'est une méthode qui passe les jeunes filles comme vous.

LUCILE.

Je ne veux point l'apprendre; monsieur le comte n'aimeroit pas cela.

MARTHON.

En enrageant, il vous en aimeroit davantage.

SCÈNE IX.

CIDALISE, LUCILE, MARTHON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Un jeune monsieur, que je n'ai jamais vu ici, demande s'il ne vous incommodera point madame.

LUCILE.

Ma cousine, c'est monsieur le comte.

CIDALISE, *au laquais.*

Faites monter.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE X.

CIDALISE, LUCILE, MARTHON.

MARTHON.

Que vous allez être bien aise !

LUCILE.

Assurément.

CIDALISE.

Mais, ma cousine, il faut un peu se contenir : il est bon quelquefois de ne pas laisser voir tant d'empressement.

LUCILE.

Oh ! ma cousine, je ne suis pas si savante que vous.

SCÈNE XI.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, MARTHON.

LUCILE.

Eh ! vous voilà, monsieur le comte. Il y a plus d'une heure que je suis ici.

LE COMTE, *à Cidalise.*

Le dessein que j'ai, madame, vous fera excuser la liberté que je prends.

LUCILE, *au comte.*

J'ai dit tout cela à ma cousine : on vous pardonne. Parlez-moi donc.

CIDALISE, *bas, à Marthon.*

Voilà le petit homme, Marthon, que je vis à la foire, qui m'a brouillée avec Éraste.

LUCILE, *au comte.*

Vous ne répondez rien ?

LE COMTE, *à Cidalise.*

Madame, encore une fois, je vous prie de n'imputer qu'à ma tendresse...

CIDALISE.

Dans la pensée que vous avez, monsieur, ne doutez point que je ne sois la première à favoriser vos desseins. (*à part, à Marthon.*) Qu'il est bien fait !

MARTHON, *bas, à Cidalise.*

Il est trop petit.

LE COMTE, *à Lucile.*

Pour vous, mademoiselle, vous voulez bien à présent que je vous témoigne...

LUCILE.

Laissez-moi là.

LE COMTE.

Que voulez-vous dire ?

LUCILE.

Laissez-moi.

CIDALISE.

Eh, fi, ma cousine! que vous faites l'enfant!

MARTHON.

Ah! vraiment, voici bien une autre chanson; j'entends nos fous qui reviennent.

SCÈNE XII.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON, PASQUIN, LE COMTE, LUCILE.

LE COMTE.

Qui donc, madame?

CIDALISE.

Ce n'est rien.

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Enfin donc, madame, vous voulez me voir mourir. Vous n'avez point de pitié d'un homme qui vous a si tendrement aimée. Il faut vous contenter, madame, il faut cesser de vivre, il faut vous quitter.

CIDALISE.

Vous n'êtes pas sage, Éraste; vous ne songez pas qu'il y a des gens ici...

ÉRASTE.

Eh! madame, toute la terre sait que je vous aime depuis si long-temps! que je n'ai jamais laissé passer un moment sans le penser, sans vous

l'écrire, ou sans vous le dire; et toute la terre sait que vous ne m'avez jamais aimé, que vous ne l'avez jamais pensé, que vous mentiez quand vous me l'avez écrit, et que vous m'avez toujours trompé.

CIDALISE.

Je vous prie de vous taire, encore une fois. (*au comte.*) C'est un extravagant, monsieur; il ne faut pas prendre garde...

ÉRASTE.

Ah! je suis donc un extravagant? j'en suis bien aise. (*apercevant le comte.*) Mais que vois-je? (*à Cidalise.*) Ah, volage! N'est-ce pas, perfide!... Je ne me trompe point, ame sans foi! c'est lui-même. Vous avez bientôt fait connoissance. Hier à la foire, aujourd'hui dans votre chambre; c'est faire bien du chemin en peu de temps, et cela demeureroit impuni! non. Que toutes les foudres du ciel me tombent sur la tête...

CIDALISE, *à Éraste.*

Mais écoutez.

ÉRASTE.

Laissez-moi là.

MARTHON, *à Éraste.*

Ce n'est point...

ÉRASTE.

Ote-toi, malheureuse!

CIDALISE, *à Éraste.*

Vous ne voulez pas...

ÉRASTE.

Je ne veux rien. (*au comte.*) Pour vous, mon petit monsieur, nous nous verrons ailleurs.

LE COMTE.

Prenez garde à ce que vous dites, monsieur.

LUCILE, *effrayée.*

Monsieur le comte, passez là-dedans, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Je ne veux point.

MARTHON, *au comte.*

Oh! passez donc, puisqu'on vous le dit.

(*Le comte et Lucile sortent.*)

SCÈNE XIII.

CIDALISE, MARTHON, ÉRASTE, PASQUIN.

MARTHON, *à Éraste.*

Oh çà, monsieur, présentement, voulez-vous qu'on vous dise...

ÉRASTE, *à Marthon.*

Ne te présente jamais devant mes yeux.

CIDALISE, *à Éraste.*

Quoi! votre opiniâtreté...

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Retirez-vous, vous dis-je, je ne veux plus vous voir, je vous méprise, je vous abhorre, je vous déteste; je maudis tous les moments de ma vie que j'ai perdus pour vous. Puisse le ciel un jour vous punir comme vous le méritez! La mort la plus affreuse n'aura rien d'horrible pour moi, puisqu'elle me séparera de vous.

CIDALISE.

Marthon, laisse-le là; suis-moi.

SCÈNE XIV.

ÉRASTE, PASQUIN.

ÉRASTE.

Allons, Pasquin, partons.

PASQUIN.

Allons, monsieur.

ÉRASTE.

Quittons cet enfer.

PASQUIN.

Quittons ces diables.

ÉRASTE.

Non, cela ne se peut concevoir.

PASQUIN.

Cela ne se peut imaginer.

ÉRASTE.

Tant de soins!

PASQUIN.

Cela est vrai.

ÉRASTE.

Tant de soupirs!

PASQUIN.

Vous avez raison.

ÉRASTE.

Me traiter ainsi!

PASQUIN.

Cela est horrible.

ÉRASTE.

Allons, abandonnons tous les lieux où elle sera; ils ne me peuvent être que funestes.

PASQUIN.

Allons, monsieur. Pour moi, je vous serai toujours fidèle.

SCÈNE XV.

MARTHON, ÉRASTE, PASQUIN.

MARTHON.

En vérité, monsieur, vous devriez un peu songer où vous êtes. On n'en use point ainsi chez une femme de qualité. Allez ailleurs, si vous voulez faire un bruit de la sorte.

ÉRASTE.

Va, je veux bien t'obéir, puisqu'il ne faut que le quitter. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

MARTHON, PASQUIN.

MARTHON.

En voilà déja un de parti.

PASQUIN.

O temps! ô mœurs! ô déloyauté sans exemple! Non, j'aimerois mieux être en galère toute ma vie; j'aimerois mieux ne point boire de vin... si souvent; j'aimerois mieux... Que diantre sais-je?

MARTHON.

Oh çà, Pasquin, veux-tu bien te taire?

PASQUIN.

Non, non, je ne veux pas me taire; je ne veux pas me taire, te dis-je.

MARTHON.

Nous allons voir.

PASQUIN.

Je veux parler, moi. Il ne sera pas dit que je vois un pauvre homme trompé, et que je demeure comme une souche. C'est une chose qui crie vengeance au ciel, et nos neveux un jour...

Foin des neveux! Non, non, je disois fort bien : nos neveux ne pourront croire...

MARTHON, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, va porter cela à tes neveux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PASQUIN, MARTHON.

PASQUIN.

Ah, malheureuse!

MARTHON.

Qu'y a-t-il! Tu es éternellement comme un possédé.

PASQUIN.

Tu m'as, vraiment, bien accommodé.

MARTHON.

Pourquoi faisois-tu tant de bruit?

PASQUIN.

Quel bruit?

MARTHON.

Je suis fâchée...

PASQUIN.

De quoi?

MARTHON.

D'avoir été obligée de te battre, pour te faire taire.

PASQUIN.

Ah! ce n'est point cela dont il est question : les malheurs que l'on craint font perdre le souvenir de ceux qui sont passés.

MARTHON.

Parle plus intelligiblement.

PASQUIN.

Eh bien! Marthon, je te pardonne les vieux soufflets, si tu peux m'empêcher d'en avoir de tout neufs. Cela est-il clair?

MARTHON.

Pourquoi des soufflets?

PASQUIN.

Mon maître, plus fou, plus enragé, et pourtant plus amoureux que jamais, m'envoie ici pour redemander son portrait, cette bague, enfin toutes ces choses que tu as eu tant de peine à me rendre ce matin.

MARTHON.

Eh bien, que feras-tu?

PASQUIN.

Je ne sais.

MARTHON.

Comment donc! tu ne sais?

PASQUIN.

Non; ma foi. Mon ame est suspendue entre le

desir de garder les bijoux, et la crainte d'avoir des coups de bâton.

MARTHON.

Poltron! tu peux balancer là-dessus?

PASQUIN.

Oui, vraiment.

MARTHON.

Des coups de bâton d'un côté, des bijoux de l'autre; et l'on ne prend pas d'abord son parti?

PASQUIN.

Mais, Marthon, tu ne comprends pas bien la chose.

MARTHON.

Misérable!

PASQUIN.

Ce n'est pas comme cela, te dis-je.

MARTHON.

Va, tu ne mérites pas de vivre.

PASQUIN.

Que tu es étrange! Mais, Marthon, écoute donc, mon enfant, on ne me donne point à choisir. Pour avoir les bijoux, il faut recevoir les coups de bâton.

MARTHON.

Eh bien! quand cela seroit?

PASQUIN.

Mais il ne faut point dire quand cela seroit; car cela sera.

MARTHON.

Si j'étois à ta place...

PASQUIN.

Eh bien?

MARTHON.

Je recevrois vingt nasardes.

PASQUIN.

La peste!

MARTHON.

Autant de soufflets.

PASQUIN.

Tudieu!

MARTHON.

Cent coups de pied au cul.

PASQUIN.

Comme vous y allez!

MARTHON.

Mille coups d'étrivières.

PASQUIN.

Vous n'y songez pas.

MARTHON.

Cent mille coups de bâton plutôt que de rendre la moindre bagatelle.

PASQUIN.

La belle ame!

MARTHON.

Tiens, vois-tu, quand j'ai une fois résolu une

chose, je me ferois hacher plutôt que d'en démordre.

PASQUIN.

Vingt nasardes, autant de soufflets, cent coups de pied au cul, mille coups d'étrivières; cent mille coups de bâton : voilà des bijoux qui marchent en bien mauvaise compagnie. Mais, dis-moi, ne sauroit-on trouver quelque accommodement à la chose? Gardons les bijoux, je veux bien y consentir, à ton exemple; mais détournons ces orages de maux, dont les noms seuls me font trembler.

MARTHON.

Cela ne se peut.

PASQUIN.

Comment donc, cela ne se peut?

MARTHON.

Non, te dis-je.

PASQUIN.

Je rendrai les bijoux.

MARTHON.

Tu n'en auras pas moins des coups de bâton.

PASQUIN.

Et pourquoi?

MARTHON.

Pour avoir eu intention de garder les bijoux.

PASQUIN.

On ne punit pas les intentions, Marthon.

MARTHON.

Cela ne devroit pas être, Pasquin; mais cela sera.

PASQUIN.

De sorte donc, que je garde les bijoux, que je ne les garde point, j'aurai toujours des coups de bâton.

MARTHON.

Indubitablement.

PASQUIN.

Il faut tout garder. Battu pour battu, j'aime mieux l'être avec les bijoux.

MARTHON.

Te voilà dans le beau chemin. Sors vite, j'entends madame.

SCÈNE II.

MARTHON.

Ce maraud-là n'a pas le sens commun.

SCÈNE III.

MARTHON, CIDALISE.

CIDALISE.

Ah, ma pauvre Marthon! que je suis inquiéte!

MARTHON.

Je ne vois rien encore qui doive vous alarmer.

CIDALISE.

Mon oncle arrive de chez mon père.

MARTHON.

Que fait cela?

CIDALISE.

Il n'aura pas manqué de se plaindre de moi.

MARTHON.

Qu'en arrivera-t-il?

CIDALISE.

Mon père m'ordonnera de l'aller trouver.

MARTHON.

Eh bien! nous irons.

CIDALISE.

Et nous y demeurerons, Marthon.

MARTHON.

Ah! voilà le diable.

CIDALISE.

Nous avons poussé mon oncle un peu trop fort.

MARTHON.

Il ne faut jamais songer au passé. Ce qui est fait est fait : pour moi, je ne m'en repens point. Si je pouvois, avant que de partir, laver un peu la tête à madame votre tante, j'en serois plus légère de moitié. Par ma foi, si j'étois à votre place, je sais bien ce que je ferois.

CIDALISE.

Que ferois-tu ?

MARTHON.

J'épouserois Éraste dès aujourd'hui.

CIDALISE.

Je ne le puis sans le consentement de mon père.

MARTHON.

Vous moquez-vous ? N'êtes-vous pas veuve ?

CIDALISE.

Cela ne suffit pas, il faut avoir vingt-cinq ans.

MARTHON.

Je dirois que j'en ai soixante.

CIDALISE.

Le mariage ne seroit pas bon.

MARTHON.

Au bout de l'année, vous vous remarieriez encore.

CIDALISE.

Mon père me déshériteroit.

MARTHON.

La méchante masque que madame votre tante ! Il en faut bien revenir là.

CIDALISE.

Je t'avoue que, si je pouvois me venger d'elle avant que de partir, je ne serois point si fâchée.

MARTHON.

Comment faudroit-il faire ?

CIDALISE.

Mais, bien plutôt, si nous songions à l'adoucir?

MARTHON.

Et comment ?

CIDALISE.

Il faudroit qu'Éraste l'aimât.

MARTHON.

Ou qu'il le feignît, voulez-vous dire ?

CIDALISE.

Qu'il le feignît ou qu'il l'aimât, tout me seroit égal.

MARTHON.

Vous ne l'aimez donc plus, lui ?

CIDALISE.

Je ne sais.

MARTHON.

Aimeriez-vous déja ce petit comte ?

CIDALISE.

Je ne sais, te dis-je. Laissons cela. Songeons au plus pressé.

MARTHON.

Eh bien! il faudroit, dites-vous, qu'Éraste feignît de l'amour pour votre tante; car, pour l'aimer, cela n'est pas permis. Après?

CIDALISE.

Tâcher adroitement de me mettre de la confidence.

MARTHON.

Ensuite?

CIDALISE.

Ensuite, elle auroit intérêt de me ménager, et nous n'irions point dans ce vilain château de mon père.

MARTHON.

Je vais trouver Éraste.

CIDALISE.

Mais comment feras-tu? Nous sommes horriblement mal ensemble.

MARTHON.

Bon, bon, vous avez raison, avec deux mots de votre part, je le rendrai plus souple qu'un gant: et ce seroit une étrange chose, si nous ne nous servions pas de l'unique fois où vous avez eu raison avec lui.

CIDALISE.

Fais tout comme tu l'entendras.

MARTHON.

Je suis ici dans un moment.

SCÈNE IV.

CIDALISE, MARTHON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Madame, votre tante demande à vous parler.

CIDALISE.

Elle vient fort à propos. Je vais tâcher de disposer les choses; dépêche-toi.

MARTHON.

Je vous amène Éraste tout-à-l'heure.

SCÈNE V.

CÉPHISE, CIDALISE.

CÉPHISE.

Enfin, ma nièce, il faut nous séparer. Vous partirez demain, s'il vous plaît, pour aller trouver votre père : j'ai bien voulu me charger du soin de vous l'apprendre, de crainte que mon mari ne vous le dît avec plus d'aigreur.

CIDALISE.

Je reçois tous les jours de ma vie, madame, de nouvelles marques de vos bontés. Mais, madame, voudriez-vous bien joindre une grace à toutes les obligations que je vous ai?

CÉPHISE.

Si c'est quelque chose qui dépende de moi, ma nièce?

CIDALISE.

La chose vous sera facile, madame.

CÉPHISE.

Ne me priez point sur-tout de parler à mon mari pour vous.

CIDALISE.

Non, madame.

CÉPHISE.

Cela seroit inutile.

CIDALISE.

J'en suis persuadée, madame.

CÉPHISE.

Il ne veut point souffrir que vous soyez davantage chez lui.

CIDALISE.

Je ne veux point y demeurer malgré lui ni malgré vous, madame.

CÉPHISE.

Que voulez-vous donc que je fasse?

CIDALISE.

Permettre que je puisse parler à mon oncle avant que de le quitter.

CÉPHISE.

Non, ma nièce; je ne vous le conseille pas; il est dans un trop grand emportement contre vous.

CIDALISE.

Mais, au moins, ne puis-je savoir les crimes dont on m'accuse?

CÉPHISE.

Eh! mon dieu, ma nièce, rendez-vous un peu de justice. Pour moi, je vous crois la plus innocente personne du monde; mais, en vérité, les apparences sont terriblement contre vous.

CIDALISE.

Il est aisé d'empoisonner les choses les plus innocentes. Mais, cependant...

CÉPHISE.

Mais, ma nièce, je vous prie de me dire quel bon tour vous voulez que nous donnions au refus que vous faites d'un gentilhomme que votre père et mon mari souhaitent que vous épousiez. Quelles bonnes couleurs trouverez-vous aux fréquentes visites d'Éraste, que votre oncle vous a défendu de voir; et à mille autres choses que j'aurois honte de répéter?

CIDALISE.

Pour le gentilhomme dont vous me parlez, je n'ai point d'autre raison à vous donner que le peu d'inclination que j'ai pour lui; mais pour Eraste, madame, mon oncle seroit bien plus en colère qu'il n'est contre lui, s'il savoit la véritable cause de ses visites.

CÉPHISE.

Je crois qu'il n'en a d'autre que la passion qu'il a pour vous.

CIDALISE.

Pour moi, madame?

CÉPHISE.

Oui, pour vous.

CIDALISE.

Vous vous trompez, madame.

CÉPHISE.

Je vous avouerai franchement que je ne conçois pas bien l'aversion de mon mari pour Éraste; car, en vérité, je le trouve assez sage.

CIDALISE.

Vous changeriez bientôt de sentiments, madame, si vous saviez comme moi jusqu'où va sa témérité.

CÉPHISE.

Il me semble pourtant que l'on en dit assez de bien.

CIDALISE.

Vous n'en penseriez pas, vous dis-je, si vous pénétriez ce qui se passe dans son cœur.

CÉPHISE.

Expliquez-vous, ma nièce.

CIDALISE.

Eh! de quel front, madame, pourrois-je vous dire? Ah!... je frémis seulement d'y penser.

CÉPHISE.

Poursuivez, je vous prie.

CIDALISE.

Quoi! j'oserois vous faire entendre qu'il sent pour vous...

CÉPHISE.

Continuez, de grace.

CIDALISE.

Je ne puis.

CÉPHISE.

Il sent pour moi!... Achevez.

CIDALISE.

La passion la plus violente: il se meurt pour vous; il ne venoit ici que pour vous y trouver.

CÉPHISE.

Je ne me suis point aperçue de ce que vous me dites.

CIDALISE.

Le respect lui fait étouffer ses soupirs; il mour-

ra, dit-il, mille fois, plutôt que de découvrir sa tendresse.

CÉPHISE.

Vous voyez qu'il est bien plus sage que vous ne me disiez.

CIDALISE.

Appelez-vous sagesse, madame, d'oser aimer une personne comme vous? Avant que de partir, je prétends en avertir mon oncle.

CÉPHISE.

Ah! ma nièce, gardez-vous-en bien. Je sais à présent ce que je dois faire.

SCÈNE VI.

CÉPHISE, CIDALISE, MARTHON.

MARTHON, *à Cidalise.*

Éraste, madame; le fera-t-on entrer?

CIDALISE, *à Céphise.*

Voyez, madame; que voulez-vous qu'on dise?

CÉPHISE.

Mais, ma nièce, je crois qu'il seroit à propos...

CIDALISE.

De le renvoyer? Je vous entends. Marthon, dites qu'il n'y a personne ici : allez.

CÉPHISE.

Attendez, Marthon. Ma nièce, il aura vu vos gens, votre carrosse. Et d'ailleurs...

CIDALISE.

Vous avez raison, madame. (*à Marthon.*) Dites-lui que je suis malade; dépêchez.

CÉPHISE.

Arrêtez, Marthon. (*à Cidalise.*) Il peut savoir que vous ne l'êtes point.

CIDALISE, *à Marthon.*

Dites-lui donc que je le prie de m'excuser... (*à Céphise.*) Je vous remercie, madame; cela sera bien mieux.... (*à Marthon*) Et que je suis ici pour des affaires. Ne m'entendez-vous pas? Marchez.

CÉPHISE.

Demeurez là, Marthon. Ma nièce, il faut aller plus doucement; il pourroit croire, parceque je suis ici...

CIDALISE.

Eh quoi! madame, après son insolence, voudriez-vous..?

CÉPHISE.

La charité, ma nièce, m'oblige de le voir et de lui parler; et je ne veux pas qu'on puisse me reprocher de n'avoir pas employé mes efforts pour lui arracher du cœur cette pensée criminelle.

CIDALISE.

Vous poussez la charité bien loin, madame. Marthon, faites monter.

SCÈNE VII.

CIDALISE, CÉPHISE.

CIDALISE.

On a besoin d'une vertu comme la vôtre, pour se forcer à tant de violence.

SCÈNE VIII.

ÉRASTE, CÉPHISE, CIDALISE, MARTHON.

ÉRASTE, *à part, à Marthon.*

Que diable veux-tu que je lui dise ?

MARTHON, *à part, à Éraste.*

Eh bien ! ne dites mot. Faites de grands soupirs, cela suffira.

CÉPHISE, *à Éraste.*

On vient de m'apprendre des choses étranges, Monsieur. La la, remettez-vous; ce n'est point par des paroles fâcheuses que je prétends faire éclater ma vertu.

MARTHON, *à part.*

Comme elle se radoucit!

CÉPHISE.

Ma nièce, vous pourriez à présent aller trouver votre oncle.

CIDALISE.

Mais, madame, si sa colère est au point où vous me l'avez dit...

MARTHON, *à part, à Cidalise.*

Faites ce que madame vous conseille: d'un moment à l'autre les choses changent.

CÉPHISE.

Que dites-vous, Marthon?

MARTHON.

Je dis, madame, que la colère des gens prompts ne dure pas.

CÉPHISE.

Elle a raison. (*à Cidalise.*) Essayez par des honnêtetés à le ramener.

CIDALISE.

Mais, vous-même, si vous vouliez lui parler?

CÉPHISE.

Parlez-lui la première; je ferai ensuite tout ce qu'il faudra.

CIDALISE.

J'y vais, madame, puisque vous me l'ordonnez.

ÉRASTE, *bas, à Marthon.*

Je n'en puis plus.

MARTHON, *bas.*

Courage !

SCÈNE IX.

ÉRASTE, CÉPHISE.

ÉRASTE, *à part.*

J'enrage.

CÉPHISE.

Eh bien ! cette étourdie, je pense, en vérité, qu'elle nous laisse seuls ici.

ÉRASTE.

Il est vrai, madame, et je vais l'appeler, s'il vous plaît.

CÉPHISE.

Je ne dis pas cela, monsieur. Mais vous savez qu'aujourd'hui on juge sur les apparences : et comme deux personnes seules peuvent faire tout ce qu'il leur plaît, on peut d'elles aussi dire tout ce qu'on veut.

ÉRASTE.

Les personnes comme vous, d'une vertu confirmée, peuvent tout hasarder, sans craindre qu'on en juge mal.

CÉPHISE.

Je ne dis pas cela, monsieur; mais on ne sauroit assez se mettre en garde contre la médisance d'aujourd'hui.

ÉRASTE.

Lorsque la médisance n'est appuyée sur aucun fondement, elle est aisée à détruire; et ceux qui pourroient s'imaginer que je fusse assez téméraire pour vous aimer n'ignorent pas que vous êtes trop vertueuse pour m'écouter. Mais, pour vous obéir, j'appellerai Marthon, si vous voulez.

CÉPHISE.

Non, non, monsieur; demeurez. Que parlez-vous d'aimer? Achevez, je vous prie.

ÉRASTE, *à part.*

Je suis au désespoir.

CÉPHISE.

Qu'avez-vous? vous me semblez fâché.

ÉRASTE.

Et qu'aurois-je, madame?

CÉPHISE.

Je ne sais; mais vous me paroissez tout-à-fait embarrassé.

ÉRASTE.

Il est vrai, madame, je vous l'avoue, je le suis autant qu'on le peut être; et je ne me suis jamais trouvé dans l'état où je me vois.

CÉPHISE.

Ma nièce m'a dit que vous m'aimiez; est-il vrai?

ÉRASTE.

Ah, madame!

CÉPHISE.

Non, non, parlez-moi franchement.

ÉRASTE.

Ah, madame!

CÉPHISE.

Parlez-moi sincèrement, vous dis-je; les paroles ne me font pas peur; mes scrupules ne vont point jusque-là. Est-il donc vrai ce qu'on m'a dit? Répondez-moi.

ÉRASTE.

Que vous a-t-on dit, madame?

CÉPHISE.

Que vous aviez de l'amour pour moi. Vous ne me parlez point.

ÉRASTE.

Eh bien! oui, madame. (*à part.*) Je suis mort.

CÉPHISE.

Le puis-je croire?

ÉRASTE.

Non, madame.

CÉPHISE.

Que dites-vous?

ÉRASTE.

Eh, madame! je ne sais ce que je dis ni ce que je fais; je suis tellement troublé...

SCÈNE X.

CIDALISE, CÉPHISE, ÉRASTE, MARTHON.

CIDALISE, *à Céphise.*

J'ai profité de vos conseils, madame; j'ai parlé à mon oncle: un mot de votre bouche achèvera le reste.

CÉPHISE.

Quoi! ma nièce, il consent que vous continuiez de demeurer avec nous?

CIDALISE.

Il ne s'en éloigne pas, madame.

CÉPHISE.

Il ne vous a point dit qu'il prétendoit absolument que vous allassiez demain trouver votre père?

CIDALISE.

Il me l'a dit d'abord, madame; mais ensuite...

CÉPHISE.

Eh bien! ensuite?

CIDALISE.

Il m'a fait voir beaucoup moins de rigueur.

CÉPHISE.

Vous vous trompez, ma nièce.

CIDALISE.

Non, madame, je ne me trompe point; et je suis sûre que vous le trouverez entièrement disposé à ce que je souhaite, si vous avez la bonté de lui parler en ma faveur.

CÉPHISE.

Je le ferai tout-à-l'heure même.

CIDALISE.

Le voilà qui descend, madame.

CÉPHISE.

Il ne faut pas qu'il trouve Éraste ici.

CIDALISE.

Faites-le sortir par le petit escalier.

MARTHON, *à Éraste.*

Allons, monsieur.

ÉRASTE, *bas, à Marthon.*

Je n'ai jamais tant souffert.

SCÈNE XI.

CIDALISE, CÉPHISE, MARTHON.

CIDALISE, *à Céphise.*

Madame, j'entends mon oncle. Il ne tiendra qu'à vous...

DAMIS.

Non; elle m'a promis qu'elle changeroit de conduite.

CÉPHISE.

Oh bien! monsieur, laissez-vous tromper comme elle vous a trompé toute sa vie; mais pour moi vous me permettrez de me retirer, s'il vous plaît. Je ne veux plus entendre les reproches que des gens d'honneur me font continuellement. Je vous laisserai ici avec votre nièce, et je ne serai point coupable de son déréglement.

DAMIS.

Comment donc? Qu'est-ce à dire ceci? Quelle s'en aille. Est-ce que je vous ai jamais mise en compromis avec elle? Qu'elle s'en aille, vous dis-je. Mais elle m'avoit, ce me semble, fait entendre que vous étiez portée à lui pardonner.

CÉPHISE.

Eh! comment voulez-vous que je fasse? M'attirerai-je sans cesse la haine de tout le monde? Il est vrai, je lui ai promis que je ne serois point contre elle, parceque je croyois que vous seriez assez raisonnable pour persister dans vos résolutions.

DAMIS.

Mais je ne me suis rendu qu'à cela, et aux

promesses qu'elle m'a faites de vivre plus régulièrement.

CÉPHISE.

Dans le temps qu'elle vous le promettoit...

DAMIS.

Eh bien?

CÉPHISE.

Non, je ne veux rien dire. Puisqu'on veut être trompé, qu'on le soit.

DAMIS.

Expliquez-moi ce mystère.

CÉPHISE.

Je suis bien folle de me tant tourmenter!

DAMIS.

Je veux savoir ce que vous voulez me dire.

CÉPHISE.

Pour aller en instruire votre nièce aussitôt?

DAMIS.

Non; je ne lui en parlerai point.

CÉPHISE.

Me le promettez-vous?

DAMIS.

Oui, je vous le promets.

CÉPHISE.

Assurément?

DAMIS.

Je vous en donne ma parole.

CÉPHISE.

Oh bien ! sachez... Vous tiendrez le secret, au moins ?

DAMIS.

Ah ! que de discours !

CÉPHISE.

Que je viens de la surprendre avec Éraste tout-à-l'heure.

DAMIS.

Comment dans le temps qu'elle me promettoit de ne le plus voir !

CÉPHISE.

Ce n'est pas tout. Elle a eu l'effronterie de me dire que c'étoit de moi qu'il étoit amoureux.

DAMIS.

Ah ! quel monstre !

CÉPHISE.

Jugez un peu si cela se pardonne.

DAMIS.

La misérable !

CÉPHISE.

Je suis à présent fâchée de vous l'avoir dit.

DAMIS.

Non, cela ne se peut concevoir.

CÉPHISE.

Si ma conscience ne m'avoit engagée à vous le découvrir...

DAMIS.

J'étouffe.

CÉPHISE.

Je serois morte plutôt que de le révéler.

DAMIS.

Elle partira.

CÉPHISE.

On ouvre cette porte, je me retire. Point d'éclaircissement. Sur-tout, qu'elle parte demain, cela suffit.

DAMIS.

C'est assez : elle partira, elle partira.

CÉPHISE.

Songez à ce que vous m'avez promis.

DAMIS.

Elle partira, elle partira, elle partira.

SCÈNE XIII.

CIDALISE, DAMIS, MARTHON.

CIDALISE.

Eh bien! mon oncle, n'avez-vous pas trouvé ma tante tout-à-fait bien intentionnée?

DAMIS.

Oui, ma nièce, fort bien.

CIDALISE.

Hélas! mon oncle, que je vous suis obligée! Vous verrez désormais...

DAMIS, *à part.*

Je crève.

CIDALISE.

Qu'avez-vous?

DAMIS.

Moi? rien : je suis fatigué.

CIDALISE.

Allez vous reposer.

DAMIS.

Adieu.

SCÈNE XIV.

CIDALISE, MARTHON.

CIDALISE.

Ah! Marthon...

MARTHON.

Eh bien, madame?

CIDALISE.

Tout va le mieux du monde.

MARTHON.

La vieille a donné dans le panneau?

CIDALISE.

Tu l'as dit.

MARTHON.

Vous avez bien de l'obligation à ce pauvre Éraste.

CIDALISE.

Cela est vrai. Mais écoute-moi : si le petit comte vient pour me voir, fais-le monter ; m'entends-tu bien ?

MARTHON.

Oui, oui, cela est assez clair ; je vous entends. Mais Éraste, à qui...

CIDALISE.

Ne raisonne pas, et fais ce que l'on te dit.

MARTHON.

Madame, madame, tromper Éraste, monsieur Basset, monsieur Durcet, votre oncle, votre tante, votre cousine, et toute la ville ; voici bien de la besogne, au moins.

CIDALISE.

Ah ! que de discours !

SCÈNE XV.

ÉRASTE, CIDALISE, MARTHON.

ÉRASTE.

Sont-ils sortis ?

MARTHON.

Oui, oui, entrez ; nous parlions de vous ?

ÉRASTE.

Eh bien ! madame, partirez-vous ?

CIDALISE.

Non, Éraste; et je me souviendrai toute ma vie du plaisir que vous m'avez fait.

ÉRASTE.

Quelque indigne qu'il m'ait paru de vous rendre un pareil service, je n'ai rien consulté que mon attachement pour vous. Mais enfin, madame, à votre tour, il faut faire aussi quelque chose pour moi : quelle sera la fin de cette aventure?

MARTHON.

La fin de toutes les comédies; un mariage, quand elle aura vingt-cinq ans.

ÉRASTE.

Vous ne répondez rien, madame?

CIDALISE.

Marthon ne vous en dit-elle pas assez?

ÉRASTE.

Ne me tromperez-vous point?

CIDALISE.

Vous êtes toujours dans de perpétuelles défiances.

ÉRASTE.

Que ne m'en guérissez-vous?

CIDALISE.

Que faut-il faire?

ÉRASTE.

Prenez au moins Pasquin auprès de vous.

CIDALISE.

J'y consens.

MARTHON.

Et ne faudra-t-il point aussi que je demeure avec vous? Par ma foi, vous donneriez des démangeaisons de vous tromper à qui n'en auroit nulle envie. L'affaire du petit comte et de Lucile ne devroit-elle pas vous avoir rendu sage?

ÉRASTE.

Tout autre que moi n'eût-il pas...

CIDALISE.

Ne parlons plus de cela.

SCÈNE XVI.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON, PASQUIN.

CIDALISE.

Que veut Pasquin?

ÉRASTE.

Je ne sais. Que ne demeures-tu là-dedans?

CIDALISE.

Laissez-le là.

ÉRASTE.

Enfin, madame, vous me promettez...

PASQUIN *appelle de loin Éraste.*

Hem, hem!

CIDALISE.

Il veut vous parler, assurément.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

As-tu quelque chose à me dire?

PASQUIN.

Moi? Non, monsieur. (*Il appelle.*) Hem! (*bas.*) Le brutal!

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Si j'étois assez malheureux pour être séparé de vous...

PASQUIN *appelle de loin Éraste.*

Hem, hem!

MARTHON, *à Pasquin.*

Crache, vilain, et ne tousse point tant.

PASQUIN.

J'ai une toux sèche, Marthon. (*Il appelle.*) Hem, hem! (*bas.*) Le cheval!

CIDALISE, *à Éraste.*

Je vous réponds qu'il a quelque chose à vous dire.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Viens ici.

PASQUIN *s'approche à côté de son maître, lui parle entre les dents, tourne derrière lui dos à dos, et se trouve devant Cidalise.*

Monsieur, un homme, une femme, une lettre.

On veut vous parler... Madame, je vous donne le bonjour.

CIDALISE.

Que murmures-tu là, Pasquin?

ÉRASTE.

Je n'y comprends rien.

PASQUIN *tourne de même, et se trouve devant Marthon.*

Un homme, une lettre, une femme, vous dis-je. On vous veut parler... Bonjour, Marthon.

ÉRASTE.

Ce maraud-là me feroit perdre patience.

PASQUIN.

Une femme...

ÉRASTE.

Une femme... Parleras-tu? Je te donnerai mille coups de bâton.

PASQUIN.

Oh bien! puisque vous voulez qu'on le dise tout haut, il y a un homme au logis qui veut vous rendre une lettre.

ÉRASTE.

Pourquoi tout ce mystère? Et de quelle part?

PASQUIN.

Oh! de quelle part? il vous le dira.

CIDALISE.

Allez, monsieur; voyez ce qu'on vous veut.

ÉRASTE.

Hélas! madame, que pourroit-ce être, qui pût me tenir lieu du plaisir que je perds?

CIDALISE.

Allez, vous dis-je.

ÉRASTE.

J'y vais, madame. Mais, auparavant, je vous prie de me rendre votre portrait: je ne puis vivre sans vous, ou sans quelque chose qui vous ressemble.

CIDALISE.

Vous rêvez, je pense. Ne l'avez-vous pas, mon portrait? Mais je vois bien que vous voulez me rendre le vôtre, que je vous ai renvoyé ce matin.

ÉRASTE.

Je n'ai point reçu le mien, madame; et je vous ai renvoyé le vôtre.

CIDALISE.

Je vous ai renvoyé le vôtre, monsieur; et je n'ai point reçu le mien.

ÉRASTE.

Vous l'avez, madame, assurément. Pasquin?

CIDALISE.

Je n'ai ni le mien ni le vôtre, monsieur, assurément. Marthon?

MARTHON, *bas, à Éraste.*

Monsieur.

PASQUIN, *bas, à Cidalise.*

Madame.

ÉRASTE, *bas, à Marthon.*

Que voulez-vous?

CIDALISE, *bas, à Pasquin.*

Qu'y a-t-il?

MARTHON, *bas, à Éraste.*

J'ai oublié de rendre à madame ce que Pasquin m'avoit remis.

PASQUIN, *bas à Cidalise.*

Je n'ai pas songé à donner à mon maître les bijoux que j'ai reçus de votre part.

MARTHON, *bas, à Éraste.*

Vous me ferez gronder, monsieur, si vous en parlez davantage.

PASQUIN, *bas, à Cidalise.*

Vous me ferez donner mille coups de bâton, madame, si vous en dites encore une parole.

ÉRASTE.

Que vous dit là Pasquin, madame?

PASQUIN, *bas, à Cidalise.*

Courage, madame.

CIDALISE, *à Éraste.*

Ce n'est rien. Mais que je sache un peu de quoi vous entretenoit Marthon?

MARTHON, *bas, à Éraste.*

Ne dites mot, je vous prie.

ÉRASTE, *à Cidalise.*

D'une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'en parler. Mais je ne comprends pas ce que Pasquin peut avoir avec vous à démêler.

CIDALISE.

Ce n'est rien, vous dis-je. Mais je comprends bien moins quel secret il peut y avoir entre Marthon et vous.

ÉRASTE.

Moins que rien, croyez-moi.

CIDALISE.

Je veux le savoir, ou je romps avec vous.

ÉRASTE.

Vous me direz ce que Pasquin vous a dit, ou je ne vous verrai jamais.

PASQUIN, *à part.*

Tout ceci ne sent rien de bon pour moi.

CIDALISE.

Monsieur...

ÉRASTE.

Madame...

CIDALISE.

Vous plaît-il de m'éclaircir ce mystère?

ÉRASTE.

Promettez-moi de ne point quereller Marthon.

CIDALISE.

Je vous le promets.

ÉRASTE.

Et que vous me direz ce que vous a dit Pasquin.

CIDALISE.

J'y consens, aux mêmes conditions.

ÉRASTE.

Je le veux bien. (*bas, à Marthon.*) Ma pauvre Marthon!

CIDALISE, *bas, à Pasquin.*

Mon pauvre Pasquin!

PASQUIN.

Il est traître, madame : ne vous y fiez pas.

CIDALISE, *à Éraste.*

Eh bien?

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Elle n'a pas songé à vous rendre ce que Pasquin lui avoit mis entre les mains.

CIDALISE, *à Marthon.*

Vous êtes bien insolente!

ÉRASTE.

Ah! madame...

CIDALISE, *à Éraste.*

Non; voilà qui est fait.

ÉRASTE.

Et Pasquin?

CIDALISE.

Il a oublié de vous donner les choses qui lui avoient été rendues de ma part.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Comment, coquin!

CIDALISE.

Éraste!...

ÉRASTE.

Madame, je vous demande pardon. Marthon, rendez-moi le portrait seulement; ceci vous sera plus utile. (*Il donne sa bourse.*)

CIDALISE.

Pasquin, cela vous fera plus de plaisir que ce portrait que je vous redemande. (*Elle donne sa bourse.*)

MARTHON.

Tenez, monsieur.

PASQUIN.

Tenez, madame.

CIDALISE, *à Éraste.*

Allez au plus vite chez vous. Pasquin, prends chez Franc-Cœur ce que j'y ai laissé ce matin.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Suis-moi.

PASQUIN, *à Éraste.*

Sans rancune.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Remercie madame.

MARTHON.

Madame!

CIDALISE, *à Marthon.*

Je n'y songe plus.

PASQUIN, *à part, à Marthon.*

Nous en sommes quittes à bon marché.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

M. DURCET, UN LAQUAIS.

M. DURCET, *au laquais.*

Mon enfant, puis-je voir madame ?

LE LAQUAIS.

Non, monsieur : elle m'a dit de dire à tout le monde qu'elle dormoit.

M. DURCET.

Elle t'a dit de dire qu'elle dormoit ?

LE LAQUAIS.

Oui, en vérité.

M. DURCET.

Tu veux bien que j'attende ici ?

LE LAQUAIS.

Vous ferez ce qu'il vous plaira. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

M. DURCET.

Quel plaisir n'aurai-je point de lui annoncer le premier une si bonne nouvelle !

SCÈNE III.

M. BASSET, M. DURCET.

M. BASSET, *à part.*

Que j'ai d'impatience de revoir Cidalise !

M. DURCET, *à part.*

Non, je ne voudrois... (*apercevant M. Basset.*) Mais que vois-je ?

M. BASSET, *à part.*

Je mourrois, si j'étois un jour... (*apercevant M. Durcet.*) N'est-ce pas là ?...

M. DURCET, *à part.*

Ah ! juste ciel !

M. BASSET, *à part.*

Ah, ventrebleu !

M. DURCET, *à part.*

Je suis perdu !

M. BASSET, *à part.*

C'est fait de moi !

M. DURCET, *à part.*

L'aborderai-je ?

M. BASSET, *à part.*

Irai-je lui parler ?

M. DURCET, *à part.*

Oui.

M. BASSET, *à part.*

Allons.

M. DURCET, *à part.*

Que je suis embarrassé !

M. BASSET, *à part.*

Je ne sais par où commencer.

M. DURCET, *à part.*

Il faut le prévenir.

M. BASSET, *à part.*

Offrons-lui de l'argent.

M. DURCET, *haut.*

Monsieur...

M. BASSET, *haut.*

Monsieur...

M. DURCET.

Si mes prières...

M. BASSET.

Si deux cents pistoles....

M. DURCET.

Pouvoient vous obliger.

M. BASSET.

Pouvoient vous empêcher.

SCÈNE IV.

MARTHON, M. BASSET, M. DURCET.

MARTHON, *bas.*

Ah ! vraiment, voici bien autre chose ! (*haut.*) Que faites-vous donc ici, messieurs ?

M. DURCET, *bas, à Marthon.*

Il m'a vu.

MARTHON, *bas, à M. Durcet.*

Oui, de par le diantre, il vous a vu.

M. DURCET, *bas, à Marthon.*

J'en suis bien fâché.

MARTHON, *bas, à M. Basset.*

Eh! mort de ma vie, vous êtes bien indiscret.

M. BASSET, *bas, à Marthon.*

Je ne croyois pas que monsieur Durcet fût ici.

M. DURCET, *bas, à Marthon.*

Que vous dit-il?

MARTHON, *bas, à M. Durcet.*

Il dit qu'il avertira l'oncle de Cidalise que vous venez la voir.

M. DURCET, *bas, à Marthon.*

Voilà un méchant homme!

M. BASSET, *bas, à Marthon.*

De quoi vous parle-t-il?

MARTHON, *bas, à M. Basset.*

D'apprendre à Damis que vous venez voir ma maîtresse.

M. BASSET, *bas, à Marthon.*

Voilà un pauvre esprit!

MARTHON, *bas, à M. Durcet.*

Je tâche de l'adoucir. (*bas, à M. Basset.*) Je

tâche de le rendre traitable. (*bas, à M. Durcet.*) Allez-vous-en sans lui parler. (*bas, à M. Basset.*) Sortez d'ici sans lui rien dire.

M. DURCET, *haut.*

Ah dieu! monsieur Basset: quel personnage vous faites ici!

MARTHON, *bas, à M. Durcet.*

Que faites-vous?

M. BASSET, *haut.*

Je serois bien fâché, monsieur Durcet, d'en faire un aussi méchant que vous.

MARTHON, *bas, à M. Basset.*

Eh! monsieur...

M. DURCET.

Savez-vous, monsieur Basset, sur quel pied vous êtes ici?

MARTHON, *bas, à M. Durcet.*

Encore!

M. BASSET.

Et vous, monsieur Durcet, puisqu'il faut tout vous dire, croyez-vous qu'on ne voie pas clair? Sans la robe que vous portez...,

MARTHON, *bas, à M. Basset.*

Eh! taisez-vous.

M. DURCET.

Vraiment! mon petit ami, c'est bien à vous à

faire comparaison avec un homme comme moi?

MARTHON, *bas, à M. Durcet.*

Ah! monsieur...

M. BASSET.

Je serai, quand je voudrai, ce que vous êtes, et vous ne serez jamais ce que je suis.

MARTHON, *bas, à M. Basset.*

Taisez-vous donc.

M. DURCET.

Vous seriez un illustre suppôt de Thémis.

MARTHON.

Oh! querellez-vous bien fort; je vais vous écouter.

M. BASSET.

Thémis! Thémis! Il ne faut point parler latin pour me dire des injures: parlez, parlez françois seulement, et vous verrez que je vous répondrai fort juste.

M. DURCET.

Le peu de soin que l'on a pris de votre éducation nous marque bien le lieu d'où vous sortez.

M. BASSET.

Vous n'êtes guère obligé aux soins que l'on a pris pour vous; car je vous jure qu'il n'y paroît point du tout.

M. DURCET.

Ma charge dément ce que vous dites.

M. BASSET.

Vous fûtes bien servi, monsieur Durcet; un perroquet en auroit fait autant, si on l'avoit interrogé comme vous.

M. DURCET.

Vous en savez beaucoup pour un financier! Vous avez envie d'être de la robe?

M. BASSET.

Assez d'habiles gens la portent sans moi.

M. DURCET.

Vous faites bien de mépriser ce que vous ne sauriez prétendre.

M. BASSET.

Avec de l'argent on fait tout. Si l'on y regardoit de si près, croyez-moi, vous ne seriez pas officier.

M. DURCET.

Adieu, monsieur Basset. Vous aurez quelque jour besoin de nous.

M. BASSET.

Adieu, monsieur Durcet. Quand j'en aurai besoin, ceux qui méritent de porter le nom que vous usurpez me rendront justice; et je sais comme il faut gagner tous ceux qui vous ressemblent.

M. DURCET.

Adieu, adieu, monsieur Basset.

M. BASSET.

Adieu, adieu, monsieur Durcet.

SCÈNE V.

MARTHON.

Par ma foi, j'ai la tête remplie de Bassets et de Durcets. Je croyois qu'ils n'auroient jamais fait.

SCÈNE VI.

MARTHON, CIDALISE.

MARTHON.

Ah! vous avez bien opéré, vraiment! Monsieur Basset et monsieur Durcet se sont dit mille injures; chacun se prenoit pour l'espion de l'autre. J'ai peur qu'ils n'éclaircissent tout : ils sont sortis ensemble.

CIDALISE.

Je les entendois de ma chambre.

MARTHON.

Cela n'étoit-il pas bien divertissant?

CIDALISE.

J'en ai pensé mourir de rire.

MARTHON.

Et si Éraste étoit venu là-dessus ?

CIDALISE.

Il en auroit ri comme moi.

MARTHON.

Je ne sais ; c'est un mauvais plaisant sur certaines choses.

CIDALISE.

Oh ! tais-toi : j'ai d'autres choses dans la tête. Le comte ne vient point.

MARTHON.

Eh ! que diantre en voulez-vous faire ? Il n'est pas plus haut que ma jambe.

CIDALISE.

Je suis piquée, je te l'avoue.

MARTHON.

Et de quoi ?

CIDALISE.

De son indifférence.

MARTHON.

L'aimez-vous ?

CIDALISE.

Moi ? non : mais je ne serois point fâchée qu'il m'aimât à présent.

MARTHON.

Et pourquoi ?

CIDALISE.

Pour le punir de ne m'avoir pas aimée d'abord.

MARTHON.

Vous raffinez sur les plus habiles coquettes.

SCÈNE VII.

CIDALISE, MARTHON, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Madame, votre avocat m'envoie ici vous dire que votre procès est gagné.

CIDALISE.

Mon procès est gagné? Tiens. (*Elle lui donne de l'argent.*) Et dis-lui que j'aurai soin de le remercier.

SCÈNE VIII.

CIDALISE, MARTHON.

MARTHON.

Eh bien! madame, nous n'avons plus besoin du conseiller?

CIDALISE.

Je vais me délivrer de deux ennuyeux personnages.

MARTHON.

Pour le conseiller, j'y consens; mais, madame,

messieurs Bassets ne sont pas gens à dédaigner.

CIDALISE.

Je les laisse de bon cœur à ceux qui en auront besoin ; et je romprois à l'heure même avec eux, si je n'appréhendois de faire crier toute la terre contre moi.

MARTHON.

Il faut du moins les chasser de bonne grace.

CIDALISE.

Il faut, premièrement, rendre à monsieur Basset les mille pistoles qu'il m'a prêtées.

MARTHON.

Quand vous voudrez les rendre, donnez-les moi à reporter.

CIDALISE.

Non, Marthon : je n'ai pas oublié les bijoux.

MARTHON.

C'est Éraste, madame.

SCÈNE IX.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON.

CIDALISE.

Eh bien ! Éraste, avez vous su ce qu'on vous vouloit ?

ÉRASTE.

Non, madame, je n'ai rien appris. Cet homme

trop impatient, s'est lassé de m'attendre; il doit, dit-on, revenir à neuf heures.

CIDALISE.

Mais, quoi! vous n'avez pu démêler!...

ÉRASTE.

Eh! madame, de quoi nous embarrassons-nous? Ne perdons plus, de grace, des moments si précieux; et que notre amour ne soit pas toujours la dernière chose dont vous me parliez.

CIDALISE.

Oh! Éraste, que vous me fatiguez! vous me dites toujours la même chose; cela ennuie à la fin, voyez-vous! Que ne m'entretenez-vous de quelque aventure qui me réjouisse.

ÉRASTE.

Hélas! madame, je suis si occupé de la mienne...

CIDALISE.

Encore une fois, brisons-là. J'aimerois autant lire Clélie que de vous entendre.

SCÈNE X.

LUCILE, CIDALISE, MARTHON, ÉRASTE.

LUCILE.

Ah! ma cousine, vous ne savez pas; je passerai tout le soir avec vous: ma mère ne revient que demain.

CIDALISE.

Vous coucherez aussi avec moi, si vous voulez.

LUCILE.

J'ai ordre de coucher chez ma tante; mais n'importe, c'est affaire à être un peu grondée. (*à Éraste.*) Ah! vous voilà, monsieur: vraiment vous avez querellé tantôt monsieur le comte bien mal à propos.

ÉRASTE.

Mademoiselle, je suis prêt à lui faire toutes les satisfactions que vous m'ordonnerez.

LUCILE.

Écoutez; sans moi, je vous réponds qu'il n'auroit pas souffert ce que vous lui avez dit: monsieur le comte a du courage, au moins.

ÉRASTE.

Puisque vous l'aimez, je lui crois tout le mérite qu'un gentilhomme peut avoir.

LUCILE.

Ma cousine, il est là.

CIDALISE.

Faites-le entrer, Marthon.

(*Marthon sort.*)

SCÈNE XI.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE.

LUCILE.

Monsieur, faites-lui bien des honnêtetés, je vous prie.

ÉRASTE.

Il sera content, je vous en réponds.

SCÈNE XII.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE.

LUCILE.

Vous arrivez toujours le dernier, monsieur le comte; hem, patience.

ÉRASTE, *au comte*.

Je crois, monsieur, que vous voudrez bien me pardonner, si tantôt...

LE COMTE.

Vous n'êtes pas excusable, monsieur, d'avoir pu croire qu'on me préférât à vous.

CIDALISE.

Oh! demeurons-en là, s'il vous plaît. Ces messieurs, si l'on vouloit les laisser faire, passeroient bien plus de temps à se louer qu'ils n'en ont mis à se quereller. Pasquin n'est point revenu?

ÉRASTE.

Où l'avez-vous envoyé?

CIDALISE.

Il est allé chercher des truffes.

LUCILE.

Des truffes?

CIDALISE.

Oui, ma cousine.

LUCILE.

Vraiment, j'en suis bien aise, car je les aime bien.

LE COMTE, *à Cidalise.*

Lucile m'a dit, madame, que vous feriez parler à madame sa mère de la chose du monde que je souhaite le plus.

CIDALISE.

Nous parlerons de cela dans un autre temps.

SCÈNE XIII.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, PASQUIN.

CIDALISE.

Eh! voilà Pasquin.

PASQUIN.

Oui, vraiment, me voilà; et j'ai bien vu l'heure que vous ne me voyiez d'aujourd'hui.

ÉRASTE.

Comment?

PASQUIN.

J'ai pris querelle à votre porte.

CIDALISE.

Avec qui?

PASQUIN.

Avec messieurs du guet. Ces messieurs-là se connoissent fort mal en gens. Si je n'avois point été embarrassé, comme je l'étois...

LE COMTE.

Qu'aurois-tu fait?

PASQUIN.

J'aurois couru comme un diable, et je me serois bien moqué d'eux.

SCÈNE XIV.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

Bonsoir, Pasquin.

PASQUIN.

Bonsoir, Marthon. Ils me prenoient pour un voleur, à ce qu'ils disoient; mais je crois, par ma foi, qu'ils me vouloient voler eux-mêmes. La peste! qu'ils ont le nez fin! Ils m'ont suivi plus de

trois rues : ces truffes que je portois les guidoient merveilleusement. Enfin je suis arrivé à la petite porte; j'ai voulu l'ouvrir avec la clef qu'Éraste m'a laissée; au diablezot, j'ai trouvé, je pense, plus de quarante mille trous de serrure sans trouver le véritable. Ces messieurs se sont arrêtés; ma crainte a redoublé, et leurs soupçons aussi. (*avec trois sons de voix différents.*) Il veut crocheter cette porte, disoit l'un : c'est un voleur, disoit l'autre... Il faut le mener au Châtelet... Enfin j'ai vu l'heure que nous allions capituler; et je me trouvois déja fort heureux de me retirer sain et sauf, sans armes ni bagages, c'est-à-dire sans truffes, ratafia, ni vin de Champagne.

ÉRASTE.

Tu as donc ouvert la porte, à la fin?

PASQUIN.

Ah! ma foi, il étoit temps. Oh! çà, que ferai-je de tout ceci?

CIDALISE.

Marthon, aidez-lui. Suis-la, Pasquin.

SCÈNE XV.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, ÉRASTE.

CIDALISE.

Allons, divertissons-nous bien ce soir. Je vous prie, Éraste : serez-vous de bonne humeur aujourd'hui? ne vous passera-t-il rien par la tête?

ÉRASTE.

Non, madame, de ma vie. Si vous continuez de répondre à ma tendresse, vous me trouverez toujours l'homme du monde le plus reconnoissant.

CIDALISE.

Et plus de jalousie, sur-tout?

ÉRASTE.

Je ferai un effort pour n'en plus avoir. Mais, vous, de votre côté, essayez, autant que vous pourrez, d'éviter les occasions qui pourroient m'en donner.

CIDALISE.

Je vous le promets.

LE COMTE, *à Lucile.*

Et vous, mademoiselle, que me promettez-vous?

LUCILE.

D'être toujours comme je suis.

SCÈNE XVI.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, MARTHON.

MARTHON, *parle à l'oreille de Cidalise.*

Madame...

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Que vous dit-elle ?

CIDALISE, *à Éraste.*

Ne vous voilà-t-il pas d'abord en campagne? (*à Marthon.*) Dites que je suis empêchée.

MARTHON.

Mais, madame...

ÉRASTE.

Oh! pour cela, madame, je ne puis y tenir. Je ne sais pas ce que je n'aimerois point mieux que de voir parler à l'oreille. Ne me faites point souffrir davantage, je vous prie.

LUCILE, *à Cidalise.*

Eh! ma cousine...

LE COMTE, *à Cidalise.*

Eh! madame...

CIDALISE.

Non, il ne le saura pas. (*à Marthon.*) Je vais leur parler.

(*Marthon sort.*)

SCÈNE XVII.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE.

ÉRASTE.

Je veux pénétrer ce mystère.

CIDALISE, *à Éraste.*

Monsieur...

ÉRASTE.

Madame...

CIDALISE.

Vous me fâchez bien fort.

ÉRASTE.

Dites-moi donc ce que c'est.

CIDALISE.

Je vous le dirai; mais je romps avec vous...

ÉRASTE.

Voilà qui est fait, je ne vous le demande plus; mais j'en mourrai.

CIDALISE.

A présent que vous êtes raisonnable, je veux bien vous le dire; mais, quand vous l'aurez su, ne cessez pas de l'être.

ÉRASTE.

Non, je vous le proteste.

CIDALISE.

Ce sont deux hommes que vous ne connoissez

point, qui viennent d'éclaircir que depuis longtemps je me moquois d'eux. Ils vouloient m'épouser l'un et l'autre. Ne vous alarmez point, j'avois intérêt de les ménager; l'un étoit mon rapporteur, l'autre me prêtoit de l'argent : mon procès est gagné, je n'ai plus besoin d'eux; dictez-moi la réponse, je la leur ferai; ou parlez-leur vous-même.

LE COMTE.

Il paroît de la bonne foi dans le procédé de madame.

CIDALISE.

Tout cela ne le satisfait point encore. (*à Éraste.*) A quoi rêvez-vous?

ÉRASTE.

A rien, madame.

SCÈNE XVIII.

CIDALISE, ÉRASTE, LUCILE, LE COMTE, PASQUIN, M. DURCET, M. BASSET.

CIDALISE.

Qu'entends-je là?

PASQUIN, *à M. Durcet.*

Non, vous n'entrerez pas.

M. DURCET.

Retire-toi, mon ami.

PASQUIN.

Il n'y a ami qui tienne; vous n'entrerez pas.

M. BASSET, *à Pasquin.*

Ote-toi de là, mon enfant.

PASQUIN.

Voilà un méchant père. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, M. DURCET, M. BASSET.

M. DURCET, *à Cidalise.*

Les soins que j'ai pris pour vous, madame, méritoient une autre récompense.

M. BASSET, *à Cidalise.*

Je suis honteux d'avoir été si long-temps votre dupe.

M. DURCET.

Je suis ravi d'être désabusé.

M. BASSET.

Monsieur Durcet me fuyoit, et je fuyois monsieur Durcet, quand nous n'avions que vous à fuir.

CIDALISE.

Qu'y a-t-il donc, messieurs?

M. DURCET.

Nous ne sommes pas ici en lieu, madame, de nous expliquer davantage.

M. BASSET.

Et moi, je voudrois que tout Paris fût ici, pour lui donner plus de confusion.

ÉRASTE, *à M. Basset.*

Tout beau, tout beau, monsieur. Je ne sais qui vous êtes; mais apprenez à parler plus civilement à des dames.

M. BASSET.

Ah! vraiment, il y a long-temps que l'on ne m'apprend rien. C'est moi qui montre aux autres.

ÉRASTE, *à Cidalise.*

Qui est cet homme-là, madame?

CIDALISE, *à Éraste.*

Laissez-le en repos, je vous prie.

M. BASSET.

Je m'appelle monsieur Basset, entendez-vous?

ÉRASTE.

Eh bien! mons Basset, si ce n'étoit la considération que j'ai pour ces dames, je vous jetterois par les fenêtres.

M. BASSET.

Tout cela s'appelle des façons de parler.

ÉRASTE.

Mon petit drôle...

CIDALISE, *à Éraste.*

Eh! taisez-vous. (*à M. Basset.*) Mon pauvre monsieur Basset, il ne faut point vous abuser

davantage ; je ne vous ai jamais aimé. Vous m'avez fait plaisir, et je l'ai reconnu en vous pardonnant l'audace que vous avez eue de vouloir m'épouser. Pour les mille pistoles que je vous dois, je vous les rendrai au premier jour.

M. BASSET.

Vous ferez fort bien, madame, vous ferez fort bien. (*Il sort.*)

SCÈNE XX.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, M. DURCET.

CIDALISE, *à M. Durcet.*

Pour vous, monsieur, dans la nécessité de mes affaires, il m'étoit important de gagner les bonnes graces de mon rapporteur : vous m'avez persuadée que j'y avois réussi par les soins que vous avez eus de mon procès, je vous en remercie ; et croyez que j'aurois reçu autrement l'honneur que vous me faisiez de vouloir m'épouser, si je n'avois été engagée depuis long-temps avec monsieur.

M. DURCET.

Messieurs, mesdames, toute la compagnie, je vous donne le bonsoir.

SCÈNE XXI.

CIDALISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE.

ÉRASTE.

Ce monsieur Basset-là a les épaules bien larges.

LE COMTE.

En vérité, monsieur, vous devriez être content ; vous lui en avez assez dit, et trop même.

ÉRASTE.

Oui ; mais j'en ai trop peu fait.

CIDALISE, *à Éraste.*

Ne deviendrez-vous jamais sage ?

ÉRASTE.

Eh ! madame... Je m'en vais. (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE.

LUCILE.

Où va-t-il donc ?

CIDALISE.

Que sait-il ? C'est un fou ; je ne prends pas garde à ce qu'il fait.

SCÈNE XXIII.

CIDALISE, LUCILE, LE PETIT CHEVALIER, LE COMTE.

CIDALISE.

Eh! ma cousine, voilà votre petit frère. (*au petit chevalier.*) Eh! bonsoir, le petit bon homme.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, oui, bonsoir. Ah! ah! ma sœur, vous dites que vous allez chez ma tante, et je vous trouve ici?

LUCILE.

Et vous, monsieur, qui vous a permis d'y venir à l'heure qu'il est?

LE PETIT CHEVALIER.

C'est ma mère, qui est revenue, et qui m'envoie vous chercher. Eh! là, là, vous ne serez pas mal grondée. (*apercevant le comte.*) Et voilà aussi mon gourmand, qui mangeoit toutes les confitures sans m'en donner.

LUCILE.

Ah, ma cousine! il dira tout à ma mère.

CIDALISE.

Laissez-moi faire. Oh çà, mon cher petit cousin, voudrois-tu nous faire un plaisir?

LE PETIT CHEVALIER.

C'est selon. Vous ne me tromperez pas. Premièrement, ma mère m'a envoyé ici pour voir ce que ma sœur y faisoit, et je m'en vais le lui dire.

CIDALISE.

En vérité, vous êtes un franc petit sot.

LE PETIT CHEVALIER.

Sot tant qu'il vous plaira; mais je le ferai comme je vous le dis.

CIDALISE.

Quoi! mon cousin, si, par exemple, on vous donnoit des confitures tout plein vos poches, et un louis d'or pour aller jouer à la paume, pour dire seulement que vous avez trouvé votre sœur couchée et endormie chez ma tante, vous ne le feriez pas?

LE PETIT CHEVALIER.

Il faudroit voir. Il est bien aisé déja de prendre un louis et des confitures; mais pour mentir à ma mère, cela n'est pas si aisé que vous croyez.

CIDALISE.

Pour ne nous point embrouiller, débarrassons-nous des choses aisées. Tiens, voilà le louis; et je te vais donner des confitures.

LE PETIT CHEVALIER.

Voyez-vous! il faut me recommencer les choses

plus d'une fois à moi; d'abord j'ai de la peine a les comprendre.

LUCILE.

Mais, mon frère, il ne faut que dire à ma mère que je suis chez ma tante, et que je suis couchée.

LE PETIT CHEVALIER.

Taisez-vous, vous ne savez ce que vous dites; ma cousine se fait bien mieux entendre que vous.

CIDALISE.

Mais, point, mon cousin; elle vous dit la chose comme il faut.

LE PETIT CHEVALIER.

Pardonnez-moi, elle n'a point parlé de confitures.

CIDALISE.

Eh bien! en voilà; nous entendez-vous mieux?

LE PETIT CHEVALIER.

Oh! je vous entends à présent. Que faut-il faire? Dire à ma mère que ma sœur est chez ma tante?

CIDALISE.

Oui.

LE PETIT CHEVALIER.

Qu'elle est couchée?

CIDALISE.

Oui.

LE PETIT CHEVALIER.

Ne trouvez-vous point encore quelque petite difficulté?

LUCILE.

Oh! faites ce qu'on vous dit, ou rendez l'argent et les confitures.

LE PETIT CHEVALIER.

Allez, allez, je me moquois de vous. Ma mère n'est point revenue : mais je me suis bien douté que ma sœur étoit ici avec monsieur le comte.

CIDALISE.

Peste soit du petit fripon! Voyons ce que fait Éraste; et que l'on mette le couvert.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CIDALISE, MARTHON.

CIDALISE.

Ah, juste ciel! Qui a jamais ouï parler d'une semblable perfidie?

MARTHON.

Madame...

CIDALISE.

J'étois près d'entrer dans la chambre de mon oncle, pour lui donner le bonsoir...

MARTHON.

Eh bien?

CIDALISE.

Ma tante étoit auprès de lui. J'ai eu la curiosité d'écouter ce qu'ils disoient.

MARTHON.

Que disoient-ils?

CIDALISE.

Ils prenoient leurs mesures pour me faire partir demain. Je suis au désespoir.

MARTHON.

Allons, allons, madame, ne vous affligez point. Contre fortune, bon cœur. Quand on a de l'esprit on se divertit par-tout.

CIDALISE.

Que ferons-nous dans ce vilain château?

MARTHON.

Nous médirons de madame votre tante; il y aura là de quoi nous occuper six mois.

CIDALISE.

On ne peut pas toujours médire.

MARTHON.

Nous trouverons mille amusements.

CIDALISE.

Et quoi encore?

MARTHON.

Mais que sais-je, moi? Casser les vitres, les miroirs; rompre, briser les meubles; mettre le feu à la maison: il y a cent petites choses récréatives comme cela.

SCÈNE II.

CIDALISE, ÉRASTE, MARTHON, PASQUIN, LE COMTE, LUCILE, LE PETIT CHEVALIER.

CIDALISE.

Ah, Éraste! je vais vous dire adieu.

ÉRASTE.

Que dites-vous?

CIDALISE.

Oui, je vous dis adieu; et c'est vous qui en êtes la cause.

ÉRASTE.

Moi?

CIDALISE.

Oui, vous. Les honnêtetés que vous fîtes à ma tante, les premiers jours que vous vîntes ici, et qu'elle prit pour les commencements d'une grande passion, l'ont déterminée à ce que vous voyez aujourd'hui.

ÉRASTE.

A quoi donc, madame?

CIDALISE.

A m'éloigner, pour ne plus trouver d'obstacles à sa tendresse.

ÉRASTE.

Ah! si elle se flatte par là de me rendre sensible...

CIDALISE.

N'en parlons plus, me voilà résolue à tout.

ÉRASTE.

A quoi donc, madame?

CIDALISE.

A partir demain.

ÉRASTE.

Quoi! madame, je ne vous verrai plus?

CIDALISE.

Je suis la plus à plaindre, Éraste. On trouve ici de quoi dissiper ses chagrins; mille plaisirs, qu'on ne peut éviter, consolent de n'être pas auprès de ce qu'on aime, et bien souvent une conquête nouvelle ne vous en laisse pas le moindre souvenir: mais moi qui vais passer une année entière à la campagne, que la plus belle saison ne pourroit me rendre agréable, qui, pour objets les plus plaisants... Ah! je vous prie, laissez-moi m'étourdir là-dessus; les réflexions me tuent. J'ai encore une nuit à demeurer ici, je veux en employer tous les moments à désespérer mon oncle et ma tante.

MARTHON.

Bon cela.

ÉRASTE.

Eh! madame, ne ferions-nous pas mieux de prendre des mesures?...

CIDALISE.

Je veux passer toute la nuit à danser.

MARTHON.

Fort bien.

CIDALISE.

Commençons par faire médianoche. Quelle heure est-il?

MARTHON.

Il n'est que dix heures.

PASQUIN.

Si vous voulez, madame, je ferai sonner minuit à la pendule.

ÉRASTE.

Eh! de grace, madame, parlez-moi.

CIDALISE.

Tout-à-l'heure. Je veux avoir des violons ce soir.

MARTHON.

Ne voulez-vous pas aussi des tambours et des trompettes, pour réveiller toute la maison?

CIDALISE.

Je ne raille point; je veux donner le bal.

ÉRASTE.

Eh! madame, vous les animerez d'une manière...

CIDALISE.

Je n'ai plus rien à ménager.

ÉRASTE.

Mais, croyez-moi...

CIDALISE.

Ah! je vous prie, laissez-moi en repos.

ÉRASTE.

En vérité, madame, vous avez bien peu de considération pour moi. Quoi! dans le temps qu'il faut nous séparer, tout ce que vous pensez n'a pas le moindre rapport à ma tendresse?

CIDALISE.

Ah, Éraste! que vous me fatiguez! Que voulez-vous que je vous dise?

ÉRASTE.

Ce que je veux que vous me disiez?

CIDALISE.

Marthon, songez à notre souper.

MARTHON.

C'est assez.

ÉRASTE.

M'écrirez-vous?

CIDALISE, *à Éraste.*

Oui. (*à Marthon.*) Faites mettre des bougies par-tout.

MARTHON.

Il y en aura.

ÉRASTE.

Eh! madame, de grace, écoutez-moi...

CIDALISE.

Je vous écoute... je vous écoute, vous dis-je. Mais, à propos, que vouloit cet homme de tantôt? L'avez-vous vu?

ÉRASTE.

Oui, madame.

CIDALISE.

Que vouloit-il?

ÉRASTE.

Me rendre une lettre.

CIDALISE.

De qui?

ÉRASTE.

De quelqu'un qui vouloit se divertir apparemment.

CIDALISE.

Est-ce l'écriture d'une femme?

ÉRASTE.

Je ne sais.

CIDALISE.

Montrez-la-moi.

ÉRASTE.

Je vais vous la donner. (*Il cherche la lettre dans ses poches.*)

CIDALISE.

Dépêchez-vous.

ÉRASTE.

Un moment, s'il vous plaît.

CIDALISE.

L'avez-vous?

ÉRASTE.

Pas encore.

CIDALISE.

Vous me faites mourir.

ÉRASTE.

La voici.

CIDALISE.

Ah! je respire.

ÉRASTE.

Non, ce n'est pas elle.

CIDALISE.

Est-elle perdue?

ÉRASTE.

La voilà.

CIDALISE.

Je la veux lire. (*Elle lit.*)

« Je ne veux point vous laisser acheter par des « soins une tendresse que rien ne sauroit payer, « que la vôtre. Si vous m'aimez, comme on me l'a « voulu faire croire, je suis contente; mais cessez « d'en faire confidence à d'autres qu'à moi: ca- « chez même, si vous pouvez, à celui qui vous « rendra ma lettre, le plaisir qu'elle doit vous

« donner ; et trouvez les moyens de me faire tenir « une réponse où je trouve dans chaque ligne « que vous m'aimerez éternellement. »

Marthon, c'est une lettre de ma tante.

MARTHON.

Ah, madame !

ÉRASTE.

Que voulez-vous dire ?

CIDALISE, *à Éraste.*

Vous le saurez. Je ne sortirai point de Paris, Éraste.

(*Elle veut mettre la lettre dans sa poche et la laisse tomber à terre.*)

ÉRASTE.

Vous n'en sortirez point ?

CIDALISE.

Non, vous dis-je. Que ferons-nous ? N'irons-nous pas au bal ?

ÉRASTE.

Vous savez que je fais tout ce qu'on veut.

LUCILE.

Monsieur le comte, le voulez-vous bien ? Nous souperons après, ma cousine.

LE COMTE, *à Lucile.*

Vous n'avez qu'à commander, mademoiselle.

CIDALISE.

Avez-vous là votre carrosse ?

ÉRASTE.

J'ai le mien au bout de la rue.

LE COMTE.

Le mien y est aussi.

CIDALISE.

Voilà qui est bien. Comment nous déguiserons-nous? Pour moi, je ne veux qu'un masque.

LUCILE.

Et moi, ma cousine?

MARTHON.

Prenez-en un aussi.

LE PETIT CHEVALIER.

Et moi?

LUCILE.

Et vous, vous irez vous coucher.

LE PETIT CHEVALIER.

Non pas, s'il vous plait.

SCÈNE III.

CIDALISE, LUCILE, MARTHON, ÉRASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, PASQUIN.

(*Céphise frappe à la porte.*)

CIDALISE.

Ne heurte-t-on pas?

LE COMTE.

On heurte assurément, madame.

LUCILE.

Ah, ma cousine! c'est peut-être ma tante.

CIDALISE.

Eh bien! Quand ce seroit elle, faut-il tant s'étonner? Laissez-moi parler. Passez dans ma chambre, Éraste.

LE COMTE.

Et moi, madame?

CIDALISE.

Et vous aussi.

SCÈNE IV.

CÉPHISE, CIDALISE, LUCILE, MARTHON.

CIDALISE *va à la porte.*

Qui est là?

CÉPHISE, *de dehors.*

Ouvrez.

CIDALISE.

Qui est là?

CÉPHISE.

Ouvrez, vous dis-je.

CIDALISE, *ayant ouvert la porte.*

Ah! ah! c'est ma tante.

CÉPHISE, *entrant.*

Oui, ma nièce, c'est moi.

CIDALISE.

Eh! qui vous fait venir ici à l'heure qu'il est?

CÉPHISE.

Monsieur Durcet a pris la peine de m'avertir qu'on se préparoit ici à passer une bonne nuit.

CIDALISE.

Madame, je me trouvois mal.

CÉPHISE.

Vous trouvez là de bons remèdes.

MARTHON.

Le médecin lui a ordonné de faire médianoche.

CIDALISE.

J'ai voulu attendre minuit pour manger gras.

CÉPHISE.

Et vous, Lucile, que faites-vous ici?

CIDALISE.

J'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais si je la tenois à coucher avec moi.

CÉPHISE, *à Lucile.*

Vous usez bien des permissions qu'on vous donne! Laissez-moi faire, on trouvera les moyens de vous mettre à la raison.

CIDALISE, *à Céphise.*

Oh! madame, je vous prie, faites-nous bonne mine. (*à Lucile.*) Ma cousine, ne vous chagrinez point: elle est bonne personne, je la connois;

un quart d'heure d'entretien tête à tête nous la rendra favorable.

CÉPHISE.

Nous verrons à la fin qui plaisantera le plus long-temps.

CIDALISE.

En vérité, madame, si vous êtes si farouche, je vous ferai prier par des gens pour qui vous ne serez pas si cruelle.

CÉPHISE.

Que voulez-vous donc dire? expliquez-vous.

CIDALISE.

J'ai bien de la peine à me faire entendre. (*Elle appelle.*) Éraste !

SCÈNE V.

ÉRASTE, CÉPHISE, CIDALISE, LUCILE, MARTHON.

CIDALISE, *à Éraste.*

Priez madame de ne nous point être si contraire.

CÉPHISE, *à part.*

Je suis trahie.

SCÈNE VI.

CIDALISE, CÉPHISE, LUCILE, ÉRASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, PASQUIN, MARTHON.

LE PETIT CHEVALIER.

Eh! bonsoir, ma tante; voulez-vous venir au bal?

CIDALISE.

Oui-da, elle y viendra : pourquoi non?

CÉPHISE.

Vous voulez bien que je me retire.

CIDALISE.

Nous avons le plus joli souper du monde; vous en serez, s'il vous plaît.

(*Éraste, par un regard de tendresse affectée, invite Céphise à rester.*)

CÉPHISE, *amoureusement.*

Je ferai tout ce que vous voudrez.

CIDALISE.

Ne vous avois-je pas bien dit que c'étoit la meilleure personne du monde? Elle entend les choses à demi-mot.

SCÈNE VII.

DAMIS, CIDALISE, CÉPHISE, LUCILE, MARTHON, ÉRASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, PASQUIN.

(*Damis frappe à la porte.*)

LUCILE.

On frappe à la porte.

MARTHON, *à Cidalise.*

Madame, c'est votre oncle.

CIDALISE, *à Céphise.*

Madame, voyez; c'est à présent votre affaire : empêchez-le d'entrer, si vous pouvez.

CÉPHISE.

Ne remuez point, tous; ne faites point de bruit; cachez les flambeaux.

(*Pasquin met les bougies sous la table.*)

CÉPHISE *va à la porte.*

Qui est là?

DAMIS, *de dehors.*

Est-ce vous, ma femme?

CÉPHISE.

Est-ce vous, monsieur?

DAMIS, *de dehors.*

C'est moi-même, ouvrez.

CÉPHISE.

Avez-vous là de la lumière?

DAMIS, *de dehors.*

Oui.

CÉPHISE.

Éteignez-la.

DAMIS, *de dehors.*

Eh! pourquoi?

CÉPHISE.

Éteignez-la, vous dis-je.

DAMIS, *de dehors.*

Elle est éteinte.

CÉPHISE, *ayant ouvert la porte, le fait entrer.*

Donnez-moi la main. Que venez-vous faire ici?

DAMIS.

Qu'y venez-vous faire vous-même?

CÉPHISE.

Monsieur Durcet me vient d'envoyer dire qu'on se préparoit à faire médianoche ici, et qu'Éraste, et d'autres encore, devoient s'y trouver.

DAMIS.

Monsieur Basset m'a fait dire la même chose.

CÉPHISE.

Cela n'est pas vrai cependant: il y a près d'une demi-heure que je suis ici, je n'entends rien.

DAMIS.

Et comment y êtes-vous entrée?

CÉPHISE.

N'ai-je pas une clef de cet appartement? Allez, retirez-vous. Prenez garde de tomber sur la montée. Je veux examiner ceci. A moins qu'ils ne soient dans la chambre où elle couche... Laissez-moi faire; s'il me paroît la moindre chose, j'irai vous avertir.

DAMIS, *s'en allant.*

Bonsoir, madame.

CÉPHISE.

Bonsoir, monsieur.

(*Pasquin veut reprendre les bougies.*)

CÉPHISE, *à Pasquin.*

Attendez.

DAMIS.

Que dites-vous?

CÉPHISE, *à Damis.*

Je dis que vous n'alliez pas si vite, de peur de vous blesser.

(*Après que Damis est sorti, et que Céphise a fermé la porte, Pasquin met les bougies sur la table.*)

SCÈNE VIII.

ÉRASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, CIDALISE, CÉPHISE, LUCILE, MARTHON, PASQUIN.

ÉRASTE.

Le voilà parti.

CÉPHISE.

Vous voyez, ma nièce, que je ne suis pas si mauvaise qu'on s'imagine.

CIDALISE.

Moi, ma tante? Vous êtes la meilleure personne du monde quand vous voulez. Oh çà, voyons donc; n'irons-nous pas au bal?

CÉPHISE.

Je vous prie de m'en dispenser.

CIDALISE.

Oh! ma tante, vous y viendrez.

LE PETIT CHEVALIER.

Ma tante danse à merveille.

CÉPHISE.

Ce n'est point parce que je danse mal que je n'y veux point aller.

MARTHON, *à part.*

La vieille folle!

LUCILE.

Marthon ne vient-elle pas?

MARTHON.

Pourquoi non?

CIDALISE.

Il faut que Pasquin reste ici pour nous ouvrir la porte.

ÉRASTE, *à Pasquin.*

Parle donc, hé?

PASQUIN.

Monsieur?

ÉRASTE.

Ne t'endors pas, au moins, quand il faudra nous ouvrir.

MARTHON.

Je ne m'y fie pas : je vais prendre la clef.

SCÈNE IX.

PASQUIN.

Bonne petite vie, par ma foi! Si l'oncle revenoit, cela seroit tout-à-fait drôle. Ce sont leurs affaires; la mienne est à présent de voir s'il n'y a point quelqu'une de ces bouteilles de trop. Voilà justement ce qu'il me faut. A vous, monsieur

Pasquin... Monsieur, je vous suis fort obligé... Allons donc, point de façon... Je suis votre serviteur... Il faut que vous me fassiez raison de la santé que je viens de vous porter... Ah! de tout mon cœur... Buvez donc. Voilà un brave homme... Ta, ta, ta, lera. Je suis un peu rond, franchement. Il ne faut pourtant point se rebuter... A vos inclinations, monsieur Pasquin... Ah! il ne sera pas dit que monsieur Pasquin demeure court. (*apercevant la lettre que Cidalise a laissé tomber.*) Mais quel est ce papier? Je gage que c'est quelque lettre que mon maître aura laissé tomber. (*il la ramasse.*) Justement. Il fant toujours que je répare ses sottises.

SCÈNE X.

DAMIS, PASQUIN; UN LAQUAIS, *avec une lumière.*

(*Damis frappe à la porte.*)

PASQUIN.

On frappe. Qui est là?

DAMIS, *de dehors.*

Ouvrez.

PASQUIN.

Je ne saurois.

DAMIS, *de dehors.*

Et faut-il tant de façon? Qui peut ouvrir le jardin à l'heure qu'il est? (*entrant avec le laquais, à Pasquin.*) Que fais-tu là?

PASQUIN.

Vous voyez, je tâche d'adoucir les misères de la vie.

DAMIS.

Où est Cidalise?

PASQUIN.

Où elle est?

DAMIS.

Oui.

PASQUIN.

Je ne sais. Tenez, monsieur Damis, voulez-vous boire un coup?

DAMIS.

A qui parles-tu, coquin?

PASQUIN.

Il est de Champagne, monsieur Damis.

DAMIS, *au laquais.*

Allez dire à ma femme qu'elle descende ici.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XI.

DAMIS, PASQUIN.

PASQUIN.

Madame Damis? elle est allée au bal, monsieur.

DAMIS.

Ma femme au bal!

PASQUIN.

Oui-da, au bal : elle danse fort bien.

DAMIS.

Je suis bien fou de m'arrêter à ce que me dit un ivrogne. Mais quel papier tiens-tu là?

PASQUIN.

Je n'en sais encore rien. Je l'ai trouvé, et je vais le lire.

DAMIS.

C'est sans doute un billet de ma nièce pour ton maître : donne, je veux le voir.

PASQUIN.

Un moment. Il faut être prudent; et, consciencieusement, je ne puis vous le donner qu'après l'avoir lu.

DAMIS *lui prend la lettre.*

Eh! donne donc, maraud.

(*Il lit la suscription.*)

« Pour Éraste. » Justement.

PASQUIN.

Souvenez-vous que c'est un vol que vous me faites.

DAMIS, *lisant la lettre.*

Que vois-je? ai-je bien lu? Quoi! ma femme!... Voilà donc le motif qui la faisoit agir! Voilà donc la cause de sa haine pour ma nièce! C'étoit son amour pour Éraste qui l'engageoit à tout employer pour m'empêcher de consentir à son mariage avec Cidalise. La malheureuse! Contraignons-nous. Ne faisons point un éclat indiscret. (*Il met la lettre dans sa poche.*) Et toi, maraud, sors d'ici, et garde-toi d'y jamais revenir.

PASQUIN.

En vérité, ce n'est pas ma faute.

DAMIS.

Sors d'ici, ou je t'assomme.

PASQUIN.

Je suis trop honnête pour ne pas obéir.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

DAMIS.

Quel parti prendre? Celui de la punir, et de me venger, en mariant ma nièce à l'objet de ses amours : après quoi, je saurai... Les voici. Sans entrer en aucun détail, mettons cet instant à profit.

SCÈNE XIII.

CIDALISE, ÉRASTE, DAMIS.

CIDALISE, *à Éraste.*

Le carrosse du comte s'est rompu bien mal à propos.

ÉRASTE.

Le mien est allé les reprendre, et doit ramener Lucile et votre tante, qui s'est très dangereusement blessée en tombant.

CIDALISE.

Ah, ciel! je vois mon oncle.

DAMIS.

Ma nièce, mes remontrances, mes avis, mes menaces même, n'ont pu vous contraindre à prendre un train de vie plus convenable; un mari sera peut-être plus heureux que moi. Demain,

vous épouserez monsieur. Votre père me laisse le maître de disposer de votre sort ; et je me flatte qu'une fois, au moins, vous voudrez m'obéir.

CIDALISE.

Ah, mon oncle...

ÉRASTE.

Que de graces à vous rendre, monsieur!

DAMIS.

Point de remerciements. Je me contente, et cela me suffit. Mais j'exige qu'aussitôt unis ensemble vous sortiez de ma maison, et ne me revoyiez jamais. Je l'exige, j'ai mes raisons. A demain la noce ; je vais donner mes ordres pour cela. (*à part.*) Perfide ! je te rendrai, du moins, tourment pour tourment, et ta douleur me vengera de l'outrage que tu me fais. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

CIDALISE, ÉRASTE.

CIDALISE.

Que penser de son trouble? Quel changement inopiné! A quoi l'attribuer?

ÉRASTE.

Eh! qu'importe? ne songeons qu'à mon bonheur. Le partagez-vous?

CIDALISE.

Oui, Éraste : vous méritez que je vous aime; tâchez donc d'en être sûr; et sur-tout plus de jalousie.

ÉRASTE.

Je vous le promets. Puisque vous consentez à m'épouser, je vous connois assez pour être persuadé que désormais je n'ai plus rien à craindre.

FIN DE LA COQUETTE ET LA FAUSSE PRUDE.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 16 novembre 1703.

PERSONNAGES.

SIMON, père de Pamphile.
PAMPHILE, fils de Simon, et amant de Glicérie.
CHRÉMÈS, père de Glicérie et de Philumène.
CARIN, amant de Philumène.
CRITON, de l'île d'Andros.
SOSIE, affranchi de Simon.
DAVE, esclave de Pamphile.
BYRRHIE, esclave de Carin.
DROMON, esclave de Simon.
GLICÉRIE, fille de Chrémès.
MISIS, servante de Glicérie.
ARQUILLIS, autre servante de Glicérie.
Plusieurs VALETS qui reviennent du marché avec Simon.

La scène est dans une place publique d'Athènes.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SIMON, SOSIE; PLUSIEURS VALETS, *portant des provisions.*

SIMON, *aux valets.*

Emportez tout cela dans la maison; allez.

(*Les valets entrent chez Simon.*)

SCÈNE II.

SIMON, SOSIE.

SIMON, *voyant que Sosie veut aussi rentrer.*

Sosie, un mot.

SOSIE.

Je sais tout ce que vous voulez.
C'est d'avoir soin de tout? Il n'est pas nécessaire
De me recommander...

SIMON, *l'interrompant.*

Non; c'est une autre affaire.

SOSIE.

Dites-moi donc en quoi mon adresse et mon soin...

SIMON, *l'interrompant.*

Je n'ai de ton adresse aucunement besoin.
Il suffit, pour servir utilement ton maître,
De ces deux qualités qu'avec toi j'ai vu naître :
C'est la fidélité, le secret.

SOSIE.

Je n'attends...

SIMON, *l'interrompant.*

Je t'ai toujours connu sage dans tous les temps.
Je t'achetai, Sosie, en l'âge le plus tendre,
Et j'eus de toi des soins qu'on ne sauroit comprendre.
J'élevai ta jeunesse, et tu connus en moi
Combien la servitude étoit douce pour toi.
Tu t'attiras d'abord toute ma confiance;
Et tu m'en témoignas tant de reconnoissance
Qu'enfin je t'affranchis, et par ta liberté
Récompensai ton zéle et ta fidélité.

SOSIE.

D'un si rare bienfait mon cœur n'a pu se taire.

SIMON.

Je le ferois encor, si j'avois à le faire.

SOSIE.

Je me tiens fort heureux, si j'ai fait, si je fais
Quelque chose qui soit au gré de vos souhaits :
Mais pourquoi, s'il vous plaît, rappeler cette histoire?
Croyez-vous que jamais j'en perde la mémoire?
Ce récit d'un bienfait que j'ai tant publié
Semble me reprocher que je l'aie oublié.

Pourquoi tant de détours? Pardonnez-moi, si j'ose...

SIMON, *l'interrompant.*

Je commencerai donc; et la première chose
Dont je veux que par moi tu sois d'abord instruit,
C'est que le bruit qui court ici n'est qu'un faux bruit :
Ces noces, ce festin, véritables chimères,
Dont les préparatifs ne sont qu'imaginaires.

SOSIE.

Pourquoi donc?... Excusez ma curiosité.

SIMON.

Suis-moi, tu perceras dans cette obscurité.
Quand je t'aurai fait voir mon dessein, ma conduite,
En quoi tu me seras utile dans la suite,
D'un stratagème adroit tu connoîtras le fruit :
Tu connoîtras mon fils, ses mœurs; et ce qui suit
Te va donner du fait entière connoissance.
Mais sur-tout ne perds pas la moindre circonstance.
Mon fils donc, qui pour lors avoit près de vingt ans,
Plus libre, commençoit à voir les jeunes gens.
Je passe son enfance, où retenu, peut-être,
Par le respect d'un père et la crainte d'un maître,
L'on n'a pu discerner ses inclinations.

SOSIE.

C'est bien dit.

SIMON.

Je bannis toutes préventions.
Ce temps où ses pareils ont pour l'académie,
Pour la chasse, le jeu, les bals, la comédie,
De ces empressements qu'on ne peut exprimer,
Ne fit rien voir en lui que l'on dût réprimer.

Il prenoit ces plaisirs avec poids et mesure.
Je m'en applaudissois.

SOSIE.

Non à tort, je vous jure,
Ce proverbe, monsieur, sera de tous les temps:
« Rien de trop. » Il instruit les petits et les grands.

SIMON.

De la sorte il passoit cet âge difficile,
Ne préférant jamais l'agréable à l'utile.
A servir ses amis il s'offroit de grand cœur,
Pourvu qu'il crût pouvoir le faire avec honneur.
Il avoit à leur plaire une douce habitude:
Aussi de ses desirs ils faisoient leur étude.
Ainsi donc, sans envie, il attiroit à lui
La jeunesse sensée, et si rare aujourd'hui.

SOSIE.

On appelle cela marcher avec sagesse.
A son âge savoir que la vérité blesse,
Et que la complaisance attire des amis,
C'est d'un excellent père être le digne fils.

SIMON.

Environ vers ce temps une femme andrienne
Vint prendre une maison assez près de la mienne.
Sans parents, sans amis, peu riche; c'est ainsi
Qu'elle partit d'Andros pour s'établir ici.
Elle étoit encor jeune et passablement belle.

SOSIE.

L'Andrienne commence à me mettre en cervelle.

SIMON.

Vivant pour lors sans bien et sans ambition,

Coudre et filer faisoit son occupation.
Le travail de ses mains, de son fil, de sa laine,
A ses besoins pressants ne suffisoit qu'à peine.
On publioit par-tout sa vertu, sa pudeur :
Tout ce qu'on m'en disoit me perçoit jusqu'au cœur;
Et je cherchois déja comment je pourrois faire
Pour soulager, sous main, l'excès de sa misère.
Mais sitôt qu'à ses yeux brillèrent les amants,
Elle ne garda plus tant de ménagements.
Comme l'esprit, toujours ennemi de la peine,
Se porte du travail où le plaisir le mène,
Elle donna chez elle à jouer nuit et jour.
Parmi les jeunes gens qui lui faisoient la cour,
Ceux qui pour la servir montroient le plus de zèle
Obligèrent mon fils à l'aller voir chez elle.
Sitôt que je le sus, en moi-même je dis :
Pour le coup, c'en est fait; on le tient, il est pris.
J'attendois le matin leurs valets au passage,
Qui, tour-à-tour, rôdoient dans tout le voisinage.
J'en appelois quelqu'un. Je lui disois : Mon fils,
Nomme-moi tous les gens qui sont avec Chrysis.
Chrysis est proprement le nom de l'héroïne.

SOSIE.

Ah ! je n'entends que trop ! je fais plus, je devine.

SIMON.

Je ne me souviens plus moi-même où j'en étois.

SOSIE.

Vous appeliez...

SIMON, *l'interrompant.*

J'y suis. Je priois, promettois.

Phèdre, me disoit l'un, Nicérate, Clinie,
Ces jeunes gens, tous trois, l'aimoient plus que leur vie.
Et Pamphile? Pamphile, assis près d'un grand feu,
Par complaisance attend qu'on ait fini le jeu.
Je m'en réjouissois. Les jours suivants sans cesse
Je revenois vers eux et leur faisois largesse,
Pour savoir comme en tout mon fils se conduisoit.
Je n'eusse osé penser le bien qu'on m'en disoit.
Plusieurs fois, éprouvé de la même manière,
Je crus pouvoir en lui prendre assurance entière;
Car celui qui s'expose et qui revient vainqueur
Gagne la confiance et s'attire le cœur.
D'ailleurs, de tous côtés, je dis le plus farouche,
N'osoit sans le louer même en ouvrir la bouche:
D'une commune voix j'entendois mes amis
Qui me félicitoient d'avoir un si bon fils.
Que te dirois-je enfin? Chrémès, rempli de zèle,
Me vient offrir sa fille et son bien avec elle;
Pour épouser mon fils, au moins, cela s'entend.
J'approuve, je promets, et ce jour-ci se prend.

SOSIE.

A leur bonheur commun quel obstacle s'oppose?

SIMON.

Patience: un moment t'instruira de la chose.
Lorsque Chrémès et moi nous mettions tout d'accord,
De Chrysis, tout-à-coup, nous apprenons la mort.

SOSIE.

Où qu'elle soit, monsieur, pour dieu, qu'elle s'y tienne!
Je n'ai jamais rien craint tant que cette Andrienne.

SIMON.

Mon fils, qui la plaignoit dans son malheureux sort,
Ne l'abandonnoit pas, même depuis sa mort;
Et tout se disposoit pour la cérémonie
De ces tristes devoirs qu'on rend après la vie.
Plus attentif alors, je l'examinois mieux.
J'aperçus qu'il tomboit des larmes de ses yeux.
Je trouvois cela bon, et disois en mon ame :
Il pleure, et ne connoît qu'à peine cette femme;
S'il l'aimoit, qu'eût-il fait en un pareil malheur?
Et si je mourois, moi, que feroit sa douleur?
Je prenois tout cela pour la marque infaillible
De la bonté d'un cœur délicat et sensible.
Mais, pour trancher enfin d'inutiles discours,
On emporte le corps : il y vole, j'y cours.
Je me mets dans la foule, et le tout pour lui plaire.
Je ne soupçonnois rien encor dans cette affaire.

SOSIE.

Comment! que dites-vous?

SIMON.

Attends; tu le sauras.
Nous allions, nous suivions, nous marchions pas à pas.
Plusieurs femmes pleuroient, mais sur-tout une blonde
Me parut...

SOSIE, *l'interrompant.*

Belle?... Hein?

SIMON.

La plus belle du monde,
Mais dont la modestie égaloit la beauté;

Et tant de grace jointe à tant d'honnêteté
La mettoit au-dessus de tout ce qu'on admire.
Poussé par un motif que j'aurois peine à dire,
Soit qu'elle m'eût touché par son affliction,
Ou qu'elle eût sur mon cœur fait quelque impression,
Je voulus la connoître; et dans l'instant j'appelle
Doucement le valet qui marchoit après elle:
Quelle est cette beauté, mon ami, que tu suis?
Lui dis-je. Il me répond: c'est la sœur de Chrysis.
L'esprit frappé, surpris, et le cœur en alarmes,
« Ah! ah! dis-je, voici la source de ses larmes...
« Voilà donc le sujet de sa compassion! »

SOSIE.

Je crains que tout ceci n'amène rien de bon.

SIMON.

On arrive au tombeau. Là, selon la coutume,
Le corps sur le bûcher se brûle, se consume.
Cette sœur de Chrysis, dans ces tristes moments,
Faisant retentir l'air de ses gémissements,
Se jetant sur ce corps que la flamme dévore,
Pour la dernière fois veut l'embrasser encore.
Pamphile, pénétré des plus sensibles coups,
S'avance, presse, accourt, se fait jour parmi nous,
Et, de ses feux cachés découvrant le mystère,
L'arrête; et, tout rempli d'amour et de colère,
« Ma chère Glicérie, hélas! dit-il, hélas!
« Mourons ensemble, au moins!... » Elle tombe en ses bras.
Leurs yeux se rencontrant nous firent trop entendre
Qu'ils s'aimoient, dès long-temps, de l'amour le plus tendre.

SOSIE.

Que me dites-vous là?

SIMON.

Je retourne au logis,
Dans le fond de mon cœur pestant contre mon fils,
Et n'osant pourtant point lui montrer ma colère;
Car il n'eût pas manqué de me dire: « Mon père,
« Quel mal ai-je donc fait? Quel crime ai-je commis?
« J'ai donné du secours à la sœur de Chrysis;
« Dans la flamme elle tombe, et ma main l'en retire. »
Tu vois bien qu'à cela je n'aurois rien à dire.

SOSIE.

C'est savoir à propos dompter sa passion.
Le quereller après une telle action!
Après un mauvais coup que pourroit-il attendre?

SIMON.

Chrémès ne voulant plus de mon fils pour son gendre,
Vint dès le lendemain pour me le déclarer,
Ajoutant qu'on n'eût pu jamais se figurer
Que mon fils, sans égard, sans respect pour son père,
Vécût, comme il faisoit, avec cette étrangère.
Moi, de nier le fait; lui, de le soutenir.
Je m'emporte... Mais lui, ne cherchant qu'à finir,
J'eus beau lui rappeler sa promesse et la mienne,
Il me rend ma parole et retire la sienne.

SOSIE.

A Pamphile aussitôt vous fîtes la leçon?

SIMON.

La réprimande encor n'étoit pas de saison.

SOSIE.

Comment?

SIMON.

Il m'auroit dit, comme je m'imagine :
« Mon père, en attendant le choix qu'on me destine,
« Et pour lequel enfin je vois tout disposer,
« Prêt à subir le joug que l'on va m'imposer,
« Dans le reste du temps, qui ne durera guère,
« Qu'il me soit libre, au moins, de vivre à ma manière. »

SOSIE.

Quel lieu donc aurez-vous de le réprimander?

SIMON.

Le refus ou l'aveu me fera décider.
S'il recule ou s'oppose à ce feint mariage,
Tu m'entendras pour lors prendre un autre langage :
D'un ridicule amour, par lui-même éclairci,
Je lui montrerai bien si l'on doit vivre ainsi...
Mais suffit. A l'égard de ce maraud de Dave,
Qui depuis si long-temps et me joue et me brave,
Et qui, pour me tromper, fait agir cent ressorts,
Il fera pour mon fils d'inutiles efforts.
A me fourber aussi le traître veut l'instruire,
Et songe à le servir beaucoup moins qu'à me nuire.

SOSIE.

Eh! pourquoi donc cela?

SIMON.

Quoi! tu ne le sais pas?
Ah! c'est un scélérat qui ne peut faire un pas...
Mais baste!... Si j'apprends qu'en cette conjoncture
Le fourbe contre moi prenne quelque mesure,

Tu verras... Souhaitons seulement que mon fils
Soit à mes volontés aveuglément soumis,
Qu'il ne me reste plus qu'à renouer l'affaire.
Pour adoucir Chrémès je sais ce qu'il faut faire.
Ce que je veux de toi c'est de persuader
Que l'hymen de mon fils ne se peut retarder;
D'appuyer ce mensonge, et jurer sur ta tête
Que ce jour-ci, ce jour! est marqué pour la fête;
D'intimider ce Dave en cette occasion.
C'est tout ce que je veux de ton affection.

SOSIE.

Vous pouvez maintenant dormir en assurance.

SIMON.

Va, rentre.

(*Sosie rentre chez Simon.*)

SCÈNE III.

SIMON.

Que de soins, sans aucune espérance!
Après bien des tourments, pester, gronder, crier,
Pamphile ne voudra jamais se marier.
Dave m'a trop instruit; et, malgré sa contrainte,
Le trouble de ses yeux m'a découvert sa crainte,
Lorsque je témoignai... Mais voici le maraud!

SCÈNE IV.

DAVE, SIMON.

DAVE, *à part, sans voir d'abord Simon.*

On appelle cela le prendre comme il faut.
Très certain qu'à son fils on refuse une fille,
Avec beaucoup de bien, et de bonne famille,
Le bon homme fait voir un modeste maintien,
Sans en dire un seul mot, sans en témoigner rien.

SIMON, *à part.*

Il parlera, maraud! donne-toi patience :
Tu n'en seras pas mieux, ainsi que je le pense.

DAVE, *à part.*

Je vois bien ce que c'est : le bon vieillard a cru
Que sous l'espoir flatteur de cet hymen rompu,
Et nous ayant leurrés de cette fausse joie,
Nous passerions des jours filés d'or et de soie,
Sans trouble, sans chagrin, lorsqu'il viendroit, tout net,
Le contrat à la main, nous saisir au collet...
La peste, qu'il en sait!

SIMON, *à part.*

Ah! le maudit esclave!

DAVE, *à part.*

Je ne le voyois pas; c'est mon vieux maître.

SIMON.

Dave!

DAVE, *feignant de ne le pas voir.*

Qui m'appelle?

SIMON.

C'est moi.

DAVE.

Qui? c'est moi?

SIMON.

Me voici.

DAVE.

Où donc?

SIMON.

Ah! le bourreau!

DAVE.

Je ne sais.

SIMON.

C'est ici.

DAVE.

Je ne vois...

SIMON, *à part.*

Le pendard!

DAVE, *feignant de commencer à le connoître.*

Ouf!... Pardonnez, de grace!...

SIMON, *l'interrompant.*

Je t'excuse, voleur! mais reste en cette place.

DAVE.

Vous n'avez qu'à parler.

SIMON.

Hein?

DAVE.

Quoi?

SIMON.

Plaît-il?

DAVE.

Monsieur?

SIMON.

Ce qu'on dit de mon fils lui fait bien de l'honneur.

DAVE.

Que dit-on ?

SIMON.

Ce qu'on dit? Qu'une certaine femme
Allume dans son cœur une illicite flamme.
Tout le monde en murmure.

DAVE.

Ah! vraiment, c'est de quoi
Le monde se met fort en peine, que je croi!

SIMON.

Que dis-tu?

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi.

DAVE.

Rien.

SIMON.

Dans la grande jeunesse,
L'ame soumise aux sens et s'égarant sans cesse...
Brisons là; n'allons point rappeler le passé.
Mais aujourd'hui qu'il est moins jeune et plus sensé,
Dave, il faut d'autres mœurs, un autre train de vie.
Je te commande donc, ou plutôt je te prie,
Et si ce n'est assez, je te conjure, enfin,
De remettre mon fils dans un meilleur chemin

Tu m'entends? Hein?

DAVE.

Pas trop.

SIMON.

Je sais bien qu'à son âge
On n'aime pas, on craint, on fuit le mariage.

DAVE.

On le dit.

SIMON.

Et sur-tout lorsqu'un jeune imprudent
S'abandonne aux conseils d'un mauvais confident,
Il se livre à des maux qu'on ne sauroit comprendre.

DAVE.

Je commence, monsieur, à ne vous plus entendre.

SIMON.

Tu ne m'entends plus?

DAVE.

Non.

SIMON.

Attends jusqu'à la fin.

DAVE.

Je suis Dave, monsieur, et ne suis pas devin.

SIMON.

Tu veux que je sois clair et plus intelligible?

DAVE.

Oui, s'il vous plaît.

SIMON.

Je vais y faire mon possible.
Si mon fils n'est ce soir soumis à la raison,
Je te ferai demain mourir sous le bâton;

Et veux, si je l'oublie, ou si je te fais grace,
Que sans miséricorde on m'assomme à ta place.
Eh bien! de ce discours es-tu plus satisfait?

DAVE.

Celui-ci, pour le coup, me paroit clair et net.
Ce discours-ci n'est point de ces discours frivoles,
Et renferme un grand sens en très peu de paroles.

SIMON.

Tu ris; mais prends bien garde à cette affaire-ci.
Tu ne te plaindras point qu'on ne t'ait averti.
Adieu.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE V.

DAVE.

Vous l'entendez de vos propres oreilles.
Sus, Dave, il n'est pas temps de bayer aux corneilles.
Si l'esprit ne nous sert en cette occasion,
Pour mon maître, ou pour moi, je ne vois rien de bon.
Que faire? Le laisser dans ce péril extrême?
Il est mort. Le servir par quelque stratagème?
Si le vieillard le sait... Je m'y perds; et ma foi!
Je ne vois que bâtons prêts à tomber sur moi.
Quand il saura (bons dieux! quelle triste journée!)
Pamphile marié depuis plus d'une année!
Pensent-ils qu'il prendra, ce vieillard emporté,
Des contes faits en l'air pour une vérité?
Lui diront-ils qu'elle est citoyenne d'Athènes;

Et de cent visions, dont leurs têtes sont pleines,
Croiront-ils l'endormir, en lui frottant le dos?
Un vieux marchand périt proche l'île d'Andros.
Après sa mort, laissant une petite fille,
Le père de Chrysis, qui la trouva gentille,
La fit, près de Chrysis, avec soin, élever...
Imagination qu'on ne sauroit prouver!
Ce vieux marchand mourant... Contes à dormir, fable,
Qui ne me paroît pas seulement vraisemblable...
Mais pourquoi m'arrêter à tous ces vains discours?
A des maux si pressants il faut un prompt secours.
De ce vieillard fougueux pour calmer la furie,
Quoi! ne pourrions-nous pas résoudre Glicérie
A venir à ses pieds lui demander... Hélas!
Glicérie est malade, et je n'y songe pas;
Et si mal que je crains que la fin de sa vie
Ne soit le dénouement de cette tragédie...
Mais j'aperçois Misis.

SCÈNE VI.

MISIS, DAVE.

DAVE.

Eh bien! ma chère enfant,
Comment se porte-t-elle?

MISIS.

Un peu mieux maintenant.
Mais, hélas! on ne peut faire aucun fond sur elle.
Ce vieillard irrité lui trouble la cervelle :

Elle n'ignore pas qu'il peut, en un moment,
Rompre un hymen formé sans son consentement.
Malade comme elle est, languissante, abattue,
Bien plus que tout son mal, cette crainte la tue.
Elle découvre tout ce qu'on veut lui cacher.
Elle m'a fait sortir pour te venir chercher:
Tu lui feras plaisir de la voir, de lui dire...

DAVE, *l'interrompant.*

Je ne puis maintenant, Misis; je me retire:
De ma présence ailleurs on a trop de besoin.
Dis-lui qu'à la servir je donne tout mon soin;
Que de ce même pas je cours toute la ville
Pour tâcher de trouver et prévenir Pamphile.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VII.

MISIS.

A quel nouveau malheur faut-il nous préparer?
De son empressement que pourrois-je augurer?
« Dis-lui que de ce pas je cours toute la ville
« Pour tâcher de trouver et prévenir Pamphile. »
Pour prévenir Pamphile?... O ciel! est-il besoin
Que de le prévenir on prenne tant de soin?
Devroit-il être un jour, une heure, un moment même,
Sans venir l'assurer de son amour extrême?
Que laisse-t-il penser? quel funeste embarras!...
Dieux tout-puissants, grands dieux! ne l'abandonnez pas!..

(*apercevant Pamphile.*)

Juste ciel! quel objet se présente à ma vue?

Pamphile hors de lui!... que mon ame est émue!
Que vois-je! il lève au ciel et les mains et les yeux!...
Notre malheur, hélas! peut-il s'expliquer mieux?

SCÈNE VIII.

PAMPHILE, MISIS.

PAMPHILE, *à part, et sans voir Misis, qui se retire à l'écart.*

D'un procédé pareil un homme est-il capable?
Est-ce là comme en use un père raisonnable?

MISIS, *à part.*

Que veut dire ceci? Je tremble.

PAMPHILE, *à part.*

Ah! quelle main,
Sort cruel, choisis-tu pour me percer le sein?
Quoi! sans me pressentir sur le choix d'une femme,
Mon père croit livrer et mon cœur et mon ame?
D'abord, n'a-t-il pas dû me le communiquer?

MISIS, *à part.*

Qu'entends-je? Quelle énigme il vient de m'expliquer!

PAMPHILE, *à part.*

Chrémès donc à présent tient un autre langage?
Lui qui me refusoit sa fille en mariage,
Il prétend me la faire épouser aujourd'hui?
Oh! pour moi, je ne veux ni d'elle ni de lui.
De mes vœux, de ma foi, mon cœur n'est plus le maître:
Je serois, à la fois, ingrat, parjure, traître!...
Puis-je le concevoir?... S'il n'est aucun secours,

Ce jour fatal sera le dernier de mes jours!...
De mon cœur embrasé le feu ne peut s'éteindre...
Hélas! des malheureux je suis le plus à plaindre.
Ne pourrai-je éviter, dans mon malheureux sort,
Un hymen mille fois plus cruel que la mort?
De combien de rebuts m'ont-ils rendu la proie?
On me veut aujourd'hui, demain l'on me renvoie;
On me rappelle encor. Que dois-je soupçonner?
Il n'est que trop aisé de se l'imaginer :
Il n'a pu de sa fille autrement se défaire,
Il me la veut donner ; voilà tout le mystère.

MISIS, *à part.*

Ce discours me saisit et me perce le cœur.

PAMPHILE, *à part.*

Mais ce qui met encor le comble à ma douleur,
C'est l'air indifférent et l'abord de mon père.
Croit-il qu'un mot suffit dans une telle affaire?
Je le rencontre. A peine avoit-il pu me voir :
« Philumène est à vous, m'a-t-il dit, et ce soir... »
J'ai cru qu'il me disoit, ou qu'à l'instant je meure :
« Va, Pamphile, va-t'en te pendre tout-à-l'heure... »
Assommé de ce coup, j'ai paru comme un sot,
Sans oser devant lui prononcer un seul mot.
Si quelqu'un me demande en une telle affaire,
Averti de tout point, ce qu'il eût fallu faire;
Je ne sais: mais je sais que dans un pareil cas
J'eusse fait ce qu'il faut pour ne l'épouser pas.
Pour moi, je ne vois plus que penser ni que dire.
Je sens, de toutes parts, mon cœur que l'on déchire
La pitié, le respect, m'entraînent tour à tour;

Tantôt j'écoute un père, et tantôt mon amour.
Ce père me chérit, l'abuserai-je encore?
Faut-il abandonner la beauté que j'adore?
Hélas! que faire? hélas! de quel côté tourner?

MISIS, *à part.*

Il est temps de combattre, et non de s'étonner.
Il faut absolument qu'il parle à ma maîtresse :
Tout le veut; son repos, son honneur, sa tendresse.
Tandis que son esprit ne sait où s'incliner,
Parlons, pressons : un mot peut le déterminer.

PAMPHILE, *apercevant Misis, qui se rapproche de lui.*

Qu'entends-je!... C'est Misis.

MISIS.

Hélas! c'est elle-même.

PAMPHILE.

Que dit-elle?... Prends part à ma douleur extrême...
Que fait-elle?... Réponds.

MISIS.

Me le demandez-vous?
Du plus cruel destin elle ressent les coups.
Le bruit qui se répand d'un fatal hyménée,
Malgré tous vos serments, malgré la foi donnée...
Elle craint, en un mot, que ce funeste jour
A son fidèle cœur n'arrache votre amour.

PAMPHILE.

Ciel! puis-je le penser? quel soupçon l'a frappée?
Ah! malheureux! c'est moi qui l'aurois donc trompée?
Je l'abandonnerois, au mépris de ma foi,
Elle qui n'attend rien que du ciel et de moi?
J'exposerois ses mœurs, sa vertu non commune,

Aux bizarres rigueurs d'une injuste fortune?
Cela ne sera point.

MISIS.

Elle ne doute pas
Que, s'il dépend de vous, Pamphile... Mais, hélas!
Si l'on vous y contraint?

PAMPHILE.

Je serois assez lâche
Pour rompre, pour briser la chaîne qui m'attache?

MISIS.

Elle mérite bien que vous vous souveniez
Que les mêmes serments tous deux vous ont liés.

PAMPHILE.

Si je m'en souviendrai! qui? moi?... toute ma vie.
Ce que me dit Chrysis, parlant de Glicérie,
Occupe incessamment mon esprit et mon cœur.
Mourante, elle m'appelle; et moi, plein de douleur,
J'avance. Vous étiez dans la chambre prochaine.
Et pour lors, d'une voix qui ne sortoit qu'à peine,
Elle me dit: (Misis, j'en verse encor des pleurs!)
« Elle est jeune, elle est belle, elle est sage, et je meurs.
« Pour conserver son bien que peut-elle à cet âge?
« La beauté pour ses mœurs est un triste avantage.
« Je vous conjure donc, par sa main que je tiens,
« Par la foi, par l'honneur, par mes pleurs, par les siens,
« Par ce dernier moment qui va finir ma vie,
« De ne vous séparer jamais de Glicérie!
« Pamphile, quand j'ai cru trouver un frère en vous,
« L'aimable Glicérie y crut voir un époux;
« Et depuis tous ses soins n'ont tendu qu'à vous plaire.

« Soyez donc son tuteur, son époux, et son père.
« Du peu de bien qu'elle a daignez prendre le soin;
« Conservez-le: peut-être elle en aura besoin. »
Elle prit nos deux mains et les mit dans la sienne :
« Que dans cette union l'amour vous entretienne;
« C'est tout... » Elle expira dans le même moment...
Je l'ai promis, Misis; je tiendrai mon serment.
Je ne trahirai point la foi la plus sincère :
Je te le jure encor.

MISIS.

Pamphile, je l'espère...
Mais ne montez-vous pas, pour calmer ses ennuis?

PAMPHILE.

Je ne paroîtrai point dans le trouble où je suis...
Mais, ma chère Misis, fais en sorte, de grace,
Qu'elle ne sache rien de tout ce qui se passe.

MISIS.

J'y ferai mes efforts.

PAMPHILE

Attends, Misis... je crains...
Non, je ne la puis voir.

MISIS, *à part.*

Hélas! que je le plains.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CARIN, BYRRHIE.

CARIN.

Ai-je bien entendu? me dis-tu vrai, Byrrhie?
Le croirai-je? Pamphile aujourd'hui se marie?

BYRRHIE.

Cela n'est que trop vrai.

CARIN.

Mais de qui le sais-tu?
Dis-le-moi donc.

BYRRHIE.

De Dave, à l'instant, je l'ai su.

CARIN.

Jusqu'ici, quelque espoir, au milieu de ma crainte,
Soulageoit tous les maux dont mon ame est atteinte:
Mais enfin, interdit, languissant, abattu,
Je sens que je n'ai plus ni force ni vertu.
C'en est fait, je succombe à ma douleur mortelle.
Eh! puis-je vivre après cette affreuse nouvelle?

BYRRHIE.

Lorsqu'on ne peut, monsieur, faire ce que l'on veut

Il faudroit essayer à vouloir ce qu'on peut.

CARIN.

Que puis-je souhaiter quand je perds Philumène?

BYRRHIE.

Eh! ne feriez-vous pas, avec bien moins de peine,
Un effort pour chasser ce malheureux amour!
Que d'en parler sans cesse, et la nuit et le jour?
Sans relâche, attentif au feu qui vous dévore,
Par de pareils discours vous l'irritez encore.

CARIN.

Hélas! qu'il t'est aisé, dans un profond repos,
De vouloir apporter du remède à mes maux!

BYRRHIE.

Je vous dirai pourtant...

CARIN, *l'interrompant.*

Ah! laisse-moi, Byrrhie;
Un semblable discours me fatigue et m'ennuie.

BYRRHIE.

Vous ferez là-dessus tout ce qu'il vous plaira.

CARIN.

Pamphile de mon sort lui seul décidera.
Il faut tout employer, avant que je périsse :
Il se rendra peut-être à mes desirs propice.
Je vais lui découvrir l'excès de mes tourments;
Et s'il n'est pas touché des peines que je sens,
Pour quelque temps, au moins, j'obtiendrai qu'il diffère
Un hymen que je crains et qui me désespère.
Pendant ce temps il peut arriver... que sait-on?

BYRRHIE.

Il ne peut désormais arriver rien de bon.

CARIN, *apercevant Pamphile.*

Je vois Pamphile... O ciel, conseille-moi, Byrrhie.
L'aborderai-je, ou non ?

BYRRHIE.

Contentez votre envie.
Découvrez-lui l'état où l'amour vous a mis.
Peut-être craindra-t-il quelque chose de pis.

SCÈNE II.

PAMPHILE, CARIN, BYRRHIE.

PAMPHILE.

(*à part.*) (*à Carin.*)
Je vois Carin... Bonjour.

CARIN.

Bonjour, mon cher Pamphile.
En vos seules bontés trouverai-je un asile?
Serez-vous mon appui ? La rigueur de mon sort
A mis entre vos mains et ma vie et ma mort.

PAMPHILE.

Hélas! mon cher Carin, quel espoir est le vôtre?
Je ne puis rien pour moi; que puis-je pour un autre?
Mais de quoi s'agit-il?

CARIN.

Il sagit de savoir
Si vous vous mariez, comme on dit, dès ce soir.

PAMPHILE.

On le dit.

CARIN.

Permettez, mon cher, que je vous die

Un adieu qui sera le dernier de ma vie.

PAMPHILE.

Eh! pourquoi donc cela?

CARIN.

Je demeure interdit.
Je n'ose vous parler, et vous m'avez tout dit.
Byrrhie, instruit d'un mal, que j'ai peine à vous taire,
Vous peut de mes malheurs découvrir le mystère.

BYRRHIE, *à Pamphile.*

Oui-da, je le ferai très volontiers.

PAMPHILE.

Hé bien?

BYRRHIE.

Ne vous alarmez pas, sur-tout; c'est moins que rien.
(*montrant Carin.*)
Monsieur est amoureux, amoureux, à la rage,
De celle qu'on vous va donner en mariage.

PAMPHILE.

(*à Carin.*)
Il l'aime?... Mais, Carin, parlez-moi nettement:
Vous aime-t-elle aussi? Par quelque engagement
Pourriez-vous?... Dites-moi... Ce que je me propose...

CARIN, *l'interrompant.*

Non, je vous avouerois ingénument la chose.

PAMPHILE.

Ah! plût au ciel, Carin, que pour vous et pour moi...

CARIN, *l'interrompant.*

Je suis de vos amis, Pamphile, je le croi.
Par cette amitié donc entre nous établie,
Rompez premièrement cet hymen qu'on publie.

PAMPHILE.

Je ferai mes efforts.

CARIN.

Ou bien, si votre cœur
Dans cet engagement trouve tant de douceur...

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Quelle douceur!

CARIN.

Au moins, et pour dernière grace,
Différez d'un seul jour le coup qui me menace,
Pour me donner le temps de délivrer vos yeux
D'un ami, d'un amant, d'un rival odieux!

PAMPHILE.

Écoutez-moi, Carin. Dans le siècle où nous sommes,
Vous ne l'ignorez pas, on rencontre des hommes
Qui, parés d'un bienfait qu'ils n'ont jamais rendu,
En arrachent le fruit, qui ne leur est pas dû.
Je suis, vous le savez, d'un autre caractère :
Ainsi, pour vous parler sans feinte, sans mystère,
Cet hymen si contraire à vos plus chers desirs
Me cause maintenant de mortels déplaisirs.

CARIN.

Hélas! vous me rendez la joie et l'espérance.

PAMPHILE.

Vous pouvez maintenant agir en assurance.
Faites pour l'épouser jouer mille ressorts;
Pour ne l'épouser point je ferai mes efforts.

CARIN.

J'emploierai...

PAMPHILE, *l'interrompant, en voyant paroître Dave.*

Dave vient. C'est en lui que j'espère.
Son conseil nous sera, sans doute, nécessaire.

CARIN, *à Byrrhie.*

Toi qui cent fois par jour me mets au désespoir,
Retire-toi, va-t'en.

BYRRHIE.

Monsieur, jusqu'au revoir.

(*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

DAVE, CARIN, PAMPHILE.

DAVE.

(*à part.*) (*à Pamphile et à Carin, sans les reconnoître d'abord.*)

Bons dieux! que de plaisirs!... Eh! là, messieurs, de grace!
Je suis un peu pressé, permettez que je passe...
Pamphile n'est-il point parmi vous?... Dans son cœur
Je voudrois rétablir la paix et la douceur.
Eh! morbleu! rangez-vous... Où diantre peut-il être?

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Il me paroît content.

PAMPHILE, *bas.*

Il ne sait pas peut-être
Les troubles, les chagrins dont je me sens pressé.

DAVE, *à part.*

S'il est instruit des maux dont il est menacé!...

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Écoutez ce qu'il dit.

DAVE, *à part.*

Il court toute la ville,
Et de nous rencontrer il n'est pas bien facile...
De quel côté tourner?

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Que ne lui parlons-nous?

DAVE, *à part.*

Je vais...

PAMPHILE.

Dave!

DAVE, *reconnoissant Pamphile et Carin.*

Qui, Dave?... Ah! monsieur, c'est donc vous!...
(*à Carin.*)
Et vous aussi, Carin?... Allégresse! merveilles!
Écoutez-moi, tous deux, de toutes vos oreilles.

PAMPHILE.

Dave, je suis perdu.

DAVE.

De grace! écoutez-moi.

PAMPHILE.

Je suis mort.

DAVE.

Je sais tout.

CARIN.

Je n'ai recours qu'en toi.

DAVE.

Je suis fort bien instruit.

PAMPHILE.

Dave, l'on me marie.

DAVE.

Je le sais.

PAMPHILE.

Dès ce soir.

DAVE.

Eh ! merci de ma vie !
Un moment de repos !... Je sais vos embarras.
(*à Pamphile.*) (*à Carin.*)
Vous craignez d'épouser... vous, de n'épouser pas ?

CARIN.

C'est cela.

PAMPHILE, *à Dave.*

Tu l'as dit.

DAVE.

Oh ! cessez de vous plaindre ;
Jusques ici, tous deux, vous n'avez rien à craindre.

PAMPHILE.

Hâte-toi, tire-moi de la crainte où je suis.

DAVE.

Eh ! je le fais aussi, le plus tôt que je puis.
Vous n'épouserez point, vous dis-je, Philumène,
Et j'en ai, je vous jure, une preuve certaine.

PAMPHILE.

D'où le sais-tu ? dis-moi.

DAVE.

Je le sais, et fort bien.
Votre père tantôt, par forme d'entretien,

M'a dit : « Dave, je veux, sans tarder davantage,
« De mon fils aujourd'hui faire le mariage. »
Passons. Vieillard jasant tient discours superflus,
Dont, très heureusement, je ne me souviens plus.
Au même instant, rempli d'une douleur mortelle,
Je cours pour vous porter cette triste nouvelle.
Je vais droit à la place, où, ne vous voyant point,
Je me trouve, pour lors, affligé de tout point.
Je gagne la hauteur ; et là, tout hors d'haleine,
En cent lieux différents où mon œil se promène,
Élevé sur mes pieds, je m'aperçois fort bien
Que je découvre tout et ne discerne rien.
Je descends promptement ; je rencontre Byrrhie.
Avec empressement je le prie et reprie
De me dire en quel lieu vous êtes. Ce nigaud
Me regarde, m'écoute, et s'enfuit aussitôt.
Las, fatigué, chagrin, je pense, je repense...
« Mais pour ce mariage on fait peu de dépense, »
Dis-je alors. Là-dessus je prends quelque soupçon.
Ce bon homme me vient quereller sans raison.
Il nous forge un hymen pour nous tromper, je gage.
Ces doutes, bien fondés, rappellent mon courage.

PAMPHILE.

Eh bien ! après?

DAVE.

Après? Plus gaillard, plus dispos,
J'arrive à la maison de Chrémès aussitôt.
Je considère tout avec exactitude.
Un seul valet, sans soin et sans inquiétude,
Respiroit à la porte un précieux loisir,

Et, malgré le grand froid, ronfloit avec plaisir.
J'en tressaille.

PAMPHILE.

Poursuis.

DAVE.

Cette maison m'étonne,
D'où personne ne sort, où n'aborde personne,
Où je ne vois amis, parentes, ni parents,
Ni meubles somptueux, ni riches vêtements;
Où l'on ne parle point de musique, de danse.

PAMPHILE.

Ah! Dave.

DAVE.

Cet hymen a-t-il de l'apparence?

PAMPHILE.

Je ne sais que penser.

DAVE.

Que me dites-vous là?
C'est très certainement un conte que cela.
Je fais plus. A l'instant j'entre dans la cuisine:
Je n'y vois qu'un poulet d'assez mauvaise mine,
Un seul petit poisson, qui dans l'eau barbotoit,
Un cuisinier transi, qui dans ses mains souffloit.

CARIN.

Dave, tu me parois comme un dieu tutélaire:
Je retrouve en toi seul un protecteur, un père.

DAVE.

Eh! vous n'en êtes pas encore où vous pensez.

CARIN, *montrant Pamphile.*

Il n'épousera point Philumène?

DAVE.

Est-ce assez?
Dites-moi, s'il vous plaît, est-ce ainsi qu'on raisonne?
Parce qu'il ne l'a point, faut-il qu'il vous la donne?
Ne tardez pas, allez, employez vos amis;
Montrez-vous caressant, obligeant et soumis.

CARIN.

Va, je n'oublierai rien. Je ferois plus encore
Pour posséder un jour la beauté que j'adore.
(Il s'en va.)

SCÈNE IV.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *à part.*

Mais pourquoi donc, mon père, à ce point nous jouer?

DAVE.

Il sait bien ce qu'il fait; vous l'allez avouer.
Si Chrémès rompt des nœuds formés par votre père,
Votre père ne peut que se plaindre ou se taire.
Il sent bien qu'il eût dû vous en parler d'abord;
Il vous veut maintenant mettre dans votre tort.
Si, dans cette union feinte qu'il vous propose,
Vous ne lui paroissez soumis en toute chose,
Ah! pour lors, vous verrez de terribles éclats.

PAMPHILE.

Je me prépare à tout.

DAVE.

Ne vous y trompez pas.

C'est votre père, au moins, pensez-y mieux, Pamphile;
Et de lui résister c'est chose peu facile.
Dans de nouveaux chagrins n'allez point vous plonger.
Sur le moindre soupçon qu'il pourroit se forger,
Il vous feroit chasser brusquement Glicérie,
Vous n'en entendriez parler de votre vie.

PAMPHILE.

La chasser! juste ciel!

DAVE.

N'en doutez nullement.

PAMPHILE.

Que faut-il faire? hélas!

DAVE.

Dire, tout maintenant,
Qu'à suivre ses conseils vous n'aurez nulle peine,
Et que vous êtes prêt d'épouser Philumène.

PAMPHILE.

Hein?

DAVE.

Plaît-il?

PAMPHILE.

Je dirai...

DAVE, *l'interrompant.*

Pourquoi non?

PAMPHILE.

Que je vais...
Non, Dave, encore un coup, ne m'en parle jamais.

DAVE.

Croyez-moi.

PAMPHILE.

C'en est trop, et ce discours me lasse.

DAVE.

Mais que risquerez-vous? Écoutez-moi, de grace!

PAMPHILE.

De me voir séparer de l'objet de mes vœux,
D'épouser Philumène et vivre malheureux.

DAVE.

Cela ne sera point: soit dit sans vous déplaire,
Je vois plus clair que vous dans toute cette affaire.
Vous ne hasardez rien à vous humilier.
Votre père dira: « Je veux vous marier;
« J'ai choisi ce jour-ci pour célébrer la fête: »
Et vous lui répondrez, en inclinant la tête:
« Mon père, je ferai tout ce qu'il vous plaira. »
Fiez-vous-en à moi; ce coup l'assommera,
Et ce bon homme enfin, en intrigues fertile,
Cessera de poursuivre un dessein inutile.
Chrémès, dans son refus, plus ferme que jamais,
Vous va servir, monsieur, et selon vos souhaits.
Ainsi vous passerez, au gré de votre envie,
Sans troubles, d'heureux jours auprès de Glicérie.
Chrémès, de votre amour par mes soins informé,
Dans son juste refus se verra confirmé.
Mais ressouvenez-vous que le nœud de l'affaire
Est de paroître en tout soumis à votre père;
Et ne vous allez point encore imaginer
Qu'il ne trouvera plus de fille à vous donner.
Dans cet engagement que vous faites paroître,
Il vous la choisira vieille et laide peut-être,

Plutôt que vous laisser dans le dérèglement,
Où vous lui paroissez vivre jusqu'à présent :
Mais si vous vous montrez soumis à sa puissance,
Le bon homme, pour lors, rempli de confiance,
Nous laissera le temps de choisir, d'inventer
Quel remède à nos maux nous devons apporter.

PAMPHILE.

Dave, crois-tu cela ?

DAVE.

Si je le crois? sans doute.

PAMPHILE.

Hélas! si tu savois ce qu'un tel effort coûte!

DAVE.

Par ma foi! vous rêvez. Quoi donc! y pensez-vous?
On se moque de lui taut qu'on veut, entre nous...
Le voici... bon courage! un peu d'effronterie.
Sur-tout, ne paroissez point triste, je vous prie.

SCÈNE V.

SIMON, PAMPHILE, DAVE.

SIMON, *à part, dans le fond, sans voir d'abord son fils et Dave.*

Je reviens pour savoir quel conseil ils ont pris.

DAVE, *à part, en regardant furtivement Simon qui ne le voit pas.*

Cet homme croit trouver un rebelle en son fils,
Et médite, à part lui, quelque trait d'éloquence,
Dont nous l'allons payer autrement qu'il ne pense...

(*bas, à Pamphile.*)
Allons, songez à vous, et possédez-vous bien.

PAMPHILE, *bas.*

Je ferai de mon mieux; mais ne me dis plus rien.

DAVE, *bas.*

Si vous lui répondez, ainsi que je l'espère,
« Tout ce que vous voudrez; j'obéirai, mon père... »
Vous le verrez confus, sans pouvoir dire un mot;
Et si cela n'est pas, prenez-moi pour un sot.

SIMON, *à part, en apercevant son fils et Dave.*

Ah! les voici tous deux, et je vais les surprendre.

DAVE, *bas, à Pamphile.*

Prenez garde, il nous voit... N'importe, il faut l'attendre.

SIMON, *à Pamphile.*

Pamphile!

DAVE, *bas, à Pamphile.*

Tournez-vous, et paroissez surpris.

SCÈNE VI.

BYRRHIE, *dans le fond et sans se faire voir;* SIMON, PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *à Simon, avec un feint étonnement.*

Ah! mon père!

DAVE, *bas.*

Fort bien.

SIMON, *à Pamphile.*

C'est aujourd'hui, mon fils,
Que l'hymen se conclut, et que tout se dispose.

PAMPHILE.

Mon père, je suis prêt à terminer la chose.

BYRRHIE, *à part.*

Qu'entends-je? que dit-il?

DAVE, *bas, à Pamphile, en lui montrant Simon.*

Il demeure muet.

SIMON, *à Pamphile.*

Mon fils, de ce discours je suis fort satisfait.
Je n'attendois pas moins de votre obéissance;
L'effet n'a nullement trompé mon espérance.

DAVE, *à part.*

J'étouffe!

BYRRHIE, *à part.*

Après le tour de ces mauvais railleurs,
Mon maître peut chercher une autre femme ailleurs.

SIMON, *à Phamphile.*

Entrez; Chrémès dans peu chez moi viendra se rendre,
Et ce n'est pas à lui, mon fils, à vous attendre.

PAMPHILE.

J'y vais.

BYRRHIE, *à part.*

O temps! ô mœurs! qu'êtes-vous devenus?

SIMON, *à Pamphile.*

Allez, rentrez, vous dis-je, et ne ressortez plus.
(*Pamphile rentre chez son père, et Byrrhie s'éloigne.*)

SCÈNE VII.

SIMON, DAVE.

DAVE, *à part, et sans regarder Simon.*

Il me regarde : il croit, je gagerois ma vie,
Que je reste en ce lieu pour quelque fourberie.

SIMON, *à part.*

Si de ce scélérat, par quelque heureux moyen,
(*à Dave.*)
Je pouvois... A quoi donc s'occupe Dave?

DAVE.

A rien.

SIMON.

A rien?

DAVE.

A rien du tout, ou qu'à l'instant je meure!

SIMON.

Tu me semblois pensif, inquiet, tout-à-l'heure.

DAVE.

Moi? non.

SIMON.

Tu marmottois pourtant je ne sais quoi.

DAVE.

(*à part.*)
Quel conte!... Il ne sait plus ce qu'il dit, par ma foi!

SIMON.

Hein?

DAVE.

Plaît-il?

SIMON.

Rêves-tu?

DAVE.

Très souvent, dans les rues,
Je fais châteaux en l'air, je bâtis dans les nues;
Et rêver de la sorte est, vous le savez bien,
Rêver à peu de chose, et, pour mieux dire, à rien.

SIMON, *voyant que Dave affecte de ne le pas regarder.*

Quand je te fais l'honneur de te parler, j'enrage!
Tu devrois bien, au moins, me tourner le visage.

DAVE.

Ah! que vous voyez clair!... C'est encore un défaut
Dont je me déferai, monsieur, tout au plus tôt.

SIMON.

Ce sera fort bien fait. Une fois en ta vie...

DAVE, *l'interrompant.*

Vous voulez bien, monsieur, que je vous remercie?

SIMON.

De quoi?

DAVE.

De vos avis donnés très à propos.

SIMON.

J'y consens.

DAVE.

En effet, aller tourner le dos
Lorsque quelqu'un vous parle!

SIMON, *à part.*

Ah! quelle patience!

DAVE.

C'est choquer tout-à-fait l'exacte bienséance.

SIMON.

Auras-tu bientôt fait?

DAVE.

Une telle leçon
M'a fait ouvrir les yeux de la bonne façon.

SIMON.

Oh! tu m'avertiras quand ton oreille prête...

DAVE, *l'interrompant.*

Je m'en vais, je vois bien que je vous romps la tête.

SIMON.

Eh! non, bourreau! Viens çà, je te veux parler.

DAVE.

Bon.

SIMON.

Oui, je te veux parler. Le veux-tu bien, ou non?

DAVE.

Si j'avois cru, monsieur...

SIMON, *l'interrompant.*

Ah! bon dieu! quel martyre!

DAVE.

Que vous eussiez encor quelque chose à me dire,
Je me fusse gardé d'interrompre un instant...

SIMON, *l'interrompant.*

Eh! ne le fais-tu pas, bourreau! dans ce moment?

DAVE.

Je me tairai.

SIMON.

Voyons.

DAVE.

Je n'ouvre pas la bouche.

SIMON.

Tant mieux.

DAVE

Et me voilà, monsieur, comme une souche.

SIMON, *levant son bâton.*

Et moi, si je t'entends, je ne manquerai pas
Du bâton que voici de te casser les bras.
Or sus, puis-je espérer qu'aujourd'hui, sans contrainte,
La vérité pourra, sans recevoir d'atteinte,
Une fois seulement de ta bouche sortir ?

DAVE.

Qui voudroit devant vous s'exposer à mentir?

SIMON.

Écoute, il n'est pas bon de me faire la nique.

DAVE.

Je ne le sais que trop; qui s'y frotte s'y pique.

SIMON.

Oh bien! cela conté, comme tu me le dis,
Cet hymen ne fait-il nulle peine à mon fils ?
N'as-tu point remarqué quelque trouble en son ame,
A cause de l'amour qu'il a pour cette femme?

DAVE.

Qui, lui? Voilà, ma foi ! de plaisantes amours!
Ce trouble sera donc de trois ou quatre jours?
Puis, ne savez-vous pas qu'ils sont brouillés ensemble?

SIMON.

Brouillés ?

DAVE.

Je vous l'ai dit.

SIMON.

Non, à ce qu'il me semble.

DAVE.

Oh bien ! tout va, vous dis-je, au gré de vos souhaits.
Ils sont brouillés, brouillés, à ne se voir jamais.
Vous voyez qu'à vous plaire il fait tout son possible :
De l'état de son cœur c'est la preuve sensible.

SIMON.

Il est vrai que j'ai lieu d'en être fort content ;
Mais il m'a paru triste, embarrassé, pourtant.

DAVE.

Ma foi ! je ne puis plus le cacher davantage.
Je crois que vous verriez au travers d'un nuage.

SIMON.

Eh bien ?

DAVE.

Vous l'avez dit, il est un peu chagrin.

SIMON.

Tu vois...

DAVE, *l'interrompant.*

Peste ! je vois que vous êtes bien fin.

SIMON.

Dis-moi donc.

DAVE, *hésitant.*

Ce n'est rien... c'est une bagatelle...

SIMON.

Mais encor ?

DAVE.

Que se forge une jeune cervelle.

SIMON.

Quoi! je ne puis savoir ?

DAVE.

Il conçoit de l'ennui...
Mais ne me brouillez pas, s'il vous plaît, avec lui.

SIMON.

Il ne le saura point.

DAVE.

Il dit qu'on le marie
Sans éclat; qu'on l'expose à la plaisanterie.

SIMON.

Comment donc ?

DAVE.

« Quoi, dit-il, personne n'est commis
« Pour prier seulement nos parents, nos amis?
« Pour un fils, poursuit-il, rempli d'obéissance,
« Épargne-t-on les soins, autant que la dépense?

SIMON.

Moi?

DAVE.

Vous. Il a monté dans son appartement.
Il y croyoit trouver un riche ameublement.
Il n'a pas tort, au moins... Si j'osois...

(*Il hésite.*)

SIMON.

Je t'en prie.

DAVE.

Je vous accuserois d'un peu de ladrerie.

SIMON.

Retire-toi, maraud!

DAVE, *à part, en s'en allant.*

Il en tient.

SCÈNE VIII.

SIMON.

Sur ma foi,
Je crois que ce coquin se moque encor de moi :
Ce traître, ce pendard à toute heure m'occupe,
Eh quoi! serai-je donc incessamment sa dupe?
Si j'allois... C'est bien dit... Que sert-il de rêver?
Bon ou mauvais, n'importe, il faut tout éprouver.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SIMON.

Ah ! je puis maintenant, selon toute apparence,
D'un succès assuré concevoir l'espérance.
S'ils m'ont voulu jouer dans cette affaire-ci,
J'ai de quoi maintenant me moquer d'eux aussi.
S'ils sont de bonne foi, comme je le souhaite,
Dans deux heures, au plus, l'affaire sera faite...
(*appelant.*) (*à part.*)
Holà, Sosie, holà?... Bons dieux! que de plaisirs
De voir tout réussir au gré de ses desirs!

SCÈNE II.

SOSIE, SIMON.

SOSIE.

Que vous plaît-il, monsieur?

SIMON.

Écoute des merveilles...
(*Lui faisant regarder autour de lui si personne ne l'écoute.*)
Mais ce coquin de Dave est tout yeux, tout oreilles;

32

Prends garde.

SOSIE.

Là-dessus n'ayez aucun soupçon.
Il n'abandonne pas un instant la maison.
Tout se fait, disent-ils, au gré de leur envie:
Ils n'ont jamais été si contents de leur vie.

SIMON.

Tel qui rit le matin pleure à la fin du jour;
Et le proverbe dit que chacun a son tour.

SOSIE.

Et comment donc?

SIMON.

Je suis au comble de la joie.

SOSIE.

Quel est enfin ce bien que le ciel vous envoie?

SIMON.

Ce mariage feint, à plaisir inventé,
Ce conte...

SOSIE.

Eh bien! ce conte?

SIMON.

Est une vérité.

SOSIE.

D'un autre que de vous j'aurois peine à le croire.

SIMON.

Je te vais, en deux mots, conter toute l'histoire.
Mon fils, m'ayant promis ce que je demandois,
Et même beaucoup plus que je n'en attendois,
M'a jeté, tout d'un coup, dans quelque défiance.
J'ai prié Dave alors, avec beaucoup d'instance,

De vouloir pleinement éclaircir mes soupçons.
Le traître m'en a dit de toutes les façons,
M'a fait cent questions sur une bagatelle;
Et le chien m'a si bien démonté la cervelle,
Que dans tous ses discours je n'ai rien vu, sinon
Qu'il se moquoit de moi.

SOSIE.

Tout de bon?

SIMON.

Tout de bon.
Je chasse sur-le-champ cette maligne bête;
Tout ému que je suis, il me vient dans la tête
De voir Chrémès. Je suis ce premier mouvement;
J'arrive à sa maison dans cet empressement.
Les compliments rendus, je lui fais des caresses,
Cent protestations, mille et mille promesses.
J'ai tant prié, pressé, je m'y suis si bien pris
Que sa fille aujourd'hui doit épouser mon fils.

SOSIE.

Ah! que me dites-vous?

SIMON.

C'est la vérité pure.
Tout m'a favorisé dans cette conjoncture;
Et tu verras dans peu Chrémès venir ici
(*Voyant paroître Chrémès.*)
Pour conclure l'hymen... Justement, le voici.

SCÈNE III.

CHRÉMÈS, SIMON, SOSIE.

SIMON, *à part.*

Non, je ne me sens pas!.. O ciel! je te rends grace!..

(*à Chrémès, en l'embrassant.*)

Mon cher Chrémès, souffrez qu'encor je vous embrasse.
Allons, n'entrons-nous pas?

(*Sosie s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

Votre intérêt, le mien,
Me font vous demander un moment d'entretien.

SIMON.

Chez moi nous serons mieux.

CHRÉMÈS.

Il n'est pas nécessaire.
Un mot est bientôt dit; je ne tarderai guère.

SIMON.

Vous n'auriez pas changé de résolution?

CHRÉMÈS.

Monsieur, sur tout ceci j'ai fait réflexion.
De vos empressements je n'ai pu me défendre :
J'ai donné ma parole, et je viens la reprendre.

SIMON.

Pour la seconde fois, Chrémès, y pensez-vous?

CHRÉMÈS.

Pour la centième fois; car enfin, entre nous,
A votre fils plongé dans le libertinage
Irois-je ainsi donner ma fille en mariage?
C'est se moquer, tout franc; et vous n'y songez pas
De me pousser vous-même à faire un mauvais pas.
Croyez d'ailleurs, Simon, que cet effort me coûte.

SIMON.

Ah! de grace! un moment.

CHRÉMÈS.

Parlez, je vous écoute.

SIMON.

Chrémès, par tous les dieux, j'ose vous conjurer,
Par l'amitié qu'en nous rien ne peut altérer,
Qui dès nos jeunes ans a commencé de naître,
Que l'âge et la raison ont formée et vu croître,
Par cette fille unique en qui vous vous plaisez,
Par mon fils, du salut duquel vous disposez,
D'accomplir cet hymen sans tarder davantage!
C'est de notre amitié le plus sûr témoignage.

CHRÉMÈS.

Ah! Simon, cachez-moi toute votre douleur:
Ce discours me saisit et me perce le cœur.
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre.
Du moins, à votre tour, daignez aussi m'entendre.
Voyons : si cet hymen leur est avantageux,
J'y consens; à l'instant marions-les tous deux.
Mais quoi! si cet hymen, que votre cœur souhaite,

Dans des gouffres de maux l'un et l'autre les jette,
Nous devons regarder la chose de plus près,
Et prendre de tous deux les communs intérêts.
Pensons donc, pour le bien et de l'un et de l'autre,
Que Pamphile est mon fils, que ma fille est la vôtre.

SIMON.

Et je le fais aussi; je ne regarde qu'eux :
Leur bonheur est très sûr, leur malheur est douteux.
A conclure aujourd'hui, Chrémès, tout nous convie.

CHRÉMÈS.

Comment?

SIMON.

Il ne voit plus...

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

Hé! qui donc?

SIMON.

Glicérie.

CHRÉMÈS.

J'entends.

SIMON.

Ils sont brouillés, mais comptez là-dessus,
Si brouillés que je crois qu'il n'y songera plus.

CHRÉMÈS.

Fable!

SIMON.

Rien n'est plus vrai; Chrémès, je vous le jure.

CHRÉMÈS.

Ne nous arrêtons point à cette conjecture.
Simon, nous le savons, et depuis plus d'un jour,
Les piques des amants renouvellent l'amour.

SIMON.

Chrémès, n'attendons pas que cet amour renaisse,
Et profitons d'un temps qu'un bon destin nous laisse.
N'exposons plus mon fils aux charmes séducteurs,
Aux larmes, aux transports, à ces feintes douleurs,
Dont se sert avec fruit une coquette habile:
Prévenons ce malheur en mariant Pamphile.
De Philumène alors mon fils étant l'époux
Prendra des sentiments dignes d'elle et de vous.

CHRÉMÈS.

Votre amour aveuglé vous flatte et vous abuse.
Nous accordera-t-il un bien qu'il vous refuse?
Ne nous amusons point d'un ridicule espoir.

SIMON.

Sans l'avoir éprouvé, pouvez-vous le savoir?

CHRÉMÈS.

En vérité, Simon, l'épreuve est dangereuse!

SIMON.

Çà, je le veux, prenons que la chose est douteuse.
S'il arrivoit pourtant, ce que je ne crains pas,
Quelque désordre: eh bien! sans faire de fracas
Nous les séparerions. Regardez, je vous prie;
Voilà le plus grand mal. Mais, s'il change de vie,
Considérez les biens que vous nous donnerez:
D'abord notre amitié, que vous conserverez;
En second lieu, le fils que vous rendez au père;
Pour vous un gendre acquis et soigneux de vous plaire;
A Philumène enfin un époux vertueux.

CHRÉMÈS.

Oh bien! soit: que l'hymen les unisse tous deux.

SIMON.

Ah! c'est avec raison, Chrémès, que je vous aime,
Je vous le dis sans fard, à l'égal de moi-même.

CHRÉMÈS.

Je vous suis obligé. Qui vous a donc appris
Que l'Andrienne enfin ne voit plus votre fils?

SIMON.

Vous me feriez grand tort, mon cher Chrémès, de croire
Que je voulusse ici vous forger une histoire.
C'est Dave, à qui mon fils ne cache jamais rien,
Qui me l'a dit tantôt par forme d'entretien.
C'est de lui que je sais, comme chose certaine,
Le desir qu'a mon fils d'épouser Philumène.
Je m'en vais l'appeler. Cachez-vous dans ce coin;
De tout ce qu'il dira vous serez le témoin.

CHRÉMÈS.

Je fais ce qu'il vous plaît.

SIMON, *apercevant Dave.*

Ah! le voilà lui-même.

(*Chrémès se cache dans un coin.*)

SCÈNE V.

DAVE, SIMON; CHRÉMÈS, *caché dans un coin du théâtre.*

DAVE, *à Simon.*

Pourquoi nous laissez-vous dans cette peine extrême?
Il se fait déja tard. C'est se moquer, aussi!
L'épouse ne vient point, et devroit être ici.

Nous sommes de la voir dans une impatience...

SIMON, *l'interrompant.*

Va, Dave, elle y sera plus tôt que l'on ne pense.

DAVE.

Elle n'y peut venir assez tôt.

SIMON.

Je le croi.

Et Pamphile?

DAVE.

Il l'attend plus ardemment que moi.

SIMON, *toussant.*

Hem, hem, hem!

DAVE.

Vous toussez?

SIMON.

Ce n'est rien.

DAVE.

Je l'espère.

Tous ces petits enfants, dont vous serez grand-père,
Auront besoin de vous. Cela donne à rêver;
Et pour eux et pour nous il faut vous conserver.

SIMON.

Que fait mon fils?

DAVE.

Il court, il arrange, il ordonne,
Et se donne, ma foi, plus de soin que personne.

SIMON.

Mais encor, que dit-il?

DAVE.

Oh! vraiment, ce qu'il dit?...

Je crois qu'à tous moments il va perdre l'esprit.

SIMON.

Eh! comment donc cela?

DAVE.

Son ame impatiente
Ne sauroit supporter une si longue attente.

SIMON, *toussant encore.*

Hem, hem!

DAVE.

Mais cependant ce rhume est obstiné.

SIMON.

Un peu de mouvement que je me suis donné...
Laissons... Il parle donc souvent de Philumène?

DAVE.

C'est son petit bouchon, sa princesse, sa reine.

SIMON.

Cela me fait plaisir.

DAVE, *riant.*

Et le pauvre garçon
A déja composé pour elle une chanson.

SIMON.

Je pense que tu ris?

DAVE.

Il faut bien que je rie;
Je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie.

SIMON.

Dave, il faut maintenant t'avouer mon secret.
J'avois toujours de toi craint quelque mauvais trait,
Et l'amour de mon fils avec cette étrangère
Me rendoit défiant; je ne puis plus le taire.

DAVE.

Moi, vous tromper? Bons dieux! que me dites-vous là?
Je ne suis vraiment pas capable de cela.

SIMON.

Je l'ai cru. Maintenant que ton zèle m'impose,
Je te vais découvrir ingénument la chose.

DAVE.

Quoi donc?

SIMON.

Tu le sauras, car je me fie à toi.

DAVE.

J'aimerois mieux cent fois...

SIMON, *l'interrompant.*

C'est assez, je te croi.
L'hymen en question ne se devoit point faire.

DAVE.

Comment?

SIMON.

Pour vous tromper j'ai fait tout ce mystère.

DAVE.

Que me dites-vous là?

SIMON.

Que la chose est ainsi.

DAVE.

Non, je n'eusse jamais deviné celui-ci...
Ah! que vous en savez!

CHRÉMÈS, *à Simon, en sortant du lieu où il étoit caché.*

C'est trop long-temps attendre,

Et j'en sais beaucoup plus qu'il n'en falloit entendre,
Je vais chercher ma fille, et l'amener chez vous.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

SIMON, DAVE.

SIMON.

Tu comprends bien?

DAVE, *à part.*

Ah ciel! où nous fourrerons-nous?

SIMON.

Et, sans te fatiguer d'inutile redite,
Tu vois de tout ceci la naissance et la suite.

DAVE.

Il ne m'échappe rien, monsieur, je comprends tout.

SIMON.

Je te le veux conter de l'un à l'autre bout.

DAVE.

Ne vous fatiguez point.

SIMON.

Je veux...

DAVE, *l'interrompant.*

Je vous en prie.

SIMON.

Mais, du moins, il faut bien que je te remercie.
Ce mariage enfin, dont je me sais bon gré,
C'est toi, Dave, c'est toi qui me l'as procuré.

DAVE, *à part.*

Ah ! je suis mort !

SIMON.

Plaît-il ?

DAVE.

Fort bien ! le mieux du monde !

SIMON.

Et je m'en souviendrai.

DAVE, *à part.*

Que le ciel te confonde !

SIMON.

Que murmures-tu là tout bas entre tes dents ?

DAVE.

Il m'a pris tout d'un coup des éblouissements.

SIMON.

Cela se passera. Désormais fais en sorte
Que mon fils dans l'hymen sagement se comporte.

DAVE.

Allez, vous n'en aurez que du contentement.

SIMON.

Dave, mieux que jamais tu le peux maintenant.
L'Andrienne et Pamphile étant brouillés ensemble,
C'est pour ce mariage un grand bien, ce me semble ?

DAVE.

Reposez-vous sur moi, puisque je vous le dis.

SIMON.

N'est-il pas à présent ?...

DAVE, *l'interrompant.*

Il est dans le logis.

SIMON.

Je m'en vais le trouver : cette affaire le touche;
Il faut de tout ceci l'instruire par ma bouche.
(*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE VII.

DAVE.

Où suis-je? où vais-je?... Hélas! quel destin est le mien?
Je ne me connois plus, et je suis moins que rien.
Ne pourrai-je obtenir, par grace singulière,
Qu'on me jette dans l'eau, la tête la première?
Je l'entreprendrois bien; mais, malheureux en tout,
J'y ferois mes efforts sans en venir à bout.
Quelque mauvais démon, par quelque diablerie,
Me retiendroit en l'air pour conserver ma vie.
Que deviendrai-je donc?... Je suis bien avancé!
J'ai tout perdu, brouillé; j'ai tout bouleversé.
Sans en tirer de fruit, j'ai trompé mon vieux maître.
Dans ces noces enfin, qui ne devoient point être,
Misérable! j'embarque et j'engage son fils,
Malgré tous ses conseils, que je n'ai point suivis...
Si je puis revenir du danger qui me presse,
Je fais vœu désormais à la sainte paresse
De chercher le repos et la tranquillité
Au fond de la mollesse et de l'oisiveté.
Pour lors je passerai, sans trouble, sans affaire,
La nuit à bien dormir, le jour à ne rien faire.

Finesse, ruse, fourbe, adresse, activité,
Tant de soins, tant de pas, que m'ont-ils rapporté?
Si j'eusse demeuré dans une paix profonde,
Maintenant nous serions les plus heureux du monde...
Ah! je le vois... grands dieux! c'en est fait, et je crois
Qu'il me va voir ici pour la dernière fois.

SCÈNE VIII.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *à part, sans voir d'abord Dave.*

Où trouverai-je donc ce scelérat, ce traître?

DAVE, *à part.*

Je me meurs!

PAMPHILE, *à part.*

A mes yeux osera-t-il paroître?
Des rigueurs du destin je n'ose murmurer ;
Des conseils d'un maraud que pouvois-je espérer?
Mais il partagera le tourment que j'endure.

DAVE, *à part.*

Si je puis échapper d'une telle aventure,
Je ne dois désormais plus craindre pour mes jours.

PAMPHILE, *à part.*

Que dirai-je à mon père?... Il n'est plus de secours.
Moi qui lui paroissois rempli d'obéissance,
De changer à ses yeux aurai-je l'insolence?
Que faire?... Je ne sais.

DAVE, *à part.*

Ni moi, de par les dieux!...

Et cependant en vain j'y rêve de mon mieux.

PAMPHILE, *apercevant Dave.*

Ah! c'est vous?

DAVE, *à part.*

Il me voit.

PAMPHILE.

Effronté! misérable!
Eh bien! où me réduit ton conseil détestable?
Dans quel abyme affreux...

DAVE, *l'interrompant.*

Je vous en tirerai.

PAMPHILE.

Tu m'en retireras?

DAVE.

Ou bien j'y périrai.

PAMPHILE.

Oui, comme tu l'as fait, double chien! tout-à-l'heure.

DAVE.

Non, je m'y prendrai mieux, Pamphile, que je meure!

PAMPHILE.

Quoi donc! je me fierois encore à toi, bourreau!
A toi qui m'as tendu cet horrible panneau?
Ne t'avois-je pas dit qu'il valoit mieux se taire?

DAVE.

Oui, vous me l'aviez dit.

PAMPHILE.

Que te faut-il donc faire?

DAVE.

Me pendre. Mais, avant cette exécution,

Donnez-moi quelque temps pour la réflexion :
Il ne faut qu'un moment pour nous tirer d'affaire.

PAMPHILE.

Non, je n'entends plus rien qui ne me désespère.
Infame! tu peux bien t'apprêter à mourir;
Mais je veux y rêver pour te faire souffrir.

SCÈNE IX.

CARIN, PAMPHILE, DAVE.

CARIN, *à Pamphile.*

Ose-t-on le penser? oseroit-on le croire?
Peut-on exécuter une action si noire?

PAMPHILE, *montrant Dave.*

Je suis au désespoir, Carin : ce malheureux,
En voulant nous servir, nous a perdus tous deux.

CARIN.

En voulant nous servir? Le prétexte est honnête!

PAMPHILE.

Comment?

CARIN.

A ces discours croit-on que je m'arrête?

PAMPHILE.

Que veut dire ceci?

CARIN.

Mon malheureux amour
A fait un changement bien cruel en un jour.
Vous abandonnez donc cette pauvre Andrienne?

Hélas! je vous croyois l'ame comme la mienne.

PAMPHILE.

Cela n'est point ainsi, vous dis-je; croyez-moi.

CARIN.

Le plaisir n'étoit pas assez grand, je le voi,
Si vous ne me flattiez d'une fausse espérance.
Épousez Philumène.

PAMPHILE.

Une vaine apparence
(*montrant Dave.*)
Vous abuse, Carin... Vous ne comprenez pas
Que c'est ce malheureux qui fait notre embarras.
Il devient mon bourreau. Mes intérêts, les vôtres...

CARIN, *l'interrompant.*

Vous traite-t-il plus mal que vous traitez les autres?

PAMPHILE.

Si vous me connoissiez, ou l'amour que je sens,
Je vous verrois bientôt changer de sentiments.

CARIN.

Ah! je vois ce que c'est: malgré l'ordre d'un père,
Malgré tous ses discours et toute sa colère,
Il n'a pu vous contraindre enfin à l'épouser?

PAMPHILE.

Écoutez; un moment va vous désabuser:
On ne me forçoit point de prendre Philumène.

CARIN.

Et vous la prenez donc pour jouir de ma peine?

PAMPHILE.

Attendez.

CARIN.

Mais enfin l'épousez-vous, ou non?

PAMPHILE.

(*montrant Dave.*)

Vous me faites mourir!... Ce méchant, ce fripon
M'a tant prié, pressé d'aller dire à mon père
Qu'en tout absolument je voulois lui complaire,
Qu'il a fallu céder, après un long débat.

CARIN.

Qui vous l'a conseillé?

PAMPHILE, *montrant Dave.*

Ce chien, ce scélérat!

CARIN.

Dave?

PAMPHILE.

Dave a tout fait.

CARIN.

Eh! pourquoi?

PAMPHILE.

Je l'ignore.

CARIN, *à Dave.*

Dave, as-tu fait cela?

DAVE.

Je l'ai fait.

CARIN.

Ciel! encore?

(*montrant Pamphile.*)

Eh quoi! le plus mortel de tous ses ennemis
Pouvoit-il inventer quelque chose de pis?

DAVE.

Je me suis abusé, monsieur, je vous l'avoue:
Ainsi de nos projets la fortune se joue.
Je ne suis pourtant point tout-à-fait abattu.
Laissez-moi respirer.

PAMPHILE.

Eh bien! que feras-tu?
Parle vite; il est temps.

DAVE.

Ce que je me propose
Pourroit déja donner un grand branle à la chose.

PAMPHILE.

Enfin nous diras-tu?...

DAVE, *l'interrompant.*

Je n'ai pas commencé.
Il faut me pardonner d'abord tout le passé.

CARIN.

Soit.

PAMPHILE.

Ah! si je remets en ses mains ma fortune,
Je serai marié quatre fois au lieu d'une.

DAVE, *après avoir un peu rêvé.*

Je le tiens... C'en est fait, nous serons tous contents.
Vous entendrez parler de moi dans peu de temps.

PAMPHILE.

Quoi! nous ne saurons point?...

DAVE, *l'interrompant.*

Allez, laissez-moi faire.
Je veux avoir, moi seul, l'honneur de cette affaire.

Si je ne réussis selon votre desir,
Vous me pendrez après selon votre loisir.

PAMPHILE.

Remets-nous dans l'état où nous étions.

DAVE.

J'enrage!
Allez, je vous réponds d'en faire davantage.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MISIS.

Ah ciel! qui vit jamais un tel empressement?
« Allez, soyez ici dans le même moment.
« Marchez, courez, volez; faites toute la ville,
« Et ne revenez pas sans amener Pamphile... »
Cet ordre me paroît très facile à donner;
Mais pour l'exécuter de quel côté tourner?...
(*voyant paroître Dave.*)
Dave vient à propos : il nous dira peut-être
Ce que dit, ce que fait, où se cache son maître.

SCÈNE II.

DAVE, MISIS.

MISIS.

Pamphile veut-il donc la mettre au désespoir?
Peut-elle, sans mourir, être un jour sans le voir?

DAVE.

Misis, ma chère enfant, en un mot, comme en mille,

C'en est fait, pour le coup, il n'est plus de Pamphile.

MISIS.

Qu'est-il donc arrivé ?

DAVE.

C'est un traître, un ingrat,
Un imposteur, un fourbe, un lâche, un scélérat.

MISIS.

Abandonneroit-il la pauvre Glicérie?

DAVE.

Il l'abandonne.

MISIS.

Ah ciel!

DAVE.

Ce soir on le marie.

MISIS.

Glicérie en mourra.

DAVE.

Moi, j'en suis presque mort.

MISIS.

Quoi donc! y consent-il?

DAVE.

Il y consent très fort.

MISIS.

Dave, tu t'es trompé; cela n'est pas croyable.

DAVE.

Je ne t'ai jamais dit rien de plus véritable.

MISIS.

Et les dieux permettront qu'une telle action?...

DAVE, *l'interrompant.*

Eh! ce n'est pas cela dont il est question.

MISIS.

Pour le punir est-il une assez rude peine?

DAVE.

Non.

MISIS.

Il aura le front d'épouser Philumène?

DAVE.

Oui.

MISIS.

Qu'as-tu dit enfin, qu'as-tu fait là-dessus?

DAVE, *hésitant.*

J'ai dit... J'ai fait...

MISIS.

Eh bien?

DAVE.

Cent discours superflus.

MISIS.

Et que te répond-il?

DAVE.

Planté comme une idole,
Il n'ose proférer une seule parole.

MISIS.

Il ne te parle point?

DAVE.

Il est comme un benêt,
Et m'entend sans souffler dire ce qu'il me plaît.

MISIS.

Pas un mot?

DAVE.

Pas un mot.

MISIS, *voulant l'emmener.*

Allons voir Glicérie.

DAVE, *la retenant.*

Ma chère enfant, Simon n'entend point raillerie.
Je n'en ai que trop fait; je viens vous avertir...
Bon dieu! si de chez vous on me voyoit sortir...

MISIS, *l'interrompant.*

Eh! tu me parles bien au milieu de la rue?

DAVE.

Je puis dire que c'est une chose imprévue.

MISIS, *en s'en allant.*

Ne t'écarte donc pas; je reviens.

DAVE.

Je t'attends.

SCÈNE III.

CRITON, DAVE.

CRITON, *à part.*

Perdrai-je à la chercher bien des pas et du temps?

DAVE, *à part, en apercevant Criton.*

Voici quelque étranger.

CRITON, *à part.*

Oui, c'est dans cette place.

DAVE, *à part.*

A qui donc en veut-il?

CRITON.

Me ferez-vous la grace
De vouloir, s'il vous plaît, m'enseigner le logis

De Glicérie, ou bien de la sœur de Chrysis?

DAVE, *lui montrant la maison où demeure Glicérie.*

Vous voilà maintenant, monsieur, devant sa porte.
Pour Chrysis, vous savez...

CRITON, *l'interrompant.*

Oui, je sais qu'elle est morte.
Vous la connoissiez donc?

DAVE.

Si je la connoissois?
J'étois son serviteur, monsieur, et l'honorois
Comme elle méritoit.

CRITON.

Elle étoit Andrienne.

DAVE.

Je le sais.

CRITON.

Et, de plus, ma cousine germaine;
Et je viens, tout exprès, prendre possession
De ce qui m'appartient de sa succession :
Car j'ai lieu d'espérer que déjà Glicérie,
Rendue heureusement au sein de sa patrie,
A recouvré son bien et ses parents aussi.

DAVE.

Elle est comme elle étoit en arrivant ici,
Sans parents et sans bien, monsieur, je vous le jure.

CRITON.

Ah! que j'en suis fâché!... La pauvre créature!...
Si j'eusse su cela, loin de partir d'Andros,
J'y serois demeuré, chez moi, bien en repos.
Tout le monde la croit la sœur de ma parente;

Sous ce titre elle a pris et le fonds et la rente.
Étranger, moi, que j'aille intenter un procès?
Je n'en dois espérer qu'un malheureux succès.
Glicérie est fort jeune; elle doit être belle:
Tous ses amants iront solliciter pour elle.
Ils diront que je suis un fourbe, un affronteur,
Qui, n'ayant aucun bien, vient usurper le leur.
Quand toutes ces raisons ne seroient pas valables,
Ne doit-on pas toujours aider les misérables?

DAVE.

Oh! par ma foi! monsieur, dont j'ignore le nom...

CRITON, *l'interrompant.*

Eh bien! mon cher enfant, on m'appelle Criton.

DAVE.

Monsieur Criton, donc, soit; un aussi galant homme
Ne se trouveroit pas d'Athènes jusqu'à Rome.

CRITON.

Je vous suis obligé de ces bons sentiments.

DAVE.

Ce ne sont point ici de mauvais compliments.

CRITON.

Vous m'avez bien instruit: je vous en remercie;
Et dans un autre esprit je vais voir Glicérie.

DAVE, *voyant paroître Glicérie.*

Eh! la voilà qui sort, la pauvre femme!

CRITON.

Hélas!

SCÈNE IV.

GLICÉRIE, MISIS, ARQUILLIS, CRITON, DAVE.

GLICÉRIE, *à part, en reconnoissant Criton, avec étonnement, et lui tendant les bras.*
O ciel! je vois Criton!

DAVE, *à Criton.*
Elle vous tend les bras.

CRITON, *à Glicérie.*
C'est vous, ma chère enfant?

GLICÉRIE, *pleurant.*
C'est cette infortunée
Aux rigueurs des destins toujours abandonnée.

CRITON.
Ah! que le ciel ici me conduit à propos!
Allons, ne tardons point, retournons voir Andros.
Tous mes enfants sont morts; je n'ai plus de famille:
Venez, vous y serez comme ma propre fille...
Quel pitoyable état! Les yeux baignés de pleurs,
Languissante, abattue.

GLICÉRIE.
Ah! Criton, je me meurs!

CRITON.
Pourquoi vous levez-vous?

GLICÉRIE.
Une importante affaire
M'oblige de sortir... Je ne tarderai guère...

(*à Arquillis, en lui montrant Criton.*)
Conduisez-le, Arquillis, dans mon appartement...
(*à Criton.*)
Reposez-vous; je suis à vous dans un moment.

CRITON.

Qu'un destin plus heureux vous guide et vous conduise,
Et qu'en tous vos desseins le ciel vous favorise!
(*Criton entre dans la maison de Glicérie, avec Arquillis.*)

SCÈNE V.

GLICÉRIE, DAVE, MISIS.

GLICÉRIE, *à Dave.*

Dave, tu vois l'état où Chrysis me réduit.
De ce beau mariage enfin voilà le fruit!
Carin n'est que trop vrai, Pamphile m'abandonne.

DAVE.

Je ne le comprends pas.

GLICÉRIE.

Et, pour moi, je m'étonne,
Vu le peu que je vaux, que mes foibles appas
Aient pu le retenir si long-temps dans mes bras.
Son amour fut l'effet d'un aveugle caprice;
A mon peu de mérite il a rendu justice.
Sans parents, sans amis, sans naissance, sans bien,
Je n'ai pas dû prétendre un cœur comme le sien.
Fuyons l'éclat; sans bruit, rompons ce mariage...
A des égards, au moins, ma tendresse l'engage.
En tout soumise aux lois qu'il voudra m'imposer...

DAVE, *l'interrompant.*

A ces visions-là faut-il vous amuser?
Oui-dà, dans un roman ce discours, avec grace,
Ingénieusement pourroit trouver sa place;
Mais les contes en l'air ne sont plus de saison :
Il faut parler, madame, et sur un autre ton.

MISIS, *à Glicérie.*

Ne vous abusez plus, laissez-là ces chimères,
Et sérieusement pensez à vos affaires.

GLICÉRIE.

Je ne puis plus long-temps supporter mon ennui.
Le ciel me rend Criton, et je pars avec lui.
Il faut, loin de ces lieux, chercher une retraite,
Et pleurer à loisir la faute que j'ai faite.

DAVE.

Prête à perdre l'époux qu'on veut vous arracher
Quoi! vous ne ferez pas un pas pour l'empêcher!

MISIS, *à Glicérie.*

Avant que de quitter ces objets de colère,
Il nous reste en ces lieux bien des choses à faire.

GLICÉRIE.

Hélas! que puis-je encor?

DAVE.

Vous taire, m'écouter,
Recevoir mes conseils, et les exécuter.

MISIS, *à Glicérie.*

Employer hardiment et l'honnête et l'utile,
Afin de conserver votre honneur et Pamphile.

GLICÉRIE.

Hélas! après des soins inutilement pris,

Je ne remporterai que honte et que mépris.

MISIS.

Si rien ne réussit, si tout nous désespère,
Nous ferons enrager le père, le beau-père,
La bru, le gendre encore; et, sans autre façon,
Il faut les aller tous brûler dans leur maison.
Allez, de ce projet laissez-moi la conduite.
Songeons à nous venger; nous partirons ensuite.

GLICÉRIE.

De semblables discours augmentent mes ennuis,
Et ne conviennent point à l'état où je suis.

DAVE.

Mais, madame, en un mot, que prétendez-vous faire?

GLICÉRIE.

Fuir, pleurer, et cacher ma honte et ma misère.

DAVE.

Prenez des sentiments plus justes et plus doux.
Eh! de grace, une fois, madame, écoutez-nous.

MISIS, *à Glicérie, qui détourne la tête.*

Mais écoutez-le au moins... Pour moi, je vous admire.

GLICÉRIE.

Eh quoi! ne sais-je pas tout ce qu'il me veut dire?

DAVE.

Ah! juste ciel!

GLICÉRIE.

Il veut que je parle à Simon,
Et que j'aille à ses pieds lui demander...

DAVE.

Eh non!
Il s'en faut bien garder. C'est à Chrémès, madame,

Que vous devez ouvrir votre cœur et votre ame;
Le porter, l'exciter à la compassion,
De Pamphile avec vous déclarer l'union,
Et lui dire sur-tout, mais qu'il vous en souvienne,
Que très certainement, vous êtes citoyenne.
Conjurez-le, pressez-le, embrassez ses genoux;
Demandez-lui s'il veut vous ôter votre époux:
Du saint nœud qui vous joint faites-lui voir le gage,
Et de fréquents soupirs ornez votre langage.
Si vous vous y prenez de la sorte, soudain
Vous lui ferez tomber les armes de la main;
Pour la troisième fois il rompra cette affaire,
Et sera prêt lui-même à vous servir de père.

GLICÉRIE.

Je veux bien me soumettre encore à tes avis,
Dave; de point en point tu les verras suivis:
Mais si le sort se montre à mes desirs contraire,
Dès demain je m'impose un exil volontaire.

DAVE.

Allez, tout ira bien; oui, je vous le promets,
Et mes pressentiments ne me trompent jamais.
Le foudre menaçant gronde sur notre tête;
Mais le calme toujours succède à la tempête...
Pour plus d'une raison il est bon qu'en ce lieu
On ne nous trouve point tous trois ensemble. Adieu.

(*Il s'éloigne.*)

SCÈNE VI.

GLICÉRIE, MISIS.

GLICÉRIE, *à part.*

Soulage mes douleurs, ciel, je te le demande.

MISIS.

Retenez bien cela, mais que Chrémès l'entende.
Allons-nous-en chez lui; point de retardement.

GLICÉRIE.

Ah! du moins laisse-moi respirer un moment.

MISIS.

Songez à vous tirer d'un embarras funeste;
Il faut pour respirer avoir du temps de reste.

GLICÉRIE.

Ne prends-tu point pitié de l'état où je suis?
Misis, crois-moi, je fais bien plus que je ne puis.

MISIS.

Là, ne nous fâchons point... Mais, dites-moi, de grace,
Serons-nous tout le jour dans cette même place?

GLICÉRIE.

(*à part.*)

Çà, donne-moi la main; allons, Misis... Grands dieux,
Sur l'excès de mes maux daignez jeter les yeux...

(*à Misis, en voyant ouvrir la porte de la maison à Simon.*)

Ah! Misis, que je crains!... on ouvre cette porte.

MISIS.

Vous craignez ?

GLICÉRIE.

Que Simon ou ne rentre ou ne sorte.

MISIS.

Eh! laissons-le rentrer ou sortir, et passons.

GLICÉRIE.

Ah! ma chère Misis, un instant demeurons.

SCÈNE VII.

SIMON, SOSIE, GLICÉRIE, MISIS.

SIMON, *à Sosie dans le fond.*

Allez, ne tardez pas, dépêchez-vous, Sosie:
Amenez Philumène et Chrémès, je vous prie.
Dites-lui qu'on l'attend avec empressement.

(*Simon rentre chez lui, et Sosie s'éloigne.*)

SCÈNE VIII.

GLICÉRIE, MISIS.

GLICÉRIE, *à part.*

O ciel! quel coup de foudre et quel triste moment!
Tous mes sens sont troublés, et je sens que mon ame...

SCÈNE IX.

DAVE, GLICÉRIE, MISIS.

DAVE, *bas, à Glicérie.*

Allons, préparez-vous; voici Chrémès, madame.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE X.

CHRÉMÈS, GLICÉRIE, MISIS.

MISIS, *bas, à Glicérie.*

Vous hésitez? Il n'est plus temps de reculer.
Le sort en est jeté, madame, il faut parler...
Il vient; de votre cœur qu'il sache les alarmes.
Jetez-vous à ses pieds, baignez-les de vos larmes.

GLICÉRIE, *à Chrémès, en se jetant à ses pieds.*

Permettez-moi, monsieur, d'embrasser vos genoux,
Et de vous demander...

CHRÉMÈS, *l'interrompant, et voulant la relever.*

Madame, levez-vous.

GLICÉRIE.

Laissez-moi; cet état convient à ma disgrace.

CHRÉMÈS.

Madame, levez-vous, ou je quitte la place.

GLICÉRIE, *se relevant.*

Il faut vous obéir, puisque vous le voulez.

CHRÉMÈS.

Çà, de quoi s'agit-il? Je vous entends, parlez.

GLICÉRIE, *hésitant.*

Pamphile, qui doit être aujourd'hui votre gendre...

CHRÉMÈS.

Eh bien?

GLICÉRIE.

C'est mon époux.

CHRÉMÈS.

Que venez-vous m'apprendre?

GLICÉRIE, *tirant de sa poche son contrat de mariage, et le lui présentant.*

Tenez, lisez; voilà des gages de sa foi...
(montrant Misis.)
De plus, j'ai pour témoins les dieux, Misis et moi.
Vous, en qui je crois voir un protecteur, un père,
Ne m'abandonnez pas à toute ma misère.
En m'ôtant mon époux vous me donnez la mort.
Vous pouvez, d'un seul mot, faire changer mon sort.
C'est donc entre vos mains qu'aujourd'hui je confie
Mon repos, mon bonheur, ma fortune et ma vie.

CHRÉMÈS, *à part, en examinant le contrat.*

Que veut dire ceci?... Je tremble, et dans mon cœur
Un secret mouvement me parle en sa faveur.

SCÈNE XI.

DAVE, CHRÉMÈS, GLICÉRIE, MISIS.

DAVE, *à la cantonade.*

Eh! messieurs les nigauds! eh bien! c'est un homme ivre.
Pourquoi le harceler? Cessez de le poursuivre...
(à Glicérie et à Misis avec une brusquerie feinte.)
Peste soit des benêts!... Ah! mesdames, c'est vous?
Vous pourriez apporter du trouble parmi nous:
Détalez promptement; vite, qu'on se retire.

GLICÉRIE, *à Misis.*

Misis, entendez-vous ce qu'il ose me dire?

MISIS, *à Dave.*

Songes-tu bien, pendard?...

DAVE, *l'interrompant.*

Ces cris sont superflus;
Rendez-moi ce contrat, et qu'on n'en parle plus.

MISIS, *à Glicérie.*

Il rêve, il extravague.

DAVE, *à Glicérie.*

Un pareil mariage
Est, vous le savez bien, un conte, un badinage.
D'ailleurs vous gagnerez dans un tel changement.
Vous perdrez un époux, conservant un amant.
Pamphile vous verra sans crainte, sans mystère,
Lorsque...

CHRÉMÈS, *à part, après avoir examiné le contrat.*

Je m'embarquois dans une belle affaire!

DAVE, *avec une feinte surprise.*

Qu'entends-je?

CHRÉMÈS, *à part.*

Ah! juste ciel! quel horrible malheur!

DAVE.

Je ne me trompe point!... Eh quoi! c'est vous, monsieur?
Mais que faites-vous donc avec cette Andrienne?
Bon dieu! de l'écouter vous donnez-vous la peine?

GLICÉRIE.

Quoi! toi-même, méchant! pour séduire mon cœur...

DAVE, *l'interrompant.*

Que vient-elle conter?

MISIS, *à Glicérie.*

Le fourbe! l'imposteur!

DAVE, *à Chrémès.*

N'a-t-elle pas juré qu'elle étoit citoyenne?

GLICÉRIE.

Oui, je le suis.

DAVE, *à Chrémès.*

Pour peu qu'elle vous entretienne,
Elle vous en dira de toutes les façons;
Mais vous, prenez cela pour autant de chansons.

CHRÉMÈS, *montrant le contrat.*

Le contrat que voici n'est pas une chimère.

DAVE.

Il est vrai; mais enfin ce n'est pas une affaire?
En deux heures, au plus, on casse tout cela.

CHRÉMÈS.

Mais qu'ai-je affaire, moi, de cet embarras-là?

DAVE.

Vous imaginez-vous qu'elle soit citoyenne?

CHRÉMÈS, *voulant rentrer chez Simon.*

Qu'elle le soit ou non, ma fille Philumène
N'aura point pour époux Pamphile; et je m'en vais...

DAVE, *le retenant.*

Mais vous n'y songez pas?

CHRÉMÈS.

Il ne l'aura jamais.

DAVE.

Ah! monsieur...

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

C'en est trop.

DAVE.

Écoutez, je vous prie.

CHRÉMÈS, *voulant encore entrer chez Simon.*

Retire-toi, te dis-je; et, sans cérémonie...

DAVE, *le retenant toujours.*

Quoi! vous voulez encor?

CHRÉMÈS.

Je veux ce qu'il me plaît.

DAVE.

Mais vous ne savez pas la chose comme elle est.

CHRÉMÈS.

Ah! je n'en sais que trop.

DAVE.

Que je vous parle.

CHRÉMÈS, *levant son bâton et le menaçant.*

Arrête,

Ou bien de ce bâton je te casse la tête.

DAVE.

Tuez-moi.

CHRÉMÈS.

Ce maraud veut me pousser à bout.

DAVE.

Allez où vous voudrez, je vous suivrai par-tout.

(*Chrémès entre chez Simon, et Dave le suit.*)

SCÈNE XII.

GLICÉRIE, MISIS.

GLICÉRIE.

De tous les malheureux, non, le plus misérable
N'a jamais éprouvé d'infortune semblable!...
Quoi! Misis, je me vois, et dans un même jour,
Trahir, persécuter, insulter tour-à-tour.

Au milieu de mes maux, j'ai souffert sans colère
La trahison du fils et l'injure du père;
J'ai demeuré muette à toutes mes douleurs :
Un esclave à présent me fait verser des pleurs.

SCÈNE XIII.

PAMPHILE, GLICÉRIE, MISIS.

PAMPHILE, *à part, et sans voir d'abord Glicérie et Misis, et sans en être vu.*

Ah! fuyons... Puisque Dave a trompé mon attente,
C'est ma seule ressource, il faut que je la tente.

GLICÉRIE, *à part.*

Quel sort!

SCÈNE XIV.

DAVE, PAMPHILE, GLICÉRIE, MISIS.

DAVE, *à part.*

Puisque envers nous le ciel est adouci,
Retournons, et voyons ce qui se passe ici.

PAMPHILE, *à Glicérie, en l'apercevant.*

Quoi! c'est vous!

GLICÉRIE.

A mes yeux, ingrat! peux-tu paroître?

MISIS, *à Dave, qu'elle aperçoit.*

Ah! te voilà, bourreau!... Je t'étranglerai, traître!

GLICÉRIE, *à Pamphile.*

Lâche!

PAMPHILE.

Qu'injustement vous soupçonnez mon cœur!

MISIS, *à Dave.*

O chien!

DAVE.

Moi, qui deviens votre libérateur?

GLICÉRIE, *à Pamphile.*

Va, monstre!

PAMPHILE.

Y songez-vous, ma chère Glicérie?

MISIS, *à Dave.*

Je te veux...

DAVE, *à Misis, qui se veut jeter sur lui.*

Arrêtez, madame la furie!
Nous n'avons pas le temps de quereller en vain.
Remettons, s'il vous plaît, les procès à demain...
(*à Pamphile et à Glicérie.*)
Pour vous servir tous deux, j'ai fait une imposture...
(*à Pamphile.*)
J'ai dit que vous étiez un ingrat, un parjure...
(*montrant Glicérie.*)
Devant Chrémès aussi je viens de l'insulter :
La fourbe sans cela ne pouvoit subsister.

MISIS.

Maraud! tu nous as fait une frayeur mortelle.

DAVE.

La chose en a paru beaucoup plus naturelle.
Chacun de vous a fait son rôle, mais fort bien,
Et je crois que l'on doit être content du mien.
Après bien des travaux, des soins et de la peine,

Je crois que nous aurons le temps de prendre haleine.

PAMPHILE.

Ah! Dave!...

DAVE.

Les discours ne sont pas de saison...
Rentrons tous : vous saurez le reste à la maison.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

Mon amitié, Simon, et solide et sincère,
En a fait beaucoup plus qu'il n'étoit nécessaire.
Pour le bien de ma fille, enfin, graces aux dieux,
Le hasard assez tôt m'a fait ouvrir les yeux.
Ne me parlez donc plus d'hymen de votre vie.

SIMON.

Je ne cesserai point. Chrémès, je vous supplie
De conclure au plus tôt; vous me l'avez promis.

CHRÉMÈS.

En vérité, monsieur, cela n'est pas permis.
A l'injuste desir, au soin qui vous possède,
Aveuglément soumis, il faudra que je cède?
Sous les dehors trompeurs d'une vaine amitié,
Vous viendrez m'égorger, sans égards, sans pitié?
Allez, pensez-y mieux. L'amitié qui nous lie
De moi n'exige point une telle folie.

SIMON.

Eh! comment donc?

CHRÉMÈS.

Cela se peut-il demander?
A vos empressements obligé de céder,
Je prenois pour mon gendre (oh! le beau mariage!)
Un homme que l'on sait qu'un autre amour engage,
Et j'exposois ma fille à toutes les douleurs,
Aux troubles, au divorce, à mille autres malheurs;
Et voulant retirer votre fils de l'abyme,
Ma fille en devenoit l'innocente victime.
A la chose, en un mot, je n'ai point résisté
Tant que j'ai cru la voir par un certain côté.
Je vous ai tout promis quand elle étoit faisable;
Mais enfin, aujourd'hui qu'elle est impraticable,
Ne perdez plus le temps en propos superflus.
C'est trop; épargnez-vous la honte d'un refus.
Cette femme, bien plus, est, dit-on, citoyenne.

SIMON.

Est-ce là, dites-moi, ce qui vous met en peine?
Quoi! vous arrêtez-vous à de pareils discours?
De ces sortes de gens voilà tous les détours.
Elles ont inventé cette fourbe, et bien d'autres,
Pour rompre absolument mes desseins et les vôtres;
Si Philumène étoit liée avec mon fils,
Tous ces contes en l'air seroient bientôt finis.

CHRÉMÈS.

Il a, vous le savez, épousé Glicérie?

SIMON.

Ah! ne le croyez pas, monsieur, je vous en prie.

CHRÉMÈS.

Mais j'ai vu le contrat.

SIMON.

Vision!

CHRÉMÈS.

Je l'ai vu.

SIMON.

Cela ne se peut point; elles vous ont déçu.

CHRÉMÈS.

J'ai bien vu plus encor. Tantôt cette Andrienne
A Dave soutenoit qu'elle étoit citoyenne :
Ils se sont querellés; mais, vraiment, tout de bon!

SIMON.

Chanson que tout cela, mon cher Chrémès, chanson!

SCÈNE II.

DAVE, *sortant de chez Glicérie;* CHRÉMÈS, SIMON.

DAVE, *à la cantonade, sans voir d'abord Simon ni Chrémès.*

Soyez tous en repos, allez, je vous l'ordonne.

CHRÉMÈS, *bas, à Simon.*

Dave sort de chez elle.

SIMON, *bas.*

Ah! bons dieux!

CHRÉMÈS, *bas.*

Je m'étonne...

DAVE, *à la cantonade.*

Et bénissez les dieux, cet étranger et moi.

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Je ne puis vous cacher mon trouble et mon effroi.

DAVE, *à la cantonade.*

Jamais homme ne vint plus à propos, je meure!

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Qui vante-t-il si fort? Sachons-le tout-à-l'heure.

DAVE, *à la cantonade.*

Entre leurs jours heureux qu'ils comptent celui-ci.

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Je m'en vais lui parler.

DAVE, *à part, en apercevant Simon et Chrémès.*

C'est mon maître, c'est lui :

Il m'aura vu sortir... Dans quelle peine extrême...

SIMON, *l'interrompant.*

C'est vous, le beau garçon?

DAVE.

Oui, monsieur, c'est moi-même...

Voilà Chrémès encore, et je vous vois aussi.

Je me réjouis fort de vous trouver ici...

(*montrant la maison de Simon.*)

Tout est prêt là-dedans?

SIMON.

Tu t'en mets fort en peine!

DAVE.

Dans tous les environs, monsieur, je me promène.

Mais, à la fin, lassé d'aller et de venir,

J'attendois... Entrez donc. Ne va-t-on pas finir?

SIMON.

Va, va, nous finirons Mais, dis-moi, par avance...

DAVE, *l'interrompant.*

En vérité, monsieur, j'en meurs d'impatience !

SIMON.

Réponds-moi sur-le-champ ; point de digression.
(*montrant la maison où loge Glicérie.*)
Tu sors de ce logis ? A quelle occasion ?

DAVE.

Moi ?

SIMON.

Toi.

DAVE.

Moi ?

SIMON.

Toi, toi, toi... Voilà bien du mystère !

DAVE.

Je n'y fais que d'entrer.

SIMON.

Ce n'est pas là l'affaire ;
Le temps ne nous fait rien. Je veux savoir pourquoi
Tu vas dans ce logis. Sans tarder, dis-le moi.

DAVE.

Mais, moi-même, monsieur, j'ai peine à le comprendre.

SIMON.

Eh bien ?

DAVE.

Nous étions las et fatigués d'attendre.

SIMON.

Qui ?

DAVE.

Votre fils et moi.

SIMON.

Pamphile est là-dedans?

DAVE.

Nous y sommes entrés, tous deux, en même temps.

SIMON.

(*à part.*)

Que me dit ce maraud ?... Ah! juste ciel! je tremble!
(*à Dave.*)
Ne m'avois-tu pas dit qu'ils étoient mal ensemble?

DAVE.

Je vous le dis encore.

SIMON.

Eh! pourquoi donc cela?

CHRÉMÈS, *ironiquement.*

C'est pour la quereller, sans doute, qu'il y va?

DAVE, *à Simon.*

Vous ne savez pas tout : et je vais vous apprendre
Une chose qui doit, sans doute, vous surprendre.
Il arrive, à l'instant, je ne sais quel vieillard,
Dont le port, la fierté, l'action, le regard,
Nous l'ont fait croire à tous un homme d'importance.
Il a beaucoup d'esprit, n'a pas moins d'éloquence,
Et dans tous ses discours brille la bonne foi.

SIMON, *à part.*

Il me fera tourner la cervelle, je croi...
(*à Dave.*)
Mais, enfin, ce vieillard que tout le monde admire,
Que fait-il?

DAVE.

Rien. Il dit ce que je vais vous dire.

SIMON.

Dis-le nous donc.

DAVE.

Monsieur, il jure par les dieux...

SIMON, *l'interrompant.*

Eh! laisse-le jurer; achève, malheureux!

DAVE, *hésitant.*

Mais...

SIMON.

Si tu ne finis...

DAVE, *l'interrompant.*

Il dit que Glicérie
Doit retrouver ici ses parents, sa patrie,
Et qu'elle est citoyenne enfin.

SIMON.

Ah! le fripon!...

(*appelant.*)
Holà! Dromon!

DAVE.

Eh quoi?

SIMON, *appelant encore.*

Dromon! Dromon! Dromon!

DAVE.

Écoutez.

SIMON.

(*appelant.*)
Pas un mot... Dromon, Dromon... Ah! traître!

DAVE.

Eh! de grace, monsieur...

SIMON, *l'interrompant.*

Je te ferai connoître...

SCÈNE III.

DROMON, SIMON, CHRÉMÈS, DAVE.

DROMON, *à Simon.*

Que vous plaît-il, monsieur?

SIMON, *lui montrant Dave.*

Enlève ce faquin.

DROMON.

Qui donc?

SIMON.

Ce malheureux, ce pendard, ce coquin!

DAVE.

La raison?

SIMON.

(*à Dromon.*)

Je le veux... Prends-le tout au plus vite.

DAVE.

Qu'ai-je fait, s'il vous plaît?

SIMON.

Tu le sauras ensuite.

DAVE.

Si je vous ai menti, qu'on m'étrangle!

SIMON.

Maraud!

Je suis sourd; tu seras secoué comme il faut.

DAVE.

Et si ce que j'ai dit se trouve véritable?

SIMON, *à Dromon.*

Garde et serre-moi bien cette engeance du diable,

Pieds et poings garrottés.

DAVE.

Mon cher maître, pardon!

SIMON.

Va, va, je t'apprendrai si je le suis ou non.

(*Dromon emmène Dave.*)

SCÈNE IV.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.

Et pour monsieur mon fils, dans peu de temps, j'espère
Que je lui montrerai ce qu'on doit à son père.

CHRÉMÈS.

Modérez vos transports; un peu moins de courroux.

SIMON.

En use-t-on ainsi? Je m'en rapporte à vous.
Pour savoir, pour sentir mon affreuse disgrace,
Hélas! il faudroit être un moment à ma place;
Tant de peines, de soins, d'égards, et d'amitié!
De mon sort malheureux n'avez-vous point pitié?...
(*appelant.*)
Holà! Pamphile, holà!.., Pamphile, holà! Pamphile!...
(*à Chrémès.*)
Tant d'éducation lui devient inutile.

SCÈNE V.

PAMPHILE, SIMON, CHRÉMÈS.

PAMPHILE, *à part, sans voir d'abord son père, et sans avoir reconnu que c'étoit lui qui l'appeloit.*

Pourquoi donc tant crier? Qui m'appelle si fort?
(*apercevant son père.*)
Que me veut-on?...Mon père!...Ah! bons dieux! je suis mort.

SIMON.

Eh bien! le plus méchant...

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

Mon cher Simon, de grace,
N'employez point ici l'injure et la menace.

SIMON.

Eh quoi! me faudra-t-il dans ces occasions
Chercher, choisir des mots et des expressions?
(*à Pamphile.*)
En est-il d'assez forts?... Enfin, ton Andrienne,
Qu'en dit-on à présent? Est-elle citoyenne?

PAMPHILE.

On le dit.

SIMON.

Juste ciel! quelle audace!... On le dit?
(*à Chrémès.*)
Eh quoi! le malheureux a-t-il perdu l'esprit?
S'excuse-t-il enfin? Voit-on sur son visage
D'un léger repentir le moindre témoignage?
Malgré les lois, les mœurs, contre ma volonté,
Il aura l'insolence et la témérité

D'épouser avec honte une femme étrangère?

PAMPHILE, *à part.*

Que je suis malheureux!

SIMON.

Vous ne pouvez le taire.
Mais est-ce d'aujourd'hui que vous le connoissez?
Vous l'êtes, dès long-temps, plus que vous ne pensez.
Dès lors que votre cœur s'est plongé dans le vice,
Qu'il n'a plus écouté qu'un aveugle caprice,
Dès ce temps, dès ce temps, Pamphile, vous deviez
Vous donner tous les noms qu'alors vous méritiez...
(*à Chrémès.*)
Mais pourquoi vainement travailler ma vieillesse?
Pourquoi pour un ingrat me tourmenter sans cesse?
Qu'il s'en aille, qu'il vive avec elle; il le peut.
Il faut abandonner un fils lorsqu'il le veut.

PAMPHILE.

Mon père!

SIMON.

Votre père?... Ah! ce père, Pamphile,
Ce père désormais vous devient inutile.
Vous vous êtes choisi vous-même une maison;
Vous avez pris vous-même une femme. A quoi bon
Proférez-vous encor ce sacré nom de père,
Vous qui n'avez plus d'yeux que pour cette étrangère;
Vous qui prenez le soin, contre la bonne foi,
D'aposter un témoin pour agir contre moi?
Qu'il nous montre comment il la croit citoyenne.

PAMPHILE.

Mon père, un seul moment, que je vous entretienne.

SIMON, *à Chrémès.*

Eh! que me dira-t-il?

CHRÉMÈS.

Écoutez; il faut voir.

SIMON.

Que j'écoute?

CHRÉMÈS.

Monsieur, c'est le moindre devoir.

SIMON.

Par de trompeurs discours pense-t-il me surprendre?

CHRÉMÈS.

Mais pour le condamner, au moins faut-il l'entendre.

SIMON.

Eh bien! soit; j'y consens, qu'il parle promptement.

PAMPHILE.

J'avouerai donc, mon père, et sans déguisement,
Dussé-je être cent fois plus malheureux encore,
Qu'après vous Glicérie est tout ce que j'adore;
Et, si le crime est grand d'adorer ses appas,
C'est un crime qu'au moins je ne vous cache pas.
Après cela, parlez; je n'ai plus rien à dire:
Ordonnez, à vos lois je suis prêt à souscrire.
Malgré des feux enfin dès long-temps allumés,
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés.
Je suis prêt, s'il le faut, d'en épouser une autre;
Je n'ai de volonté, mon père, que la vôtre.
Mais une grace encor que j'ose demander,
Ne la refusez pas, daignez me l'accorder.
Pour détruire un soupçon que ce vieillard fait naître,
Permettez qu'à vos yeux on le fasse paroître.

SIMON.

Qu'il paroisse à mes yeux?

PAMPHILE.

Mon père, s'il vous plaît.

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Ce qu'il demande est juste, et pour son intérêt
Il doit...

PAMPHILE, *à Simon.*

Accordez-moi cette dernière grace.

SIMON.

Qu'il vienne.

(Pamphile va dans la maison où sont Criton et Glicérie.)

SCÈNE VI.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.

Je fais tout ce qu'il veut que je fasse;
Pourvu que je sois sûr qu'il ne me trompe pas!

CHRÉMÈS.

Monsieur, il faut sur-tout éviter les éclats:
Et plus la faute est grande, et plus on doit se taire.
Punir légèrement est assez pour un père.

SCÈNE VII.

CRITON, PAMPHILE, SIMON, CHRÉMÈS.

CRITON, *à Pamphile.*

Glicérie, en un mot, ou plutôt l'équité,
M'oblige à soutenir la simple vérité.

CHRÉMÈS, *à Criton, en le reconnoissant, avec surprise.*

N'est-ce pas là Criton d'Andros?

CRITON.

Oui, c'est lui-même.

CHRÉMÈS.

Quel plaisir de vous voir!

CRITON.

Ah! ma joie est extrême.

CHRÉMÈS.

Mais dans Athènes, vous, quel hasard vous conduit?

CRITON.

Plus à loisir, monsieur, vous en serez instruit...
(*montrant Simon.*)
N'est-ce pas là Simon, le père de Pamphile?

CHRÉMÈS.

C'est lui-même.

SIMON, *à Criton.*

Le bruit qu'on répand dans la ville
Partiroit-il de vous, en seriez-vous l'auteur?

CRITON.

Je ne sais pas quel bruit il court ici, monsieur.

SIMON.

Quoi! n'avez-vous pas dit que cette Glicérie
Étoit citoyenne?

CRITON.

Oui, j'en réponds, sur ma vie!

SIMON.

Arrivez-vous exprès pour soutenir ceci?

CRITON.

Comment donc! eh! pour qui me prenez-vous ici?

SIMON.

Vous imaginez-vous que, sans bruit, sans murmure,
On laissera passer une telle imposture?
Qu'il vous sera permis d'employer vos talents
A corrompre l'esprit, les mœurs des jeunes gens,
Sous le flatteur espoir d'une fausse promesse?

CRITON.

Juste ciel! est-ce à moi que ce discours s'adresse?

SIMON.

Et vous figurez-vous qu'un mariage heureux
Soit le terme et le prix d'un amour si honteux?

PAMPHILE, *à part.*

Grands dieux! cet étranger aura-t-il le courage?...

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Vous changeriez bientôt de ton et de langage,
Si vous le connoissiez. Il est homme de bien;
Tout le monde le sait.

SIMON.

Et moi, je n'en crois rien.
Quoi donc! impunément ose-t-il dans Athènes

Renverser nos desseins, et rire de nos peines?
A de semblables gens peut-on ajouter foi?

PAMPHILE, *à part.*

Ah! si cet étranger étoit proche de moi,
J'aurois à lui donner un conseil admirable.

SIMON, *à Criton.*

Affronteur!

CRITON.

Écoutez...

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Êtes-vous raisonnable?...

(*à Criton.*)

Ne vous attachez point à ce qu'il dit, Criton :
La colère l'aveugle et trouble sa raison.

CRITON.

Et moi je lui dirai, s'il n'apprend à se taire,
Des choses sûrement qui ne lui plairont guère.
S'il a tant de chagrins, qu'il accuse le sort;
Mais de s'en prendre à moi, certes il a grand tort.
Je n'ai rien dit de faux : c'est ici la patrie
De celle que l'on nomme aujourd'hui Glicérie;
Et je puis le prouver, et même en quatre mots.

CHRÉMÈS.

Faites-le donc, monsieur.

CRITON.

Assez proche d'Andros,
Un vieux Athénien tourmenté par l'orage...

SIMON, *l'interrompant.*

Ce vieux Athénien, sans doute, fit naufrage?

C'est le commencement d'un roman : écoutons.

CRITON.

Je ne dirai plus mot.

CHRÉMÈS.

De grace! poursuivons.

CRITON.

Ce vieux Athénien et cette jeune fille
Du père de Chrysis, de toute sa famille,
Reçurent les secours qu'on doit aux malheureux.
L'Athénien mourut, l'enfant resta chez eux.

CHRÉMÈS.

De cet Athénien le nom?

CRITON.

Le nom? Phanie.

CHRÉMÈS.

Ah dieux!

CRITON.

Oui, c'est son nom.

CHRÉMÈS.

Que j'ai l'ame saisie!

CRITON.

Bien plus, il se disoit, je crois, Rhamnusien.

CHRÉMÈS.

O ciel!

CRITON.

Ce que je dis, tout Andros le sait bien.

CHRÉMÈS.

De cette fille, enfin, se disoit-il le père?

CRITON.

Il disoit que c'étoit la fille de son frère.

CHRÉMÈS.

C'est ma fille; c'est elle! Enfin donc, la voilà!...
(*à part.*)
Ah! Jupiter!

SIMON.

Comment! que me dites-vous là?

PAMPHILE.

En croirai-je mes yeux, mon cœur et mon oreille?

SIMON, *à part.*

Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille...
(*à Chrémès.*)
Mais éclaircissez-nous, faites-nous concevoir...

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

En un instant, monsieur, vous allez tout savoir.
Phanie...

(*Il hésite.*)

SIMON.

Eh bien! Phanie?

CHRÉMÈS.

Eh bien! c'étoit mon frère,
Qui, cherchant un destin à ses vœux moins contraire,
S'embarqua pour aller en Asie, où j'étois,
Prit ma fille avec lui, comme je souhaitois;
Et depuis en voici la première nouvelle :
Je n'ai plus entendu parler de lui ni d'elle.

PAMPHILE, *à part.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Les dieux changeroient-ils mon sort en un moment?

CHRÉMÈS, *à Criton.*

Ce n'est pas encor tout; il me reste un scrupule.

Le nom ne convient pas...

CRITON, *l'interrompant.*

Attendez...

PAMPHILE, *l'interrompant à son tour.*

Pasibule.

Je ne puis plus long-temps demeurer aux abois;
Elle m'a dit ce nom plus de cent mille fois.

CRITON.

Justement, le voilà!

CHRÉMÈS.

Mon cher Criton, c'est elle.

SIMON.

Vous voulez bien, monsieur, que, plein du même zèle,
Plus content, plus surpris qu'on ne sauroit penser...

CHRÉMÈS, *à Criton.*

Allons, Criton, allons la voir et l'embrasser...
(*à Simon.*)
Monsieur, un long discours me feroit trop attendre.
Je vous donne une bru, vous me donnez un gendre:
Il suffit.

(*Chrémès et Criton entrent dans la maison où est Glicérie.*)

SCÈNE VIII.

PAMPHILE, SIMON.

PAMPHILE, *se jetant aux pieds de son père.*

Mon cher père!

SIMON, *le relevant.*

Ah! mon fils, levez vous.

Et bénissez les dieux qui travaillent pour nous.

PAMPHILE.

Mais Dave ne vient point.

SIMON.

Une importante affaire
Le retient.

PAMPHILE.

Eh! quoi donc?

SIMON.

Il est lié.

PAMPHILE.

Mon père!...

SIMON, *l'interrompant.*

Je vais à la maison; mais calmez vos transports.

PAMPHILE.

Mon père, j'y ferois d'inutiles efforts.

(Simon rentre chez lui.)

SCÈNE IX.

CARIN, PAMPHILE.

PAMPHILE, *à part, et sans voir Carin qui paroît.*

Non, les dieux tout-puissants, dans leur gloire suprême,
N'ont rien de comparable à mon bonheur extrême.

CARIN, *à part.*

Tout succèderoit-il au gré de nos desirs?

PAMPHILE, *à part.*

A qui pourrai-je donc annoncer mes plaisirs?

CARIN.

Mais, dites-moi, d'où part une si grande joie?

PAMPHILE, *à part, sans écouter Carin, et en voyant paroître Dave.*

Voici Dave à propos, que le ciel me renvoie :
Je sais combien pour moi son zèle et son ardeur
Lui feront partager ma joie et mon bonheur.

SCÈNE X.

DAVE, PAMPHILE, CARIN.

PAMPHILE, *à Dave.*

Dave, je t'affranchis.

DAVE.

Monsieur, je vous rends grace.

PAMPHILE.

D'un injuste destin je brave la menace :
Ignores-tu le bien qui vient de m'arriver?

DAVE.

Ignorez-vous le mal que je viens d'éprouver?

PAMPHILE.

Je le sais, mon enfant.

DAVE.

Monsieur, c'est l'ordinaire :
Le mal se sait d'abord ; du bien on fait mystère.

PAMPHILE.

Ma chère Glicérie a trouvé ses parents.

DAVE.

Que dites-vous?

PAMPHILE.

Je suis dans des ravissements...

Son père est mon ami... Chrémès!

DAVE.

Est-il possible?

CARIN, *à Pamphile.*

Que je vous marque, au moins, combien je suis sensible.

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Vous ne pouviez venir plus à propos, monsieur.
Partagez mes plaisirs, partagez mon bonheur.

CARIN.

Je sais tout. Maintenant...

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Soyez en assurance:
Je ne vous donne point une vaine espérance.

CARIN.

Hélas! si vous pouviez...

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Tous les dieux sont pour moi...
(*à Dave.*)
Allons chez Glicérie, et nous verrons... Pour toi,
Va-t'en dans le logis, et reviens pour me dire
Si tout est prêt, et quand je pourrai l'y conduire.
(*Il entre chez Glicérie avec Carin.*)

SCÈNE XI.

DAVE.

Pour vous, messieurs, je crois, et soit dit entre nous,
Qu'à présent vous pouvez aller chacun chez vous.
Ils auront là-dedans beaucoup plus d'une affaire,
Des contrats à passer, mille contes à faire:
Ils ne sortiront pas, j'en réponds, de long-temps;
Faites donc retentir vos applaudissements.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Notice sur Baron. . . . . Page 1

L'Homme a bonne fortune 5

La Coquette et la fausse Prude. 155

L'Andrienne. 325

FIN DE LA TABLE.

RÉPERTOIRE

DU

THEATRE FRANÇAIS.

TOME IX.

A PARIS,

Chez
Ladrange, libraire, quai des Augustins, n° 19;
Guibert, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
Lheureux, libraire, quai des Augustins, n° 37;
Verdière, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'ŒUVRE
DRAMATIQUES
DE BRUÉYS.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.
1822.

T. E.

NOTICE

SUR BRUÉYS.

DAVID AUGUSTIN DE BRUÉYS naquit à Aix, en 1640, d'une famille anoblie par Louis XI en 1481. Son père étoit directeur de la monnoie à Grenoble. Le jeune Bruéys fut élevé dans le calvinisme, religion de ses pères, et se livra avec ardeur d'abord à l'étude de la théologie, ensuite à celle du barreau. Reçu avocat au parlement d'Aix, il n'eut pas dans cette carrière tout le succès qu'il y avoit espéré. La passion qu'il conçut dans le même temps pour une demoiselle qu'il épousa malgré sa famille lui fit quitter sa ville natale pour se retirer à Montpellier, où il se livra de nouveau à la théologie. Bossuet ayant fait paroître son livre de l'*Exposition de la doctrine de l'Église*, les ministres protestants choisirent Bruéys pour y répondre. Sa sincérité et son mérite réel frappèrent Bossuet, qui entreprit de le convertir, et y parvint. Bruéys abjura le calvinisme en 1682, et dès ce moment il publia plusieurs ouvrages en faveur de la religion romaine. Sa femme étant venue à mourir,

il prit l'habit ecclésiastique, et reçut, en 1685, la tonsure des mains de Bossuet.

Bruéys étoit fort lié avec Palaprat, son compatriote. Il logea même chez lui au Temple. De là vint cette société formée entre eux pour la composition d'ouvrages dramatiques. Il paroît cependant que les meilleures pièces attribuées à cette association sont de Bruéys seul, qui, vu sa qualité de prêtre, n'osoit les faire jouer sous son nom. Il écrivoit à Palaprat, vers 1712 : « Une tendresse de père s'est réveillée, et je n'ai « pu m'empêcher de publier une vérité qui vous « est connue et à tout Paris ; c'est que *le Grondeur*, « *le Muet*, *l'Important*, *les Empiriques*, sont vé- « ritablement mes enfants ; que vous avez bien « voulu prendre soin de leur éducation, les « produire dans le monde, les enrichir même « de vos biens, et me faire l'honneur de les « adopter. »

La première comédie à laquelle travailla Bruéys, de société avec Palaprat, fut *le Concert ridicule*, pièce jouée pour la première fois le 14 septembre 1689. L'année suivante, les deux amis firent jouer *le Secret révélé*, comédie en un acte, en prose, qui eut douze représentations.

Le 3 février 1691, Bruéys donna seul *le*

Grondeur, comédie en trois actes, pour laquelle Palaprat fit un prologue intitulé *les Sifflets*.

Le 22 juin de la même année parut *le Muet*, comédie en cinq actes, en prose, imitée de *l'Eunuque* de Térence. Cette pièce, entièrement de Bruéys, fut jouée onze fois avec succès.

Le Sot toujours sot, composé d'abord en un acte, fut mis au théâtre le 3 juillet 1693; refaite en cinq actes, sous le titre de *la Belle-Mère*, il paroît que cette pièce ne fut pas jouée, mais qu'elle fut remise en trois actes, intitulée *la Force du sang*, et représentée le 21 avril 1725.

L'Important, comédie en cinq actes, en prose, autre production de Bruéys, à laquelle Palaprat n'a point eu part, fut jouée pour la première fois le 16 décembre 1693, et n'a été donnée que neuf fois.

Les Empiriques, comédie en trois actes, en prose, représentée le 4 juin 1697, n'eut qu'un médiocre succès.

Bruéys ne se borna point au genre comique; il donna, le 14 mars 1699, une tragédie intitulée *Gabinie*, qui fut jouée dix fois. Elle est imitée d'une tragédie latine, imprimée cinquante ans auparavant, sous le titre de *Suzanna*.

L'Avocat Patelin, ancienne farce du siècle de Louis XII, a été arrangée pour la scène fran-

çaise par Bruéys, et fut jouée le 4 juin 1706, sans grand succès; mais depuis elle a été souvent revue avec plaisir.

La dernière pièce qu'il ait fait représenter est *l'Opiniâtre*, comédie qu'il avoit composée en cinq actes, et qu'il réduisit à trois sur la demande des comédiens. Elle ne fut jouée que huit fois.

On a encore de Bruéys plusieurs pièces imprimées dans ses œuvres, mais qui n'ont point été représentées : ce sont *Asba*, tragédie; *Lisimachus*, tragédie; *le Quiproquo*, comédie en un acte, en prose; et *les Embarras du derrière du Théâtre*, en un acte, en prose.

Bruéys s'étoit retiré de nouveau à Montpellier dès l'année 1697; il y mourut le 25 novembre 1723, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

LE GRONDEUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 3 février 1691.

PERSONNAGES.

M. GRICHARD, médecin.
TÉRIGNAN, fils de M. Grichard, amant de Clarice.
HORTENSE, fille de M. Grichard.
ARISTE, avocat, et frère de M. Grichard.
MONDOR, amant d'Hortense.
CLARICE, amante de Térignan.
M. FADEL, parent de Clarice.
BRILLON, second fils de M. Grichard.
M. MAMURRA, précepteur de Brillon.
CATAU, suivante d'Hortense.
ROSINE, suivante de Clarice.
LOLIVE, valet de M. Grichard.
JASMIN, laquais de M. Grichard.
UN AUTRE LAQUAIS.
UN PRÉVÔT DE MAÎTRE A DANSER.
M. RIGAUT, notaire.

La scène est à Paris, chez M. Grichard.

LE GRONDEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

TÉRIGNAN, HORTENSE.

TÉRIGNAN.

Mais, ma sœur, pourquoi ce retardement?

HORTENSE.

Nous le saurons, quand mon père reviendra de la ville.

TÉRIGNAN.

Il faudroit le savoir plus tôt.

HORTENSE.

Vous avez envoyé Lolive chez mon oncle, et moi Catau chez Clarice, pour s'en informer; ils seront bientôt ici.

TÉRIGNAN.

Qu'ils tardent à venir! et que je souffre dans l'incertitude où je suis!

HORTENSE.

Voici déja Catau.

SCÈNE II.

CATAU, TÉRIGNAN, HORTENSE.

TÉRIGNAN.

Eh bien! qu'as-tu appris chez Clarice?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar, son père, étoit sorti, et Clarice n'étoit pas encore levée; mais...

HORTENSE.

Quoi! mais?

CATAU.

Ne connoissez-vous pas à mon air que je vous apporte de bonnes nouvelles?

HORTENSE.

Et quelles?

CATAU.

Vous serez mariés ce soir l'un et l'autre. La maison de monsieur de Saint-Alvar est toujours remplie de préparatifs qu'on y fait pour vos noces.

HORTENSE, *à Térignan.*

Je vous le disois bien, mon frère.

TÉRIGNAN.

Je ne serai point en repos que je ne sache la raison du retardement d'hier au soir de la propre bouche de mon père.

HORTENSE, *à Catau.*

Va donc voir s'il est revenu.

CATAU.

Bon! revenu. Eh! ne l'entendrions-nous pas, s'il étoit au logis? Cesse-t-il de crier, de gronder, de tempêter, tant qu'il y est? Et les voisins eux-mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre ou quand il sort?

HORTENSE.

Au moins, seconde-nous bien aujourd'hui: quoi qu'il fasse, nous avons résolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter? Ma foi, il faudroit être bien fin. Avouez que c'est un terrible mortel que monsieur votre père?

HORTENSE.

Nous sommes obligés de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets et les servantes qui entrent céans n'y demeurent, tout au plus, que cinq ou six jours. Quand nous avons besoin d'un domestique, il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier, ni même dans la ville; il faut l'envoyer querir en un pays où l'on n'ait point entendu parler de monsieur Grichard le médecin. Le petit Bril-

lon, votre frère, qu'il aime à la rage, a changé de précepteur trois fois dans ce mois-ci, parce-qu'il ne le châtioit pas à sa fantaisie. Moi-même, je serois déja bien loin, si l'affection que j'ai pour vous... Mais, voici Lolive.

SCÈNE III.

LOLIVE, TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Lolive.*

Eh bien! que t'a dit mon oncle?

LOLIVE.

Monsieur, d'abord il m'a demandé si monsieur votre père, à qui il m'a donné, étoit bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étois pas trop content de lui, et que depuis deux jours que je le sers il ne m'a pas été possible...

TÉRIGNAN, *l'interrompant.*

Eh! laisse tout cela, et me dis seulement s'il n'a point su pourquoi mon mariage avec Clarice a été différé;

HORTENSE, *à Lolive.*

Et s'il n'a rien appris de nouveau sur le mien avec Mondor.

LOLIVE.

C'est à quoi je voulois venir.

CATAU.

Eh! viens-y-donc.

LOLIVE, *à Térignan et à Hortense.*

Dans le moment que je m'informois de vos affaires, le père de Clarice est entré; et il n'a pas eu le temps de me parler.

TÉRIGNAN.

Tu n'as donc rien appris?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, monsieur.

HORTENSE.

C'est donc en écoutant ce qu'ils ont dit?

LOLIVE.

Oui, mademoiselle.

CATAU.

Et de quoi se sont-ils entretenus?

LOLIVE, *à Térignan et à Hortense.*

Je vais vous le dire. Ils se sont tirés à l'écart; ils m'ont fait signe de m'éloigner, ils ont parlé tout bas, et je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien instruit!

LOLIVE.

Mieux que tu ne penses.

TÉRIGNAN.

Mais, à ce compte-là, tu ne peux rien savoir?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, monsieur.

HORTENSE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelque autre, après que monsieur de Saint-Alvar a été sorti?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, mademoiselle.

CATAU.

Eh! comment diantre le sais-tu donc?

LOLIVE.

Oh! donne-toi patience. (*à Térignan et à Hortense.*) Vous ne connoissez pas encore tous mes talents. On se cache des valets, quand on a quelque secret à dire; et moi, depuis que je sers, je me suis fait une étude de deviner les gens.

CATAU.

Peste de l'imbécile!

LOLIVE, *à Térignan et à Hortense.*

Oui; et j'y ai si bien réussi, que, lorsque deux personnes dont je sais les affaires discourent ensemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face, et je gagerois, à leurs gestes et à l'air de leur visage, de vous rapporter, mot pour mot, ce qu'ils ont dit.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Il est devenu fou!

TÉRIGNAN, *à Lolive.*

Mais, enfin, que soupçonnes-tu?

LOLIVE.

Que vos affaires ont changé de face.

HORTENSE.

A quoi l'as-tu reconnu?

LOLIVE.

Premièrement, à ce que monsieur de Saint-Alvar n'a rien voulu dire devant moi à monsieur Ariste.

TÉRIGNAN, *à Hortense.*

Ah! ma sœur, il n'y a que trop d'apparence!

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

HORTENSE.

Sais-tu quelque chose de plus?

LOLIVE.

Oh! que oui. A peine le père de Clarice a ouvert la bouche, que voici comme votre oncle lui a répondu. Remarquez bien ceci. (*Il fait les gestes d'un homme surpris et en colère.*)

CATAU.

Que diantre veux-tu dire?

LOLIVE.

Quoi! tu ne vois pas? Cela est pourtant plus

clair que le jour; (*montrant Térignan*) et monsieur m'entend bien, assurément.

TÉRIGNAN.

Je m'en doute assez.

LOLIVE, *à Hortense.*

Et mademoiselle aussi?

HORTENSE.

Je n'y comprends rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faisoit ainsi (*il refait les mêmes gestes*), vous jugez bien qu'il étoit surpris, étonné, et en colère de ce que monsieur de Saint-Alvar venoit de lui dire : ces actions parlent d'elles-mêmes. Tenez, voyez si, avec ces gestes-là, il pouvoit lui dire autre chose que ceci : *Quoi! vous avez changé de sentiment! que me dites-vous là? est-il possible?*

TÉRIGNAN.

Que disoit à cela monsieur de Saint-Alvar?

LOLIVE.

Voici ce qu'il lui répliquoit. (*Il fait les gestes d'un homme qui fait des excuses.*)

CATAU.

Et que veulent dire ces actions-là.

LOLIVE.

Pour celles-là qui sont équivoques...

CATAU, *l'interrompant.*

Point : je les trouve aussi claires que les autres.

LOLIVE.

Explique-les donc, pour voir.

CATAU.

Eh ! explique-les toi-même, puisque tu as commencé.

LOLIVE.

Cela peut signifier qu'il lui faisoit des excuses d'avoir été obligé de changer de sentiment. Voyez : *j'en suis bien fâché; je n'ai pu faire autrement; monsieur Grichard l'a voulu...* Ou bien cela pourroit encore signifier que l'absence de Mondor a été cause qu'on a différé vos mariages.

CATAU.

Quoi ! tu trouves tout cela dans ces gestes ?

LOLIVE.

Je gagerois qu'il ne s'en faut pas une syllabe.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

C'est un fou, vous dis-je; cela ne peut-être. Clarice est fille unique de monsieur de Saint-Alvar, qui est un riche gentilhomme, ami de votre père; Mondor est un homme de qualité, dont le le bien et le mérite répondent à la naissance. Vos mariages sont arrêtés depuis hier, la parole est donnée, les contrats sont dressés; il n'y a qu'à signer. Il ne sait ce qu'il dit.

LOLIVE.

Je ne crois pourtant pas m'être trompé.

CATAU.

Cependant, tu n'as rien ouï.

LOLIVE.

Non; mais j'ai vu; et les actions des hommes sont moins trompeuses que leurs paroles.

TÉRIGNAN, *à Hortense.*

Je tremble qu'il ne dise vrai!

CATAU.

Vous vous arrêtez à des visions; et moi, je viens de voir des préparatifs de noces.

LOLIVE.

Ce sont peut-être ces préparatifs qui ont rebuté monsieur Grichard. Tu sais qu'il a une parfaite aversion pour tout ce qui s'appelle festin, bal, assemblée, divertissement, et enfin pour tout ce qui peut inspirer la joie.

HORTENSE.

Quoi qu'il en soit, va faire exactement ce que mon père t'a commandé quand il est sorti, afin qu'à son retour il ne trouve ici aucun sujet de se mettre en colère.

CATAU, *à Lolive.*

Adieu, truchement de malheur : va faire des commentaires sur les grimaces de notre singe.

(*Lolive sort.*)

SCÈNE IV.

TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Hortense.*

Ce que Lolive vient de nous dire redouble mes alarmes.

CATAU.

Auriez-vous fait connoître à votre père que vous êtes amoureux de Clarice?

TÉRIGNAN.

Moi? non, assurément! Il me soupçonne, au contraire, d'aimer Nérine, la fille d'un médecin qui n'est pas trop de ses amis; et, pour le laisser dans son erreur, lorsqu'il me proposa hier la belle Clarice, je feignis de n'y consentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fîtes fort bien.

HORTENSE.

Il ignore aussi mes sentiments pour Mondor, et croit même que je ne l'ai jamais vu, non plus que lui, à cause qu'il est presque toujours à l'armée.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Tant mieux. Gardez-vous bien de lui faire connoître que ces mariages vous plaisent. Les esprits

à rebours, comme le sien, ne veulent jamais ce qu'on veut, et veulent toujours ce qu'on ne veut pas.

HORTENSE.

On frappe, et même rudement. Vois qui c'est.

CATAU.

Ce sera, sans doute, votre père... Non, Dieu merci! c'est monsieur Ariste.

SCÈNE V.

ARISTE, TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Ariste.*

Eh bien! mon oncle, comment vont nos affaires?

ARISTE.

Fort mal.

TÉRIGNAN.

Ah, ciel!

HORTENSE, *à Ariste.*

Quoi, mon oncle?

ARISTE.

Votre père me suit, retirez-vous: laissez-moi lui parler; je veux tâcher de le ramener à la raison.

TÉRIGNAN.

Seroit-il possible?

ARISTE.

Retirez-vous, vous dis-je, et m'attendez dans votre appartement; j'irai vous rendre compte de tout... Eh! vite, il vient.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Eh! tôt, retirons-nous : voici l'orage, la tempête, la grêle, le tonnerre, et quelque chose de pis : sauve qui peut.

(*Térignan, Hortense et Catau sortent.*)

SCÈNE VI.

M. GRICHARD, LOLIVE, ARISTE.

M. GRICHARD, *à Lolive.*

Bourreau! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte?

LOLIVE.

Monsieur, je travaillois au jardin : au premier coup de marteau j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fusses rompu le cou, double chien! Que ne laisses-tu la porte ouverte?

LOLIVE.

Eh! monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'étoit. Quand elle est ouverte, vous vous

fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire?

ARISTE.

Mon frère, voulez-vous bien...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! donnez-vous patience... *à Lolive.* Comment faire? coquin!

ARISTE.

Eh! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je vous parle de...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE, *à part.*

Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. GRICHARD, *à Lolive.*

Comment faire? infame!

LOLIVE.

Oh! çà, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, monsieur...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Encore! Tu raisonneras, ivrogne?

ARISTE.

Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

M. GRICHARD.

Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE, *à part.*

Morbleu, j'enrage d'avoir raison.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu?

LOLIVE.

Monsieur, je me ferois hacher, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée: choisissez, comment la voulez-vous?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin! Je la veux... je la... Mais voyez ce maraud-là. Est-ce à un valet

à me venir faire des questions? Si je te prends, traître! je te montrerai bien comment je la veux... (*à Ariste.*) Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte.

ARISTE.

Moi! point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. GRICHARD, *montrant Lolive.*

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyois bien faire.

M. GRICHARD.

Oh! je croyois... Sachez, monsieur le rieur, que *je croyois* n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE.

Eh! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serois bien aise...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Non; je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir...(*à Lolive.*) As-tu balayé l'escalier?

LOLIVE.

Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la cour?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule?

LOLIVE.

Ah! monsieur, demandez-le aux voisins, qui m'ont vu passer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine?

LOLIVE.

Oui, monsieur; Guillaume y étoit présent.

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

M. GRICHARD

Et mes lettres, les as-tu portées à la poste? Hem?...

LOLIVE.

Peste! monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin...

LOLIVE, *l'interrompant.*

Ce matin? Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces?

M. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voies de bois sont encore...

LOLIVE, *l'interrompant.*

Elles sont logées, monsieur. Vraiment, depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevois l'autre quand vous avez frappé.

M. GRICHARD, *à part.*

Oh! il faut que je chasse ce coquin-là... Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me feroit mourir de chagrin... (*à Lolive.*) Hors d'ici.

LOLIVE, *à Ariste.*

Que diable a-t-il mangé?

ARISTE, *avec douceur.*

Retire-toi.

(*Lolive sort.*)

SCÈNE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

En vérité, mon frère, vous êtes d'une étrange humeur! A ce que je vois, vous ne prenez pas des domestiques pour en être servi, vous les prenez seulement pour avoir le plaisir de gronder.

M. GRICHARD.

Ah! vous voilà d'humeur à jaser.

ARISTE.

Quoi! vous voulez chasser ce valet, à cause qu'en faisant tout ce que vous lui commandez, et au-delà, il ne vous donne pas sujet de le gronder? ou, pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher?

M. GRICHARD.

Courage, monsieur l'avocat, contrôlez bien mes actions.

ARISTE.

Eh! mon frère, je n'étois pas venu ici pour cela; mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les sujets du monde d'être content vous êtes toujours en colère.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainsi.

ARISTE.

Eh! je le vois bien. Tout vous rit; vous vous portez bien, vous avez des enfants bien nés, vous êtes veuf, vos affaires ne sauroient mieux aller: cependant on ne voit jamais sur votre visage cette tranquillité d'un père de famille qui répand la joie dans toute sa maison; vous vous tourmentez sans cesse, et vous tourmentez, par conséquent, tous ceux qui sont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah! ceci n'est pas mauvais! Est-ce que je ne suis pas homme d'honneur?

ARISTE.

Personne ne le conteste.

M. GRICHARD.

A-t-on rien à dire contre mes mœurs?

ARISTE.

Non, sans doute.

M. GRICHARD.

Je ne suis, je pense, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard, comme vous, et...

ARISTE, *l'interrompant.*

Il est vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués jusqu'à présent sur le théâtre, et qui frappent les yeux de tout le monde; mais

vous en avez un qui empoisonne toute la douceur de la vie, et qui peut-être est plus incommode dans la société que tous les autres : car enfin on peut, au moins, vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare et un menteur; mais on n'a jamais un seul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte a être toujours fâchés; qu'un rien met en colère, et qui se font un triste plaisir de gronder et de criailler sans cesse.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliser? Je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien, mon frère ; laissons ces contestations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit! on dit! De quoi se mêle-t-on? Je voudrois bien savoir qui sont ces gens-là!

ARISTE.

Ce sont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire, moi. Le monde n'est rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui, dans le fond, ne se soucient non plus de nous que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh! il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc se taire.

ARISTE.

Mais, pour votre bien, on auroit des choses à vous dire.

M. GRICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

Vous étiez hier dans le dessein de marier avantageusement vos enfants?

M. GRICHARD.

Cela se pourroit.

ARISTE.

Ils consentoient l'un et l'autre à votre volonté.

M. GRICHARD.

J'aurois bien voulu voir le contraire!

ARISTE.

Tout le monde louoit votre choix.

M. GRICHARD.

C'est de quoi je ne me souciois guère.

ARISTE.

Aujourd'hui, sans que l'on sache pourquoi, vous avez tout d'un coup changé de dessein.

M. GRICHARD.

Pourquoi non?

ARISTE.

Après avoir promis votre fille à Mondor, vous voulez la donner aujourd'hui à monsieur Fadel, qui n'a pour tout mérite que d'être beau-frère de monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Que vous importe?

ARISTE.

Et vous voulez épouser cette même Clarice que vous avez promise à votre fils?

M. GRICHARD.

Bon! promise. Qu'il compte là-dessus.

ARISTE.

En conscience, mon frère, croyez-vous que dans le monde on approuve votre conduite?

M. GRICHARD.

Ma conduite! Et croyez-vous, en conscience, monsieur mon frère, que je m'en mette fort en peine?

ARISTE.

Cependant...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! cependant... cependant chacun fait chez lui comme il lui plaît; et je suis le maître de moi et de mes enfants.

ARISTE.

Pour en être le maître, mon frère, il y a bien

des choses que la bienséance ne permet pas de faire; car, si...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! si, car, mais... Je n'ai que faire de vos conseils. Je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous vouliez pourtant y faire un peu de réflexion...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Encore? Vous ne seriez donc pas d'avis que j'épousasse Clarice?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il est vrai qu'elle convient mieux à Térignan.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Et vous ne trouvez pas à propos, non plus, que je donne Hortense à monsieur Fadel?

ARISTE.

C'est un imbécile : j'appréhende que vous ne rendiez votre fille très malheureuse.

M. GRICHARD.

Très malheureuse! En effet, comme vous dites... Ainsi, vous croyez que je ferois beaucoup mieux de revenir à mon premier dessein?

ARISTE.

Très assurément.

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire?

ARISTE.

J'ai cru y être obligé pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien. C'est donc là votre avis?

ARISTE.

Oui, mon frère.

M. GRICHARD.

Tant mieux! j'aurai le plaisir de rompre deux mariages, et d'en faire deux autres contre votre sentiment.

ARISTE.

Mais vous ne songez pas...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Et je vais, tout-à-l'heure, chez monsieur Rigaut, mon notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoi! vous allez...

M. GRICHARD, *voulant sortir sans l'écouter.*

Serviteur.

SCÈNE VIII.

BRILLON, CATAU, M. GRICHARD, ARISTE.

CATAU, *à M. Grichard.*

Monsieur, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon?

BRILLON.

Mon père, mon père! j'ai fait aujourd'hui mon thème sans faute: tenez, voyez. (*Il lui donne un papier.*)

M. GRICHARD, *prenant le papier, et le lui jetant au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh! mon père, voyez-le à cette heure, je vous en prie.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas le loisir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

M. GRICHARD, *à part.*

Et voilà le plus pressant petit drôle qui soit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plus tôt fait de le contenter.

BRILLON, *à M. Grichard.*

Je vais vous le lire en français, et puis je vous lirai le latin. (*lisant.*) *Les hommes.* Au moins, ce n'est point du latin obscur comme le thème d'hier : vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

M. GRICHARD, *à part.*

Le pendard !

BRILLON, *lisant.*

Les hommes qui ne rient jamais, et qui grondent toujours, sont semblables à ces bêtes féroces qui...

M. GRICHARD, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, va dire à ton sot de précepteur qu'il te donne d'autres thèmes.

CATAU, *à part.*

Le pauvre enfant!

ARISTE, *à part.*

Belle éducation!

BRILLON, *pleurant, à M. Grichard.*

Oui, oui, vous me frappez quand je fais bien ; et moi, je ne veux plus étudier.

M. GRICHARD.

Si je te prends...

BRILLON.

Peste soit des livres et du latin!

M. GRICHARD.

Attends, petit enragé, attends.

BRILLON.

Oui, oui, attends. Qu'on m'y rattrape. Tenez, voilà pour votre soufflet. (*Il déchire son thème.*)

M. GRICHARD.

Le fouet, maraud, le fouet!

BRILLON.

Oui-da, le fouet! J'en vais faire autant tout-à-l'heure de ma Grammaire et de mon Despauterre.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

M. GRICHARD.

Tu le paieras! (*à part.*) Ce petit maraud abuse tous les jours de la tendresse que j'ai pour lui.

CATAU, *à part.*

Voilà déja un petit Grichard tout craché.

M. GRICHARD.

Que marmottes-tu là?

CATAU.

Je dis, monsieur, que le petit Grichard s'en va tout fâché.

M. GRICHARD.

Sont-ce-là tes affaires, impertinente?

ARISTE, *à Catau.*

Mon frère a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh çà, mon frère, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. GRICHARD.

Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez monsieur Rigaut, mon notaire? Serviteur... Mais que me veut encore cet animal?

SCÈNE X.

MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

MAMURRA, *à M. Grichard.*

Monsieur...

M. GRICHARD.

Qu'est-ce, monsieur? Vous prenez très mal votre temps, monsieur Mamurra; allez-vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evasit, erupit.

M. GRICHARD.

Brillon s'est sauvé?

MAMURRA.

Oui, monsieur, *effugit.*

M. GRICHARD, *à part.*

Ces animaux-là ne sauroient s'empêcher de cracher du latin. (*haut.*) Parle français, ou tais-toi, pédant fieffé.

MAMURRA.

Puisque telle est votre volonté, *sit pro ratione voluntas.*

M. GRICHARD.

Encore? Et de par tous les diables, parle français, si tu veux, ou si tu peux, excrément de collége!

MAMURRA.

Soit. Nous lisons dans Arriaga...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Eh bien, bourreau! dis-moi, Qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon?

MAMURRA.

Oh çà! monsieur, puisque vous voulez qu'on vous parle français, je vous dirai que vous avez donné un soufflet à mon disciple fort mal à propos. Il a lacéré, incendié tous ses livres, et s'est sauvé. La correction est nécessaire, *concedo;* mais il n'est rien de plus dangereux que de châ-

tier quelqu'un sans sujet: on révolte l'esprit au lieu de le redresser; et la sévérité paternelle et magistrale, dit Arriaga...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Toujours Arriaga, tête incurable! Sors d'ici tout-à-l'heure, et ton maudit Arriaga; et n'y remets le pied de ta vie, si tu ne me ramènes Brillon.

MAMURRA.

Monsieur...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Hors d'ici, te dis-je, et va le chercher tout-à-l'heure.

(*Mamurra sort.*)

SCÈNE XI.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Vous ne voulez donc rien écouter?

M. GRICHARD.

Serviteur. (*appelant.*) Eh! Lolive, qu'on selle ma mule. Je reviens dans un moment pour aller voir un malade qui m'attend.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

ARISTE, CATAU.

ARISTE.

Quel homme!

CATAU.

A qui le dites-vous?

ARISTE.

Si tu savois quel dessein bizarre il a formé!

CATAU.

J'en sais plus que vous. Rosine, la fille de chambre de Clarice, vient de m'informer de tout. Devineriez-vous pourquoi, depuis hier, votre frère s'est mis en tête d'épouser Clarice?

ARISTE.

Peut-être la beauté...

CATAU, *l'interrompant.*

Tarare, la beauté! C'est bien la beauté, vraiment, qui prend un homme comme lui!

ARISTE.

Qu'est-ce donc?

CATAU.

Vous savez, monsieur, que nous avions tous conseillé à Clarice d'affecter de paroître sévère et rude aux domestiques en présence de monsieur Grichard, afin de gagner ses bonnes graces,

et de l'obliger à consentir au mariage de Térignan avec elle ?

ARISTE.

Je le sais.

CATAU.

Eh bien ! hier au soir, votre frère étoit dans la chambre de monsieur de Saint-Alvar ; Clarice étoit dans la sienne, qui y répond : Rosine vint à faire quelque bagatelle ; Clarice prit de là occasion de gronder. Monsieur Grichard, entendant quereller cette fille, quitta brusquement monsieur de Saint-Alvar, et alla se mettre de la partie. La pauvre créature fut relancée comme il faut : sa maîtresse fit semblant de la chasser ; et depuis ce moment notre grondeur a conçu pour elle une estime qui n'est pas imaginable, et qui va jusqu'à la vouloir épouser.

ARISTE.

Est-il possible ?

CATAU.

D'abord, il le proposa à monsieur de Saint-Alvar. Comme il est facile, il y consentit, à condition que monsieur Grichard donneroit Hortense à monsieur Fadel son beau-frère, qui est un homme qui lui est à charge.

ARISTE.

Clarice le sait-elle ?

CATAU.

Elle en est au désespoir. Je viens de lui parler : elle a déja fait des plaintes à son père, qui commence à se repentir.

ARISTE.

A quelque prix que ce soit, il faut rompre ce dessein.

CATAU.

Nous avons déja concerté avec Clarice et Rosine ce qu'il y a à faire pour cela ; et la fuite de Brillon me fait songer à un stratagème dont il faut que je me serve.

ARISTE.

Que prétends-tu faire?

CATAU.

Je vous le dirai plus à loisir.

ARISTE.

Allons donc avertir Térignan et Hortense, et prenons ensemble des mesures pour agir de concert.

CATAU.

Allons : notre grondeur sera bien fin, s'il ne donne dans les panneaux que je vais lui tendre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LOLIVE.

La maudite bête qu'une mule quinteuse! Le vilain homme qu'un médecin hargneux! Qu'un pauvre garçon est à plaindre d'avoir à servir ces deux animaux-là! et que le ciel les a bien faits l'un pour l'autre! Ouf! me voilà tout hors d'haleine; mais, Dieu merci, c'est pour la dernière fois.

SCÈNE II.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

Ah! te voilà; je te cherchois. D'où viens-tu?

LOLIVE.

Je viens de planter notre chagrin de médecin sur sa chagrine de mule: ils ont enfin détalé d'ici, après avoir fait l'un et l'autre le diable à quatre. Pour récompense, ils m'ont donné mon congé.

CATAU.

Ton congé!

LOLIVE.

Oui; le médecin portoit la parole. Ce n'est pas un grand malheur.

CATAU.

J'en suis persuadée; mais, avant que le jour se passe, je te donnerai, si tu veux, le moyen de te venger de lui.

LOLIVE.

Quoique la vengeance ne soit pas d'une belle ame, me voilà prêt à tout, et tu peux disposer de moi.

CATAU.

Nous avons compté là-dessus. Mais, avant toutes choses, va te mettre en sentinelle au coin de la rue; et, quand tu verras venir de loin notre grondeur, viens vite m'avertir. Voici ma maîtresse.

(*Lolive sort.*)

SCÈNE III.

HORTENSE, CATAU.

HORTENSE.

Mon oncle et mon frère sont allés avertir Clarice de se rendre ici.

CATAU.

Fort bien. Vous, si votre père vous propose de vous marier avec monsieur Fadel, faites sem-

blant d'être soumise à sa volonté, et ne l'irritez point par un refus.

HORTENSE.

Mais si une fois j'ai dit oui?

CATAU.

Eh bien! vous direz non.

HORTENSE.

Ne te fâche point, ma pauvre Catau!

CATAU.

Laissez-vous donc conduire.

HORTENSE.

Mais si ce que tu entreprends ne réussit point?

CATAU.

Oh! faites donc à votre tête.

HORTENSE.

Mon dieu, que tu es prompte! Je crains de me voir mariée au plus imbécile et au plus mal fait de tous les hommes.

CATAU.

Vous ne seriez pas la seule. Je connois de belles personnes comme vous qui ont pour époux de petits magots d'hommes; mais aussi en revanche je connois de beaux et grands jeunes hommes qui ont pour épouses de petites guenuches de femmes. Cela est assez bien compensé dans le monde, et l'avarice fait tous les jours de ces assortiments bizarres.

HORTENSE.

Le malheur des autres est une foible consolation.

CATAU.

Oh! çà, puisque vous voulez tant raisonner, que prétendriez-vous faire, si, malgré ce que j'entreprends, votre père s'opiniâtroit à vous donner à monsieur Fadel?

HORTENSE.

Je ne sais... mourir.

CATAU.

Mourir?

HORTENSE.

Oui, te dis-je, mourir.

CATAU.

Et si vous ne pouviez pas mourir?

HORTENSE.

Obéir.

CATAU.

Obéir?

HORTENSE.

Oui, Catau, obéir. Une fille qui a de la vertu n'a point d'autre parti à prendre.

CATAU.

Je ne suis pas, moi, tout-à-fait de cet avis-là. Il est vrai que la vertu défend à une fille d'épou-

ser contre la volonté de ses parents un homme qui lui plaît; mais la vertu ne lui défend pas de s'opposer à leur volonté, quand ils veulent lui donner pour époux un homme qui ne lui plaît point.

HORTENSE.

Mon père n'est pas fait comme les autres; et si j'ai une fois consenti, te dis-je...

CATAU, *l'interrompant.*

Bon, consenti! Allez, mademoiselle, en fait de mariage, une fille a son dit et son dédit... Mais nous n'en viendrons pas là. Laissez seulement agir Clarice, et faites ce que je vous dis.

SCÈNE IV.

LOLIVE, HORTENSE, CATAU.

LOLIVE.

Gare! gare! monsieur Grichard. Gare! gare!

CATAU.

Est-il entré?

LOLIVE.

Non; Guillaume ramène sa monture.

HORTENSE.

Et mon père?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident?

LOLIVE.

Il passoit avec sa mule devant la porte d'un de nos voisins. Un barbet, à qui sa figure a déplu, s'est mis tout d'un coup à japper. La mule a eu peur; elle a fait un demi-tour à droite, et monsieur Grichard un demi-tour à gauche sur le pavé.

HORTENSE.

S'est-il blessé?

LOLIVE.

Non. Il gronde à cette heure le barbet : vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre; j'appréhende sa mauvaise humeur.

(*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE V.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

Il a été bientôt de retour?

LOLIVE.

C'est qu'il a trouvé besogne faite, à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avoit peut-être envoyé querir un autre médecin?

LOLIVE.

Non; mais le malade s'est impatienté; et, voyant que monsieur Grichard tardoit trop à venir, il est parti sans son ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort?

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours... Mais, je l'entends... Retire-toi, qu'il ne te voie point. Va dire à Clarice de venir promptement; elle te dira ce que tu as à faire de ton côté... Écoute. (*Elle lui parle à l'oreille.*)

LOLIVE.

C'est assez. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

Oh! parbleu, canaille, je vous apprendrai à tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU.

Mais aussi voyez ce maraud de voisin! On le lui a dit mille fois... Ce coquin! cet insolent!... Mort de ma vie!... Monsieur, laissez-moi faire, je lui laverai la tête!

M. GRICHARD, *à part.*

Cette fille a quelque chose de bon. (*à Catau*). Brillon n'est-il point revenu?

CATAU.

Non, monsieur.

M. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin... Et son animal de précepteur?

CATAU.

Il l'est allé chercher, et ne reviendra pas sans vous le ramener.

M. GRICHARD.

Il fera bien!

SCÈNE VII.

UN LAQUAIS, M. GRICHARD, CATAU,

LE LAQUAIS, *à M. Grichard.*

Monsieur Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE VIII.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

Il faut que je fasse un peu causer ce jeune homme, pour voir s'il est aussi nigaud qu'on dit.

SCÈNE IX.

M. FADEL, M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à M. Fadel.*

Approchez, mon gendre prétendu. (*M. Fadel approche lentement et avec timidité.*) Eh! approchez, vous dis-je.

CATAU, *à M. Fadel.*

Eh! mettez-vous encore plus près; vous devez savoir que monsieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD, *le regardant à chaque demande qu'il lui fait, pour voir s'il parlera.*

Oh! çà, on me veut faire croire que je marie ma fille à un sot?

M. FADEL.

Ouais!

M. GRICHARD.

Je n'en crois rien, puisque je vous la donne.

M. FADEL.

Ah!

M. GRICHARD.

Et avec une grosse dot!

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD.

Je l'avois promise à un certain Mondor, qui est absent.

M. FADEL.

Voyez!

M. GRICHARD.

Mais je vous préfère à lui.

M. FADEL.

Oui?

M. GRICHARD.

Il sera attrapé quand il viendra.

M. FADEL.

Ah! ah!

M. GRICHARD.

Pour moi, j'épouse votre parente Clarice.

M. FADEL.

Oui-da!

M. GRICHARD.

Ouais! oh! oh! ah! ah! oui? voyez! oui-da! N'avez-vous que cela à me dire?

CATAU.

Il vous répond fort juste.

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD, *à Catau.*

Oui; mais son style est bien laconique.

M. FADEL.

La la.

CATAU, *à M. Grichard.*

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Un grand parleur est encore plus incommode.

CATAU.

J'en sais, monsieur, plus de quatre qui, sans oh! oh! oui? et ah! ah! n'auroient souvent rien à dire.

M. GRICHARD.

Il faut que je le mène à Hortense: peut-être parlera-t-il devant elle.

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU, *à M. Fadel.*

Allez voir votre maîtresse, monsieur Oh! oh!
(*M. Grichard et M. Fadel entrent chez Hortense.*)

SCÈNE X.

CATAU.

A quel imbécile veut-on donner une fille comme elle? Je l'empêcherai bien.

SCÈNE XI.

TÉRIGNAN, ARISTE; LOLIVE, *dans le fond;* CATAU.

ARISTE, *à Catau.*

Où est mon frère?

CATAU.

Il vient d'entrer dans la chambre d'Hortense avec monsieur Fadel. Ils n'auront pas longue conversation ensemble.

LOLIVE, *dans le fond.*

Puis-je entrer?

CATAU.

Oui, mais dépêche-toi.

LOLIVE, *approchant.*

Clarice sera ici dans un moment.

CATAU.

Tant mieux.

LOLIVE, *à Catau, en regardant si M. Grichard ne vient point.*

J'ai trouvé Brillon.

CATAU.

Eh bien?

LOLIVE, *montrant Ariste.*

Je l'ai mené chez monsieur.

CATAU.

Tu as bien fait.

LOLIVE.

Il n'en sortira pas sans ton ordre.

CATAU.

C'est assez. Clarice t'a instruit de ce que tu as à faire?

LOLIVE.

Oui.

CATAU.

Va te préparer à jouer ton rôle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que monsieur Grichard connoisse trop ton visage?

LOLIVE.

Lui? Depuis deux jours que je le sers, il ne m'a jamais regardé en face : il ne connoît personne.

CATAU.

Va vite qu'il ne te rencontre ici.

(*Lolive sort.*)

SCÈNE XII.

HORTENSE, TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE, *à Catau.*

Ah! je respire : monsieur Fadel est sorti, et mon père est entré dans son cabinet, fort triste de la fuite de Brillon.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enseignes.

TÉRIGNAN.

Comment?

CATAU.

Vous le saurez quand il sera temps.

SCÈNE XIII.

M. GRICHARD, *dans le fond;* HORTENSE, TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE, *à Catau, apercevant M. Grichard.*

Ah! voilà mon père : il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire?

CATAU.

Lui? Eh! ne savez-vous pas que lorsque sa gronderie se change en ce noir chagrin où le voilà plongé il ne voit ni n'entend personne? Je gagerois qu'il ne s'est pas seulement aperçu que nous soyons ici.

ARISTE, *à Térignan.*

Il faudroit le préparer à la visite de Clarice. Abordez-le, mon neveu.

(*Chacun à mesure qu'il parle s'éloigne de M. Grichard, qui est toujours au fond du théâtre.*)

TÉRIGNAN.

Je n'oserois.

ARISTE, *à Hortense.*

Vous, Hortense?

HORTENSE.

Je tremble!

ARISTE, *à Catau.*

Toi donc, Catau?

CATAU.

La peste !

ARISTE.

Mais, d'où lui peut venir cette sombre mélancolie ?

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé personne.

M. GRICHARD, *à part, se promenant en colère.*

C'est une chose étrange ! je ne trouve personne avec qui je puisse m'entretenir un seul moment, sans être obligé de me mettre en colère. Je suis bon père, mes enfants me désespèrent ; bon maître, mes domestiques ne songent qu'à me chagriner ; bon voisin, leurs chiens se déchaînent contre moi ; jusqu'à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui, vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enrager !

ARISTE, *à part.*

Il faut que je l'aborde. (*à M. Grichard.*) Mon frère, je suis votre serviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'où vient que vous êtes triste ?

M. GRICHARD.

Je ne sais.

HORTENSE.

Mais, qu'avez-vous, mon père?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous trouvez-vous mal, monsieur?

M. GRICHARD.

Non.

TÉRIGNAN.

Ne peut-on savoir...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Tais-toi.

CATAU.

Voulez-vous, monsieur...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Qu'on me laisse.

CATAU.

Voici qui vous réjouira, monsieur. Je viens de voir entrer Clarice.

M. GRICHARD.

Clarice? Qu'on se retire, et vite. (*à Hortense.*) Allons, vous aussi. Vous m'échauffez la bile avec vos airs posés.

(*Térignan, Hortense et Catau sortent.*)

SCÈNE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

Pour vous, si vous prétendez me venir donner les sots conseils de tantôt, vous ferez mieux d'aller voir chez vous si l'on vous demande.

ARISTE.

Non, mon frère; puisque vous voulez absolument vous marier, et que Clarice vous plaît, à la bonne heure!

M. GRICHARD.

Vous allez voir quelle différence il y a d'elle à vos goguenardes de femmes qui ne songent qu'à la bagatelle.

ARISTE.

Je le veux croire.

M. GRICHARD.

J'ai besoin d'une personne comme elle.

ARISTE.

Il faut vous satisfaire.

M. GRICHARD.

Je ne puis pas suffire, moi seul, à tenir en crainte une famille, et à pourvoir aux affaires du

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Tandis que je tiendrai, moi, ceux du logis dans le devoir, elle ira à la ville gronder le marchand, le boucher, le cordonnier, l'épicier ; et malheur à qui nous fera quelque frasque! Mais la voici : vous allez voir.

SCÈNE XV.

CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

CLARICE, *à M. Grichard.*

Vous me voyez, monsieur, dans un si grand excès de joie que je ne puis vous l'exprimer!

M. GRICHARD.

Comment donc! d'où vient cette joie si déréglée?

CLARICE.

Mon père vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé.

M. GRICHARD.

Et que lui avez-vous demandé?

CLARICE.

Tout ce qui pouvoit me faire plaisir.

M. GRICHARD.

Mais encore ?

CLARICE.

Il m'a rendu maîtresse de tous nos apprêts de noces.

M. GRICHARD.

Quels apprêts faut-il donc tant pour...

CLARICE, *l'interrompant.*

Comment, monsieur, quels apprêts ? Les habits, le festin, les violons, les hautbois, les mascarades, les concerts, et le bal, sur-tout, que je veux avoir tous les soirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable ?

CLARICE, *lui montrant sa robe.*

Vous voyez cet habit ? c'est le moindre de douze que je me suis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi ?

CLARICE.

Oui ; mais il n'y en a encore que deux de faits, qu'on vous apportera ce soir.

M. GRICHARD.

A moi ?

CLARICE.

Oui, monsieur. Croyez-vous que je puisse vous souffrir comme vous êtes ? Il semble que vous

portiez le deuil des malades qui meurent entre vos mains.

M. GRICHARD, *à part.*

Elle est folle.

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre et prendre un habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un médecin?

CLARICE.

Sans doute. Puisque nous nous marions ensemble, il faut se mettre du bel air. Serez-vous le premier médecin qui porterez un habit de cavalier?

M. GRICHARD, *à part.*

Elle extravague.

CLARICE.

Pour le festin, nous avons deux tables de trente couverts. Je viens d'ordonner moi-même en quel endroit de la salle je veux qu'on place les violons et les hautbois.

M. GRICHARD.

Mais songez-vous...

CLARICE, *l'interrompant.*

J'ai préparé une mascarade charmante!

M. GRICHARD.

A la fin...

CLARICE, *l'interrompant.*

Quand nous aurons dansé une bonne heure, nous sortirons tous deux du bal sans rien dire, et nous nous déguiserons, moi en Vénus, et vous en Adonis.

M. GRICHARD.

Je perds patience.

CLARICE.

Que nous allons danser! C'est ma folie que la danse. Au moins, j'ai déja retenu quatre laquais qui jouent parfaitement bien du violon.

M. GRICHARD.

Quatre laquais?

CLARICE.

Oui, monsieur, deux pour vous et deux pour moi. Quand nous serons mariés, je veux que vous ayez le bal chez nous tous les jours de la vie, et que notre maison soit le rendez-vous de toutes les personnes qui aimeront un peu le plaisir.

SCÈNE XVI.

ROSINE, CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

ROSINE, *à Clarice.*

Madame, tous vos habits de masque sont au logis; venez les voir au plus vite: ils sont les plus jolis du monde.

M. GRICHARD, *à Clarice.*

N'est-ce pas là cette gueuse que vous chassâtes hier?

CLARICE.

Oui, monsieur.

M. GRICHARD.

Et vous l'avez reprise?

CLARICE.

Je ne puis m'en passer : elle est de la meilleure humeur du monde; elle chante ou danse toujours.

ARISTE.

Eh! madame, qu'on est mal servi des personnes de ce caractère!

CLARICE.

Je le crois; mais j'aime mieux être plus mal servie, et avoir des domestiques toujours gais. Je tiens que les gens qui sont auprès de nous nous communiquent, malgré que nous en ayons, leur joie ou leur tristesse; et je n'aime point le chagrin.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! quelqu'un l'a ensorcelée depuis hier.

ROSINE, *à Clarice.*

Venez donc, madame; on vous attend avec impatience.

CLARICE, *à M. Grichard.*

Adieu, monsieur. Je meurs d'envie de voir vos habits et les miens, et j'ai laissé au logis monsieur Canari, qui m'attend.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVII.

M. GRICHARD, ARISTE, ROSINE.

M. GRICHARD, *à Rosine.*

Qui est-ce ce monsieur Canari ?

ROSINE.

Son maître à chanter. Ma foi, monsieur, vous allez avoir la perle des femmes. La plupart aiment à gronder les domestiques et à chagriner leurs maris : pour celle-là, oh ! je vous réponds qu'il fera bon avec elle ; que tout aille de travers dans un ménage, elle ne s'émeut de rien : c'est la meilleure des femmes. Tenez, monsieur, depuis cinq ans que je la sers, je ne l'ai vue qu'hier en colère.

M. GRICHARD.

Mais, dis-moi, son père ne seroit-il pas cause...

ROSINE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous demande pardon : il faut que j'essaie aussi mon habit de masque.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

M. GRICHARD, ARISTE.

(*Ils sont quelque temps à se regarder sans se rien dire.*)

ARISTE.

Mon frère, eh bien?

M. GRICHARD, *à part.*

Je tombe des nues.

ARISTE.

Voilà cette femme que vous me vantiez tant?

M. GRICHARD, *à part.*

Il y a ici quelque mystère.

ARISTE, *à part.*

Se douteroit-il qu'on le joue?

M. GRICHARD, *à part.*

Je soupçonne d'où vient ceci.

ARISTE.

Vous croyez peut-être que la joie qu'elle a de se marier...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Savez-vous bien, monsieur mon frère, que vous avez le don de raisonner toujours de travers?

ARISTE.

Moi?

M. GRICHARD.

Oui, vous. C'est monsieur de Saint-Alvar qui fait faire à Clarice toutes ces folies. Ces gentilshommeaux de province aiment les fêtes ; et il me souvient d'avoir ouï dire à ce vieux roquentin qu'il vouloit danser aux noces de sa fille.

ARISTE.

Quoi! vous croyez...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Et je vais de ce pas laver la tête comme il faut à ce vieux fou.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

CATAU, ARISTE.

CATAU.

Où va-t-il donc?

ARISTE.

Trouver le père de Clarice. Il s'est allé mettre dans l'esprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne venoit point d'elle.

CATAU.

Laissez-le aller. Monsieur de Saint-Alvar nous tient la main.

ARISTE.

Nous aurons de la peine à le faire renoncer à Clarice.

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc. Il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire jouer. Je vous l'ai dit. Notre grondeur sera bientôt de retour : il ne trouvera personne où il est allé ; il n'a que la rue à traverser. Cachez-vous dans le coin de cette chambre ; écoutez ce qui se passera ici ; et, quand vous jugerez que la chose aura été poussée assez loin, venez à son secours.

ARISTE.

Mais ne disois-tu pas que tu voulois qu'il n'y eût personne au logis ?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortense et Térignan, et votre frère a chassé aujourd'hui tous ses domestiques... Mais le voici déja ; allez vite vous cacher.

(*Ariste se cache.*)

SCÈNE XX.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

Eh bien ! monsieur, vous venez de chez monsieur de Saint-Alvar ?

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il y aura grand bal ce soir.

M. GRICHARD.

Je sais qu'on a promis douze pistoles aux violons; porte-leur-en vingt-quatre, et qu'ils n'aillent point ce soir...

CATAU, *l'interrompant.*

Eh! monsieur, cela sera inutile: si Clarice a envie de les avoir, elle leur en donnera cinquante, et cent, s'il les faut. Je connois les femmes du monde, elles n'épargnent rien pour se satisfaire; et la facilité avec laquelle la plupart jettent l'argent fait soupçonner, malgré qu'on en ait, qu'il ne leur coûte pas beaucoup.

M. GRICHARD.

Mais je sais, coquine, que ce n'est point Clarice...

SCÈNE XXI.

JASMIN, M. GRICHARD, CATAU.

JASMIN, *à M. Grichard.*

Monsieur, un monsieur vous demande.

CATAU, *à part.*

Bon! voici mon homme.

M. GRICHARD, *à Jasmin.*

Qui est-ce?

JASMIN.

Il dit qu'il s'appelle monsieur Ri... Ri... Attendez, monsieur, je vais encore le lui demander.

M. GRICHARD, *le prenant par les oreilles.*

Viens-çà, fripon.

JASMIN, *criant.*

Ahi ! ahi ! ahi !

CATAU, *à M. Grichard.*

Eh ! monsieur, vous lui avez arraché les cheveux ; vous êtes cause qu'il a pris la perruque : vous lui arracherez les oreilles, et on n'en a pas pour de l'argent.

M. GRICHARD, *à Jasmin.*

Je te l'apprendrai... C'est sans doute, monsieur Rigaut, mon notaire ; je sais ce que c'est : fais-le entrer.

(*Jasmin sort.*)

SCÈNE XXII.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

Ne pouvoit-il pas prendre une autre heure pour m'apporter de l'argent ? Peste soit des importuns !

SCÈNE XXIII.

LOLIVE, *en maître à danser;* LE PREVOT *de danse;* M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

Ouais! ce n'est point là mon homme... (*à Lolive, qui lui fait plusieurs révérences.*) Qui êtes vous, avec vos révérences?

LOLIVE.

Monsieur, on m'appelle Rigodon, à vous rendre mes très humbles services.

M. GRICHARD, *à Catau.*

N'ai-je point vu ce visage quelque part?

CATAU.

Il y a mille gens qui se ressemblent.

M. GRICHARD.

Eh bien! monsieur Rigodon, que voulez-vous?

LOLIVE, *lui donnant une lettre pliée en poulet.*

Vous donner cette lettre de la part de mademoiselle Clarice.

M. GRICHARD, *prenant la lettre.*

Donnez... Je voudrois bien savoir qui a appris à Clarice à plier ainsi une lettre? Voilà une belle figure de lettre, un beau colifichet! Voyons ce qu'elle chante.

CATAU, *à part.*

Jamais peut-être amant ne s'est plaint de pareille chose.

M. GRICHARD, *lisant.*

« Tout le monde dit que je me marie avec le « plus bourru de tous les hommes : je veux dés« abuser les gens ; et, pour cet effet, il faut que « ce soir vous et moi nous commencions le bal. » (*Interrompant sa lecture.*) Elle est folle.

LOLIVE.

Continuez, monsieur, je vous prie.

M. GRICHARD, *lisant.*

« Vous m'avez dit que vous ne saviez pas dan« ser ; mais je vous envoie le premier homme du « monde.

LOLIVE, *à monsieur Grichard qui le regarde depuis les pieds jusqu'à la tête.*

Ah ! monsieur.

M. GRICHARD, *lisant.*

« Qui vous en montrera, en moins d'une heure, « autant qu'il en faut pour vous tirer d'affaire. » (*Interrompant encore sa lecture.*) Que j'apprenne à danser !

LOLIVE.

Achevez, s'il vous plaît.

M. GRICHARD, *achevant de lire.*

« Et si vous m'aimez, vous apprendrez de lui

« la bourrée. CLARICE. » (*à part, après avoir lu.*) La bourrée!... moi, la bourrée!... (*à Lolive, avec colère.*) Monsieur le premier homme du monde, savez-vous bien que vous risquez beaucoup ici?

LOLIVE.

Allons, monsieur, dans un quart d'heure vous la danserez à miracle.

M. GRICHARD, *redoublant sa colère.*

Monsieur Rigodon! je vous ferai jeter par les fenêtres, si j'appelle mes domestiques.

CATAU, *bas, à M. Grichard.*

Il ne falloit pas les chasser.

LOLIVE, *à M. Grichard, en faisant signe au prevôt de jouer du violon.*

Allons, gai! Ce petit prélude vous mettra en humeur. Faut-il vous tenir par la main, ou si vous avez quelques principes?

M. GRICHARD, *portant sa colère à l'extrémité, et montrant le violon.*

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, je vous arracherai les yeux!

LOLIVE.

Parbleu! monsieur, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous danserez tout-à-l'heure.

M. GRICHARD.

Je danserai, traître?

LOLIVE.

Oui, morbleu! vous danserez. J'ai ordre de Clarice de vous faire danser; elle m'a payé pour cela; et, ventrebleu! vous danserez. (*au prévôt.*) Empêche, toi, qu'il ne sorte. (*Il tire son épée, qu'il met sous son bras.*)

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! je suis mort. Quel enragé d'homme m'a envoyé cette folle!

CATAU, *plaçant M. Grichard à un coin du théâtre.*

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle. Tenez-vous là, monsieur: laissez-moi lui parler. (*à Lolive.*) Monsieur, faites-nous la grace d'aller dire à monsieur de Saint-Alvar...

LOLIVE, *l'interrompant.*

Ce n'est pas lui qui nous a fait venir ici. (*montrant M. Grichard.*) Je veux qu'il danse.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! le bourreau! le bourreau!

CATAU, *à Lolive.*

Considérez, s'il vous plaît, que monsieur est un homme grave.

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Un fameux médecin.

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Vous pourriez devenir malade, et en avoir besoin.

M. GRICHARD, *tirant Catau à lui.*

Oui; dis-lui que, quand il voudra, sans qu'il lui en coûte rien, je le ferai saigner et purger tout son soûl.

(*Catau va auprès de Lolive.*)

LOLIVE.

Je n'en ai que faire. Je veux qu'il danse, ou, morbleu...

M. GRICHARD, *à part.*

Le bourreau!

CATAU, *à M. Grichard, revenant auprès de lui.*

Monsieur, il n'y a rien à faire : cet enragé n'entend point raison. Il arrivera ici quelque malheur; nous sommes seuls au logis.

M. GRICHARD.

Il est vrai.

CATAU, *lui montrant Lolive.*

Regardez un peu ce drôle-là; il a une méchante physionomie!

M. GRICHARD, *le regardant de côté, en tremblant.*

Oui; il a les yeux hagards.

LOLIVE.

Se dépêchera-t-on?

M. GRICHARD.

Au secours! voisins, au secours!

CATAU.

Bon! au secours! Eh! ne savez-vous pas que tous vos voisins vous verront voler et égorger avec plaisir? Croyez-moi, monsieur, deux pas de bourrée vous sauveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais! si on le sait, je passerai pour fou.

CATAU.

L'amour excuse toutes les folies; et j'ai ouï dire à monsieur Mamurra que lorsque Hercule étoit amoureux, il fila pour la reine Omphale.

M. GRICHARD.

Oui, Hercule fila; mais Hercule ne dansa pas la bourrée, et de toutes les danses, c'est celle que je hais le plus.

CATAU.

Eh bien! il faut le dire; monsieur vous en montrera une autre.

LOLIVE, *à M. Grichard.*

Oui-dà, monsieur. Voulez-vous les menuets?

M. GRICHARD.

Les menuets? Non.

LOLIVE.

La gavotte?

M. GRICHARD.

La gavotte? Non.

LOLIVE.

Le passe-pied?

M. GRICHARD.

Le passe-pied? Non.

LOLIVE.

Eh! quoi donc? Tracanas, tricottez, rigodons? En voilà à choisir.

M. GRICHARD.

Non, non, non; je ne vois rien là qui m'accommode.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danse grave et sérieuse.

M. GRICHARD.

Oui, sérieuse, s'il en est; mais bien sérieuse.

LOLIVE.

Eh bien! la courante, la bocane, la sarabande?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

LOLIVE.

Oh! que diantre voulez-vous donc? Demandez vous-même; mais hâtez-vous, ou, par la mort...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Allons, puisqu'il le faut, j'apprendrai quelques pas de la... la...

LOLIVE.

Quoi! de la... la...

M. GRICHARD.

Je ne sais.

LOLIVE.

Vous vous moquez de moi, monsieur; vous danserez la bourrée, puisque Clarice le veut, ou tout-à-l'heure, ventrebleu...

(*Lolive fait danser M. Grichard.*)

SCÈNE XXIV.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

M. GRICHARD.

Ouf!

ARISTE.

Qu'est ceci?

M. GRICHARD.

C'est que...

ARISTE, *l'interrompant.*

Que vois-je?

M. GRICHARD.

Cet insolent vouloit...

ARISTE, *l'interrompant.*

Mon frère apprendre à danser!

M. GRICHARD.

Je vous dis que ce maraud...

ARISTE, *l'interrompant.*

A votre âge!

M. GRICHARD.

Mais quand on vous dit...

ARISTE, *l'interrompant.*

On se moqueroit de vous.

M. GRICHARD.

Ah! voici l'autre.

ARISTE.

Je ne le souffrirai point.

M. GRICHARD.

Oh! de par tous les diables, écoutez-moi donc, jaseur éternel, piailleur infatigable! Je vous dis que c'est ce coquin qui me veut faire danser par force.

ARISTE.

Par force?

M. GRICHARD, *avec chagrin.*

Eh! oui, par force.

CATAU, *à Ariste.*

Oui, monsieur, la bourrée!

ARISTE, *à Lolive.*

Et qui vous a fait si hardi, monsieur, que de venir céans?

LOLIVE.

Monsieur... monsieur... j'y viens de bonne part, et je m'en vais dire à mademoiselle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoie.

(*Il sort avec le prévôt.*)

SCÈNE XXV.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

Oh! je n'y puis plus tenir! Il faut que j'aille chercher ce vieux fou de monsieur de Saint-Alvar, chanter pouille à Clarice, à son père, et à tous ceux que je trouverai chez lui. (*Il sort.*)

SCÈNE XXVI.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

Le voilà parti. Que dites-vous de Lolive?

ARISTE.

C'est un fort joli garçon! Oh! pour le coup je crois mon frère désabusé de Clarice.

CATAU.

Ce n'est pas tout, il faut le ramener à son premier dessein; et c'est à quoi nous devons aller travailler, sans perdre un instant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

Que viens-tu chercher ici? Pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage? Si monsieur Grichard revenoit...

LOLIVE, *l'interrompant.*

Il lui reste encore Clarice et Fadel à quereller.

CATAU.

Il peut te surprendre et te reconnoître.

LOLIVE.

Bon! reconnoître: tu ne saurois croire la vertu qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de pirouetter et porter un habit doré; j'en connois plus de quatre à qui il n'en faut pas davantage pour ne se connoître pas eux-mêmes.

CATAU.

Qu'as-tu donc à me dire?

LOLIVE.

Bien des choses sur ce que tu veux que je fasse.

CATAU.

Dis-les donc vite.

LOLIVE.

Puisque Mondor est arrivé, qu'il se serve de ses gens.

CATAU.

Il n'a amené avec lui que ce valet de chambre dont nous avons déja fait l'aumônier que nous avons envoyé à monsieur Grichard. Il n'y a que toi qui puisse achever ce que tu as commencé.

LOLIVE.

Je ne saurois.

CATAU.

Poltron!

LOLIVE.

Considère tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon sert à tes desseins, tu me le fais enlever; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermé; tu me fais faire une peur terrible à un fort honnête médecin, qui est pour en avoir la fièvre.

CATAU.

Qu'il se la guérisse.

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude alarme?

CATAU.

Te voilà bien malade! N'as-tu pas été bien payé de ta leçon de danse?

LOLIVE.

Il est vrai.

CATAU.

Ne le seras-tu pas au double de cette seconde expédition?

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaisir de te venger d'un homme qui t'a mis dehors sans sujet?

LOLIVE.

Non; ma réputation m'est chère.

CATAU.

Oh! garde-la: on né prétend pas te l'ôter. Mais compte que, si tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être assuré de mille coups de bâton.

LOLIVE.

Mais si je le fais, et que monsieur Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne?

CATAU.

En ce cas tu risquerois peut-être quelques bagatelles; mais, de ce côté-là, les coups sont incertains, et très sûrs du côté de Mondor, aussi

bien que les cinquante pistoles qu'il t'a promises, si tu le sers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de réflexion... Oui, je vois que de toutes parts je risque le bâton : me voilà dans un grand embarras; quel parti prendre? Battu peut-être du côté de monsieur Grichard, rossé à coup sûr du côté de Mondor; criminel à ne pas faire ce que je lui ai promis, criminel à le faire :

« Des *bâtons* aujourd'hui je n'ai plus que le choix. »

CATAU.

Tu es dans le fait.

LOLIVE.

Eh bien! il n'y a plus à hésiter : coups de bâton pour coups de bâton, il faut se déterminer en faveur de ceux qui seront accompagnés d'un lénitif de cinquante pistoles. Mais qui m'en sera caution?

CATAU.

Qui? Mondor, qui donneroit toutes choses pour ne pas perdre ce qu'il aime; Térignan, Hortense, Clarice, Ariste. Es-tu content?

LOLIVE.

Non.

CATAU.

Encore?

LOLIVE.

Non, te dis-je. Donne-moi une caution que je puisse prendre au corps.

CATAU.

Eh bien ! moi.

LOLIVE.

Toi ?

CATAU.

Moi.

LOLIVE.

Je le veux.

CATAU.

Va donc te préparer.

(*Lolive sort.*)

SCÈNE II.

CATAU.

Enfin, voilà notre affaire en bon train ; et si nos amants sont heureux, ils m'en auront toute l'obligation. (*apercevant M. Fadel.*) Mais, que vois-je ? ce sot de Fadel viendroit-il mettre quelque obstacle à nos desseins ? Il ne m'incommodera pas long-temps, si ses questions ne sont pas plus longues que mes réponses.

SCÈNE III.

M. FADEL, CATAU.

M. FADEL.

Je cherche votre monsieur Grichard.

CATAU.

Vous?

M. FADEL.

Il a passé chez moi.

CATAU.

Lui?

M. FADEL.

Mais il ne m'y a pas trouvé.

CATAU.

Non?

M. FADEL.

Il me fait un beau tour aujourd'hui!

CATAU.

Oui?

M. FADEL.

Il ne veut plus me donner Hortense.

CATAU.

Ouais!

M. FADEL.

Et moi, je viens lui dire que je ne m'en soucie guère.

CATAU.

Voyez!

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Oui-dà!

M. FADEL.

J'attends bien après sa fille!

CATAU.

Bon!

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un sot?

CATAU.

Oh! oh!

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne le suis pas.

CATAU.

Ah! ah!

M. FADEL.

Ne manquez pas de le lui dire, au moins?

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me moque de lui.

CATAU.

Oui.

M. FADEL.

Et il s'en repentira.

CATAU.

Ah! ah!

(*M Fadel sort.*)

SCÈNE IV.

CATAU.

Me voilà délivrée de cet importun, Dieu merci! Allons avertir ma maîtresse de l'arrivée de Mondor. (*l'apercevant.*) Mais le voici lui-même.

SCÈNE V.

MONDOR, CATAU.

CATAU.

O ciel! quelle imprudence! Ne pouviez-vous pas attendre Hortense chez Clarice? Que venez-vous faire ici?

MONDOR.

Il y a une heure que je n'entends plus parler de toi. Où est cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée? Je ne vois, ni ta maîtresse, ni toi, ni l'homme que tu devois m'envoyer.

CATAU.

Il est chez Clarice à l'heure que je vous parle,

et Hortense y sera bientôt. Je vais l'avertir ; retournez-vous-en vite l'y attendre.

MONDOR.

Mais te dépêcheras-tu ?

CATAU.

Eh ! allez, vous dis-je.

MONDOR.

Hâte-toi donc.

CATAU.

Eh ! hâtez-vous vous-même.

MONDOR.

Si tu savois que les moments me durent !

CATAU.

Si vous saviez que vous me pesez !

MONDOR.

Viens au moins bientôt.

CATAU.

Eh ! commencez par vous en aller. Mort de ma vie ! que les gens sont sots quand ils sont amoureux ! Cela seroit capable de refroidir l'inclination que j'ai de leur rendre service. Hors d'ici, vous dis-je. (*apercevant M. Grichard.*) Mais, peste soit de vous ! voici monsieur Grichard. Il nous a vus ensemble ; nous ne pouvons l'éviter. Que ferons-nous ? Attendez : par bonheur il ne vous connoît point ; consultez-le sur la première chose qui vous viendra en tête. Il vous expédiera

bientôt, et vous viendrez me retrouver. En tout cas, je vous enverrai Ariste pour vous dégager.

MONDOR.

Laisse-moi faire, je vais lui tenir des discours qui me feront bientôt chasser.

SCÈNE VI.

M. GRICHARD, MONDOR, CATAU.

M. GRICHARD, *à Catau, en lui montrant Mondor.*

Qui est cet homme-là? Encore un maître à danser?

CATAU.

Que dites-vous là? Prenez garde qu'il ne vous entende. Diable! c'est un homme de la première condition, qui, sur quelque maladie extraordinaire, veut avoir vos ordonnances.

M. GRICHARD.

Qu'il se dépêche.

(*Catau sort.*)

SCÈNE VII.

M. GRICHARD, MONDOR.

M. GRICHARD.

Que demandez-vous? de quel mal vous plaignez-vous? Vous avez un visage de santé!

MONDOR.

Aussi, monsieur, ne suis-je pas malade.

M. GRICHARD.

Que voulez-vous donc? le devenir?

MONDOR.

Non, monsieur.

M. GRICHARD.

Dites-moi donc, au plus tôt, ce que vous voulez?

MONDOR.

Je sais, monsieur, que vous êtes un très habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panégyrique.

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des secrets...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

J'ignore celui de me délivrer des importuns... Eh bien! aux secrets?

MONDOR.

Vous n'avez pas de temps à perdre.

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GIRCHARD.

Eh! en voilà plus de cent.

MONDOR.

J'ai ouï dire qu'il y a des secrets pour se faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Comment diable! pour qui me prenez-vous?

MONDOR.

Pour un très savant et très honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des secrets pour vous faire aimer?

MONDOR.

Eh! non, monsieur; graces à Dieu, la nature n'y a pourvu que de reste!

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommodent, à force d'être entêtées de moi : j'aime ailleurs à la rage. Il y a des secrets pour se faire aimer, apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

A ces femmes qui vous aiment à la folie?

MONDOR.

Oui, monsieur.

M. GRICHARD.

Prenez...

MONDOR, *l'interrompant.*

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois seulement...

MONDOR, *l'interrompant.*

J'entends.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre temps avec elles que vous le prenez avec moi ; elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

MONDOR.

Bon !

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

M. GRICHARD.

Il m'avoit bien trouvé en état d'écouter ses balivernes ! Je suis au désespoir de la fuite de Brillon.

SCÈNE IX.

ARISTE, M. GRICHARD.

M. GRICHARD.

Eh bien! M'apportez-vous des nouvelles de ce petit pendard?

ARISTE.

Catau l'est allée chercher. Mais vous ne partirez pas demain?

M. GRICHARD.

A la pointe du jour.

ARISTE.

Ce sera donc après avoir donné ordre à l'affaire de monsieur de Saint-Alvar?

M. GRICHARD.

L'ordre est tout donné.

ARISTE.

Comment donc?

M. GRICHARD.

Je n'en veux plus entendre parler.

ARISTE.

Je vous admire, mon frère. Hier vous vouliez donner Térignan à Clarice, et Hortense à Mondor; ce matin vous vouliez épouser Clarice, et donner votre fille à M. Fadel; et ce soir vous ne voulez faire ni l'un ni l'autre.

M. GRICHARD.

Non, non, non, de par tous les diables, non.

ARISTE.

Voilà cependant trois fois, de bon compte, que vous changez de sentiment dans un jour.

M. GRICHARD.

J'en veux changer trente, s'il me plaît; et, afin qu'on ne m'en vienne plus rompre la tête, je suis bien aise de m'être engagé, en votre présence, à partir demain matin, pour aller voir à la campagne ce seigneur malade, qui m'a fait l'honneur de m'envoyer son aumônier.

ARISTE.

Mais, au moins, avant que de partir, vous devriez prendre quelque ajustement avec monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Je n'en ferai rien.

ARISTE.

Il a de puissants amis.

M. GRICHARD.

Je m'en moque.

ARISTE.

Vous lui avez donné votre parole.

M. GRICHARD.

Qu'il la garde.

ARISTE.

Il vient de vous dire à vous-même qu'il savoit le moyen de vous la faire tenir.

M. GRICHARD.

Je l'en défie.

ARISTE.

Il s'est mis en frais pour ces mariages.

M. GRICHARD.

Pourquoi s'y mettoit-il?

SCÈNE X.

CATAU, *écoutant dans le fond;* M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Vous serez condamné à de grands dommages et intérêts.

M. GRICHARD.

Oh! vous ne les payerez pas pour moi.

ARISTE.

Non; mais...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Après ce que j'ai vu de Clarice, quand il m'en devroit coûter tout mon bien, et que toute la terre s'en mêleroit, j'aimerois mieux être pendu, roué, grillé, que d'épouser cette créature!

CATAU, *s'approchant.*

Ah! monsieur!

M. GRICHARD.

Qu'est-ce?

CATAU.

Brillon s'est enrôlé.

M. GRICHARD.

Enrôlé?

CATAU.

Oui, monsieur, enrôlé pour aller à la guerre.

M. GRICHARD.

A la guerre?

ARISTE, *à Catau.*

On s'est moqué de toi.

CATAU.

Monsieur, j'ai parlé moi-même au sergent et au capitaine.

M. GRICHARD.

Le fripon!

ARISTE.

Quel malheur!

CATAU.

Oui, monsieur.

M. GRICHARD.

Mais ce capitaine est un enragé! il se fera casser d'enrôler des garçons de quinze ans : on veut aujourd'hui de grands soldats.

CATAU.

C'est ce que je lui ai dit. Il m'a répondu que cela étoit bon pour ceux qui vont en Flandre, en Piémont, ou en Allemagne; mais que, pour lui, il lui étoit permis d'enrôler de jeunes garçons.

M. GRICHARD.

De jeunes garçons? le traître!

CATAU.

Oui, monsieur: il a ordre, à ce qu'il dit, de les mener si loin, si loin, qu'avant qu'ils y soient arrivés, ils auront tous de la barbe.

M. GRICHARD.

Comment diantre! et où les mène-t-il?

CATAU, *lui donnant une carte.*

Tenez, monsieur, de peur de l'oublier, je me le suis fait écrire sur cette carte; voyez.

M. GRICHARD, *lisant.*

A... à Madagascar... Brillon à Madagascar!

CATAU.

Ils disent, monsieur, que ce n'est pas loin de l'autre monde.

ARISTE, *à M. Grichard.*

C'est sans doute, mon frère, pour cette colonie dont vous avez ouï parler? Voilà un garçon perdu!

CATAU, *à M. Grichard.*

Hélas! monsieur, je viens de voir ce pauvre en-

fant; on l'a déja habillé de vert, avec un bonnet à la dragonne; (*en riant*) et... et on lui a fait apprendre à jouer du tambour... Tenez, monsieur, cela fait rire et pleurer.

M. GRICHARD.

Et où loge ce maudit capitaine, que je lui aille laver la tête?

CATAU.

Il ne loge point, il campe toujours.

M. GRICHARD.

Viens; méne-moi où tu l'as vu: il faut que j'aille trouver ce turc; et que...

CATAU, *l'interrompant.*

Gardez-vous-en bien!

M. GRICHARD.

Comment? coquine!

CATAU.

Eh bien! monsieur, vous pouvez y aller; mais je vous avertis, au moins, de faire votre testament, et de prendre congé de vos malades.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire?

CATAU.

C'est-à-dire, monsieur, que ce capitaine cherche par-tout des médecins pour les mener en ce pays-là.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Des médecins ? Gardez-vous bien d'y aller.

M. GRICHARD.

Voici pour moi un jour bien malencontreux ! C'est le seul de mes enfants qui promet quelque chose.

CATAU.

Il est vrai qu'il vous ressemble déja comme deux gouttes d'eau.

M. GRICHARD.

Il faut que tu y retournes avec de l'argent, et que...

CATAU, *l'interrompant.*

Monsieur, ils m'enrôleront. Le sergent me vouloit prendre, moi, si je ne me fusse promptement sauvée. Il dit qu'ils ont ordre d'y mener aussi des filles.

M. GRICHARD.

Tubleu ! voilà de terribles enrôleurs !

CATAU.

Vous moquez-vous ! Monsieur Mamurra a voulu y aller pour chercher Brillon ; à son langage, on l'a pris pour un médecin (vous savez qu'il parle comme un fou); d'abord il a été coffré. Je ne l'ai pas vu ; mais je l'ai entendu hurler dans une chambre, où il jure en latin comme un possédé. Cependant ils partent demain matin.

ARISTE.

Il faut y envoyer quelqu'un en diligence.

M. GRICHARD.

Mais qui diantre pourrons-nous trouver qui soit à l'abri d'enrôlement?

CATAU, *bas, montrant Ariste.*

Eh! priez monsieur que voilà.

M. GRICHARD.

Qui, lui?

CATAU, *bas.*

Eh! vraiment oui, lui; il ne risque rien : on n'a que faire d'avocat en ce pays-là.

M. GRICHARD.

On s'en passeroit bien en celui-ci. (*à Ariste.*) Allez-y donc; et à quelque prix que ce soit...

ARISTE, *l'interrompant.*

Je n'épargnerai rien, assurément; et je vous ramènerai Brillon, ou j'y perdrai mon latin.

M. GRICHARD.

Vous ne perdriez pas grand'chose.

CATAU, *à Ariste.*

Monsieur, vous pourriez encore trouver ce capitaine chez son oncle.

ARISTE.

Son oncle?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Quoi ! ce capitaine est donc ce neveu dont il nous a si souvent parlé ?

CATAU.

Oui, monsieur ; et il devoit aller prendre congé de lui : je crois qu'il y est à présent.

ARISTE, *à M. Grichard.*

J'y cours, pour ne le pas manquer : il n'y a qu'un pas d'ici ; dans un moment je vous rends réponse.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

Je crains bien, monsieur, qu'on ne veuille pas lui rendre votre fils.

M. GRICHARD.

Pourquoi non, coquine?

CATAU.

Ce capitaine fait litière d'argent : c'est un marquis de vingt mille livres de rente ; il a un équipage de prince, et ses gens m'ont dit que le roi lui a donné le gouvernement de Madagascar.

M. GRICHARD, *à part.*

Il faut que tous les diables soient déchaînés aujourd'hui contre moi !

CATAU.

(*bas.*) Pas tous encore. (*à M. Grichard.*) Que je plains ce pauvre enfant!

M. GRICHARD.

Morbleu! si ce seigneur malade que je dois aller voir demain étoit à Paris, je ferois bien voir à ce capitaine... (*voyant entrer Lolive.*) Mais que cherche ici ce soldat!

SCÈNE XII.

LOLIVE, *en soldat, avec une hallebarde;* M. GRICHARD, CATAU.

CATAU, *à M. Grichard.*

Ah! monsieur, c'est le sergent de ce capitaine.

M. GRICHARD.

Peut-être il me vient rendre Brillon.

LOLIVE.

Brillon? non.

M. GRICHARD, *à part, en tremblant.*

Oh! oh! c'est ce coquin de maître à danser.

CATAU, *après s'être approchée de Lolive, et revenant à M. Grichard.*

Monsieur, c'est lui-même; je ne l'avois pas d'abord reconnu.

LOLIVE, *à M. Grichard.*

Oui, monsieur, depuis que je n'ai eu l'honneur

de vous voir, on m'a offert une hallebarde. Je ne suis plus Rigodon ; je suis à présent monsieur de La Motte, à vous servir.

M. GRICHARD, *à part.*

La peste te crève !

LOLIVE.

Je viens vous prier, monsieur, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de tantôt.

M. GRICHARD, *à part.*

Le diable t'emporte !

LOLIVE.

Si vous avez quelque chose sur le cœur, pourtant...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Monsieur Rigodon, ou monsieur de La Motte, comme il vous plaira, sortez vite d'ici, et laissez-moi en repos.

LOLIVE.

J'y viens aussi, monsieur, pour vous avertir de la part de mon capitaine, de ne vous pas faire attendre demain matin.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire ?

LOLIVE.

C'est-à-dire, monsieur, que vous soyez prêt pour partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui, moi?

LOLIVE.

Vous-même, monsieur

CATAU, *le contrefaisant.*

Vous le prenez pour un autre monsieur.

LOLIVE.

Non, ma belle enfant, non; n'est-il pas monsieur Grichard? (*à M. Grichard.*) Vous irez monsieur, d'ici à Brest, dans le carrosse de mon capitaine, et là vous vous embarquerez en bonne compagnie.

M. GRICHARD.

Quel galimatias me faites-vous là?

LOLIVE.

Galimatias, monsieur? N'avez-vous pas promis de partir demain matin à l'homme que mon capitaine a envoyé ici tout-à-l'heure?

CATAU.

Vous équivoquez, monsieur; monsieur n'a promis de partir demain matin qu'à un aumônier.

LOLIVE.

Justement, voilà l'affaire; c'est l'aumônier de notre régiment.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! je suis perdu!

CATAU, *à Lolive.*

Mais c'est pour aller voir un seigneur malade à la campagne que monsieur a promis de partir.

LOLIVE.

Eh bien! voilà ce que c'est aussi. Cette campagne, c'est Madagascar, bon pays; et ce seigneur malade, c'est le vice-roi de l'île, brave homme.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! qu'ai-je fait, qu'ai-je fait?

LOLIVE.

Vous serez, morbleu! son premier médecin, je vous en donne ma parole.

CATAU, *à M. Grichard.*

Quoi! monsieur, vous irez aussi à Madagascar?

M. GRICHARD, *à part.*

J'enrage!

LOLIVE.

Assurément, monsieur ira : il en a donné sa parole par écrit, et mon capitaine le fera bien marcher.

M. GRICHARD, *avec fureur.*

Oh! je n'en puis plus. Va-t'en dire, scélérat! à ton aumônier, à ton capitaine, à ton vice-roi et à tous les Madagascariens, qu'ils ne se jouent pas à la colère d'un médecin!

LOLIVE.

Monsieur, monsieur, vous êtes homme d'honneur; et puisque vous vous y êtes engagé, vous irez.

M. GRICHARD.

Oui, traître, j'irai tout-à-l'heure faire assembler la faculté!

LOLIVE.

Et moi le régiment. Nous verrons qui l'emportera.

M. GRICHARD.

Ceci intéresse tous mes confrères.

LOLIVE.

Eh! monsieur, si vous pouviez en emmener quelques uns avec vous, le beau coup! Il n'en resteroit encore que trop pour Paris.

SCÈNE XIII.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

ARISTE, *à M. Grichard.*

On ne veut point absolument vous rendre votre fils.

CATAU.

Il y a bien d'autres affaires.

ARISTE.

Comment?

CATAU, *montrant M. Grichard.*

Voilà monsieur qui va aussi à Madagascar.

ARISTE.

Mon frère?

CATAU.

Il s'y est engagé : on l'a surpris; vous y étiez présent. Cet aumônier...

ARISTE, *l'interrompant.*

Ah! je vois ce que c'est. Quelle trahison!

LOLIVE.

Vous moquez-vous, monsieur? Il fera fortune en ce pays-là : on n'y est pas encore désabusé des médecins.

M. GRICHARD, *à part.*

Le bourreau!

LOLIVE.

C'est le plus beau séjour du monde pour les gens de sa profession.

M. GRICHARD, *à part.*

Le traître!

LOLIVE.

C'est de là que viennent toutes les drogues spécifiques.

M. GRICHARD, *à part.*

L'infame!

LOLIVE.

Quel plaisir pour un médecin de se voir à la

source de la casse, du séné, et de la rhubarbe!

M. GRICHARD, *avec fureur.*

Il faut que j'étrangle ce scélérat!

LOLIVE, *lui présentant la hallebarde.*

Alte-là! Adieu, monsieur. Si vous n'êtes chez mon capitaine demain matin à quatre heures, vous aurez ici, à cinq, trente soldats logés à discrétion. Serviteur, jusqu'au revoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

CATAU.

Je soupçonne, monsieur, quelque chose, dont il faut que j'aille m'éclaircir. Il y a quelque trahison.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

ARISTE, M. GRICHARD.

ARISTE.

Voilà, mon frère, ce que vous coûte votre gronderie. Le soufflet que vous avez donné à Brillon est cause de tout. Le petit fripon s'est allé enrôler, et a donné lieu à la pièce qu'on vous a

faite; vous aurez de la peine à vous en tirer. Je vous l'ai dit mille fois, votre mauvaise humeur vous attire toujours...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Ah! courage! Il est question de chercher des expédients pour qu'on ne nous mène pas, Brillon et moi, à Madagascar; et la démangeaison de moraliser vous prend?

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quels expédients employer où l'argent est inutile : aux maux sans remède, le plus court est de prendre patience. Cependant la prudence veut...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Ah! quel homme! Savez-vous bien, monsieur mon frère, que j'aimerois mieux aller mille fois à Madagascar, à Siam et au Monomotapa, que d'entendre moraliser si hors de saison? Voilà-t-il pas ce qu'on vous reprochoit l'autre jour à l'audience? Vous jasâtes une heure sur les anciens Babyloniens, et il étoit question, au procès, d'une chèvre volée! J'enrage quand je vois...

SCÈNE XVI.

TÉRIGNAN, M. GRICHARD, ARISTE.

TÉRIGNAN, *à M. Grichard.*

Mon père, je sais le tour qu'on vous a joué; j'ai découvert d'où cela vient, et je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous de ne point aller à Madagascar, et de ravoir mon frère, sans qu'il vous en coûte rien.

M. GRICHARD.

Comment?

TÉRIGNAN.

Monsieur de Saint-Alvar est cause de tout.

ARISTE.

Monsieur de Saint-Alvar?

TÉRIGNAN.

Lui-même. Par malheur, il est proche parent de ce capitaine...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Je sais qu'il est son oncle : achève.

TÉRIGNAN.

Eh bien! il s'est allé plaindre à son neveu que vous lui avez manqué de parole, et que c'est le plus sensible affront que l'on puisse faire à un gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vieillard!

ARISTE.

Il avoit bien dit qu'il savoit le moyen de se venger.

TÉRIGNAN.

Ce capitaine a juré qu'il vous emmèneroit, vous et mon frère, si vous n'épousiez Clarice.

M. GRICHARD.

Moi, que j'épouse cette baladine? J'aimerois autant épouser l'opéra.

TÉRIGNAN.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire?

ARISTE.

Attendez, mon neveu. Prenons ici un expédient pour contenter tout le monde. Il doit leur être indifférent qui de vous deux épouse Clarice?

TÉRIGNAN.

Ah! mon oncle, je vous entends; n'en dites pas davantage. Vous savez bien que je suis engagé à Nérine.

M. GRICHARD.

Nérine, pendard! la fille d'un médecin qui n'est jamais de mon avis?

TÉRIGNAN, *à Ariste.*

Mon oncle, je vous supplie... (*à M. Grichard.*) Mon père, je vous conjure...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Tais-toi, maraud! Dusses-tu enrager, tu épouseras Clarice, s'il ne faut que cela pour nous tirer d'affaires.

TÉRIGNAN.

Oh! j'aime mieux aller aussi à Madagascar.

M. GRICHARD.

Tu n'iras point à Madagascar, et tu l'épouseras.

SCÈNE XVII.

CATAU, M. GRICHARD, TÉRIGNAN.

CATAU, *à M. Grichard.*

Monsieur, je vous prie de me donner mon congé.

M. GRICHARD.

Pourquoi ton congé?

CATAU.

Je ne veux plus servir une extravagante.

M. GRICHARD.

Que t'a-t-elle fait?

CATAU, *montrant Ariste.*

Est-ce que monsieur ne vous en a rien dit?

ARISTE.

Ma nièce m'a prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuser un parti si avantageux, et qui nous mettroit tous hors d'embarras!

M. GRICHARD.

Quel parti?

CATAU.

Comment, monsieur! ce neveu de monsieur de Saint-Alvar, ce marquis de vingt mille livres de rente, ce gouverneur de Madagascar, a chargé (*montrant Ariste*) monsieur de vous demander Hortense en mariage.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Il est vrai, mon frère; mais elle a quelque secrète aversion pour lui.

CATAU, *à M. Grichard.*

Aversion pour un homme de vingt mille livres de rente, et qui est fait à peindre! Vous l'avez vu, monsieur.

M. GRICHARD.

Qui, moi? et quand?

CATAU.

Tout-à-l'heure. C'est cet homme de condition qui est venu vous consulter.

M. GRICHARD.

Qui, ce grand flandrin? Il est encore plus sot que Fadel; mais il n'est que trop bon pour Hortense.

ARISTE.

C'est un homme, après tout, que nous ne connoissons pas bien, et je trouve que ma nièce a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je trouve que votre nièce est une sotte.

CATAU.

Assurément, monsieur. Je sais bien d'où vient son aversion ; elle est affolée de son Mondor, qui ne viendra peut-être jamais.

M. GRICHARD.

La coquine! Je vois ce que c'est : ils sont tous d'intelligence contre moi et Brillon : ils voudroient déja nous savoir bien loin. Ah, parbleu ! je ne serai pas leur dupe. Allons, allons, Catau.

CATAU.

Que vous plaît-il, monsieur ?

M. GRICHARD.

Fais venir Hortense, et va dire à monsieur de Saint-Alvar, à Clarice et à ce marquis de se rendre ici tout-à-l'heure.

CATAU.

J'y cours ; vous les aurez dans un moment.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

M. GRICHARD, ARISTE, TÉRIGNAN.

M. GRICHARD, *à Térignan, qui fait semblant de vouloir fuir.*

Oh! ne songe pas, toi, à nous échapper. Demeure là, entre ton oncle et moi, que je te voie; et songe que, si tu ne fais les choses de bonne grace, je te... Oh! oh!

TÉRIGNAN.

Mon père...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Attends-toi que je te donne à ta Nérine!

TÉRIGNAN.

Vous avez beau faire, vous ne me ferez jamais épouser Clarice par force.

M. GRICHARD.

De force ou de gré, tu l'épouseras.

SCÈNE XIX.

HORTENSE, CATAU, M. RIGAUT, M. GRICHARD, ARISTE, TÉRIGNAN.

CATAU, *à M. Grichard.*

Monsieur de Saint-Alvar consent à tout; vous aurez ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD, *sans voir M. Rigaut.*

Ah! tu as fait venir monsieur Rigaut?

CATAU, *le lui montrant.*

J'ai cru que vous en auriez besoin.

M. GRICHARD, *à M. Rigaut.*

Allons, monsieur le notaire, deux contrats : je marie Térignan avec Clarice.

M. RIGAUT.

Monsieur, ledit contrat est dressé depuis hier : il n'y aura qu'à signer, quand les parties contractantes seront ici.

TÉRIGNAN, *à M. Grichard.*

Mais, mon père, épousez Clarice, je vous en conjure!

HORTENSE, *à M. Grichard.*

Oui, mon père, épousez-la, je vous en supplie, et ne me donnez point à ce marquis.

M. GRICHARD.

Ah! parbleu, voici qui est drôle! Je veux marier mes enfants, et mes enfants me veulent marier, moi!

M. RIGAUT.

Monsieur, en pareil cas, nous avons accoutumé de préférer la volonté des pères à celles des enfants; c'est notre style.

M. GRICHARD.

Je le crois bien, vraiment; ce style est bon. Al-

lons, monsieur, afin que tout soit prêt quand les autres viendront, je marie aussi Hortense à monsieur le marquis de... de...

CATAU, *l'interrompant.*

Attendez, monsieur, je sais son nom et ses qualités; je vais les lui dicter... (*bas.*) Ne vous rendez pas au moins. (*dictant à M. Rigaut.*) Marquis de Tissac.

M. RIGAUT, *écrivant.*

Sac...

CATAU.

Gouverneur, pour le roi, de l'île de Madagascar.

M. RIGAUT, *écrivant.*

Car...

M. GRICHARD, *à Hortense.*

Entends-tu, impertinente? Vois ce que tu refuses!

HORTENSE.

Quoi! mon père, épouserai-je un homme qui me mènera au bout du monde?

CATAU.

Allez, mademoiselle, je connois des femmes qui font bien voir plus de pays à leurs époux!... Mais les contrats sont dressés, et voici nos gens qui arrivent tout à propos.

SCÈNE XX.

CLARICE, MONDOR, BRILLON, HORTENSE, MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, TÉRIGNAN, CATAU, M. RIGAUT.

MONDOR, *à M. Grichard, lui présentant Brillon.*

Monsieur, sur la parole qui m'a été donnée, de votre part, voilà votre fils, que je vous ramène avec plaisir.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant traité... Mais laissons cela, nous en dirons deux mots quelque jour. Et mon écrit?

MONDOR.

Je vous le rendrai quand vous aurez signé les deux contrats.

M. GRICHARD.

Signons donc.

MAMURRA.

Monsieur...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh, va-t'en à Madagascar, toi!

BRILLON.

Mon père, laissez-moi aller, je vous prie, avec le marquis.

M. GRICHARD.

Paix, fripon. Ne perdons point de temps ; il est tard. (*à M. Rigaut.*) Donnez que je signe. (*Il signe.*)

TÉRIGNAN.

Mon père, je vous déclare, au moins...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Signe seulement.

(*Térignan signe.*)

HORTENSE.

Je ne veux pas aller...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Dépêche-toi. Ah! ah! je vous ferai bien voir que je suis le maître.

(*Hortense signe, et Clarice aussi.*)

M. RIGAUT, *présentant la plume à Mondor.*

Il ne reste à signer que monsieur Mondor.

MONDOR, *après avoir signé.*

Voilà qui est fait.

M. GRICHARD.

Mondor! Qu'est-ce à dire?

CATAU.

Oui, monsieur, voilà Mondor. C'est lui qui, par mon ordre, vous avoit enrôlés, vous et Brillon. C'est moi qui l'avois fait marquis et gouverneur de Madagascar. Il renonce, à cette heure,

au marquisat et au gouvernement, il a tout ce qu'il souhaite.

M. GRICHARD.

Ah! peste maudite! je t'étranglerai! (*à Hortense.*) Et toi, scélérate! c'est donc ainsi...

CATAU, *l'interrompant.*

Monsieur, elle n'a fait que suivre vôtre volonté. Vous la voulûtes hier donner à Mondor, vous la lui donnez aujourd'hui : de quoi vous plaignez-vous?

MONDOR, *à M. Grichard.*

Monsieur, l'honneur de votre alliance, l'amour...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Tarare! l'honneur, l'amour... (*à part.*) Ah! j'enrage! je crève! Me voilà vendu, trompé, trahi, assassiné de tous côtés. (*à M. Rigaut.*) Mais tu seras pendu, faussaire exécrable.

M. RIGAUT.

Ma foi, monsieur, vous ne ferez pendre personne; ces deux contrats sont dans mon registre, par votre ordre, depuis hier : vous les signez aujourd'hui.

ARISTE, *riant, à M. Grichard.*

Mon frère, si vous étiez d'une autre humeur, nous aurions pris d'autres mesures.

M. GRICHARD, *s'en allant.*

Morbleu ! il en coûtera la vie à plus de quatre.

CATAU.

De ses malades, peut-être... Mais, allons nous réjouir, et que le grondeur se pende, s'il veut.

FIN DU GRONDEUR.

LE MUET,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois le 22 juin 1691.

PERSONNAGES.

Le baron d'OTIGNI, père de Timante et du chevalier.
Le marquis de SARDAN.
LA COMTESSE.
TIMANTE, amant de la comtesse.
ZAIDE, fille inconnue.
LE CHEVALIER, amant de Zaïde.
UN CAPITAINE de vaisseau.
GUSMAN, valet du capitaine.
FRONTIN, valet de Timante.
MARINE, suivante de la comtesse.
LISETTE, suivante de Zaïde.
SIMON.

La scène est à Naples.

LE MUET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FRONTIN.

Ouais ! mon maître seroit-il déja rentré chez la comtesse ? Il n'y a point d'apparence ; il est encore un peu jour, et il n'y veut entrer que de nuit. Il faut l'attendre ici, et faire un dernier effort pour l'empêcher de remettre les pieds chez cette infidèle. Son honneur y est trop intéressé, et l'affront qu'elle lui fit hier est de ces choses qui ne se pardonnent jamais. J'entends quelqu'un. Le voici, sans doute. Faisons semblant d'être ici depuis long-temps.

SCÈNE II.

SIMON, FRONTIN.

SIMON.

Bonsoir, Frontin; je t'ai vu entrer dans ce palais, et je t'ai suivi.

FRONTIN.

Et que diantre veux-tu de moi ? Je n'ai pu encore vendre ta chaîne d'or : crains-tu que je ne te la vole ? veux-tu que je te la rende ? la voici.

SIMON.

Ce n'est pas cela.

FRONTIN.

Qu'est-ce donc ? N'es-tu pas assez instruit de ce que tu as à faire ?

SIMON.

Ce que tu veux que je fasse est diablement difficile.

FRONTIN.

Il faut avouer, mon pauvre Simon, que tu as la caboche bien dure ? Je ne crois pas que dans Naples il y ait un plus grand sot que toi.

SIMON.

Sot tant qu'il te plaira.

FRONTIN.

Mais est-ce une chose si difficile, dis-moi, de ne point parler ?

SIMON.

Oui, difficile, Frontin, et plus difficile que tu ne crois.

FRONTIN.

Pécore!

SIMON.

Tiens, déja dans l'hôtellerie où tu m'as mis en attendant que ton maître me prenne, j'ai voulu faire le muet pour m'exercer; je m'y attrape à tous moments.

FRONTIN.

Butor!

SIMON.

Hier, l'hôte demandoit la clef de la cave à tous ses gens; je ne pus m'empêcher de l'aller querir moi-même.

FRONTIN.

Ivrogne!

SIMON.

Ce matin encore, une servante m'a surpris comptant les heures, parceque j'avois envie de dîner.

FRONTIN.

Gourmand!

SIMON.

Si tu savois ce que c'est d'avoir parlé toute sa vie, et puis tout-à-coup ne parler plus!

FRONTIN.

Il est vrai que le public y perdra beaucoup, et que tu as de belles choses à dire.

SIMON.

Oh! franchement, tu devrois faire entendre à ton maître qu'il seroit mieux servi d'un garçon qui parleroit.

FRONTIN.

Ah! voici tes sots raisonnements de l'autre jour! Eh! ne t'ai-je pas dit que Timante s'est mis en tête d'avoir un muet; qu'il y a huit jours que je lui en cherchois un; que, n'en trouvant point, je me suis avisé de me servir de toi, à cause que tu es nouveau débarqué de Sicile, et que personne ne te connoît encore dans Naples; qu'enfin, par son ordre, je t'ai fait faire l'habit que tu portes?

SIMON.

Morbleu! je vais peut-être m'attirer quelque malheur. Je ne sais ce que c'est, mais l'argent que tu m'as promis ne me tente pas comme il a accoutumé de me tenter; et faire le muet enfin est un personnage auquel j'ai trop de peine à me résoudre.

FRONTIN.

Tu ne devrois pas y hésiter un moment, si tu

avois le sens commun. Entre nous, les choses dont tu m'as fait confidence t'ont fait venir de ton pays ; et les bijoux que je t'ai aidé à vendre ici chez les orfèvres ne disent rien de bon pour toi. Ainsi, quoique ta fausse barbe te déguise beaucoup, tu ne saurois mieux te cacher qu'en faisant le muet, et en changeant d'habit comme tu as fait de nom.

SIMON.

Mais changer de nom et d'habit sont des choses plus aisées à faire que de s'accoutumer à s'expliquer par signes.

FRONTIN.

Ah! mon enfant, de toutes les manières de s'énoncer, c'est la plus courte, la meilleure, et la moins ennuyeuse. Plût à Dieu que quantité de nos jeunes gens d'aujourd'hui voulussent la pratiquer, pour le repos de nos oreilles! Vois-tu, les signes ont cela d'excellent, ils sont comme les choses, ils disent tout ce que l'on leur fait dire.

SIMON.

Tout coup vaille, m'y voilà déterminé.

FRONTIN.

Courage! Çà, tandis que nous voici seuls, repassons un peu les leçons que je t'ai données.

SIMON.

Je le veux.

FRONTIN.

Je te disois hier que ton maître te laisseroit seul au logis. Il faudra qu'à son retour tu lui fasses entendre par signes quelles sortes de gens l'auront demandé : comprends-tu ?

SIMON.

Fort bien.

FRONTIN.

Ah ! voyons un peu. Quand un homme de robe, un de nos sénateurs, par exemple, aura été au logis, comment le lui feras-tu entendre ? (*Simon copie un homme de robe.*) Fort bien, fort bien. Vive Simon ! Et un homme d'épée, là, un cavalier d'un bel air ? (*Simon copie mal un homme d'épée.*) Fort mal, fort mal. Ce n'est pas ainsi que je t'ai dit. Fi ! on diroit à ton action que ce seroit un archer du prevôt qui l'auroit demandé, et non pas un homme de condition. Voici comment il t'y faut prendre. (*Il lui montre, et Simon l'imite.*) Oui-da, oui-da ; cela n'est pas déja trop mal. Et lorsqu'une femme de qualité aura été au logis ? Souviens-toi bien de ce que tu m'as vu faire ; je te l'ai montré. (*Ce que Simon fait déplaît à Frontin.*) Oh ! fi, fi ! Que diantre fais-tu ? Voilà des révérences de crieuses de vieux chapeaux. Regarde-moi bien ; remarque ces airs, ce penchant de tête, ce tour de corps. (*Frontin contre-*

fait les femmes de qualité.) Allons, à toi. (*Simon tâche à l'imiter.*) Eh! pas mal, pas mal; cela viendra avec un peu d'exercice. En voilà assez pour le coup : retire-toi. Je ne veux point que mon maître te voie encore. Il ne t'a jamais vu, mais il te connoîtroit à l'habit. Quand il en sera temps, je t'irai querir. Adieu.

SIMON, *s'en allant.*

Serviteur.

FRONTIN, *à part.*

Voilà un drôle qui n'est pas encore stylé; si par hasard...

SIMON, *revenant.*

A propos, Frontin, je savois bien que j'avois quelque chose à te demander.

FRONTIN.

Eh quoi?

SIMON.

Dis-moi, je te prie, les muets rient-ils?

FRONTIN.

Eh! vraiment oui, les muets rient, imbécile.

SIMON, *s'en allant.*

C'est assez; je te remercie.

FRONTIN, *à part.*

Je crains bien de l'avoir choisi un peu sot. Si ma fourberie venoit à être découverte! (*voyant Simon.*) Encore?

SIMON, *revenant.*

Eh! dis-moi un peu, je te prie, comment rient les muets? Je n'en ai jamais vu rire.

FRONTIN.

Ah! voici une belle question! Et comment veux-tu qu'ils rient, nigaud? Ils rient comme les autres hommes. (*à part.*) Peste soit du questionneur! Il a tant fait que voici mon maître. (*à Simon.*) Tu ne peux éviter à présent qu'il ne te voie : au moins, prends bien garde à toi.

SCÈNE III.

TIMANTE, FRONTIN, SIMON.

TIMANTE, *à Frontin.*

Ah! te voilà, Frontin?

FRONTIN.

Oui, monsieur; il y a même long-temps.

TIMANTE.

J'attendois l'heure que la comtesse m'a donnée. Voilà donc ce muet dont tu m'as parlé? (*Simon fait la révérence.*) Ouais! il marque entendre ce qu'on dit?

FRONTIN.

Oh! point, monsieur; c'est que les bons muets, au mouvement des lèvres, comprennent ce qu'on

veut dire. (*Simon fait une inclination de tête.*) Voilà-t-il pas? il a compris ce que je vous ai dit.

TIMANTE.

Il me semble pourtant que ce drôle-là...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Oh! je vous le garantis muet, et des plus muets qui se fassent.

TIMANTE.

Je le crois. Fais-lui signe de se retirer. Sache seulement où il sera après souper pour l'aller querir et le mener à la personne à qui j'en dois faire un présent.

FRONTIN.

Ce n'est donc pas pour vous que vous le voulez, monsieur?

TIMANTE.

Non; je te dirai pour qui c'est: j'ai maintenant d'autres choses dans l'esprit.

(*Simon sort.*)

SCÈNE IV.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, malgré l'affront qu'on vous fit hier, vous voulez encore revoir la comtesse?

TIMANTE.

Je ne sais.

FRONTIN, *lui montrant la porte de la comtesse.*

Voilà pourtant cette même porte qu'on vous ferma hier au nez.

TIMANTE.

Hélas!

FRONTIN.

Et que vous vîtes ouvrir, un moment après, à votre rival.

TIMANTE.

La perfide!

FRONTIN.

Qui diantre ne vous eût cru ce matin? « Oui, « Frontin, dis que Timante est le dernier des « hommes, si je revois jamais cette infidèle, si je « remets le pied chez elle; que la foudre, que le « ciel, que la terre... » et cætera. Un petit laquais (*faisant le signe de montrer la taille d'un enfant*), pas plus haut que cela, vient vous dire un mot à l'oreille, de la part de cette infidèle... Adieu mon courroux! Vous êtes un homme d'une grande résolution!

TIMANTE.

Tu ne me connois pas encore.

FRONTIN.

Moi?

TIMANTE.

Non, toi.

FRONTIN.

Je crois pourtant que si.

TIMANTE.

Je n'ai pas changé de sentiment.

FRONTIN.

Que venez-vous donc faire ici?

TIMANTE.

Je ne la veux revoir que pour lui reprocher sa perfidie.

FRONTIN.

Oh! oh!

TIMANTE.

Que pour rompre avec elle.

FRONTIN.

Malepeste!

TIMANTE.

Et ne la revoir jamais après cela.

FRONTIN.

Tudieu!

TIMANTE.

Tu ne le crois point? Tu le verras. Elle me fait rappeler; elle voit le tort qu'elle a; elle veut se justifier: je la défie de me tromper. Elle s'imagine qu'elle me fera croire tout ce qu'il lui plaira; mais je lui ferai bien voir qui je suis. Hélas! j'ai perdu pour elle les bonnes graces de mon père; il a tourné toute son affection du côté de mon frère.

Je risque tout pour elle; mais, assurément, je ne serai plus sa dupe.

FRONTIN.

Tenez, monsieur, plus vous raisonnerez, plus vous pesterez contre cette jeune veuve; plus je croirai que vous aurez de la peine à vous dépétrer d'elle. Vous savez que je ne suis pas nouveau en ces sortes d'affaires? Je sais qu'en amour ce n'est que soupçons, brouilleries, raccommodements: aujourd'hui guerre, demain trève; puis on refait la paix. Dans un dépit bien fondé, comme le vôtre, la raison dit fort juste ce qu'on devroit faire; mais il arrive toujours qu'on fait le contraire de ce qu'a dit la raison.

TIMANTE.

Va, va, je saurai bien accorder mon amour avec ma raison: mon conseil est pris.

FRONTIN.

Eh! monsieur, il y a long-temps que l'amour et la raison sont brouillés ensemble: ils ne prennent plus conseil l'un de l'autre.

TIMANTE.

Tu crois donc que je serai assez lâche pour souffrir son injuste préférence?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur: je crois que vous vous plaindrez, que vous vous lamenterez; mais

je crois aussi que, puisqu'elle vous fait rappeler, elle compte à coup sûr qu'elle vous apaisera.

TIMANTE.

Elle?

FRONTIN.

Oui, elle.

TIMANTE.

N'est-il pas certain que l'on me refusa hier cette porte?

FRONTIN.

Cela est vrai.

TIMANTE.

Ne vis-tu pas entrer, un moment après, chez elle, ce capitaine de vaisseau qui ne la quitte point depuis quelques jours?

FRONTIN.

J'en tombe d'accord.

TIMANTE.

Eh bien! que pourra-t-elle me dire?

FRONTIN.

Je ne sais: mais ce sera elle qui le dira, et vous qui l'écouterez. Tenez, monsieur, figurez-vous qu'elle est présentement devant vous, avec tous ses charmes, et qu'elle se justifie; que sa bouche vous parle, que vous oyez le son de sa voix, et que ses yeux vous regardent: n'est-il pas vrai qu'elle a raison?

TIMANTE.

Hélas !

FRONTIN.

Avec cela, si elle s'avise de laisser tomber quelques feintes larmes, en conscience croyez-vous tenir un seul moment devant elle ?

TIMANTE.

Je t'avoue que j'aurai besoin de toutes mes forces.

FRONTIN.

Voulez-vous en croire votre valet ?

TIMANTE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Ne la voyez point. Vous y êtes encore à temps ; personne ne vous a vu entrer. En tout cas, c'est ici que logent tous les gens de qualité de Messine qui viennent à Naples ; vous direz que vous alliez voir le marquis de Sardan : aussi bien, cette salle sépare son appartement de celui de la comtesse. Allons, courage ; prenez une belle résolution : n'irritez pas davantage monsieur votre père. Il est si en colère de ce que vous refusez la fille du marquis, qu'il est résolu de donner cette même fille, avec tout son bien, à votre frère le chevalier. N'est-ce pas dommage qu'une personne comme lui hérite d'un bien si considérable, et

d'un beau nom comme le vôtre? Le bel honneur que fera à votre famille un mélancolique, un atrabilaire, un rêveur, qu'on ne sauroit faire parler qu'avec des machines, et de qui l'on ne sauroit arracher quatre paroles de suite; un imbécile, enfin, que votre père ne vous préfèreroit jamais, si votre désobéissance ne l'avoit poussé à bout!

TIMANTE, *allant du côté de chez la comtesse.*

Je le veux bien; retournons-nous-en sur nos pas.

FRONTIN, *lui montrant le chemin pour s'en aller.*

Mais, si vous voulez vous en retourner, c'est par là qu'il faut aller, et non pas par là. Vous vous approchez toujours de la porte de la comtesse.

TIMANTE.

Hélas! je ne sais ce que je fais, ni ce que je veux, ni ce que je dis. Je vois qu'elle me fait le plus sensible de tous les outrages; je le vois, je le sais, je le sens: cependant je meurs d'amour, et je ne sais à quoi me résoudre.

FRONTIN.

Quel pauvre homme! Mais j'entends votre père. Il parle assurément au chevalier. Cachons-nous dans ce coin: ils ne nous verront point. Écoutons ce qu'il lui dit; nous en tirerons peut-être quelque avantage.

(*Ils se cachent.*)

SCÈNE V.

LE BARON, LE CHEVALIER; TIMANTE, FRONTIN, *cachés.*

LE BARON, *au chevalier.*

Venez, venez, mon fils. Votre frère s'est rendu indigne de mon affection; je l'ai tournée toute vers vous, et, avec une belle fille, je vais vous faire jouir de dix mille livres de rente. Timante n'aura pas un sou de mon bien : vous êtes toute ma consolation. Vous ne répondez rien, mon fils? Je vois bien que votre silence est une marque de votre respect, et je suis transporté d'aise de voir en vous un consentement si parfait à tout ce que je souhaite; mais je voudrois vous voir plus gai : votre mélancolie m'afflige. Vous la perdrez, sans doute, devant la fille que je vous destine. Elle est jeune, elle est belle, et son père est mon ancien ami. Vous allez voir l'accueil qu'il nous fera. N'allez pas, au moins, être si triste devant lui. Mais le voici tout à propos.

(*Le chevalier s'enfuit dès que le marquis paroît.*)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE BARON; TIMANTE, FRONTIN, *cachés*.

LE BARON, *au marquis*.

Vous avez toujours prévenu mes desirs, marquis; et il semble que vous veniez au-devant de moi, comme si vous aviez su que j'allois chez vous.

LE MARQUIS.

L'amitié qui nous joint justifie assez notre empressement.

LE BARON.

Je vous amène mon fils le chevalier. C'est un fils obéissant, celui-ci, qui n'a jamais été gâté par Frontin, et qui, par sa soumission, me console de toutes les extravagances de son frère. (*cherchant le chevalier.*) Approchez, mon fils. (*appelant.*) Chevalier! (*à part.*) Qu'est-il devenu?

FRONTIN, *bas, à Timante.*

Voilà son fils l'obéissant!

LE BARON, *appelant.*

Holà! chevalier?...

FRONTIN, *à part.*

Il est déja bien loin.

LE BARON, *au marquis.*

Il faut, sans doute, qu'il lui ait pris soudainement quelque foiblesse. Il y a quelques jours qu'il est d'une langueur et d'un abattement qui m'affligent; mais la vue d'une jolie personne lui fera revenir ses forces. Nous pouvons toujours les accorder dès ce soir, quitte pour différer les noces de quelques jours, si son indisposition continue. Mais tenons les choses secrètes, pour nous garantir des fourberies de Frontin, qui m'a déja débauché Timante, et qui pourroit encore gâter le bon naturel du chevalier, dont je suis sûr que je ferai tout ce que je voudrai: un agneau n'est pas plus doux. C'est tout le contraire de ce pendard de Timante: aussi va-t-il servir d'exemple de la manière dont on doit punir les fils désobéissants.

LE MARQUIS.

En vérité, baron, il faut que je vous aime comme je fais pour consentir à ce mariage avec votre second fils; et le procédé de Timante suffiroit pour me rebuter d'une alliance que j'ai toujours ardemment souhaitée.

LE BARON.

Votre fille, au moins, voudra bien accepter le chevalier en la place de Timante?

LE MARQUIS.

Je suis assuré que ma fille n'aura pas d'autre volonté que la mienne; et vous savez que depuis que je perdis sa sœur aînée dans l'enfance, par ce funeste accident qui me fit quitter Messine pour venir demeurer à Naples, toute ma consolation a été de trouver en celle qui me reste un naturel complaisant, et porté à tout ce que je veux. Mais entrons chez moi, nous y causerons plus en liberté.

LE BARON.

Entrez, je reviens vous trouver dans un moment. Je vais voir ce qui est arrivé au chevalier. Ce pauvre garçon, dès le lendemain de son arrivée, m'a toujours paru tout languissant et tout malade.

(*Le marquis entre chez lui.*)

SCÈNE VII.

FRONTIN, LE BARON; TIMANTE, *caché.*

LE BARON, *rencontrant Frontin.*

Qui est là?

FRONTIN, *bas, à Timante.*

Ne bougez, vous dis-je.

LE BARON.

Qui est là?

FRONTIN, *bâillant.*

C'est moi, c'est moi : qu'est-ce?

LE BARON.

Ah! coquin, c'est toi.

FRONTIN.

Je vous demande pardon; je ne vous ai pas d'abord reconnu.

LE BARON.

Que faisois-tu là?

FRONTIN.

Je dormois, monsieur.

LE BARON.

Tu dormois?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Je t'ai pourtant ouï parler.

FRONTIN.

C'est, monsieur... c'est qu'il y a des gens qui parlent en dormant, et je suis de race.

LE BARON.

Pourquoi viens-tu dormir là?

FRONTIN.

J'attendois Marine.

LE BARON.

Ou Timante?

FRONTIN.

Oh! non, monsieur. Je vous jure que je ne suis

ici que pour mon compte. Ne suis-je pas du bois dont on fait les gens à bonnes fortunes?

LE BARON, *à part.*

Ce maraud! (*à Frontin.*) Oh bien! que tu sois ici pour toi ou pour ton maître, cela m'est indifférent; après ce qu'il a refusé, je n'ai que faire de lui; qu'il fasse ce qu'il voudra.

FRONTIN.

Il vous aime pourtant beaucoup.

LE BARON.

Un peu moins que sa comtesse. Mais, écoute; je sais, par expérience, que tu es un maître fourbe.

FRONTIN.

Ah! monsieur, quelle injure me faites-vous là?

LE BARON.

Tu m'as débauché Timante.

FRONTIN.

Moi, monsieur?

LE BARON.

Toi-même.

FRONTIN.

Ah! monsieur!

LE BARON.

Je consens que tu achèves de le perdre.

FRONTIN.

Eh! monsieur, mon maître...

LE BARON, *l'interrompant.*

Je ne compte plus sur lui; mais, au moins, prends bien garde à ne point te mêler de son frère. Je ne doute point que tu n'aies entendu ce que je viens de dire ici au marquis de Sardan; je te déclare que, si le chevalier refuse de m'obéir, sans m'informer d'où cela pourroit venir, je m'en prendrai à toi.

FRONTIN.

A moi, monsieur?

LE BARON.

Oui, à toi. Écoute : de deux fils que j'ai, je te laisse disposer de l'un; il est bien juste que tu me laisses disposer de l'autre?

FRONTIN.

Eh! monsieur, croyez-vous...

LE BARON, *l'interrompant.*

Si tu es sage, prends-y bien garde. Tu sais combien de friponneries tu m'as faites, et que j'ai en main de quoi te faire pendre. Je ne t'en dis pas davantage.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

FRONTIN; TIMANTE, *caché*.

FRONTIN, *à part*.

Il a, par ma foi, quelque raison. Cependant ils machinent là une terrible affaire contre mon maître. (*à Timante, qui paroît.*) Eh bien! monsieur, vous l'avez entendu! Vous voilà déshérité, si nous ne songeons à apaiser votre père.

TIMANTE.

Ce n'est pas la perte des biens qui me touche; je ne suis sensible qu'à sa colère: je l'ai encourue; et pour qui? Pour une infidèle!

FRONTIN.

Vous avez raison, monsieur; croyez-moi, retirons-nous d'ici.

TIMANTE.

Allons. Mais il me semble qu'on ouvre.

FRONTIN.

Eh! non, monsieur, on n'ouvre point; c'est quelqu'un qui vient éclairer cette salle: sortons.

TIMANTE.

Eh! si fait, te dis-je, on ouvre chez la comtesse.

FRONTIN, *à part*.

Ah! tout est perdu! voici le maudit aimant qui le retenoit devant cette porte.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Que veut dire ceci Timante? Il y a près d'un quart d'heure que j'entends votre voix dans cette salle. On vous fait dire qu'on a à vous parler; on vous attend vous venez, et au lieu d'entrer; il semble que vous faites le fier. Je crois même que, si je n'avois pris la peine de sortir, vous auriez eu la cruauté de vous en aller sans me voir.

(*Timante est dans un embarras qui oblige Frontin à répondre.*)

FRONTIN.

Oh! point, madame; nous n'avions garde! c'est... c'est que mon maître...

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous ne me dites rien, Timante? Seriez-vous assez fou pour être en colère de ce que je fis hier?

TIMANTE.

Infidèle! puis-je vous revoir après un tel affront?

LA COMTESSE.

Oh, oh! c'est donc tout de bon? Voilà vraiment bien de quoi, pour faire tant de bruit!

FRONTIN.

Il est vrai qu'une porte fermée au nez à l'un,

et ouverte un moment après à l'autre, c'est une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'en parler.

LA COMTESSE.

Je ne demandois à vous voir que pour vous en apprendre les raisons, avant votre départ; car je suis informée que le vice-roi vous a nommé du voyage... (*montrant Frontin.*) Mais, auparavant, dites-moi, ce garçon sait-il se taire?

FRONTIN.

Oui, madame, fort bien; mais je vous avertis d'une chose : si ce que j'entends dire est vrai, personne ne garde mieux un secret que moi : si ce qu'on dit est faux et supposé, je ne l'ai pas plutôt ouï que je meurs d'envie de l'aller redire. Je suis percé comme un crible, et le secret d'un mensonge s'écoule chez moi de tout côté. Je vous confesse mon foible, madame; c'est à vous à en profiter.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à dire qui ne soit très véritable.

FRONTIN.

A ce compte-là parlez en sûreté : on vous écoute.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous savez, Timante, qu'on me maria fort jeune à Messine, que six mois après je vins à perdre mon époux?

FRONTIN.

Cela se peut taire.

LA COMTESSE, *à Timante.*

D'abord je fis dessein d'aller passer le reste de mes jours dans la retraite, et de ne songer plus au monde.

FRONTIN.

Voilà ce que je ne tairai point.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous étiez alors à Messine. Vous me vîntes voir, Timante; vous me fîtes changer de résolution, et vous n'ignorez pas que depuis ce temps-là je vous ai confié avec plaisir tout ce que j'ai eu de plus secret?

FRONTIN.

Je ne tairai jamais cet article.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous savez donc, Timante, que ce capitaine qui vous donne aujourd'hui sans sujet cette jalousie, a ici, chez sa sœur qui loge près de ce palais, une jeune inconnue qu'on appelle Zaïde.

TIMANTE

Je sais, madame, l'histoire de cette Zaïde; j'étois encore à Messine lorsque cette fille, âgée de deux ans, fut prise par ce capitaine sur les côtes d'Espagne.

FRONTIN, *à la comtesse.*

Que fait cette fille à la porte fermée?

LA COMTESSE, *à Timante.*

Eh bien! Timante, vous pouvez vous ressouvenir que ce capitaine, étant obligé de retourner à la mer, me donna cette jeune enfant; que je lui donnai le nom de Zaïde, parceque personne ne connoissoit ni ses parents ni sa patrie; que je la fis élever avec beaucoup de soin, et que je l'ai toujours aimée aussi tendrement que si c'étoit ma propre sœur?

FRONTIN.

Et la porte, comment y viendra-t-elle?

LA COMTESSE, *à Timante.*

On a retiré cette fille d'entre mes mains, depuis que nous sommes à Naples, et je souhaite passionnément qu'on me la rende.

FRONTIN.

Je ne vois point encore de porte en tout cela.

TIMANTE, *à la comtesse.*

Eh bien! madame, vous voulez qu'on vous la rende?

LA COMTESSE.

Oui, Timante; et j'aurois couru risque de ne la voir jamais, si j'avois hier perdu le moment favorable de l'obtenir de ce capitaine.

FRONTIN.

Ah! nous y voici.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Il part au premier jour. Je le connois pour être d'une humeur soupçonneuse, difficile et peu complaisante. Je crus donc avoir besoin d'une conversation en particulier, où j'eusse la liberté de faire agir sur son esprit mes plus fortes persuasions : je l'attendois enfin quand vous vintes; et comme je n'étois remplie que du desir d'avoir Zaïde, et que pour ne laisser entrer personne j'avois donné des ordres, qui cependant n'étoient pas pour vous, on eut l'indiscrétion de vous renvoyer; en quoi je n'ai commis autre faute que celle d'avoir oublié de vous en faire part.

TIMANTE.

Et qui m'assurera, madame, que ce que je viens d'entendre n'est pas une défaite pour me chasser, et pour recevoir mon rival?

FRONTIN.

Courage, monsieur!

LA COMTESSE, *à Timante.*

Votre rival! pouvez-vous vous le persuader? un homme comme celui-là? riche et brave à ce qu'on dit, mais brutal comme un corsaire qu'il est. Eh bien! Timante, puisque ce que je vous

dis ne vous persuade point, n'en parlons pas davantage. Le capitaine n'entrera plus chez moi ; et quoique je souhaite avec passion d'avoir Zaïde, j'aime mieux y renoncer que de me brouiller avec vous.

TIMANTE.

Que de vous brouiller avec moi ?

FRONTIN, *à part.*

Le voilà rendu.

TIMANTE.

Ah ! madame, si je pouvois croire que vous parlassiez sincèrement !

LA COMTESSE.

Moi, je ne vous parlerois pas sincèrement ? Laissez-moi seulement avoir une compagne qui m'est si chère, et vous verrez si vous avez sujet d'envier auprès de moi le bonheur de qui que ce soit.

TIMANTE.

Que je suis heureux, si vous me dites vrai, madame !

FRONTIN, *bas.*

Vous voilà déshérité.

TIMANTE.

Que dans la nécessité où je suis de suivre le vice-roi dans ce voyage de deux jours, qui me va

durer dix années, ce seroit un grand soulagement à la douleur que j'ai de vous quitter, si je pouvois être rassuré sur toutes mes alarmes!

LA COMTESSE.

Vous devez l'être, Timante. Adieu, je vais voir la sœur de ce capitaine, à laquelle je dois honnêtement une visite pour le plaisir qu'elle me fait de se priver de Zaïde, qu'elle me doit envoyer aujourd'hui même après souper. Partez content, s'il ne faut pour votre repos que vous avouer que l'on n'en aura guère jusqu'à votre retour.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

TIMANTE, FRONTIN.

Eh bien, Frontin?

FRONTIN.

Je le savois bien moi, que, dès qu'elle parleroit, toutes vos belles résolutions, zeste!

TIMANTE.

Crois-tu qu'elle me trompe?

FRONTIN.

A vous parler franchement, ce sont de terribles animaux que les femmes, et, quelques preuves qu'elles donnent de leur sincérité, la chose est

toujours problématique. Oh! çà, en bonne foi, est-ce que, tout de bon, vous êtes résolu de vous raccrocher plus que jamais à cette femme?

TIMANTE.

Et le moyen que je puisse vivre sans elle?

FRONTIN.

Et sans bien pouvez-vous mieux vivre? Il me souvient d'avoir lu autrefois ces vers, que j'ai toujours retenus :

« Tant d'amour qu'on voudra, tant de charmants appas,
« Il faut toujours manger et boire;
« Et c'est un incident nécessaire à l'histoire
« Que de prendre un léger repas. »

En effet, il me paroît plus aisé de vivre sans aimer que sans dîner et sans souper; et je tiens une bonne cuisine plus nécessaire qu'une maîtresse.

TIMANTE.

Hélas! quoi qu'elle fasse, je vois bien que mon destin est de l'aimer toute ma vie.

FRONTIN.

Cependant, vous l'avez entendu, votre père marie le chevalier avec la fille que vous avez refusée: passe pour cela ; mais il le fait son héritier, voilà le diable. J'ai cela sur le cœur pour

vous; et, quelque défense qu'on m'ait faite, il faut que j'engage le chevalier à faire quelque sottise qui mette votre père en colère contre lui.

TIMANTE.

Oh! nous parlerons de cela quelque autrefois. Je ne suis pas bien guéri de ma jalousie : il faut que ce soir même tu demeures ici pour épier si l'on ménera cette fille à la comtesse. Après cela, je ne pourrai plus douter de ce qu'elle vient de me dire, je partirai content ; et, pour avoir l'esprit plus en repos durant mon voyage, je te laisserai ici pour observer exactement tout ce qui se passera dans cette maison.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, j'y reviendrai dès ce soir, aussi bien, n'ai-je point vu d'aujourd'hui ma cruelle Marine : c'est ma comtesse, à moi. Mais, à propos, vous ne songez qu'à cette femme, et vous ne dites pas ce que vous voulez faire de ce muet que je vous ai arrêté?

TIMANTE.

Je ne m'en suis pas souvenu quand il en étoit temps : ce soir tu le méneras où je te dirai. Retirons-nous : mon père soupe chez le marquis; il pourroit nous trouver ici. Sortons; j'ai quelques ordres à te donner.

FRONTIN.

Allons, monsieur, Dieu veuille que tout aille mieux pour vous que Frontin ne pense!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, MARINE.

MARINE, *à part.*

Quelle impatience de femme ! Ne pouvoit-elle attendre qu'on lui amenât Zaïde, sans m'y envoyer à l'heure qu'il est ?

LA COMTESSE, *appelant.*

Marine ! Attends, Marine.

MARINE.

Me voici, madame.

LA COMTESSE.

Dis au capitaine que je veux avoir Zaïde ce soir même.

MARINE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Que j'ai des raisons pour cela.

MARINE.

Il suffit.

LA COMTESSE.

Que je m'y attends.

MARINE.

Fort bien, madame.

LA COMTESSE.

Qu'il m'a promis de me l'envoyer.

MARINE.

Je le lui dirai.

LA COMTESSE.

N'y manque pas, au moins.

MARINE.

Je n'oublierai rien.

LA COMTESSE.

As-tu bien compris?

MARINE.

Eh! oui, madame.

LA COMTESSE, *s'éloignant.*

Tu n'as que la rue à traverser; amène-la, si tu peux, avec toi.

MARINE, *à part.*

Il faut avouer que cette femme-là veut bien ce qu'elle veut. Elle m'a déja dit, chez elle, dix fois la même chose. Quand je sors, elle me suit pour me le redire. Ah! la voici encore.

LA COMTESSE, *revenant.*

Écoute, j'avois oublié à te dire d'avertir le capitaine de ne prendre pas la peine de venir lui-même ce soir : je n'aime point qu'on me vienne voir à ces heures-ci.

MARINE.

Eh! madame, vous me l'avez dit quatre fois. Est-ce tout?

LA COMTESSE.

Oui; va, et reviens bientôt.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

MARINE.

Eh! Dieu soit loué! Mais... ne m'appelle-t-elle pas encore? Non; c'est quelqu'un qui monte l'escalier. Ne seroit-ce point qu'on lui amène Zaïde... Attendons un moment. Ah! c'est ce diable de Frontin, qui me fait enrager avec son amour. Que diantre vient-il faire ici?

SCÈNE III.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

Où vas-tu si tard, charmante Marine?

MARINE.

Où vas-tu toi-même à l'heure qu'il est, hibou?

FRONTIN.

Je te cherche, cruelle! et tu ne me cherches point.

MARINE.

J'ai bien affaire de toi! Adieu.

FRONTIN.

Arrête, inhumaine! arrête un moment, ou tu vas voir expirer à tes pieds l'amoureux, le triste, le désespéré Frontin!

MARINE.

Oh! çà, m'aimes-tu autant que tu le dis?

FRONTIN.

Oui, la peste m'étouffe!

MARINE.

Veux-tu m'épouser?

FRONTIN.

Oui, ou le diable m'emporte!

MARINE.

Tiens, il n'y a qu'un mot qui serve; touche là. Je t'aime aussi: j'enrage de te l'avoir dit; mais c'est une affaire faite, à condition que tu renonceras aux fourberies, et que tu songeras à embrasser quelque profession.

FRONTIN.

Mon enfant, je n'ai reçu du ciel que l'industrie en partage; chacun est obligé, en conscience, de faire valoir ses talents: je n'ai point d'autre profession.

MARINE.

Appelles-tu cela profession?

FRONTIN.

Oui, Marine; et je soutiens qu'il n'en est pas aujourd'hui de plus en usage.

MARINE.

Tu as perdu l'esprit.

FRONTIN.

Nullement; j'ai même fait dessein, quand nous serons mariés, que nous montrions aux autres.

MARINE.

A tromper?

FRONTIN.

Nous donnerons à cela un nom honnête. Je montrerai aux hommes, et toi aux femmes.

MARINE.

Montrer à tromper aux femmes? ce seroit pour ne rien gagner : tu te moques de moi. Mais laissons cela; parle-moi franchement : que viens-tu faire ici?

FRONTIN.

A te dire la pure vérité, j'y viens par ordre de mon maître, pour épier si l'on mènera à la comtesse cette Zaïde dont tu as sans doute ouï parler.

MARINE.

Tu la verras passer par ici tout-à-l'heure, je vais la querir : adieu.

FRONTIN.

Attends; j'ai à présent bien des choses à te dire.

MARINE.

Tu me les diras ce soir quand tu amèneras ce muet que ton maître a promis à ma maîtresse.

FRONTIN.

Qui, ce muet? Est-ce pour elle?

MARINE.

Vraiment, oui.

FRONTIN.

Eh! que diantre veut-elle faire d'un muet?

MARINE.

Bizarrerie. Elle veut toujours avoir dans son équipage quelque chose de singulier. Elle eut d'abord un Môre; dès qu'elle vit qu'ils devenoient trop communs, et que la vanité d'en avoir avoit passé jusques aux bourgeoises, elle n'en voulut plus, et prit un petit Turc : d'autres en eurent, elle le quitta; Présentement elle s'est avisée d'avoir un muet, à cause que personne ne s'en sert.

FRONTIN.

Oh! je te réponds qu'en cela elle sera bientôt suivie par les autres femmes; elles seront bien aises d'avoir auprès d'elles des gens qui ne parlent point, et j'en sais plus de quatre qui se sont mal trouvées de n'avoir pas eu des domestiques muets.

MARINE.

Tais-toi, voici Zaïde.

FRONTIN.

Sera-t-elle de nos amis?

MARINE.

Eh! je t'en réponds : il y a long-temps que nous nous connoissons.

SCÈNE IV.

ZAIDE, LISETTE, UN LAQUAIS, MARINE, FRONTIN.

ZAÏDE, *à Marine*

Bonsoir, Marine : ta maîtresse m'attend, à ce qu'on m'a dit?

MARINE.

Oui, mademoiselle ; je vous allois querir. Mais qui attendez-vous vous-même?

ZAÏDE, *cherchant Lisette.*

Ma fille de chambre, qui s'est arrêtée sur la porte... La voici. (*à Lisette.*) Eh bien! Lisette, qu'est-il devenu? C'est lui-même?

LISETTE.

Il faut que quelqu'un l'ait arrêté; car je l'ai perdu de vue : mais pour être celui qui ne bougeoit de ses fenêtres...

ZAÏDE, *l'interrompant.*

t assez, c'est assez; je n'en ai pas douté un

moment. Entrons ; ne faisons pas attendre la comtesse.

(*Elle entre chez la comtesse avec Lisette et le laquais.*)

SCÈNE V.

FRONTIN, MARINE.

MARINE.

Adieu ; il faut que j'entre avec elle. Mais, peste soit de toi ! tu es cause que je n'ai pas été dire au capitaine de ne pas venir ce soir. Oh ! s'il vient, je sais ce que je ferai.

(*Elle rentre chez la comtesse.*)

SCÈNE VI.

FRONTIN.

Adieu, ma déesse. (*seul.*) A ce que je viens d'entendre, la comtesse a dit vrai à Timante ; et après ce que Marine vient de me dire, nous voilà, mon maître et moi, assez heureux dans nos amours. Cependant, du côté de l'intérêt, nos affaires vont fort mal. Il me doit mes gages de plus de dix ans ; s'il est privé des biens de son père, adieu les travaux de ma jeunesse. Je ne voudrois

pour rien au monde avoir servi un maître déshérité. Que pourrois-je imaginer pour engager notre héritier prétendu à faire quelque fredaine qui le brouillât avec son père? Mais par où diable l'attaquer! Il est trop taciturne, et l'on ne sait comment s'insinuer avec les gens d'une humeur si extraordinaire. Eh, parbleu! le voici tout à propos.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Que cherche-t-il ici si tard, et avec tant d'empressement?

LE CHEVALIER, *à part.*

Où sera-t-elle allée? qu'est-elle devenue? (*à Frontin.*) Ah! Frontin, que je suis heureux de te rencontrer! ne m'en donneras-tu pas des nouvelles?

FRONTIN.

Et de qui, monsieur?

LE CHEVALIER.

Je crois qu'elle est entrée dans ce palais: mais dans quel appartement sera-ce? Je suis mort si je ne la trouve!

FRONTIN, *à part.*

La peste! comme il jase.

LE CHEVALIER.

Il faut que je la cherche par-tout; elle ne sera pas surprise de me voir. Hélas! peut-être ne la verrai-je jamais.

FRONTIN, *à part.*

Ce n'est plus le même homme. (*au chevalier.*) Et de qui parlez-vous, monsieur?

LE CHEVALIER.

De la plus charmante personne que tes yeux aient jamais vue. Enseigne-moi où elle est.

FRONTIN.

Et que puis-je savoir, si vous ne parlez plus clairement?

LE CHEVALIER.

Je suis perdu si je ne la trouve. Grands Dieux! qu'elle a de charmes! Et je ne la verrois plus! Non, il n'est pas possible; elle est trop belle. Quelque part qu'elle soit, elle n'y peut être longtemps cachée.

FRONTIN, *à part.*

S'il parloit de Zaïde, quel bonheur! (*au chevalier.*) Qu'avez-vous donc, monsieur?

LE CHEVALIER.

Tu me vois au désespoir!

FRONTIN.

Et de quoi?

LE CHEVALIER.

Je suis amoureux.

FRONTIN.

Amoureux?

LE CHEVALIER.

Oui, amoureux; mais éperdument; et il faut que tu me serves.

FRONTIN.

Moi?

LE CHEVALIER.

Oui, toi. Tu sais les bons offices que je t'ai rendus auprès de mon père, et que tu me disois toujours : « Chevalier, cherchez seulement une « maîtresse, et vous verrez ce que je ferai pour « vous. »

FRONTIN.

Allez, allez, badin, vous voulez rire.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie; j'ai trouvé ce que tu me disois de chercher, et tu me tiendras ce que tu m'as promis. Si tu savois... qu'elle est belle!

FRONTIN.

Ah! je n'en doute point... Courage!

LE CHEVALIER.

Elle n'est pas comme la plupart des filles qui

gâtent leur beauté à force de soins; elle n'a rien que de naturel. Si tu l'avois vue!

FRONTIN, *à part.*

Sachons si c'est Zaïde. (*au chevalier.*) Comment est-elle faite?

LE CHEVALIER.

Comment? Une taille faite exprès pour l'amour! un teint! une douceur! Je ne puis te l'exprimer. Un tour de visage qui touche et qui enchante! Les yeux... ah! Frontin, quels yeux!

FRONTIN.

Au portrait que vous m'en faites, me voilà aussi savant que je l'étois; mais de quel âge à peu près?

LE CHEVALIER.

D'environ seize ans.

FRONTIN.

Quelle est donc cette fille?

LE CHEVALIER.

Je n'en sais rien.

FRONTIN.

Son nom?

LE CHEVALIER.

Je le sais encore moins.

FRONTIN.

Me voilà bien instruit! je vous servirai assurément!

LE CHEVALIER.

Il faut que tu me lui fasses parler ; ou par prière, ou par adresse, n'importe, pourvu que e lui parle.

FRONTIN.

Après ce que vous venez de me dire, il n'est rien de plus aisé. (*à part.*) Mais il le faut faire mieux expliquer. (*au chevalier.*) Où l'avez-vous vue?

LE CHEVALIER.

A sa fenêtre, vis-à-vis de chez nous, où je ne pouvois lui parler que par signes.

FRONTIN, *à part.*

C'est elle. (*au chevalier.*) Elle répondoit aux signes?

LE CHEVALIER.

D'une manière dont j'étois charmé.

FRONTIN, *à part.*

Fort bien. (*au chevalier.*) Ne l'avez-vous jamais vue ailleurs?

LE CHEVALIER.

Tout-à-l'heure, dans la rue.

FRONTIN, *à part.*

La voilà. (*au chevalier.*) Qu'est-elle devenue?

LE CHEVALIER.

Je ne sais.

FRONTIN.

Que ne la suiviez-vous?

LE CHEVALIER.

Mon oncle le commandeur m'a arrêté, et j'en suis inconsolable.

FRONTIN.

Avec qui étoit-elle?

LE CHEVALIER.

Avec sa fille de chambre, et un laquais qui les éclairoit. Je jurerois qu'elles sont entrées dans ce palais; je les ai perdues de vue sur la porte.

FRONTIN.

Je sais tout cela.

LE CHEVALIER.

Que je suis heureux! Et comment s'appelle-t-elle?

FRONTIN.

Zaïde.

LE CHEVALIER.

Et qui sont ses parents?

FRONTIN.

C'est ce qu'on ne sait point. Elle fut prise par des corsaires à l'âge de deux ans.

LE CHEVALIER.

Elle est d'une naissance illustre. Mais où est-elle présentement? Dis-le moi, je t'en conjure.

FRONTIN.

Pas loin d'ici ; là, chez la comtesse.

LE CHEVALIER.

Que je suis malheureux de n'être pas connu d'elle ! j'entrerois tout-à-l'heure. On dit que cette comtesse est une belle personne ?

FRONTIN.

Très belle.

LE CHEVALIER.

Mais non pas comme la nôtre.

FRONTIN.

Oh ! que non.

LE CHEVALIER.

Ah ! Frontin...

FRONTIN, *voulant s'en aller.*

Adieu, monsieur.

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Où vas-tu donc ?

FRONTIN.

Trouver mon maître, qui m'attend.

LE CHEVALIER.

Tu ne t'en iras point que tu ne m'aies rendu quelques services.

FRONTIN.

Je vous promets que ce soir même je parlerai pour vous à Zaïde. Je dois revenir ici.

LE CHEVALIER.

Pour quoi faire?

FRONTIN.

Pour mener à la comtesse un muet que votre, frère lui envoie.

LE CHEVALIER.

Quoi! ce muet dont j'ai ouï parler est pour elle?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux! il verra à tous moments la charmante Zaïde; il la servira. Quel plaisir seulement d'être auprès d'elle!

FRONTIN, *à part.*

Voici mon affaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux!

FRONTIN.

Et si vous étiez aujourd'hui cet heureux-là?

LE CHEVALIER.

Qui, moi?

FRONTIN.

Vous-même.

LE CHEVALIER.

Et comment?

FRONTIN.

Que vous prissiez ses habits?

LE CHEVALIER.

Et après?

FRONTIN.

Que je vous menasse chez la comtesse?

LE CHEVALIER.

J'entends.

FRONTIN.

Et que je disse que vous êtes le muet que Timante lui envoie?

LE CHEVALIER.

Ah! que cela est bien imaginé!

FRONTIN.

Personne ne vous connoît chez elle?

LE CHEVALIER.

Non, assurément. Que tu es habile, mon cher Frontin! Allons, déguise-moi tout-à-l'heure comme tu voudras; mène-moi au plus vite. Qu'il me tarde d'y être!

FRONTIN.

Bon! A quoi pensez-vous? Est-ce que vous ne voyez pas que je ris?

LE CHEVALIER.

Je ne ris pas, moi. Tu le feras, puisque tu l'as dit.

FRONTIN.

Vous ne sauriez pas faire le muet.

LE CHEVALIER.

Moi ?

FRONTIN.

Non. Aller en bonne fortune et ne pas parler, cela n'est pas possible à un homme de votre âge.

LE CHEVALIER.

Ne te mets pas en peine, je ferai tout ce qu'il te plaira : l'amour fait jouer toute sorte de personnages.

FRONTIN.

Mais monsieur votre père?

LE CHEVALIER.

Ne crains rien de ce côté là.

FRONTIN.

Il veut vous marier demain avec la fille du marquis.

LE CHEVALIER.

Je ne veux que Zaïde, je n'aime que Zaïde ; je mourrai, si je n'ai Zaïde.

FRONTIN.

Mais il veut aussi vous faire son héritier.

LE CHEVALIER.

Je ne consentirai jamais qu'il fasse ce tort à mon frère ; et je serai trop riche, si je puis posséder ce que j'aime.

FRONTIN.

Tout l'orage tombera sur moi.

LE CHEVALIER.

Eh! je te jure que je te mettrai à couvert de tout.

FRONTIN.

Enfin, vous le voulez?

LE CHEVALIER.

Je le veux, je t'en prie, je te le demande, je t'en conjure.

FRONTIN.

Au moins, quand vous serez là-dedans, n'allez point faire quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Ah! j'ai trop de respect pour Zaide. Je ne veux que lui déclarer les sentiments de mon cœur, tâcher de découvrir les siens, et l'engager, si je puis, à n'être qu'à moi.

FRONTIN.

Allez donc m'attendre dans la rue. Le muet qui doit nous donner l'habit que je fais faire pour lui n'est qu'à deux pas d'ici. Vous vous habillerez tandis que j'irai rendre réponse à votre frère de ce qu'il attend de moi; ensuite je vous amènerai ici, dès qu'il m'aura donné l'ordre d'y conduire celui dont vous tiendrez la place.

LE CHEVALIER.

Allons, ne perdons pas un instant.

FRONTIN.

Sortez le premier. J'ai été averti que celui qui

tient lieu de père à Zaïde doit venir ce soir : il a un valet qui n'est pas grue ; s'il nous voyoit ensemble, il pourroit se douter de quelque chose.

LE CHEVALIER.

Je vais t'attendre. Viens vite, au moins!

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

FRONTIN.

Allez, vous dis-je... Bon! voilà justement ce que je cherchois. Mais la peste! voici ce que je ne cherchois point. Ce maudit capitaine pourroit bien nous embarrasser. Marine l'avoit bien dit qu'il reviendroit ce soir.

SCÈNE IX.

LE CAPITAINE, GUSMAN, FRONTIN.

LE CAPITAINE, *à Frontin.*

Ah! te voilà, mon brave? Viens-tu voir si cette porte est encore fermée?

FRONTIN.

Eh! monsieur, je sais qu'elle ne s'ouvre que pour vous, et je cède aux amants heureux.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

LE CAPITAINE.

Allons, frappe... Où vas-tu donc ?

GUSMAN.

Chez le marquis de Sardan, monsieur.

LE CAPITAINE.

Frappe chez la comtesse, étourdi ; frappe donc.

GUSMAN.

Mais, monsieur, vous venez de lui envoyer Zaïde : est-il à propos sitôt...

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

C'est pour cela même, coquin. Je veux lui dire qu'elle prenne garde à ce jeune drôle, qui de sa fenêtre parloit tous les jours à Zaïde.

GUSMAN.

Eh ! monsieur, vous lui direz cela demain : on ne vous ouvrira pas si tard.

LE CAPITAINE.

Frapperas-tu, maraud ! à la fin ?

GUSMAN.

Eh ! monsieur, s'il ne tient qu'à frapper, votre affaire est faite.

(*Il frappe.*)

SCÈNE XI.

MARINE, LE CAPITAINE, GUSMAN.

MARINE, *à Gusman.*

Que viens-tu faire ici?

GUSMAN.

Mon maître demande à voir madame.

MARINE.

On ne la voit point à l'heure qu'il est. Va dire à ton maître qu'il a perdu le sens.

GUSMAN.

Le voilà; tu peux le lui dire toi-même.

MARINE, *au capitaine.*

Monsieur, je vous demande pardon; je ne vous croyois pas si près.

LE CAPITAINE.

Je voudrois donner le bonsoir à ta maîtresse.

MARINE.

Ah! monsieur, elle a une migraine si terrible qu'elle a été obligée de se coucher, après avoir causé un moment avec votre Zaïde. Je crois qu'elle dort; mais, puisque c'est vous, monsieur, si vous voulez, je l'éveillerai.

LE CAPITAINE.

Va, je crois qu'il n'y auroit point de mal.

GUSMAN, *à part.*

Si mon maître n'est fou...

LE CAPITAINE, *à Marine.*

Mais, non : va seulement écouter si elle dort, et si elle ne dort point...

MARINE, *l'interrompant.*

Elle dormira, monsieur, assurément. Vous n'avez qu'à demeurer un peu ici ; si je ne reviens point, vous pourrez vous en aller. Monsieur, je suis votre très humble servante. Adieu, Gusman.

GUSMAN.

Bonsoir, Marine.

(*Marine rentre chez la comtesse.*)

SCÈNE XII.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

GUSMAN.

Je vous le disois bien, monsieur.

LE CAPITAINE.

Est-ce que sans la migraine...

GUSMAN, *l'interrompant.*

Elle a la migraine comme vous.

LE CAPITAINE.

Qu'a-t-elle donc?

GUSMAN.

Elle a, monsieur, qu'elle n'a pas sur elle ce

qu'il faut pour être vue.

LE CAPITAINE.

Que veux-tu dire?

GUSMAN.

Qu'elle a quitté son teint de jour, et qu'elle a pris son teint de nuit.

LE CAPITAINE.

On diroit, à t'entendre, qu'on prend un teint comme un bonnet. Mais Marine ne revient point, sortons. Je donnerois la plus belle femme du monde pour le moindre brûlot de notre flotte.

GUSMAN.

Allons, monsieur, c'est fort bien fait.

(*Il sort avec le capitaine.*)

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, *en habit de muet*; FRONTIN.

FRONTIN.

N'entrons pas encore chez elle : laissons sortir le capitaine.

LE CHEVALIER.

Le voilà sorti; allons.

FRONTIN.

N'allons pas si vite, et entendons-nous bien avant de nous séparer.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu encore à me dire ?

FRONTIN.

Il faut que vous me permettiez d'avertir moi-même votre père de votre amour pour Zaïde : aussi-bien faut-il qu'il le sache.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi toi-même ?

FRONTIN.

Afin qu'il ne me soupçonne de rien.

LE CHEVALIER.

J'y consens : entrons.

FRONTIN.

Ce n'est pas tout : depuis que je me suis avisé de vous faire muet, il m'est venu dans l'esprit de me servir de votre muétisme pour obliger votre père à consentir que vous épousiez Zaïde.

LE CHEVALIER.

Est-il possible ?

FRONTIN.

Vous savez qu'il a toujours été le plus crédule de tous les hommes, et que cette facilité qu'il a à croire tout ce qu'on veut a tellement augmenté par la foiblesse de son âge, qu'on lui persuaderoit qu'il est nuit en plein jour.

LE CHEVALIER.

Mais il se défie de toi, et tu l'as si souvent trompé...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Je le tromperai bien encore. Je sais son foible sur les sortilèges. Songez, vous, seulement à être muet pour tout le monde, excepté pour Zaïde seule, lorsque vous en trouverez l'occasion.

LE CHEVALIER.

Tu me l'as déja recommandé.

FRONTIN.

Ne vous découvrez pas même à Marine : elle est fille; elle pourroit parler, et le stratagème que je médite demande un profond secret.

LE CHEVALIER.

C'est assez.

FRONTIN.

Entrons à présent. Prenez ces hardes, et cachez-les quelque part là-dedans, j'en aurai peut-être besoin.

SCÈNE XIV.

MARINE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARINE, *à Frontin.*

Ah! c'est toi, Frontin?

FRONTIN.

Oui, mon ange; et voici le muet que je mène à ta maîtresse.

MARINE.

Qu'il a bon air!

FRONTIN.

Eh! eh! c'est un muet fait exprès pour elle. Je vais le présenter.

MARINE.

Non; l'ordre est ce soir de ne laisser entrer personne. Adieu; je ferai à madame les compliments de ton maître.

(*Elle rentre avec le chevalier.*)

SCÈNE XV.

FRONTIN.

Adieu, ma princesse... Je viens, comme on dit, de mettre le loup avec la brebis. Si mon stratagème peut réussir, voilà le dessein du baron rompu; mon maître ne sera point déshérité, et

je serai payé de mes gages : voilà le fait... Allons apaiser notre autre muet. J'ai été obligé, pour lui faire quitter l'habit, de lui découvrir ce que je fais; mais la confidence qu'il m'a faite de ses friponneries, et la chaîne d'or que j'ai encore à lui, me sont d'assurés garants qu'il gardera mon secret. Quand on se mêle du métier que je fais, on ne sauroit prendre trop de précautions. Oui; encore est-on toujours à la veille de la prison ou de la bastonnade. Les dieux nous gardent de l'un et l'autre!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ZAIDE.

Que deviendrai-je, hélas! dans une conjoncture si embarrassante? Demeurerai-je dans une maison avec un jeune homme qui m'expose à tous moments aux plus violents troubles de la vie? Il n'est jamais le maître de ses regards; tous ses mouvements marquent sa passion, et déja tous les domestiques ont les yeux attachés sur nous. Je tremble à tous moments que la comtesse ne s'en aperçoive. Je crois qu'il cherche continuellement à me parler. Comment soutiendrai-je une conversation si hardie? Le plus sûr est de sortir d'ici. Mais je n'en ai pas la force, et je crains bien que l'amitié que j'ai pour la comtesse ne soit pas ce qui m'y arrête davantage.

SCÈNE II.

MARINE, ZAIDE.

MARINE.

Vous fuyez tout le monde, Zaïde?

ZAÏDE.

Laisse-moi.

MARINE.

Je ne vous connois plus depuis hier.

ZAÏDE.

Je ne me connois pas moi-même.

MARINE.

Qu'avez-vous?

ZAÏDE.

Je ne sais.

MARINE.

J'ai vu le temps que vous n'aviez rien de secret pour moi.

ZAÏDE.

Je n'ai aucun secret à te dire.

MARINE.

Vous ai-je désobligée en quelque chose?

ZAÏDE.

Non; tu m'es toujours chère.

MARINE.

La comtesse ne vous fit-elle pas bon accueil?

ZAÏDE.

Au-delà de tout ce que je pouvois attendre.

MARINE.

D'où vient donc cette inquiétude?

ZAÏDE.

Hélas! es-tu surprise de voir quelque chagrin à une malheureuse qui ne connoît ni ses parents ni sa patrie?

MARINE.

Vous ne les connoissiez pas mieux hier. Il y a ici quelque chose de nouveau.

ZAÏDE.

Que veux-tu qu'il y ait?

MARINE.

Je ne sais; mais vous n'avez pas coutume d'être ainsi. Hier toute la maison étoit dans la joie, et le muet que Timante a envoyé à madame réjouit tous ceux du logis; vous seule ne rîtes point. Chacun lui fit des signes, auxquels il répondoit avec une grace dont on étoit charmé: vous ne daignâtes pas lui en faire; et, dans le moment qu'on y prenoit le plus de plaisir, vous vous retirâtes brusquement dans votre chambre. Le pauvre garçon en parut tout triste, et il ne fut pas possible de le remettre de belle humeur après que vous fûtes sortie.

ZAÏDE.

Tais-toi, Marine, ou ne me parle plus de lui.

MARINE.

Est-ce que les muets vous font pitié?

ZAÏDE.

Oui, Marine.

MARINE.

Bon! Et pourquoi celui-ci paroît-il si content de son sort? Allez, mademoiselle, vous vous accoutumerez à le voir.

ZAÏDE.

Cesse de m'en parler, te dis-je.

MARINE.

Le voici. Voyez, qu'il a bon air!

ZAÏDE.

Que vient-il faire ici?

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

MARINE.

Je crois qu'il nous cherche. Ah! tenez, mademoiselle, il vous fait assurément des reproches de ce que vous fîtes hier.

ZAÏDE.

Marine, je t'en conjure, fais-lui signe qu'il se retire.

MARINE.

Ma foi, mademoiselle, je n'en aurois pas le courage : il y auroit de la cruauté. Laissez-le un peu se réjouir. Voyez comme il vous regarde ! je jurerois qu'il prend plaisir à vous voir.

ZAÏDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

MARINE.

Que vous êtes cruelle ! Pourquoi ne voulez-vous pas jeter seulement les yeux sur lui ?

ZAÏDE.

Je ne l'ai que trop vu !

MARINE.

Ah ! mademoiselle, il ne parle pas ; mais je viens de l'entendre soupirer.

ZAÏDE.

Hélas !

MARINE.

Je crois, Dieu me le pardonne, que vous soupirez aussi ! Que diantre veut dire tout ceci ?

ZAÏDE.

Tu es une folle.

MARINE.

Pas tant que vous croyez. Hum... Il y a ici quelque chose. (*Elle les prend par le bras et se met entre eux deux.*) Çà, que je vous envisage un

peu l'un et l'autre : voyons... Vous vous troublez ! il pâlit, il se déconcerte !

ZAÏDE.

Que tu es violente ! on se troubleroit à moins.

MARINE.

Mais lui, seroit-il si en désordre, s'il n'entendoit pas ce que je dis? Vous ne me tromperez pas, vous dis-je ; j'ouvre les yeux sur tout ce que j'ai vu depuis hier : plus fine que moi n'est pas bête, et je vous défie de m'en donner à garder sur ce chapitre.

ZAÏDE.

Oh ! laisse-moi donc en repos ; tu me fâches.

MARINE.

Et vous me fâcherez, vous, si vous me faites encore un secret de ce qui se passe : ou mettez-moi dans votre confidence, ou je vais tout-à-l'heure dire mes soupçons à madame.

ZAÏDE.

Garde-t'en bien ! Faut-il l'aller fatiguer de tes visions ridicules ?

MARINE.

Voyez-vous ses alarmes ? Je veux que vous me confessiez tout, et tout-à-l'heure. Vous avez tort de vous défier de moi. Suis-je d'un naturel si farouche ? Parlez donc, si vous ne voulez pas que je parle.

SCÈNE IV.

FRONTIN, LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

FRONTIN, *à part.*

Ah! que vois-je? Mon muet entre les pates de Marine! Tirons-le de cet embarras. (*à Marine.*) Ah! méchante fille! ah! traîtressse! Trahir Timante et Frontin! O ciel! ô terre! ô mœurs! tout est perdu, tout est corrompu: à qui se fier désormais!

MARINE.

A qui en as-tu? que dis-tu? que veux-tu?

FRONTIN.

Où trouver une femme fidèle, si Marine, que je croyois un bijou de loyauté, un vase de sincérité...

MARINE, *l'interrompant.*

Qu'as-tu bu? Qu'as-tu mangé? Es-tu devenu fou?

FRONTIN.

Plût à Dieu l'être devenu, et avoir toujours ignoré l'action la plus noire!

MARINE.

Quelle extravagance! Que veux-tu dire?

FRONTIN.

Ce que je veux dire, effrontée? comme si je n'étois pas informé de tout.

MARINE.

Et de quoi?

FRONTIN.

Et que fait, à l'heure qu'il est, le valet du capitaine dans ta chambre?

MARINE.

Dans ma chambre? Gusman?

FRONTIN.

Y est-il pour lui ou pour son maître? Qui trompes-tu de Timante ou de moi. Mais tu nous trompes tous deux; car qui touche l'un, touche l'autre.

MARINE.

Quelle vision? Es-tu ivre, ou furieux?

FRONTIN.

Oui, je suis furieux, perfide! et je veux que tu viennes tout-à-l'heure me voir percer ce téméraire de mille coups à tes yeux!

MARINE.

Va-t'en cuver ton vin, ivrogne! j'ai bien d'autres choses en tête, et tu me déclareras toi-même qui est ce beau muet-là que tu nous as amené, ou...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Tu cherches à m'échapper; mais tu me suivras tout-à-l'heure.

MARINE.

Eh bien! je te suivrai, quand tu m'auras dit...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Non ; tu viendras tout-à-l'heure, te dis-je. Je veux te prendre en flagrant délit, te confondre.

(*Il l'entraîne.*)

MARINE, *à Zaïde.*

Cet enragé m'entraîne ; mais, vous, ne croyez pas être quitte de mes persécutions.

(*Elle s'en va avec Frontin.*)

SCÈNE V.

ZAIDE, LE CHEVALIER.

ZAÏDE, *à part.*

Je mourrois, si je me trouvois dans un pareil embarras ; il faut m'en délivrer à quelque prix que ce soit.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, charmante Zaïde, à quoi...

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, ZAIDE, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Bonjour, ma fille : je viens vous dire adieu ; j'ai ordre de partir demain.

ZAÏDE.

Demain, monsieur ?

LE CAPITAINE.

(*Le chevalier fait des signes.*)

Oui, demain. (*voyant les signes du chevalier.*) Quel drôle est-ce là? (*au chevalier.*) Que demandes-tu? (*à Zaïde.*) Oh! oh! c'est un muet. Que fait-il ici?

ZAÏDE.

Il est à la comtesse.

LE CAPITAINE.

Ce pendard-là est bien fait. Je ne l'avois pas encore vu chez elle : d'où l'a-t-elle eu?

ZAÏDE.

Timante le lui a donné.

LE CAPITAINE.

Timante feroit bien d'aller chercher son frère le chevalier. Le baron d'Otigni est fort en peine de ce fripon-là : on ne sait, depuis hier au soir, où il est allé.

(*Le chevalier, voyant arriver son père, s'enfuit.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, ZAIDE.

LE BARON, *au capitaine.*

Ah! monsieur, vous pourriez peut-être me donner des nouvelles de mon fils le chevalier?

LE CAPITAINE.

Moi, monsieur?

LE BARON.

Mon frère le commandeur vient de me dire qu'il le vit hier dans la rue, sur les neuf heures du soir, et qu'il couroit après deux filles qui sortoient de chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Je vous dirai bien qui étoient ces deux filles; en voilà déja une: mais pour votre chevalier, je ne l'ai jamais vu.

LE MARQUIS, *à Zaïde.*

Et vous, mademoiselle?

ZAÏDE.

Moi, monsieur?

LE CAPITAINE.

Ma fille, ce ne sont point là nos affaires. Entrons chez la comtesse; je viens dîner avec elle. (*au baron et au marquis.*) Serviteur, messieurs; jusqu'au revoir.

(*Il sort avec Zaïde.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Que sera devenu mon fils?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas que vous ayez sujet de vous tant alarmer. Le chevalier a passé la nuit dehors, et n'est pas encore revenu : voilà bien de quoi?

LE BARON.

Mais la manière brusque dont il me quitta hier en ce même endroit m'étonne.

LE MARQUIS.

C'est quelque saillie de jeunesse, et qui se passera.

LE BARON.

Je ne vous ai pas encore tout dit. Hier, mon frère le commandeur le rencontra deux fois. La première fois, il couroit après deux filles, comme je vous ai dit. Une heure après, il le vit encore passer : il ne put l'arrêter; et il remarqua qu'il étoit en habit de masque.

LE MARQUIS.

En habit de masque?

LE BARON.

Oui, marquis.

SCÈNE IX.

FRONTIN, LE MARQUIS, LE BARON.

FRONTIN, *à part, au fond du théâtre.*

Écoutons sans nous montrer.

LE BARON.

Mon frère voulut lui demander pourquoi ce déguisement hors de saison : le chevalier ne lui répondit pas un seul mot, lui parut tout interdit, comme un homme qui a l'esprit troublé, et le quitta brusquement.

FRONTIN, *à part.*

Bon ! l'alarme est au quartier.

LE MARQUIS.

Ce sera, vous dis-je, quelque trait de jeunesse. Vous avez mis vos gens en campagne pour vous découvrir où il peut être allé ?

LE BARON.

Tous, excepté ce fourbe de Frontin, qui m'a toujours trompé...

FRONTIN, *à part.*

Me voilà !

LE BARON.

Et dont je me défie.

FRONTIN, *à part.*

Il n'a pas trop de tort.

LE BARON.

Il aura fait évader mon fils.

FRONTIN, *à part.*

Cela se pourroit.

LE BARON.

Si je puis l'en convaincre, je le ferai pendre...

FRONTIN, *à part.*

Cela est un peu fort!

LE BARON.

Ou je le ferai parler.

FRONTIN, *à part.*

Passe pour cela.

LE MARQUIS.

Quel sujet avez-vous de le soupçonner?

LE BARON.

Si vous saviez combien de fois il m'a trompé!

FRONTIN, *à part.*

N'est-ce que cela? Il est temps que je lui serve un plat de mon métier. (*au baron.*) Monsieur, je vous cherche par-tout.

LE BARON.

Te voilà donc, scélérat! Tu as enlevé le chevalier, qu'en as-tu fait?

FRONTIN.

Ah, monsieur! que vous reconnoissez mal les soins que je viens de prendre!

LE BARON.

Et quels soins, fourbe?

FRONTIN.

Ne pourrois-je pas vous parler en secret?

LE BARON.

Tu veux me tromper?

FRONTIN.

Moi, monsieur?

LE MARQUIS.

Écoutez ce qu'il a à vous dire.

LE BARON.

Eh bien! parle.

FRONTIN, *à part.*

Cet homme-là m'embarrasse. (*au baron.*) Monsieur, il y a certaines choses qu'il n'est pas à propos de dire devant...

LE BARON, *l'interrompant.*

Parle, te dis-je, et parle haut : je n'ai rien de secret pour le marquis.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, quand je vis les alarmes où vous étiez hier pour la fuite du chevalier, et que mon innocence étoit soupçonnée, je fis dessein de ne rentrer plus au logis que je n'en eusse appris des nouvelles.

LE BARON.

En sais-tu?

FRONTIN.

J'avois couru tout Naples sans rien découvrir : j'étois au désespoir, quand ce matin un honnête homme de mes amis m'en a dit plus que je n'en voulois savoir. D'abord je vous ai cherché partout pour vous en informer.

LE MARQUIS.

Dis-nous vite ce que tu as appris.

FRONTIN.

Cet honnête homme, monsieur, m'a dit qu'il avoit pris garde que, depuis que le chevalier est arrivé, il ne sortoit point, et qu'il étoit continuellement à la fenêtre de sa chambre, triste, rêveur, et mélancolique.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Que là il passoit les journées entières à parler par signes à une très belle fille, qui étoit aussi à la fenêtre, de l'autre côté de la rue.

LE BARON.

Ah ! voici ce que j'ai toujours craint.

FRONTIN.

Je me suis allé informer qui étoit cette fille, et j'ai su qu'on l'appeloit Ma....za....sa....

LE BARON.

Zaïde ?

FRONTIN.

Justement, Zaïde. D'abord j'ai couru au logis de cette fille : on m'a dit que depuis hier elle avoit délogé.

LE BARON.

Je le sais : je la viens de voir ici. Je tremble.

FRONTIN.

Parlons bas, s'il vous plaît. Vous savez donc, monsieur, qu'elle est chez la comtesse?

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Je suis d'abord venu.

LE BARON.

Eh bien?

FRONTIN.

Qui diriez-vous, monsieur, que j'ai trouvé?

LE BARON.

Et qui?

FRONTIN.

Le chevalier.

LE BARON.

Le chevalier?

FRONTIN.

Oui, monsieur, le chevalier, avec un habit si extravagant, que j'ai eu de la peine à le reconnoître.

LE BARON, *au marquis.*

Voilà qui se rapporte à ce que le commandeur vient de me dire.

FRONTIN.

Vous voyez, monsieur, si je vous dis la vérité?

LE MARQUIS, *au baron.*

Vous soupçonniez à tort ce garçon-là.

FRONTIN.

Ah, monsieur! cela m'arrive tous les jours.

LE BARON.

Il faut tout-à-l'heure que j'aille chez la comtesse.

FRONTIN.

Attendez, monsieur, que je vous aie tout dit; et puis vous ferez ce qu'il vous plaira.

LE BARON.

As-tu parlé au chevalier?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Et que t'a-t-il dit?

FRONTIN.

Ah, monsieur! j'en ai le cœur si serré... je crois que j'en mourrai!

LE BARON.

Comment?

FRONTIN.

Il ne parle point.

LE BARON.

Il ne parle point?

FRONTIN.

Non, monsieur.

LE BARON.

Est-il mort?

FRONTIN.

Non, monsieur.

LE BARON.

Est-il malade?

FRONTIN.

Je ne sais.

LE BARON.

D'où vient donc qu'il ne parle point?

FRONTIN.

Je ne saurois dire, monsieur, si c'est qu'on ait jeté quelque sort sur lui, ou s'il seroit tombé dans une espèce de mélancolie; mais je n'ai pu l'obliger à me répondre que par signes.

LE BARON.

Ah, ciel! quelle extravagance! L'amour lui auroit-il fait tourner l'esprit?

LE MARQUIS.

Il y a là-dessous quelque mystère.

FRONTIN.

Cela pourroit être, monsieur. Mais pourquoi ne se seroit-il pas ouvert à moi? Je lui ai dit, pour

le faire parler, que je savois son amour, et que je n'étois venu là que pour lui rendre service.

LE BARON.

Eh bien! à cela?

FRONTIN.

Mutus.

LE BARON.

Juste ciel! que sera ceci?

LE MARQUIS.

Bagatelle. Le chevalier est assurément d'intelligence avec cette fille.

FRONTIN.

Je le crois comme vous, monsieur. Mais être éperdument amoureux, avoir pris l'habitude de ne parler que par signes, monsieur! Monsieur, on dit que les grandes passions font de terribles ravages! Et puis, s'il y avoit là quelques charmes?

LE BARON, *au marquis.*

Ah! marquis!

LE MARQUIS.

Chansons, vous dis-je; c'est un jeu concerté entre eux.

FRONTIN, *à part.*

Le maudit homme!

LE BARON.

Quelqu'un aura ensorcelé mon fils.

LE MARQUIS.

Qu'allez-vous là vous imaginer?

FRONTIN.

Cette vieille juive qui passe pour sorcière vint l'autre jour au logis, et parla long-temps au chevalier.

LE BARON.

Ah! la maudite femme!

LE MARQUIS.

En vérité, baron, vous êtes trop facile à vous mettre dans de pures visions.

LE BARON.

Vous croyez donc que Frontin nous trompe?

LE MARQUIS.

Non; pour ce garçon-là, oh! puisqu'il vient, de son propre mouvement, vous dire ce qu'il sait, je ne doute point qu'il ne parle sincèrement.

FRONTIN.

Si je parle sincèrement! Je n'ai qu'un défaut, monsieur, je suis trop franc.

LE BARON.

Quoi qu'il en soit, il faut que j'aille trouver le chevalier, et que tout-à-l'heure...

FRONTIN, *l'arrêtant.*

Gardez-vous-en bien, monsieur. Personne ne le connoît chez la comtesse: il passe là-dedans pour un muet de naissance. Je crois qu'il vaut

mieux le tirer de là sans éclat. Aussi-bien vous ne voudriez pas qu'il sortît en plein jour avec l'habit qu'il porte?

LE MARQUIS, *au baron.*

Oh! pour cela, Frontin a raison. Ce que fait le chevalier est une folie d'un jeune homme, qu'il est mieux de ne pas divulguer. Laissez agir ce garçon-là: on ne peut pas être mieux intentionné.

LE BARON, *à Frontin.*

Eh bien! Frontin, je me repose sur toi.

FRONTIN.

Si vous me laissez faire, monsieur, j'espère que je vous en rendrai bon compte.

LE MARQUIS, *au baron.*

Adieu, baron. Je m'en vais en repos, puisque vous avez des nouvelles de votre fils: j'espère qu'à mon retour vous serez guéri de vos frayeurs.

FRONTIN, *à part.*

Oh! à cette heure j'en aurai bon marché.

(*Le marquis sort.*)

SCÈNE X.

LE BARON, FRONTIN.

LE BARON.

Que j'avois tort de te soupçonner!

FRONTIN.

Oh! oh! monsieur.

LE BARON.

Hélas! mon pauvre Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas, monsieur, vous affliger: quoique le chevalier ne parle point, il entend assez bien tout ce que l'on dit.

LE BARON.

Ah! Frontin, j'ai observé que depuis quelques jours il étoit tout changé, et parloit moins que de coutume.

FRONTIN.

En effet, monsieur, vous me faites prendre garde qu'il sembloit perdre la parole de jour en jour.

LE BARON.

L'amour seul ne fait point cela: il y a là quelque sortilége.

FRONTIN.

Que ce soit charme ou manie, elle ne fait que

commencer, et il y a des médecins qui en savent guérir.

LE BARON.

Oui ; mais je voudrois les consulter si secrètement que je ne publiasse pas la folie de mon fils. Ces sortes d'accidents déshonorent une maison.

FRONTIN.

Oh! monsieur, j'ai ouï dire que les folies qui viennent de l'amour ne déshonorent personne : toutes les familles seroient déshonorées.

LE BARON.

Je suis si connu de tous les médecins de Naples!

FRONTIN.

Attendez, monsieur... Il y a depuis deux jours dans ce palais un des plus grands hommes du monde pour la médecine.

LE BARON.

Et qui?

FRONTIN.

Diable! c'est un médecin français.

LE BARON.

Eh! si c'étoit un habile homme, seroit-il sorti de son pays? Les bons médecins y sont si rares.

FRONTIN.

Peste! c'est un député de la faculté de Montpellier, qui va conférer avec l'école de Salerne sur quelques opinions nouvelles.

LE BARON.

Et que vient-il donc faire ici ?

FRONTIN.

Ce seroit une trop longue histoire à vous faire : suffit qu'il loge dans ce palais, et que je viens de lui parler tout-à-l'heure.

LE BARON.

Et comment le connois-tu ?

FRONTIN.

Comme il est étranger, et que j'ai été en France, je lui ai rendu quelques bons offices.

LE BARON.

Eh bien ?

FRONTIN.

Si vous voulez, monsieur, tandis qu'on dîne chez la comtesse, je vais le prier de descendre dans cette salle, où je ferai venir votre fils. Je dirai au médecin que le chevalier n'a ni père ni mère ; il l'examinera sans le connoître.

LE BARON.

Fort bien ; mais je veux y être présent.

FRONTIN.

C'est ainsi que je l'entends.

LE BARON.

Mais comment ferai-je ? Je n'entends pas le français.

FRONTIN.

Il vous parlera comme vous voudrez... latin?

LE BARON.

Je l'entends encore moins.

FRONTIN.

Eh bien! grec, hébreu, chaldéen, syriaque, allemand, espagnol, italien, languedocien. Comme il a fort voyagé, il possède toutes les langues.

LE BARON.

Va donc, mon garçon, hâte-toi de le faire venir.

FRONTIN.

Mais, à propos, avez-vous de l'argent sur vous pour lui donner?

LE BARON.

Je crois que non.

FRONTIN.

Dépêchez-vous d'en aller querir, et en quantité; il ne feroit rien sans cela. Jugez s'il est âpre à l'argent, il est médecin et gascon.

LE BARON.

J'y vais de ce pas; attends-moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

FRONTIN.

Ah! par ma foi, voilà un homme bien facile à duper. Il a pris l'alarme bien chaudement. Je n'en suis pas trop surpris, il commence à radoter, et il n'aime rien tant au monde que cet enfant-là.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

J'ai entendu ce que tu viens de dire à mon père : j'ai compris ton dessein; mais où trouveras-tu le médecin dont tu as besoin?

FRONTIN.

Il est tout trouvé.

LE CHEVALIER.

Toi?

FRONTIN.

Moi-même.

LE CHEVALIER.

Il te reconnoîtra.

FRONTIN.

Bon! de la manière dont je serai travesti, et

avec tous les jargons que je parlerai, je l'en défie. Où avez-vous mis les hardes que je vous dis hier de cacher?

LE CHEVALIER.

Tu les trouveras là dans ce cabinet, où personne n'entre que moi. Mais nous nous hâtons trop de donner cette alarme à mon père: je devrois savoir auparavant comment ma passion est reçue de Zaïde. Je vais peut-être encourir à la fois l'indignation de deux personnes que je respecte et que j'adore.

FRONTIN.

Quoi! vous n'avez pas encore parlé à Zaïde?

LE CHEVALIER.

J'en ai toujours été empêché par quelque nouvel obstacle, et si tu n'étois venu tantôt, j'allois me découvrir devant Marine.

FRONTIN.

J'ai rompu les chiens fort à propos; vous auriez fort mal fait. Il ne faut pas risquer que ceci vienne à la connoissance de la comtesse; elle est glorieuse, délicate, et hautaine, et ne voudroit pour rien au monde être soupçonnée d'avoir eu quelque part en toute cette intrigue.

LE CHEVALIER.

Attends donc que j'aie pu savoir si Zaïde approuve...

FRONTIN.

Commençons par le plus difficile, gagnons votre père : puisque Zaïde vous connoît, je la tiens déja rendue.

LE CHEVALIER.

Comment l'oser espérer?

FRONTIN.

Vous moquez-vous? Vous ne connoissez pas votre mérite : vous êtes un trésor, au moins, pour être aimé du sexe; et seroit-il quelque prude qui résistât à un beau jeune homme comme vous, s'il l'avoit une fois persuadée qu'il pût s'empêcher de parler? Rendons-nous seulement maîtres du bon vieillard; et puis, de votre côté, tâchez à parler à Zaïde dans la journée. Il faut que ce jeu finisse avant le retour de mon maître : il ne consentiroit jamais qu'on jouât ce tour à son père. Je vais querir le médecin; adieu. J'entends votre père qui revient; tenez-vous là, et jouez bien votre rôle.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON, *à part, sans voir le chevalier.*

En vérité, voilà un accident bien étrange! (*apercevant le chevalier.*) Ah! ah! voici ce pauvre garçon. Frontin est sans doute allé querir le médecin. Voyons un peu. (*au chevalier.*) Mon fils? (*à part.*) Il ne me voit point. Il voudroit me parler... Cela n'est que trop vrai. Cet enfant m'aime bien! Voilà qui fait fendre le cœur! (*au chevalier.*) Chevalier? (*à part.*) Ah! maudit amour! maudits sorciers! Mais je crois que voici ce grand médecin : il ne faut pas qu'il sache qui je suis.

SCÈNE XIV.

FRONTIN, *en médecin;* LE BARON, LE CHEVALIER.

FRONTIN.

Frontinus, Frontinus, non est hic, in las y plegui ego m'en retourno : io me ne vo.

LE BARON, *à Frontin, lui montrant le chevalier.*

Monsieur, monsieur, ne vous en allez point; voilà ce jeune homme dont Frontin vous a parlé.

FRONTIN.

Iste est mutus, aqueste?

LE BARON.

Oui, monsieur.

FRONTIN.

Non, non, non, non est mutus...

LE BARON.

Dites-vous, monsieur, qu'il n'est pas muet?

FRONTIN.

Et Frontinus est unus fourbissimus.

LE BARON, *à part.*

Il a bien raison.

FRONTIN.

Certenamente non est mutus, ma veritablemente non potest parlare.

LE BARON, *à part.*

Il a d'abord connu son mal.

FRONTIN.

Bota crispo, boui pecaire, à balisco, quante fourberie de Frontino! mihi dixit que iste, lui, non habet ni patrem ni matrem, et vos, tu, vos vestra merce. Vo seignoria est-il son padre?

LE BARON, *à part.*

Oh, le grand homme! il a connu que je suis son père. (*à Frontin.*) Eh bien! oui, monsieur, c'est mon fils. Je vois bien qu'on ne vous peut rien cacher. Que faut-il faire pour le guérir?

FRONTIN.

Dicam tibi : ho, ho, mouchachou friponello, campis, vos sete inamoratus.

LE BARON, *à part.*

Le voilà au fait.

FRONTIN.

Odio la vostra fringairo, vostra mestressa, vostra inamorata non cognoscit sui parentes.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Ma suo parentes sunt nobiles, potentes, opulentes.

LE BARON.

A la bonne heure.

FRONTIN.

Et la cognoscebunt un giorno.

LE BARON.

Soit; mais qu'ordonnez-vous, monsieur, pour tirer mon fils de cet accident?

FRONTIN, *tendant les deux mains.*

Io la diro tibi, egovi lo dirai.

LE BARON, *à part.*

Il veut être payé; c'est un vrai médecin. (*à Frontin, en lui donnant de l'argent.*) Tenez, monsieur.

FRONTIN, *prenant l'argent.*

Fases me li prendre, prenere, et vitamente fatte li pigliar e presto.

LE BARON.

Et quoi, monsieur?

FRONTIN.

Aquelo drouleto per mouille, quella ragazza per moglie.

LE BARON.

Que je lui fasse épouser cette fille?

FRONTIN.

Ouci metis hodiè, hoggi, hoggi.

LE BARON.

Aujourd'hui?

FRONTIN.

E presto, si lascate inveterare lo malo...

LE BARON.

Eh bien! si l'on laisse invétérer le mal?...

FRONTIN.

Causatum per amorem et per magiam...

LE BARON.

Causé par amour et par magie...

FRONTIN.

Noun sera pas houro: non erit tempus, non sara pu tempo.

LE BARON.

Il ne sera plus temps?

FRONTIN.

Ille lui sara semper mutus.

LE BARON.

Il sera toujours muet?

FRONTIN.

Et in fine vo seignoria paralytica.

LE BARON.

Et moi je deviendrai paralytique?

FRONTIN.

Per contagionem et per sympathiam.

LE BARON.

Ah, dieux!

FRONTIN.

Ni sabi pas d'autre remedi : alterum remedium non est.

LE BARON.

Il n'y a point d'autre remède.

(*Le chevalier sort.*)

SCÈNE XV.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

No, ne, ne, Signore, no, allez, courez prestare, preparare, accomodare per un remedio che non ti fara male : servitor à vo seignoria.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LE BARON.

Allons, puisque les parents de cette fille sont nobles et riches, qu'elle sera un jour reconnue, et qu'il n'y a point d'autre remède, j'aime mieux, pour ne rien risquer, consentir à tout, que de voir plus long-temps en cet état un enfant qui m'est si cher.

SCÈNE XVII.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ce médecin n'est pas encore venu?

LE BARON.

Je viens de lui parler.

FRONTIN.

Déja?

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Et le chevalier?

LE BARON.

Il l'a vu.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, êtes vous content de lui!

LE BARON.

Oh ! le grand homme !

FRONTIN.

Je vous l'avois bien dit. Il n'a pas su que vous soyez son père ?

LE BARON.

Vraiment, vraiment, il l'a d'abord deviné.

FRONTIN.

Le sorcier !

LE BARON.

Viens, Frontin ; allons songer à ce qu'il faut faire : il n'y a pas de temps à perdre.

FRONTIN, *à part.*

Vivat !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ZAIDE.

Ne balançons plus, fuyons-le pour jamais ; retournons chez la sœur du capitaine.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, ZAIDE.

LE CHEVALIER.

De grace, écoutez-moi, Zaïde ! suspendez pour un moment une si cruelle résolution.

ZAÏDE.

Je ne saurois assez tôt m'éloigner de vous, après ce que vous avez osé entreprendre.

LE CHEVALIER.

Je vous adore, Zaïde, et je n'avois que ce moyen pour vous voir et pour vous le dire.

ZAÏDE.

Qu'attendez-vous de moi, de votre père, des personnes de qui je dépends ? Vous les irritez tous

par une conduite si hardie. Avez vous songé à ce que je suis, à ce que vous êtes, aux obstacles insurmontables qui nous séparent?

LE CHEVALIER.

Par-tout ailleurs qu'ils soient, que dans votre cœur, mon amour sera plus fort que tous les obstacles : c'est un si grand bonheur pour moi d'avoir pu vous dire que je vous aime, que je ne désespère plus désormais de ma fortune.

ZAÏDE.

Cessez donc de vous attacher à la mienne. Mon étoile est d'être malheureuse ; j'ai commencé à l'être dès l'enfance ; je le serai toujours.

LE CHEVALIER.

Vous ne le seriez plus, Zaïde, si vous daigniez approuver la pure ardeur dont je brûle.

ZAÏDE.

Hélas ! je ne vous ai déja que trop fait connoître.... Ne m'obligez pas à vous en dire davantage. Malheureuse ! c'est bien à moi.... Sortez, ou laissez-moi.

LE CHEVALIER.

Non, charmante Zaïde.

SCÈNE III.

MARINE, LE CHEVALIER, ZAIDE.

MARINE, *criant à haute voix, et appelant la comtesse.*

Madame, venez voir : notre muet parle. Voilà ce que j'avois toujours soupçonné.

ZAÏDE, *à part.*

Ah, ciel ! je suis perdue !

LE CHEVALIER, *à Marine.*

Ma pauvre Marine !

MARINE, *appelant.*

Eh ! venez voir, madame, venez voir.

ZAÏDE, *à part.*

Que pensera-t-elle ?

LE CHEVALIER, *à Marine.*

Au nom de Dieu, Marine !

MARINE, *appelant.*

Madame ? eh ! eh ! madame ?

LE CHEVALIER.

Ma chère Marine, te voilà maîtresse de ma vie, puisque tu l'es de mon secret. Je suis frère de Timante, j'adore Zaïde, et il n'est pas de milieu pour moi entre la posséder ou mourir. Si tu

me découvres, tu me donnes une mort certaine, tu exposes Frontin.

MARINE.

Ah! le fourbe!

LE CHEVALIER.

Tu l'exposes aux plus violents effets du ressentiment de mon père : si tu ne me découvres pas, je te devrai toute la félicité de ma vie. Aurois-tu l'inhumanité de me perdre, et d'envelopper Zaïde dans ma disgrace? Zaïde, qui t'est chère? Zaïde, qui est innocente, et de qui je n'ai pas attendu le consentement pour faire tout ce que j'ai fait? Veux-tu que j'embrasse tes genoux? me veux-tu voir expirer à tes pieds? me veux-tu voir les noyer de larmes?

MARINE.

Levez-vous; vous me faites pitié : je suis naturellement tendre, je n'aurois pas la force de vous rendre plus malheureux.

LE CHEVALIER.

Ma chère Marine!

MARINE.

Ce n'est rien de m'avoir gagnée, vous ne pouvez long-temps tromper la comtesse; elle ne se doute déja que trop de la vérité : c'est moi seule qui la combattois, et qui ne croyois pas Frontin

capable de me cacher quelque chose. Sotte que j'étois! Mais il faut vite finir ceci. Çà, voyons, que pouvons-nous faire? Je veux entrer dans vos intérêts.

LE CHEVALIER.

Ma chère Marine, que je te suis redevable! Permets que, dans les premiers transports de ma reconnoissance, j'embrasse encore tes genoux.

MARINE.

Que faites-vous? malheureux! Levez-vous, voici madame.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

LA COMTESSE, *à part.*

Que vois-je! Zaïde en larmes, Marine effrayée, le muet à ses pieds! Je n'en dois plus douter. (*à Marine.*) Rentrez, Marine; faites signe à ce garçon de vous suivre. (*à Zaïde.*) Zaïde, demeurez avec moi.

(*Marine et le chevalier rentrent.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, ZAIDE.

LA COMTESSE.

Je vous aime, Zaïde; et l'on ne peut guère donner plus de marques de tendresse que je vous en ai donné.

ZAÏDE.

Je sens comme je dois, madame....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Attendez à me remercier que je vous aie dit tout ce que j'ai à vous dire. J'ai trop d'attention sur tout ce qui vous regarde, pour n'avoir pas remarqué ce qui s'est passé depuis que le muet que Timante m'a envoyé est entré chez nous. Vous rougissez, Zaïde?

ZAÏDE.

Moi, madame?

LA COMTESSE.

Oui; et cette rougeur confirmeroit mes soupçons, s'ils avoient quelque besoin de l'être. J'ai surpris vos regards, j'ai observé vos démarches; vous n'avez pu me cacher votre trouble : je vous avoue même que j'en ai eu pitié. Il suffiroit de l'aveu que j'en fais pour m'attirer votre confiance, si je ne croyois que l'amitié que j'ai pour

vous dût depuis long-temps me l'avoir acquise.

ZAÏDE.

Madame....

LA COMTESSE.

Ouvrez-moi donc votre cœur sans crainte.

ZAÏDE.

Qui, moi? Je ne vous ai jamais rien caché.

LA COMTESSE.

Faut-il que j'aie besoin de vous faire quelque violence? Veux-je entrer dans vos affaires que pour y prendre la part que je dois?

ZAÏDE.

Moi, madame, des affaires? une pauvre innocente!.... Oh! ciel!

LA COMTESSE.

Vous pouvez aussi peu douter de ma fidélité que de ma tendresse. Je n'ai pas voulu, par discrétion, vous parler devant le capitaine. Vous savez qu'il m'a avertie qu'un jeune homme passoit les jours entiers à vous regarder à vos fenêtres. Tout ce que j'ai vu de notre muet me donne de violents soupçons que c'est ce même jeune homme. Avouez-le : pouvez-vous vous cacher de moi et connoître à quel point je vous aime? Vous ne dites rien, Zaïde?

ZAÏDE.

Que voulez-vous que je vous dise? Je vous vois

des soupçons ; je n'y ai point la part que vous croyez.... Je suis dans un trouble....

LA COMTESSE.

Et c'est ce trouble où je vous vois qui augmente ma curiosité, parceque vous m'êtes chère. Ne me déguisez plus rien ; déclarez-moi un mystère que vous ne pouvez plus me cacher. Parlez : je serai peut-être en état de vous servir avant que le capitaine parte.... Quoi ! toutes mes prières ne servent qu'à augmenter votre silence ?

ZAÏDE.

Quelles pensées aussi avez-vous, madame ? Pourquoi vous attachez-vous à me presser ? Aurois-je été capable de vous déplaire en quelque chose ? Que je suis malheureuse !

LA COMTESSE.

Oh bien ! puisque vous ne voulez rien m'avouer, je ne m'en prendrai plus qu'au muet, et je le punirai de l'audace dont je le soupçonne. Je n'attends, pour cela, que l'arrivée de Timante. Mais le voici plus tôt que je ne l'attendois.

(*Zaïde s'en va.*)

SCÈNE VI.

TIMANTE, LA COMTESSE.

TIMANTE.

Mon retour vous surprend, madame?

LA COMTESSE.

Il me fait beaucoup de plaisir.

TIMANTE.

Nous n'avions fait guère plus de douze milles quand le vice-roi a reçu un courrier.

LA COMTESSE.

Quelque raison qui vous fasse revenir, elle m'est agréable; mais sur-tout, dans la situation où je suis, vous arrivez tout à propos pour me tirer de peine.

TIMANTE.

Quel chagrin pouvez-vous avoir, madame?

LA COMTESSE.

C'est une bagatelle. Le muet que vous m'avez envoyé....

TIMANTE, *l'interrompant.*

Eh bien, madame?

LA COMTESSE.

Je vous prie de le reprendre tout-à-l'heure, Timante.

TIMANTE.

Il est vrai, madame, qu'il est tout des plus laids; mais on n'en trouve pas facilement, et, dans l'envie où vous étiez d'en avoir un, je me résolus à vous envoyer ce vieux malheureux.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas ce qui m'en déplaît, Timante : il n'est que trop bien fait et trop jeune.

TIMANTE.

Vous voulez me railler, madame, de mon mauvais choix; mais je m'en justifie par la nécessité où j'étois de vous obéir promptement.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! monsieur, ne continuez point une plaisanterie que vous avez faite hors de saison. Croyez-vous que je vous puisse facilement pardonner que, dans le temps que vous vouliez paroître agité d'une violente jalousie, vous ayez conservé assez de sang-froid pour me jouer un pareil tour, et m'envoyer un muet comme celui-ci? A quel dessein l'avez-vous fait, Timante? Ne connoissez-vous point de quelle délicatesse je suis sur Zaïde?

SCÈNE VII.

FRONTIN, LA COMTESSE, TIMANTE.

FRONTIN, *à part.*

Que vois-je, mon maître de retour? (*à la comtesse.*) Madame, je suis votre serviteur. (*bas, à Timante.*) Ne pourrois-je pas vous dire un mot en particulier ?

TIMANTE, *à Frontin.*

Patience. (*à la comtesse.*) Qu'est-ce que tout ceci, madame ? et qu'a de commun Zaïde, jeune et belle comme elle est, avec un misérable accablé des plus cruelles disgraces de la nature ?

FRONTIN, *bas.*

Monsieur, hum....

LA COMTESSE, *à Timante.*

Finissons ce jeu, je vous prie ; ces contestations commencent à me fatiguer. C'est précisément parceque ce jeune homme que vous m'avez envoyé a les manières nobles et galantes, que je trouve fort mauvais que vous ayez entrepris de l'introduire chez moi de cette manière.

TIMANTE.

Les manières nobles et galantes! (*à Frontin.*) Frontin, il ne me parut point tel hier, lorsque tu me le fis voir?

FRONTIN.

Oh! pardonnez-moi; monsieur, vous ne l'avez pas bien remarqué. (*bas.*) Je me tue de vous faire signe que j'ai quelque chose à vous dire.

TIMANTE.

Laisse-moi en repos. (*à la comtesse.*) Madame, je commence à être inquiet à mon tour. (*à Frontin.*) Frontin, fais venir ce muet tout-à-l'heure, que j'éclaircisse tout ceci. Vite donc! qu'attends-tu? va le querir. Mais, non, demeure. (*à la comtesse.*) Le voici, madame, qui a déja changé d'habit pour s'en aller.

SCÈNE VIII.

SIMON, LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Ah! voici bien d'autres affaires!

TIMANTE.

On lui a fait entendre, sans doute, madame, qu'on n'avoit plus besoin de lui?

LA COMTESSE.

Où le voyez-vous donc, Timante?

TIMANTE.

Le voilà devant vous, madame.

LA COMTESSE.

Devant moi ? Je ne le vois point.

FRONTIN, *à part.*

Il n'y a pas moyen de lui parler devant cette femme.

TIMANTE, *prenant Simon par le bras.*

Eh! le voilà, madame.

LA COMTESSE.

Qui? ce vieil animal ?

SIMON, *faisant le muet.*

A, ou, ou, a.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah, ciel ! encore un muet !

TIMANTE.

Que veut dire ceci ?

FRONTIN, *à part.*

Il faut jouer d'adresse.

TIMANTE, *appelant Frontin auprès de lui.*

Viens çà, toi... (*à la comtesse.*) Voilà, madame le muet que Frontin vous mena hier au soir.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de moi, Timante ! (*appelant.*) Holà ! Marine, eh ! Marine.

SCÈNE IX.

MARINE, TIMANTE, LA COMTESSE, SIMON, FRONTIN.

MARINE, *à la comtesse.*

Que vous plaît-il, madame?

LA COMTESSE.

Amenez-moi l'autre muet Non; demeurez : je veux auparavant voir à quoi aboutira tout ceci.

TIMANTE, *à Frontin.*

Eh bien! Frontin, qu'as-tu à dire?

FRONTIN.

Monsieur, quand vous fûtes parti hier au soir...

TIMANTE.

Eh bien! maraud! quand je fus parti.

FRONTIN.

Monsieur, je vous dis qu'hier au soir il étoit presque nuit, et...

TIMANTE.

Tu me présentas ce muet, n'est-il pas vrai?

FRONTIN.

Oui, monsieur; mais...

TIMANTE, *à la comtesse.*

Vous voyez bien, madame?

LA COMTESSE.

Je vous jure que je n'ai jamais vu cet homme-là, ni personne de ma maison.

TIMANTE, *à Frontin.*

Parleras-tu, pendard?

FRONTIN.

Mais, monsieur, si vous ne voulez pas me laisser parler, je ne puis pas vous tirer de l'erreur où vous êtes... Madame a raison.

TIMANTE.

Parle donc.

FRONTIN, *à Simon.*

Motus, toi, ou.... (*à Timante.*) Monsieur, il est vrai que voilà le muet que je vous fis voir hier au soir; mais comme depuis huit jours j'avois demandé par-tout des muets par votre ordre, un moment après que vous fûtes parti, on m'en amena un autre : je le trouvai plus à mon gré que celui-ci, et je le menai chez madame, en la place de ce vilain mâtin.

LA COMTESSE.

Frontin raccommode fort bien les choses.

FRONTIN.

Qu'auriez-vous fait, madame, de cette bête-là?

TIMANTE.

Il me semble pourtant que d'abord tu ne m'as pas dit...

FRONTIN, *l'interrompant.*

J'ai voulu vous le dire, monsieur; mais quand vous avez une fois pris la mouche, y a-t-il moyen de vous parler?

SIMON, *en colère.*

Ah! of! of! ah!

FRONTIN.

Ah! of! of! ah!... Tu as beau faire, nous n'avons plus besoin de toi. (*à Timante.*) Il en est en colère comme vous voyez. Il faut lui donner quelque chose pour sa peine: c'est ce qu'il veut dire. Il est bon garçon.

TIMANTE, *tirant sa bourse, et donnant de l'argent à Frontin.*

Volontiers. Donne lui ces dix pistoles, et qu'il s'en aille

FRONTIN, *ne donnant que cinq pistoles à Simon.*

Tiens, retire-toi.

SIMON, *à Timante.*

Monsieur, il en retient la moitié.

TIMANTE.

Oh! oh! qu'est-ce ceci? Voici vraiment un plaisant miracle!

MARINE.

C'est la force de l'or.

LA COMTESSE, *à Timante.*

C'est donc là de ces muets que vous me vouliez donner?

TIMANTE, *à Frontin.*

Frontin, quelle pièce avois-tu dessein de me jouer? Voilà ta fourberie découverte : quel étoit ton dessein? Parle, coquin, réponds... Tu ne dis mot?

FRONTIN.

Vous me voyez, monsieur, dans un si grand étonnement que je ne puis parler : la parole de cet homme-là a étouffé la mienne... (*à Simon.*) Sauve-toi.

TIMANTE, *à Simon.*

Non, tu ne t'en iras pas. (*à Marine.*) Marine, empêche qu'il ne sorte.

FRONTIN, *à Marine.*

Empêche-le aussi de parler.

TIMANTE.

Je veux savoir la vérité.

FRONTIN.

Un muet parler soudainement! Je tremble, monsieur; et il faut regarder cela comme un grand prodige!

LA COMTESSE.

Tu comptes assez sur notre simplicité pour te

flatter que nous croyions que cet homme a été muet?

FRONTIN.

Voyez! je l'ai cru, moi.

TIMANTE, *à la comtesse.*

Il faut confondre ce coquin. (*à Simon.*) Parle tout-à-l'heure.

FRONTIN, *bas, à Simon.*

Garde-t'en bien!

MARINE, *bas, à Simon.*

Frontin te roueroit de coups.

TIMANTE, *à Simon.*

Parleras-tu?

FRONTIN.

Vous voyez bien, monsieur: cela est inutile.

TIMANTE.

Impudent! je t'apprendrai à te jouer de nous.

LA COMTESSE.

Laissez-le, Timante; il vaut mieux voir comme il se tirera d'affaire.

TIMANTE.

Je le veux, puisque vous le voulez.

FRONTIN.

Oh! monsieur, c'est, vous dis-je, quelque grand prodige, assurément. N'a-t-on pas vu mille fois des choses surprenantes annoncer des évènements extraordinaires? Qui sait si ce n'est pas

quelque avis du ciel pour nos affaires? la mort de votre père, la guerre de...

TIMANTE, *l'interrompant.*

L'impudent!

FRONTIN.

Oh! monsieur, si c'étoit la première fois qu'un muet eût parlé, je ne saurois que dire; mais n'avez-vous pas lu l'histoire de ce roi qui avoit un fils ou une fille, n'importe, qui n'avoit jamais parlé? Ce n'étoit donc pas une fille?... c'étoit donc un fils?

TIMANTE.

Quel coq-à-l'âne nous vient-il faire, ce coquin?

FRONTIN.

Attendez jusqu'au bout. (*à la comtesse.*) Écoutez, madame; vous allez entendre un beau trait d'histoire, et qui est fort à propos. Ce roi avoit donc un fils qui étoit muet. Eh! mon Dieu, comment s'appeloit ce roi?

TIMANTE.

Que nous vient conter ici ce maraud, et qu'avons-nous affaire de l'histoire de Crésus?

LA COMTESSE.

Laissez-le dire, il conte joliment. (*à Frontin.*) Eh bien?

FRONTIN.

Oui, Crésus, justement. Vive madame! elle

aime l'histoire : c'est aussi une belle chose que l'histoire. Crésus donc étant dans sa ville de Sarde, qui venoit d'être prise d'assaut... Voulez-vous que je vous fasse une briève description du siège?

LA COMTESSE.

Oh! pour cela, non.

FRONTIN.

Un soldat l'alloit tuer sans le connoître, quand son fils qui étoit muet, comme j'ai dit, vit le péril si proche : la crainte qu'il eut pour son père lui fit faire un si grand effort que, tout-à-coup (admirez l'effet du sang!) les cataractes du gosier s'ouvrirent, les membranes du son se rompirent, les palissades de la parole se brisèrent; cet épiderme qui enveloppe la prononciation se fendit, l'obstruction de la voix s'amollit, les omoplates des syllabes s'écartèrent, et laissèrent aux mots un passage libre; les esquinancies, auparavant enflées, s'aplatirent; la luette s'échauffa, les lignes de la taciturnité furent forcées; la nature conduisit de sa propre main l'articulation jusque dans les retranchements du silence; sa langue se délia, et il s'écria : Sauvez le roi! (*bas à Simon.*) Eh! sauve-toi. (*à la comtesse.*) Sauve-toi donc! disoit-il à son père.

(*Simon se sauve, sans être vu de Timante ni de la comtesse.*)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, TIMANTE, MARINE. FRONTIN.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Voilà, en vérité, un beau récit!

TIMANTE.

Eh! madame, vous avez trop de complaisance pour ce coquin; et moi, sans tant de miracles, je ferai parler son muet à coups de bâton. (*cherchant Simon.*) Mais qu'est-il devenu?

MARINE.

Il s'est sauvé sans que je l'en aie pu empêcher.

LA COMTESSE.

Pourquoi ne nous en avertissois-tu pas?

MARINE.

Je n'ai osé interrompre le récit de Frontin.

FRONTIN.

Si vous voulez, monsieur, je courrai après lui. Je le rattraperai, assurément.

TIMANTE.

Non; il me tombera quelque jour en main: j'aime mieux voir tout-à-l'heure l'autre muet. (*à Marine.*) Holà! Marine, va le querir, puisque lame veut qu'il sorte.

FRONTIN, *à Marine.*

Encore?

MARINE.

Tu ne t'en tireras jamais.

TIMANTE.

Va donc, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends. (*à Timante.*) Monsieur, cet autre muet est un garçon de famille, qui est venu ici de nuit et sans être connu.

TIMANTE.

N'importe.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Dépêchez-vous, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends. (*à la comtesse.*) Madame, il ne faudroit pas le faire sortir de jour avec l'habit qu'il porte. Si ses parents...

TIMANTE, *l'interrompant.*

Je le mènerai dans mon carrosse; personne ne le verra.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Allez vite, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends. (*à Timante.*) Ce muet, au moins, ne sauroit aller en carrosse sans s'évanouir: il craint terriblement cette voiture.

MARINE, *à Timante.*

S'il ne faut aussi qu'attendre jusqu'à tantôt?

TIMANTE.

Non, non: ce que madame vient de me dire de ce muet me donne envie de le voir ; va le querir.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Allez le faire venir.

FRONTIN, *bas, à Marine.*

Garde-t'en bien!

MARINE, *bas.*

Ne crains pas cela. (*à Timante et à la comtesse.*) Je vais vous l'amener.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Avez-vous su, Timante, ce qui s'est passé chez vous en votre absence?

TIMANTE.

Non, madame; je n'ai vu encore personne.

LA COMTESSE.

On vient de me dire que votre frère le chevalier se sauva hier du logis.

TIMANTE, *à Frontin.*

Mon frère, Frontin?

FRONTIN.

Oui, monsieur; je sais ce que c'est.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Votre père en est extrêmement alarmé.

TIMANTE, *à Frontin.*

Tu sais ce qu'il est devenu?

FRONTIN.

Oui, monsieur; le chevalier n'est pas perdu. Je vous informerai de tout en temps et lieu.

TIMANTE.

Tu as bien la mine d'avoir fait quelque tour de ton métier.

FRONTIN, *bas.*

Cela se pourroit, monsieur; pour votre service, pourtant.

SCÈNE XII.

MARINE, LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

MARINE, *à la comtesse.*

Je ne vous amène point le muet, madame; le capitaine s'en divertit, et j'ai cru qu'étant chez vous je ne pouvois le lui ôter sans incivilité.

FRONTIN, *à part.*

Voilà la reine des filles pour entendre parfaitement bien son monde.

MARINE, *montrant Timante.*

Au reste, de nos fenêtres j'ai vu entrer ici le père de monsieur avec ce marquis qui ne le quitte jamais.

TIMANTE, *à la comtesse.*

Il ne faut pas qu'ils me voient.

LA COMTESSE.

Passons dans mon petit appartement; nous n'y trouverons que Zaïde.

TIMANTE, *à Frontin.*

Suis-moi; j'ai à te parler.

FRONTIN.

Et moi, j'ai à parler à monsieur votre père et au marquis. Entrez vite; je les entends: je vous informerai de tout.

(*La comtesse et Marine rentrent avec Timante.*)

SCÈNE XIII.

FRONTIN.

La peste! me voilà sorti d'un terrible embarras. Je ne voulois pas lui découvrir la chose devant la comtesse: cependant le voilà chez elle; je ne puis plus éviter qu'il ne la sache. S'il est sage, il m'en saura bon gré.

SCÈNE XIV.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS, *au baron.*

Quelle foiblesse de croire si légèrement!

LE BARON.

Ah! marquis, si vous étiez son père, vous feriez comme moi.

FRONTIN, *au marquis.*

L'amour et les sorciers, monsieur, sont de terribles gens.

LE MARQUIS, *au baron.*

Mais, avant que de se mettre de pareilles choses dans l'esprit, on examine bien.

LE BARON.

Cela est tout examiné.

LE MARQUIS.

Quoi! vous l'allez marier sans consulter vos amis?

LE BARON.

J'ai consulté sur cela le plus grand homme du monde : demandez à Frontin.

FRONTIN.

Grand homme, assurément.

LE BARON.

Il n'y a pas de temps à perdre.

LE MARQUIS.

J'ai des raisons qui m'obligent à ne vous presser pas davantage sur cela.

LE BARON, *à Frontin.*

Frontin, as-tu revu le chevalier?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Eh bien! sa mélancolie?

FRONTIN.

Elle continue toujours.

LE BARON.

Le pauvre garçon!

FRONTIN.

Depuis tantôt, monsieur, elle a même un peu augmenté.

LE BARON.

Augmenté?

FRONTIN.

Oui, monsieur; présentement il est presque sourd.

LE BARON.

Cela n'est pas concevable.

LE MARQUIS.

Quelles chimères!

LE BARON.

Ah! marquis, je l'ai vu moi-même; il faut lui parler haut pour le faire entendre.

FRONTIN.

Oh ! monsieur, à présent il n'entend rien, si l'on ne crie.

LE BARON.

Si l'on ne crie ?

FRONTIN.

Oui, monsieur, et très fort.

LE BARON.

Allons, Frontin, puisqu'il est chez la comtesse, fais-le venir, que je consente à son mariage avec Zaïde.

FRONTIN.

Quoi ! monsieur, en cet état vous voulez le marier ?

LE BARON.

C'est ce grand médecin qui l'a ordonné.

FRONTIN.

Le charlatan !

LE BARON.

Point. Il dit qu'il est malade d'amour pour Zaïde, et qu'il faut se dépêcher de les unir ensemble.

FRONTIN.

Le bourreau !

LE BARON.

N'en dis point de mal.

FRONTIN.

Ah ! monsieur, je le connois mieux que vous.

LE BARON.

Il assure qu'il guérira.

FRONTIN.

Oui, monsieur; mais voilà pour vous une terrible ordonnance!

LE BARON, *à part.*

Le pauvre garçon me plaint! (*à Frontin.*) Je ne te croyois pas d'un si bon naturel.

FRONTIN.

Ah! monsieur.

LE BARON.

Va, je vais mettre au feu les informations qu'on m'a fait faire contre toi. Allons, fais venir le chevalier.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Demeure, Frontin. (*au baron.*) Croyez-moi, baron, venez vous reposer un moment chez moi. Je ne songe plus à combattre vos sentiments; mais nous aviserons ensemble comment il faudra s'y prendre pour terminer cette affaire sans éclat. Il faut commencer par en parler au capitaine.

FRONTIN.

Si vous voulez, monsieur, j'irai lui dire que vous souhaitez de lui parler? Je crois qu'il est chez la comtesse.

LE MARQUIS, *au baron.*

Eh bien! allons attendre chez nous qu'il en

sorte; c'est une affaire dont il faut lui aller parler chez lui.

LE BARON.

Allons donc chez vous. Pardonnez à la foiblesse d'un père pour son fils. (*à Frontin.*) Frontin, trouve-toi ici dans un moment; nous pourrons avoir besoin de toi.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, monsieur.

(*Le baron et le marquis sortent.*)

SCÈNE XV.

FRONTIN.

Voilà ma dupe tout du long dans mes panneaux. Mais il faut aller trouver ce coquin de Simon. L'argent que je lui ai pris pourroit bien l'obliger à revenir encore ici m'embarrasser; il vaut mieux qu'il m'en coûte quelques pistoles. Ensuite j'irai parler au capitaine. Pour ce qui est d'éclaircir mon maître et la comtesse, j'ai du temps de reste : quand ils sont ensemble, ils ne se séparent pas sitôt. Ils s'aiment, j'ai agi pour leurs intérêts; ils me pardonneront tous deux, l'un pour l'amour de l'autre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

FRONTIN.

Je n'ai pu trouver ce pendard de Simon ; ce maraud se fait bien chercher.

SCÈNE II.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

Ah ! malheureux ! falloit-il avoir recours à cet expédient ? Si j'avois été ici, je t'en aurois bien empêché.

FRONTIN.

Oh ! monsieur, il n'y en avoit point d'autre à prendre pour vous empêcher d'être déshérité.

TIMANTE.

Donner ce déplaisir à mon père !

FRONTIN.

Monsieur, aux maux violents il faut des remèdes de même.

TIMANTE.

Quelque rigueur que mon père exerce contre moi, je ne puis approuver qu'on lui ait causé ce chagrin, et je ne voudrois point, pour toutes choses au monde, qu'il pût croire que j'ai consenti à cette fourberie : s'il vient à savoir que tu en sois l'auteur, je tremble pour toi.

FRONTIN.

Allez, monsieur, il n'a garde de m'en soupçonner.

TIMANTE.

Tu te tromperas dans ton calcul.

FRONTIN.

Bon ! je suis à présent de son conseil secret.

TIMANTE.

Quelques précautions que l'on prenne pour soutenir un mensonge, la vérité se fait sentir, malgré qu'on en ait, et les fourberies les mieux concertées se démentent toujours par quelque endroit où l'on n'a pas pensé.

FRONTIN.

J'ai pourvu à tout.

TIMANTE.

Cependant je ne vois pas que ce que tu fais avance fort mes affaires auprès de la comtesse ?

FRONTIN.

Vos affaires ! puis-je mieux les avancer ? et la

comtesse étoit-elle assez riche pour épouser un homme déshérité ?

TIMANTE.

Mais enfin comment obliger mon père à consentir à mon bonheur ?

FRONTIN.

Laissez seulement achever l'affaire du chevalier, nous trouverons après quelque invention pour la vôtre.

TIMANTE.

Je ne veux point, au moins, me servir d'un mensonge.

FRONTIN.

Et comment faire autrement ? Un menteur est aussi nécessaire dans les mariages qu'un notaire. Y dit-on jamais, de part et d'autre, la vérité, et n'y fait-on pas au plus fin ? Mais nous n'en sommes pas encore là. Rentrez chez la comtesse : je vais attendre ici que le capitaine en sorte pour l'avertir de tout. Mais voici nos maudits vieillards qui m'en empêchent.

(*Timante s'en va.*)

SCÈNE III.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS, *au baron.*

Voilà Frontin tout à propos.

LE BARON, *à Frontin.*

Frontin, mon ami, va savoir chez la comtesse si je pourrois dire un mot en particulier au capitaine.

FRONTIN.

Je vais, monsieur, le prier, de votre part, de se rendre dans cette salle.

LE BARON.

Fort bien. Va, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Demeure, Frontin. Le voici heureusement qui sort.

FRONTIN, *à part.*

Tant pis; je voudrois bien lui avoir dit un mot en particulier.

SCÈNE IV.

LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

Très humble, messieurs. Parbleu! je viens de voir là-dedans un muet qui m'a bien fait rire.

LE BARON.

Hélas!

LE CAPITAINE.

Vous êtes donc encore en peine du chevalier? Je vous trouve triste : vous devriez aller voir ce muet; il vous feroit passer votre mélancolie.

LE BARON, *au marquis.*

Qu'entends-je, marquis!

LE CAPITAINE, *voulant s'en aller.*

Serviteur, messieurs; je pars demain, j'ai des affaires.

LE BARON, *l'arrêtant.*

Ne pourrois-je pas, monsieur....

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Que voulez-vous? je suis pressé.

LE BARON.

Monsieur, je suis venu ici tout exprès. Je sais que je devrois être allé chez vous.

LE CAPITAINE.

Eh, morbleu ! point de cérémonie. Vous savez que je ne suis pas façonnier ?

LE BARON.

Eh bien, monsieur. (*au marquis.*) Marquis !

LE CAPITAINE.

Oh ! ventrebleu ! dépêchez-vous donc, ou je vous plante là.

LE BARON.

Je vous prie, monsieur, de consentir que mon fils le chevalier épouse cette Zaïde qui vous tient lieu de fille.

LE CAPITAINE.

Votre fils le chevalier ?

LE BARON.

Oui, monsieur.

LE CAPITAINE.

Eh ! vous ne savez pas où il est.

LE MARQUIS.

Monsieur en a eu des nouvelles.

LE CAPITAINE.

Qu'il épouse Zaïde ! Ne vous moquez-vous point ?

FRONTIN.

Oh ! non, monsieur ; c'est tout de bon.

LE BARON.

Oui, monsieur ; je vous supplie que ce mariage se fasse aujourd'hui même.

LE CAPITAINE.

Vous me le demandez d'une manière bien lugubre !

FRONTIN.

Monsieur parle toujours ainsi.

LE CAPITAINE, *au baron.*

Oui-da, monsieur, je vous accorde ma fille, tout mon bien avec elle. (*appelant.*) Eh ! Marine, aménė-moi Zaïde.

SCÈNE V.

ZAIDE, MARINE, LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

MARINE, *au capitaine.*

La voici, monsieur, qui sortoit pour vous parler.

ZAÏDE, *au capitaine.*

Je vous prie, monsieur, de me ramener chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Nous parlerons de cela tantôt, ma fille. Voilà monsieur le baron qui veut vous donner pour époux son fils le chevalier.

ZAÏDE.

Le chevalier?

FRONTIN.

Oui, mademoiselle.

ZAÏDE, *au capitaine.*

Et le connoissez-vous?

LE CAPITAINE.

Non; je ne l'ai jamais vu: mais, puisque monsieur est son père, je ne doute point qu'il ne soit brave homme.

FRONTIN.

Assurément, monsieur.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, ZAIDE, MARINE, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

Ah! voici ce drôle de muet qui m'a tant fait rire; il faut qu'il soit de la noce.

FRONTIN.

Il en sera, monsieur.... Hum!....

MARINE.

On ne peut rien faire sans lui.

(*Le chevalier se jette aux pieds de son père.*)

LE CAPITAINE.

Mais qu'a-t-il fait au baron? Il se met à genoux, il pleure, il soupire, il lui demande pardon, il lui montre Zaïde.

LE BARON, *au chevalier.*

Levez-vous.

FRONTIN, *au baron.*

Il faut crier plus haut.

LE CAPITAINE, *à part.*

Que veut dire ceci ?

LE BARON, *au chevalier.*

Mon fils !

LE CAPITAINE, *à part.*

Son fils ?

LE BARON, *au chevalier.*

Levez-vous ; on vous accorde Zaïde.

LE CAPITAINE, *à part.*

Zaïde !

FRONTIN, *à Marine.*

Voilà qui me va faire pleurer.

MARINE.

En effet, cela est touchant.

LE CAPITAINE, *au baron.*

Monsieur le baron ?

LE BARON.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Quelle comédie jouons-nous ici ?

LE BARON, *montrant son fils.*

Monsieur, vous voyez le chevalier.

LE CAPITAINE.

Votre fils? celui pour qui vous demandez Zaïde?

LE BARON.

Oui, monsieur.

LE CAPITAINE.

Parbleu! vous me la donnez belle.

FRONTIN.

Mais....

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Il n'y a point de mais qui tienne. Je ne donne point ma fille à un muet.

FRONTIN.

Eh! monsieur, les médecins ont assuré qu'il parlera, criera, pestera, donnera peut-être sa femme au diable, dès qu'il sera marié.

MARINE, *au capitaine.*

Sérieusement, monsieur; les médecins ont dit qu'il n'est rien de si bon pour faire revenir la parole que la compagnie d'une femme.

LE CAPITAINE.

Eh bien! va-t'en dire, de ma part, à tes médecins, qu'ils lui donnent leurs filles pour le guérir.

LE BARON, *au marquis.*

Ah! marquis, il n'y consentira jamais.

FRONTIN, *parlant à l'oreille du capitaine.*

Vous m'entendez bien?

LE CAPITAINE.

Va te promener! je ne donne pas comme cela dans le panneau.

MARINE, *bas.*

Ne voyez-vous pas que c'est pour obliger son père...

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Tais-toi. Je crois qu'il seroit encore plus facile de le faire parler que de te rendre muette... (*au baron.*) Tête-bleu! monsieur, pour qui me prenez-vous? Savez-vous que quand le chevalier seroit le fils du grand Mogol, il n'y auroit rien à faire? Qu'il parle, et j'y consentirai.

FRONTIN, *au chevalier, qui veut parler.*

St, st!

LE MARQUIS, *au capitaine, en lui montrant le baron.*

Vraiment, s'il parloit, monsieur peut-être n'y consentiroit pas.

LE CAPITAINE.

Et moi, vous dis-je, je n'y consentirai point, s'il ne parle.

FRONTIN, *bas.*

Monsieur, je vous cautionne que ce soir il parlera comme un livre.

LE CAPITAINE.

A d'autres!

MARINE, *bas.*

Fiez-vous à ce qu'il vous dit. Je vous en réponds aussi.

LE CAPITAINE.

Voilà, morbleu! deux bonnes cautions... (*à Zaïde.*) Zaïde, point de muets, je vous prie.

LE BARON, *au marquis.*

Ah! marquis.

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Je vais dire à la comtesse de se donner bien de garde d'y consentir en mon absence. Attendez-moi; je viens vous reprendre pour vous mener chez ma sœur.

(*Il rentre chez la comtesse.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE, FRONTIN.

LE BARON, *à Frontin.*

C'en est fait, Frontin!

FRONTIN.

Je vais le suivre. Ces pestes de marins sont durs d'oreille; mais il ne faut pas encore désespérer.

(*Il rentre chez la comtesse.*)

SCÈNE VIII.

UN LAQUAIS, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

LE LAQUAIS, *au baron.*

Monsieur, il y a un homme là-bas dans la cour, qui demande à vous parler, en particulier, et tout-à-l'heure, pour une chose de la dernière conséquence.

LE BARON, *au marquis.*

Marquis, venez, s'il vous plaît, avec moi; ne m'abandonnez pas en l'état où je suis : nous reviendrons ici dans un moment.

(*Il s'en va avec le marquis et le laquais.*)

SCÈNE IX.

ZAIDE, LE CHEVALIER, MARINE.

MARINE, *au chevalier.*

Hâtez-vous de profiter de la liberté qu'on vous laisse d'aller tout déclarer au capitaine : personne ne le détrompera si bien que vous.

LE CHEVALIER.

A la fin je respire ! Je sors du plus violent état où jamais un amant puisse être... Je perdois Zaïde, si je parlois; si je ne parlois pas, je la perdois aussi... Mais allons.

SCÈNE X.

LE CAPITAINE, LA COMTESSE, MARINE, ZAIDE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CAPITAINE, *à la comtesse.*

En effet : il parle ; si je l'avois su plus tôt, c'étoit une affaire faite.

LA COMTESSE, *à Frontin.*

Tu peux bien rendre grâce à ton maître ; sans lui, tu te serois mal trouvé de m'avoir joué cette pièce.

LE CHEVALIER.

Madame... Monsieur... l'amour... Vous connoissez Zaïde ; pourrez-vous ne point pardonner tout ce que j'ai entrepris ?

LA COMTESSE.

Chevalier, je suis bonne, et je considère Timante. Vous aimez Zaïde ; nous savons qu'elle ne vous hait point : nous venons ici pour vous rendre tous les bons offices qui dépendront de nous.

LE CHEVALIER.

Quelles assez fortes preuves de reconnoissance !

FRONTIN, *l'interrompant.*

Laissons là votre reconnoissance. Nous n'avons pas de temps à perdre ; le baron va revenir : son-

geons à rajuster toutes choses. Secondez-moi bien.

LE CAPITAINE.

Ah! parbleu! je vais lui dire que j'y consens ; ne te mets point en peine.

FRONTIN.

Ce n'est pas assez... (*au chevalier.*) Continuez, vous, à faire le muet ; et laissez-moi conduire le reste... Le voici.

SCÈNE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAIDE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN, *au baron, en lui montrant le capitaine.*

Monsieur, j'ai tant fait qu'enfin j'ai obligé monsieur à consentir...

LE BARON, *sans l'écouter.*

Ah! traître ! me jouer de la sorte ?

FRONTIN.

Qu'avez-vous donc, monsieur ?

LE BARON.

J'ai de quoi te faire pendre, scélérat !

MARINE, *bas, à Frontin.*

Quelqu'un t'a trahi.

LE BARON, *au chevalier.*

Et vous, mon fils, n'avez-vous point de honte ?

(*Le chevalier se jette à ses genoux.*)

LE CAPITAINE, *à part.*

Que veut dire ceci ?

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Nous ne donnons plus, monsieur, dans ces panneaux ; monsieur votre père vient d'être informé de tout.

FRONTIN.

Et de quoi, monsieur ?

LE BARON.

Tais-toi, coquin, infame ! Je suis si en colère que je ne puis parler.

MARINE, *bas, à Frontin.*

Il sait tout.

FRONTIN, *bas.*

J'en tremble !

MARINE, *bas.*

Je te le disois bien.

LE BARON, *à Frontin.*

Tu paieras cher l'alarme que tu m'as donnée.

FRONTIN.

Vous verrez, monsieur, qu'on vous aura fait entendre...

LE BARON, *l'interrompant.*

Qu'on fasse venir Simon.

FRONTIN, *à part.*

Ah! je suis perdu.

LE CAPITAINE, *à part.*

Le voilà muet à son tour.

FRONTIN, *à part.*

J'ai de quoi me venger de ce voleur.

SCÈNE XII.

SIMON, LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAIDE, LE CHEVALIER, FRONTIN, MARINE.

LE BARON, *à Simon, en le prenant par le bras.*

Avance, avance; montre-toi. (*au marquis.*) Voilà le pauvre diable à qui Frontin avoit persuadé de faire le muet, parceque Timante en avoit promis un à (*montrant la comtesse*) madame. Voilà l'homme enfin en la place duquel ce traître a fait entrer le chevalier.

LE MARQUIS.

Avec quelle adresse il nous a tous joués!

MARINE, *bas, à Frontin.*

Tu as besoin d'un coup de maître.

FRONTIN, *au baron.*

Monsieur, je vais vous faire venir mon maître, qui vous assurera...

LE BARON, *l'interrompant.*

Tu ne sortiras point, infame! Demeure là, et confesse que tu es le plus méchant de tous les hommes.

FRONTIN.

Vous ne connoissez pas, monsieur, le scélérat à qui vous ajoutez foi : c'est un coquin, un fripon, qui a changé mille fois de nom, et qui porte une fausse barbe.

SIMON.

Eh bien! oui; que veux-tu dire? C'étoit moi qui devois être le muet de (*montrant la comtesse*) madame.

LE CAPITAINE, *à part.*

J'ai vu cet homme-là quelque part.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce visage ne m'est pas inconnu.

LE CAPITAINE, *à Simon.*

Ah! voleur, je te trouve.

FRONTIN, *au baron.*

Je vous l'ai bien dit, monsieur, que c'étoit un méchant homme.

LE BARON.

Ne crois pas te tirer d'affaire.

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Zaïde, c'est Griffon le Sicilien.

LE MARQUIS.

Griffon le Sicilien!

ZAÏDE, *au capitaine.*

Quoi! ce Griffon dont je vous ai entendu si souvent parler, qui nous vola dès que nous eûmes pris terre?

LE CAPITAINE.

Lui-même, le frère de votre nourrice espagnole, qui mourut le jour de votre prise.

LE MARQUIS.

Une nourrice espagnole!

FRONTIN, *au baron.*

C'est un pendard, vous dis-je, qui a changé vingt fois de nom.

LE BARON.

Cela ne fait rien pour toi.

LE MARQUIS, *au capitaine.*

Seroit-il possible?

FRONTIN, *bas, au capitaine.*

Monsieur, tirez-moi d'ici; je vous ferai rendre ce qu'il vous a volé.

LE CAPITAINE.

Je l'entends bien ainsi.

FRONTIN, *lui donnant une chaîne d'or.*

Voilà déja une chaîne d'or qu'il m'avoit donnée à vendre.

LE MARQUIS, *prenant la chaîne d'or.*

Donne-la moi ; voyons.

LE BARON.

Vous auroit-il volé aussi?

FRONTIN.

Assurément.

LE MARQUIS, *à part, examinant la chaîne d'or.*

Que vois-je? Je n'en puis plus douter.

LE BARON.

Qu'est-ce donc?

LE MARQUIS, *à Simon.*

Hélas! dis-moi, malheureux, comment te sauvas-tu du naufrage, lorsque ma fille périt? Je te reconnois : tu étois avec elle lorsque je l'envoyai à sa mère, qui étoit à Palerme; et j'avois donné cette chaîne d'or à sa nourrice espagnole.

SIMON.

Monsieur, je vous demande pardon ; votre fille ne périt point; nous la sauvâmes : nous fûmes pris par des corsaires, et (*montrant le capitaine*) le lendemain monsieur nous reprit sur les côtes d'Espagne.

LE MARQUIS, *au baron.*

Ah! baron!

LE CAPITAINE.

Voilà assurément la même fille qui tomba alors

entre mes mains; il y aura justement treize ans le mois prochain.

ZAÏDE, *à part.*

Ah, ciel!

LE BARON, *à part.*

Qu'entends-je!

LE MARQUIS, *à Zaïde.*

Ah! Zaïde, vous êtes ma fille! Ce que monsieur me dit, le temps de votre prise, la nourrice espagnole, Simon que voilà, cette chaîne que je reconnois, tout me le confirme, et, plus que tout encore, les secrets mouvements de la nature qui s'élèvent au fond de mon cœur. Zaïde, vous êtes ma fille!

ZAÏDE, *à part.*

Quel bonheur pour moi!

FRONTIN, *à part.*

Et pour moi encore plus grand.

MARINE.

Tu as été plus heureux que sage.

LE CHEVALIER, *à part.*

Juste ciel!

LE BARON, *au marquis.*

Ah! marquis, le ciel a fait ce miracle pour une alliance que nous avons tant souhaitée.

LE MARQUIS.

Oui, baron. (*au capitaine.*) Monsieur, vous me rendez toute la joie de ma vie.

LE CAPITAINE.

Je vous la cède : mais je veux qu'elle soit mon héritière.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Que je m'estime heureuse, monsieur, de l'avoir toujours aimée tendrement !

SCÈNE XIII.

TIMANTE, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAIDE, FRONTIN, MARINE, SIMON.

TIMANTE, *au baron.*

Que viens-je d'apprendre, mon père ? Quel bonheur ! N'y en aura-t-il pas aussi pour moi ?

LE MARQUIS, *au baron.*

Allons, mon cher ami ; en faveur d'uu si beau jour, rendez tous vos enfants heureux.

LE BARON, *à la comtesse.*

Madame, je vous prie d'agréer Timante pour époux.

LE MARQUIS, *au baron.*

Grace sur-tout à Frontin.

LE BARON.

Je lui pardonne tout.

FRONTIN.

Vous m'avez pourtant fait une belle peur. (*à la comtesse.*) Mais, madame, si vous ne m'accordez Marine, il vaut autant m'envoyer pendre.

LA COMTESSE.

Je te l'accorde.

TIMANTE.

A condition qu'il renoncera aux fourberies.

FRONTIN.

Tubleu! j'ai trop frisé la corde!

SIMON, *au capitaine.*

Serai-je seul malheureux?

LE CAPITAINE.

Je te donne ce que tu m'as volé.

FIN DU MUET.

L'AVOCAT PATELIN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 4 juin 1706.

PERSONNAGES.

M. PATELIN, avocat.

Madame PATELIN, sa femme.

HENRIETTE, leur fille.

M. GUILLAUME, drapier.

VALÈRE, fils de M. Guillaume, et amant d'Henriette.

COLETTE, servante de M. Patelin, et fiancée à Agnelet.

AGNELET, berger de M. Guillaume, et amant de Colette.

BARTHOLIN, juge du village.

Un paysan.

Deux recors.

La scène est dans un village, près de Paris.

L'AVOCAT PATELIN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. PATELIN.

Cela est résolu ; il faut, aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf. Ma foi, on a bien raison de le dire, il vaudroit autant être ladre que d'être pauvre. Qui diantre, à me voir ainsi habillé, me prendroit pour un avocat ? Ne diroit-on pas plutôt que je serois un magister de ce bourg ? Depuis quinze jours, j'ai quitté le village où je demeurois pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires. Elles vont de mal en pis. J'ai, de ce côté-là, pour voisin mon compère le juge du lieu : pas un pauvre petit procès. De cet autre côté, un riche marchand drapier : pas de quoi m'acheter un méchant habit. Ah ! pauvre Patelin, pauvre Patelin ! comment feras-

tu pour contenter ta femme, qui veut absolument que tu maries ta fille ? Qui diantre voudra d'elle, en te voyant ainsi déguenillé ? Il te faut bien, par force, avoir recours à l'industrie. Oui, tâchons adroitement à nous procurer, à crédit, un bon habit de drap dans la boutique de monsieur Guillaume, notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille.... (*apercevant sa femme.*) Mais voilà ma femme et sa servante qui causent ensemble sur ma friperie : écoutons-les sans nous montrer.

(*Il se cache dans un coin du théâtre.*)

SCÈNE II.

MADAME PATELIN, COLETTE; M. PATELIN, *caché.*

Mme PATELIN, *à Colette.*

Oh! çà, Colette, je n'ai point voulu te parler au logis, de peur que mon gueux de mari ne nous écoutât.

M. PATELIN, *à part.*

L'y voilà.

Mme PATELIN, *à Colette.*

Je veux que tu me dises où ma fille peut avoir de quoi aller si proprement qu'elle va.

COLETTE.

Eh ! c'est, madame, que monsieur votre époux lui donne....

Mme PATELIN, *l'interrompant.*

Mon époux ! il n'a pas de quoi se vêtir lui-même.

M. PATELIN, *à part.*

Il est vrai.

Mme PATELIN, *à Colette.*

Je te chasserai, et tu ne te marieras point avec Agnelet, ton fiancé, si tu ne me dis la chose comme elle est.

COLETTE.

Peste, madame ! il faut vous la dire. Valère, le fils unique de monsieur Guillaume, ce riche marchand drapier qui demeure là, est amoureux de mademoiselle Henriette, et il lui fait des présents de temps en temps.

M. PATELIN, *à part.*

Ma fille puise donc dans la boutique où j'ai dessein d'aller ?

Mme PATELIN, *à Colette.*

Mais où prend Valère de quoi faire ces présents ? son père est un riche brutal qui ne lui donne rien.

COLETTE.

Oh ! madame, quand les pères ne donnent

rien aux enfants, les enfants les volent : cela est dans l'ordre. Et Valère fait comme les autres : c'est la règle.

Mme PATELIN.

Mais que ne fait-il demander ma fille en mariage ?

COLETTE.

Il l'auroit fait aussi ; mais il craint que son père n'y veuille pas consentir, à cause, ne vous déplaise, que notre monsieur va toujours mal vêtu : cela fait mal juger de ses affaires.

M. PATELIN, *à part.*

C'est à quoi je vais donner ordre.

Mme PATELIN, *à Colette.*

J'entends quelqu'un : retire-toi.

(*Colette rentre.*)

SCÈNE III.

M. PATELIN, *sortant de sa cachette;* MADAME PATELIN.

Mme PATELIN.

Ah! te voilà?

M. PATELIN.

Oui.

Mme PATELIN.

Comme te voilà vêtu !

M. PATELIN.

C'est que.... je.... je ne suis pas glorieux.

Mme PATELIN.

C'est que tu es un gueux; et je viens d'apprendre que ta gueuserie rebute tous les partis qui se présentent pour notre fille.

M. PATELIN.

Vous avez raison; le monde juge des gens par les habits. J'avoue que ceux que je porte font tort à Henriette, et j'ai fait dessein de me mettre aujourd'hui un peu proprement.

Mme PATELIN.

Toi, proprement! Et avec quoi?

M. PATELIN, *voulant s'en aller.*

Ne t'en mets pas en peine. Adieu.

Mme PATELIN, *l'arrêtant.*

Et où allez-vous, s'il vous plaît?

M. PATELIN.

Je vais m'acheter un habit de drap.

Mme PATELIN.

Sans avoir un sou, acheter un habit?

M. PATELIN.

Oui. De quelle couleur me conseilles-tu de le prendre? gris de fer, ou gris de more?

Mme PATELIN.

Eh! prends-le comme tu pourras, si tu trouves quelqu'un assez sot pour te le donner. Je vais

parler à Henriette : je viens d'apprendre de certaines choses qui ne me plaisent guère.

M. PATELIN.

Si l'on me demande, je serai ici, à la boutique de notre voisin.

(*Madame Patelin rentre.*)

SCÈNE IV.

M. PATELIN.

Elle n'est pas encore fermée. Je songe que je ne ferai pas mal d'aller mettre ma robe : outre qu'elle cachera ces guenilles, une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à monsieur Guillaume, pour venir à bout de mon dessein. (*l'apercevant.*) Le voilà avec son fils : allons-nous mettre *in habitu*, et revenons promptement.

(*Il rentre.*)

SCÈNE V.

M. GUILLAUME, *portant une pièce de drap brun ;* VALÈRE.

M. GUILLAUME, *à part, étalant sa pièce de drap en dehors de sa boutique.*

On commence à ne voir guère clair dans la

boutique : exposons ceci un peu plus à la vue des passants. (*à Valère.*) Oh ! çà, Valère, je t'avois dit de me chercher un berger pour garder le troupeau dont la laine sert à faire mes draps.

VALÈRE.

Est-ce, mon père, que vous n'êtes pas content d'Agnelet ?

M. GUILLAUME.

Non, car il me vole ; et je te soupçonne d'y avoir part.

VALÈRE.

Moi ?

M. GUILLAUME.

Oui, toi. J'ai su que tu es amoureux de je ne sais quelle fille d'ici près, et que tu lui fais des présents ; et je sais que cet Agnelet a fiancé une certaine Colette qui la sert. Tout cela fait que je te soupçonne.

VALÈRE, *à part.*

Qui diantre nous a découverts ? (*à M. Guillaume.*) Je vous assure, mon père, qu'Agnelet nous sert très fidèlement.

M. GUILLAUME.

Oui, toi ; mais non pas moi : car depuis un mois qu'il a quitté le fermier avec qui il demeuroit pour entrer à mon service, il me manque six-vingts moutons, et il n'est pas possible qu'en si

peu de temps il en soit mort, comme il le dit, un si grand nombre de la clavelée.

VALÈRE.

Les maladies font quelquefois de grands ravages.

M. GUILLAUME.

Oui, avec des médecins; mais les moutons n'en ont pas. D'ailleurs, cet Agnelet fait le nigaud; mais c'est un niais, et le plus rusé coquin... Enfin je l'ai pris sur le fait, tuant de nuit un mouton. Je l'ai battu, et je l'ai fait ajourner devant monsieur le juge. Cependant, avant que de pousser plus loin l'affaire, j'ai voulu savoir si tu n'avois point quelque part au vol qu'il m'a fait.

VALÈRE.

Ah! mon père, j'ai trop de respect pour vos moutons!

M. GUILLAUME.

Je vais donc le poursuivre en justice. Mais je veux examiner un peu mieux la chose. Donne-moi mon livre de compte. Approche cette chaise. (*Valère lui donne un livre et une chaise.*) C'est assez; laisse-moi. Si un sergent que j'ai envoyé querir me demande, fais-moi appeler. Je resterai encore un peu ici, en cas que quelque acheteur se présente.

VALÈRE, *à part.*

Allons dire à Agnelet qu'il vienne trouver mon père, pour s'accommoder avec lui.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

M. PATELIN, M. GUILLAUME.

M. PATELIN, *à part.*

Bon! le voilà seul : approchons.

M. GUILLAUME, *à part, feuilletant son livre.*

Compte du troupeau, etc... Six cents bêtes, etc.

M. PATELIN, *à part, lorgnant le drap.*

Voilà une pièce de drap qui seroit bien mon affaire. (*à M. Guillaume.*) Serviteur, monsieur.

M. GUILLAUME, *sans le regarder.*

Est-ce le sergent que j'ai envoyé querir? Qu'il attende.

M. PATELIN.

Non, monsieur, je suis...

M. GUILLAUME, *l'interrompant, en le regardant.*

Une robe! Le procureur donc? Serviteur.

M. PATELIN.

Non, monsieur, j'ai l'honneur d'être avocat.

M. GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'avocat : je suis votre serviteur.

M. PATELIN.

Mon nom, monsieur, ne vous est sans doute pas inconnu. Je suis Patelin, l'avocat.

M. GUILLAUME.

Je ne vous connois point, monsieur.

M. PATELIN, *à part.*

Il faut se faire connoître. (*à M. Guillaume.*) J'ai trouvé, monsieur, dans les mémoires de feu mon père, une dette qui n'a pas été payée, et...

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Ce ne sont pas mes affaires; je ne dois rien.

M. PATELIN.

Non, monsieur; c'est au contraire, feu mon père qui devoit au vôtre trois cents écus; et comme je suis homme d'honneur, je viens vous payer.

M. GUILLAUME.

Me payer? Attendez, monsieur, s'il vous plaît; je me remets un peu votre nom. Oui, je connois depuis long-temps votre famille. Vous demeuriez au village ici près: nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse; je suis votre très humble et très obéissant serviteur. (*lui offrant sa chaise.*) Asseyez-vous là, je vous prie, asseyez-vous là.

M. PATELIN.

Monsieur!

M. GUILLAUME.

Monsieur!

M. PATELIN, *s'asseyant.*

Si tous ceux qui me doivent étoient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serois beaucoup plus riche que je ne suis; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

M. GUILLAUME.

C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

M. PATELIN.

Je tiens que la première qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes; et je viens savoir quand vous serez en commodité de recevoir vos trois cents écus.

M. GUILLAUME.

Tout-à-l'heure.

M. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt et bien compté; mais il faut vous donner le temps de faire dresser une quittance par-devant notaire. Ce sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en forme.

M. GUILLAUME.

Cela est juste. Eh bien! demain matin, à cinq heures.

M. PATELIN.

A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon temps, monsieur Guillaume? je crains de vous détourner.

M. GUILLAUME.

Point du tout; je ne suis que trop de loisir! on ne vend rien.

M. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous seul que tous les négociants de ce lieu.

M. GUILLAUME.

C'est que je travaille beaucoup.

M. PATELIN.

C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays. (*examinant la pièce de drap.*) Voilà un assez beau drap.

M. GUILLAUME.

Fort beau.

M. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence!

M. GUILLAUME.

Oh! monsieur.

M. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuse!

M. GUILLAUME.

Oh! oh! monsieur.

M. PATELIN.

Des manières nobles et franches, qui gagnent le cœur de tout le monde!

M. GUILLAUME.

Oh! point, monsieur.

M. PATELIN.

Parbleu! la couleur de ce drap fait plaisir à la vue.

M. GUILLAUME.

Je le crois. C'est couleur de marron.

M. PATELIN.

De marron? Que cela est beau! Gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là?

M. GUILLAUME.

Oui, oui, avec mon teinturier.

M. PATELIN.

Je l'ai toujours dit, il y a plus d'esprit dans cette tête-là que dans toutes celles du village.

M. GUILLAUME.

Ah! ah! ah!

M. PATELIN, *tâtant le drap.*

Cette laine me paroît assez bien conditionnée?

M. GUILLAUME.

C'est pure laine d'Angleterre.

M. PATELIN.

Je l'ai cru. A propos d'Angleterre, il me sem-

ble, monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble?

M. GUILLAUME.

Chez monsieur Nicodème?

M. PATELIN.

Justement. Vous étiez beau comme l'amour.

M. GUILLAUME.

Je l'ai ouï dire à ma mère.

M. PATELIN.

Et vous appreniez tout ce qu'on vouloit.

M. GUILLAUME.

A dix-huit ans je savois lire et écrire.

M. PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous soyez appliqué aux grandes choses! Savez-vous bien, monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un état?

M. GUILLAUME.

Comme un autre.

M. PATELIN.

Tenez, j'avois justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse un habit. Je songe que demain matin à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. GUILLAUME.

Je vous le garderai.

M. PATELIN, *à part.*

Le garderai! Ce n'est pas là mon compte. (*à M. Guillaume.*) Pour racheter une rente, j'avois mis à part ce matin douze cents livres, où je ne voulois pas toucher; mais je vois bien, monsieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. GUILLAUME.

Ne laissez pas de racheter votre rente, vous aurez toujours de mon drap.

M. PATELIN.

Je le sais bien, mais je n'aime point à prendre à crédit... Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard! Quel air de santé et de longue vie!

M. GUILLAUME.

Je me porte bien.

M. PATELIN.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus je porte aussi de quoi le payer?

M. GUILLAUME.

Il vous en faudra... Vous voulez, sans doute, l'habit complet?

M. PATELIN.

Oui, très complet, justaucorps, culotte et veste, doublés de même; et le tout bien long et bien large.

M. GUILLAUME.

Pour tout cela, il vous en faudra... oui... six aunes... Voulez-vous que je les coupe en attendant ?

M. PATELIN.

En attendant... Non, monsieur, non ; l'argent à la main, s'il vous plaît, l'argent à la main ; c'est ma méthode.

M. GUILLAUME.

Elle est fort bonne. (*à part.*) Voici un homme très exact.

M. PATELIN.

Vous souvient-il, monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'Écu de France ?

M. GUILLAUME.

Le jour qu'on fit la fête du village ?

M. PATELIN.

Justement. Nous raisonnâmes, à la fin du repas, sur les affaires du temps ; que je vous ouïs dire de belles choses !

M. GUILLAUME.

Vous vous en souvenez ?

M. PATELIN.

Si je m'en souviens ? Vous prédîtes dès-lors tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus.

M. GUILLAUME.

Je vois les choses de loin.

M. PATELIN.

Combien, monsieur Guillaume, me ferez-vous payer de l'aune de ce drap ?

M. GUILLAUME, *regardant la marque.*

Voyons... Un autre en paieroit, ma foi, six écus ; mais allons... je vous le baillerai à cinq écus.

M. PATELIN.

Le juif! (*à M. Guillaume.*) Cela est trop honnête ! Six fois cinq écus, ce sera justement...

M. GUILLAUME.

Trente écus.

M. PATELIN.

Oui, trente écus : le compte est bon... Parbleu ! pour renouveler connoissance, il faut que nous mangions demain à dîner une oie dont un plaideur m'a fait présent.

M. GUILLAUME.

Une oie ! je les aime fort.

M. PATELIN.

Tant mieux. Touchez là ; à demain à dîner. Ma femme les apprête à miracle !... Par ma foi, il me tarde qu'elle me voie sur le corps un habit de ce drap. Croyez-vous qu'en le prenant demain matin il soit fait à dîner ?

M. GUILLAUME.

Si vous ne donnez du temps au tailleur, il vous le gâtera.

M. PATELIN.

Ce seroit grand dommage.

M. GUILLAUME.

Faites mieux. Vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt?

M. PATELIN.

Sans cela je n'y songerois pas.

M. GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons. Il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

M. PATELIN, *prenant le drap.*

Cela est heureux!

M. GUILLAUME.

Attendez. Il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

M. PATELIN.

Bon! est-ce que je ne me fie pas à vous?

M. GUILLAUME.

Donnez, donnez; je vais le faire porter, et vous m'enverrez par le retour...

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Le retour... Non, non; ne détournez pas vos gens: je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi.

Comme vous dites, le tailleur aura plus de temps.

M. GUILLAUME.

Laissez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

M. PATELIN.

Eh! point, point. Je ne suis pas glorieux : il est presque nuit; et sous ma robe, on prendra ceci pour un sac de procès.

M. GUILLAUME.

Mais, monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me...

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Eh! point de façon, vous dis-je... A cinq heures précises trois cent trente écus, et l'oie à dîner... Oh! çà, il se fait tard : adieu, mon cher voisin, serviteur... Eh! serviteur.

M. GUILLAUME.

Serviteur, monsieur, serviteur.

(*M. Patelin rentre chez lui.*)

SCÈNE VII.

M. GUILLAUME.

Il s'en va, parbleu, avec mon drap; mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin. Je dîne demain chez lui, et il me paiera, il me paiera... Voilà, parbleu, un des plus honnêtes et des plus

consciencieux avocats que j'aie vus de ma vie! J'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puisqu'il veut bien me payer trois cents écus sur lesquels je ne comptois point; car je ne sais d'où diable peut venir cette dette... Mais, à la bonne heure... Oh! çà, il se fait nuit, et voilà, je pense, tout ce que je gagnerai aujourd'hui. (*appelant.*) Holà! holà! qu'on enferme tout cela là-dedans... Mais voici, je crois, ce coquin d'Agnelet qui m'a volé mes moutons.

SCÈNE VIII.

AGNELET, M. GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

Ah! ah! voleur... Je puis bien faire ici de bonnes affaires; ce scélérat m'emporte tout le profit.

AGNELET.

Bon vêpre, monsieur, et bonne nuit.

M. GUILLAUME.

Tu oses encore te présenter devant moi?

AGNELET.

C'est, ne vous déplaise, mon bon maître, qu'un monsieur m'a baillé certain papier qui parle, dit-on, de moutons, de juge, et d'ajournerie.

M. GUILLAUME.

Tu fais le benêt; mais je t'assure que tu ne

tueras jamais plus moutons qu'il ne t'en souvienne.

AGNELET.

Eh ! mon doux maître, ne croyez pas les médisants.

M. GUILLAUME.

Les médisants, coquin ! Ne t'ai-je pas trouvé de nuit tuant un mouton ?

AGNELET.

Par cette ame, c'étoit pour l'empêcher de mourir.

M. GUILLAUME.

Le tuer, pour l'empêcher de mourir !

AGNELET.

Oui, de la clavelée, à cause, ne vous déplaise, que quand ils mouriont de vilain mal, il faut les jeter ; et on les tue avant qu'ils mouriont.

M. GUILLAUME.

Qu'ils mouriont ! Le traître ! Des moutons dont la laine me fait des draps d'Angleterre ! que je vends cinq écus l'aune ! Ote-toi d'ici, scélérat ! Six-vingts moutons en un mois !

AGNELET.

Ils gationt les autres, par ma fi.

M. GUILLAUME.

Nous verrons cela demain devant monsieur le juge.

AGNELET.

Eh! mon doux maître, contentez-vous de m'avoir assommé, comme vous voyez; et accordons ensemble, si c'est votre bon plaisir.

M. GUILLAUME.

Mon bon plaisir est de te faire pendre, entends-tu?

AGNELET.

Le ciel vous donne joie!

(*M. Guillaume rentre chez lui.*)

SCÈNE IX.

AGNELET.

Il faut donc que j'aille trouver un avocat pour défendre mon bon droit.

SCÈNE X.

VALÈRE, HENRIETTE, COLETTE, AGNELET.

HENRIETTE, *à Valère.*

Laissez-moi, Valère; mon père et ma mère me suivent. Nous allons souper chez ma tante: ils m'ont dit de m'avancer; retirez-vous.

AGNELET, *à Valère.*

Voulez-vous, monsieur, que j'éteigne la lumière?

VALÈRE.

Non; tu me priverois du plaisir de la voir. (*à Henriette.*) Belle Henriette, souffrez, je vous prie...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Non, Valère; je tremble.

VALÈRE.

Craignez-vous une personne qui vous adore?

HENRIETTE.

Vous êtes la personne du monde que je crains le plus, et vous savez pourquoi. (*à Colette.*) Ne me quittez pas, Colette. (*Agnelet tire Colette par le bras.*)

COLETTE.

C'est cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE, *à Valère.*

Si vous m'aimez, Valère, ne songez à moi, je vous prie, que lorsque vous serez assuré du consentement de monsieur votre père.

COLETTE.

C'est à quoi, Agnelet et moi, nous avons fait dessein de nous employer.

AGNELET.

J'ai déjà imaginé un moyen honnête, qui réus-

sira, si Dieu plaît, quand je serai hors de procès.

VALÈRE.

Quoi qu'il arrive, je te garantirai du tout.

HENRIETTE, *apercevant M. Patelin.*

Voici mon père; fuyons tous.

(*Elle s'en va avec Valère, Colette et Agnelet.*)

SCÈNE XI.

M. PATELIN, MADAME PATELIN.

M. PATELIN.

Eh bien! ma femme, ce drap est-il bien choisi?

Mme PATELIN.

Oui; mais avec quoi le payer? Tu l'as promis à demain matin; ce monsieur Guillaume est un arabe, qui viendra ici faire le diable à quatre.

M. PATELIN.

Lorsqu'il viendra, songe seulement à faire ce que je t'ai dit, et à me bien seconder.

Mme PATELIN.

Il faut, malgré moi, que j'aide à t'en sortir: mais tu devrois rougir de honte de ce que tu m'as proposé de faire, et ce n'est point du tout agir en honnête homme.

M. PATELIN.

Eh! mon Dieu, ma femme, en honnête homme! Il n'est rien de plus aisé, quand on est riche, d'être

honnête homme : c'est quand on est pauvre qu'il est difficile de l'être. Mais laissons tout cela ; allons souper chez ta sœur, et dès que nous serons de retour, faisons ce soir même couper cet habit, de peur d'accident.

Mme PATELIN.

Allons ; mais je crains bien que demain matin il n'arrive ici quelque désordre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. GUILLAUME, *seul sur la scène;*
M. PATELIN, *dans sa maison.*

M. GUILLAUME, *à part.*

Il est du devoir d'un homme bien réglé de récapituler le matin ce qu'il s'est proposé de faire dans sa journée; voyons un peu. Premièrement, je dois recevoir, à cinq heures, trois cents écus de monsieur Patelin, pour une dette de feu son père; plus, trente écus pour six aunes de drap qu'il prit hier ici; *item*, une oie à dîner chez lui, apprêtée de la main de sa femme: après cela comparoître à l'ajournement devant le juge contre Agnelet, pour six-vingts moutons qu'il m'a volés. Je pense que voilà tout. (*regardant à sa montre.*) Mais, ouais! il y a long-temps que l'heure est passée, et je ne vois point venir mon homme: allons le trouver. Non, un homme si exact ne me manquera pas de parole. Cependant il a mon drap, et je n'ai point de ses nouvelles.

Que faire? Faisons semblant de lui rendre visite, et sachons un peu de quoi il est question. (*écoutant à la porte de M. Patelin.*) Je crois qu'il compte mon argent. (*flairant à la porte.*) Je sens qu'on apprête l'oie. Frappons. (*Il frappe.*)

M. PATELIN, *dans la maison.*

Ma fem... me?

M. GUILLAUME, *à part.*

C'est lui-même.

M. PATELIN, *dans la maison.*

Ouvrez la porte... voilà l'apothicaire.

M. GUILLAUME, *à part.*

L'apothicaire!

M. PATELIN, *dans la maison.*

Qui m'apporte l'émétique, l'éméti... i... que.

M. GUILLAUME, *à part.*

L'émétique! C'est quelqu'un qui est malade chez lui, et je puis n'avoir pas bien reconnu sa voix à travers la porte. Frappons encore plus fort. (*Il frappe.*)

M. PATELIN, *dans la maison.*

Caro...o...gne! ma...a...sque! ouvriras-tu...u...

SCÈNE II.

MADAME PATELIN, M. GUILLAUME.

Mme PATELIN, *à voix basse.*

Ah! c'est vous, monsieur Guillaume?

M. GUILLAUME.

Oui, c'est moi : vous êtes sans doute madame Patelin?

Mme PATELIN.

A vous servir. Pardon, monsieur, je n'ose parler haut.

M. GUILLAUME.

Oh! parlez comme il vous plaira; je viens voir monsieur Patelin.

Mme PATELIN.

Parlez plus bas, monsieur, s'il vous plaît.

M. GUILLAUME.

Et pourquoi bas? Je viens, vous dis-je, lui rendre visite.

Mme PATELIN.

Encore plus bas, je vous prie.

M. GUILLAUME.

Si bas qu'il vous plaira; mais il faut que je le voie.

Mme PATELIN.

Hélas! le pauvre homme, il est bien en état d'être vu!

M. GUILLAUME.

Comment! que lui seroit-il arrivé depuis hier?

Mme PATELIN.

Depuis hier? Hélas! monsieur Guillaume, il y a huit jours qu'il n'a bougé du lit.

M. GUILLAUME.

Du lit? Il vint pourtant hier chez moi.

Mme PATELIN.

Lui, chez vous?

M. GUILLAUME.

Lui chez moi; et il étoit même fort gaillard et fort dispos.

Mme PATELIN.

Ah! monsieur; il faut sans doute que cette nuit vous ayez rêvé cela.

M. GUILLAUME.

Ah! parbleu, ceci n'est pas mauvais, rêvé! Et mes six aunes de drap qu'il emporta, l'ai-je rêvé?

Mme PATELIN.

Six aunes de drap?

M. GUILLAUME.

Oui, six aunes de drap, couleur de marron;

et l'oie que nous devons manger à dîner, eh! l'ai-je rêvé?

Mme PATELIN.

Que vous prenez mal votre temps pour rire!

M. GUILLAUME.

Pour rire? Ventrebleu! je ne ris point, et n'en ai nulle envie. Je vous soutiens qu'il emporta hier sous sa robe six aunes de drap.

Mme PATELIN.

Hélas! le pauvre homme, plût au ciel qu'il fût en état de l'avoir fait! Ah! monsieur Guillaume, il eut tout hier un transport au cerveau qui le jeta dans la rêverie où je crois qu'il est encore.

M. GUILLAUME.

Oh! par la tête-bleu! vous rêvez vous-même, et je veux absolument lui parler.

Mme PATELIN.

Oh! pour cela, en l'état où il est, il n'est pas possible: nous l'avons mis là sur un fauteuil auprès de la porte, pour faire son lit; si vous le voyiez, il vous feroit pitié.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, pitié!... (*voulant entrer chez M. Patelin.*) En quelque état qu'il soit, je prétends le voir, ou...

Mme PATELIN, *l'interrompant, et l'empêchant d'ouvrir la porte.*

Ah! n'ouvrez pas cette porte! vous allez tuer mon mari. Il lui prend, de temps en temps, des envies de courir... (*voyant paroître M. Patelin, qui accourt la tête enveloppée de chiffons.*) Ah! le voilà parti...

SCÈNE III.

M. PATELIN, MADAME PATELIN, M. GUILLAUME.

Mme PATELIN, *à M. Guillaume.*

Je vous l'avois bien dit... Aidez-moi à le reprendre... (*à M. Patelin.*) Mon pauvre mari, repose-toi là. (*Elle arrête M. Patelin, et elle va chercher un fauteuil à l'entrée de sa maison, pour le faire asseoir.*)

M. PATELIN, *assis et criant.*

Aïe, aïe, la tête!

M. GUILLAUME, *à part.*

En effet, voilà un homme en un piteux état!... Il me semble pourtant que c'est le même d'hier, ou peu s'en faut... Voyons de plus près... (*à M. Patelin.*) Monsieur Patelin, je suis votre serviteur.

M. PATELIN.

Ah! bonjour, monsieur Anodin.

M. GUILLAUME.

Monsieur Anodin!

Mme PATELIN.

Il vous prend pour l'apothicaire : allez-vous-en.

M. GUILLAUME.

Je n'en ferai rien... (*à M. Patelin.*) Monsieur, vous vous souvenez bien qu'hier...

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Oui, je vous ai fait garder...

M. GUILLAUME, *à part.*

Bon! il s'en souvient.

M. PATELIN.

Un grand verre plein de mon urine.

M. GUILLAUME.

Je n'ai que faire d'urine.

M. PATELIN, *à madame Patelin.*

Ma femme, fais-la voir à monsieur Anodin : il verra si j'ai quelque embarras dans les uretères.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, uretères!... Monsieur, je veux être payé.

M. PATELIN.

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matières; elles sont dures comme du fer, et noires comme votre barbe.

M. GUILLAUME.

Pa, pa, pa, voilà me payer en belle monnoie!

Mme PATELIN.

Eh! monsieur, sortez d'ici.

M. GUILLAUME.

Bagatelles! (*à M. Patelin.*) Voulez-vous me compter de l'argent? Je veux être payé.

M. PATELIN.

Ne me donnez plus de ces vilaines pilules; elles ont failli à me faire rendre l'ame.

M. GUILLAUME.

Je voudrois qu'elles t'eussent fait rendre mon drap!

M. PATELIN, *à madame Patelin.*

Ma femme, chasse, chasse ces papillons noirs qui volent autour de moi... Comme ils montent!

M GUILLAUME, *à madame Patelin.*

Je n'en vois point.

Mme PATELIN.

Eh! ne voyez-vous pas qu'il rêve? Allez-vous-en.

M. GUILLAUME.

Tarare! je veux de l'argent.

M. PATELIN.

Les médecins m'ont tué avec leurs drogues.

M. GUILLAUME, *à madame Patelin.*

Il ne rêve pas à présent. Il faut que je lui parle. (*à M. Patelin.*) Monsieur Patelin?

M. PATELIN.

Je plaide, messieurs, pour Homère.

M. GUILLAUME.

Pour Homère!

M. PATELIN.

Contre la nymphe Calypso.

M. GUILLAUME.

Calypso! Que diable est ceci?

Mme PATELIN.

Il rêve, vous dis-je. Allez-vous-en: sortez, je vous prie.

M. GUILLAUME.

A d'autres.

M. PATELIN.

Les prêtres de Jupiter... les Corybantes... Il l'a pris, il l'emporte... Au chat; au chat! Adieu mon lard!

M. GUILLAUME.

Oh! çà, quand vous aurez assez rêvé, me paierez-vous au moins mes trente écus?

M. PATELIN.

Sa grotte ne retentissoit plus du doux chant de sa voix...

M. GUILLAUME, *à part.*

Ouais! aurois-je pris quelque autre pour lui ?

Mme PATELIN.

Eh! monsieur, laissez en repos ce pauvre homme.

M. GUILLAUME.

Attendez: il aura peut-être quelque intervalle. Il me regarde comme s'il vouloit me parler.

M. PATELIN.

Ah! monsieur Guillaume !..

M. GUILLAUME, *à madame Patelin.*

Oh! il me reconnoît. (*à M. Patelin.*) Eh bien?

M. PATELIN.

Je vous demande pardon...

M. GUILLAUME, *à madame Patelin.*

Vous voyez s'il s'en souvient?

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Si depuis quinze jours que je suis dans ce village, je ne vous suis pas allé voir.

M. GUILLAUME.

Morbleu! ce n'est pas là mon compte. Cependant hier...

M. PATELIN.

Oui, hier, pour vous aller faire mes excuses, je vous envoyai un procureur de mes amis.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ventrebleu! celui-là aura eu mon drap. Un procureur! je ne le verrai de ma vie. (*à M. Patelin.*) Mais c'est une invention, et nul autre que vous n'a eu mon drap; à telles enseignes...

Mme PATELIN, *l'interrompant.*

Eh! monsieur, si vous lui parlez d'affaires vous l'allez tuer.

M. GUILLAUME.

A la bonne heure. (*à M. Patelin.*) A telles enseignes que feu votre père devoit au mien trois cents écus. Ventrebleu! je ne m'en irai point d'ici sans drap ou sans argent.

M. PATELIN, *se levant.*

La cour remarquera, s'il lui plaît, que la pyrrhique étoit une certaine danse, ta ral, la, la, la. (*prenant M. Guillaume et le faisant danser.*) Dansons tous, dansons tous. Ma commère, quand je danse...

M. GUILLAUME.

Oh! je n'en puis plus; mais je veux de l'argent.

M. PATELIN, *à part.*

Oh! je te ferai bien décamper. (*à madame Patelin.*) Ma femme, ma femme, j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte : ne les entends-tu pas? Écoutons. Paix, paix; écoutons. Oui... les voilà... je

les vois... Ah! coquins, je vous chasserai bien d'ici... Ma hallebarde, ma hallebarde! (*Il va prendre une hallebarde à l'entrée, de sa maison et revient.*) Au voleur, au voleur!

M. GUILLAUME, *à part.*

Tubleu! il ne fait pas bon ici. Morbleu! tout le monde me vole; l'un mon drap, l'autre mes moutons: mais, en attendant que je tire raison de celui-là, allons songer à faire pendre l'autre.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

M. PATELIN, MADAME PATELIN.

Mme PATELIN.

Bon! le voilà parti: je me retire; mais demeure encore là un moment, en cas qu'il revînt.

M. PATELIN, *croyant voir revenir M. Guillaume.*

Le voici. Au voleur! C'est monsieur Bartolin. Il m'a vu.

(*Madame Patelin sort.*)

SCÈNE V.

M. BARTOLIN, M. PATELIN.

M. BARTOLIN.

Qui crie au voleur! quel bruit fait-on à ma porte? quel désordre est ceci? Ah! ah! c'est vous, mon compère?

M. PATELIN.

Oui, c'est moi qui...

M. BARTOLIN.

En cet équipage?

M. PATELIN.

C'est que... j'ai cru.

M. BARTOLIN.

Un avocat sous les armes!

M. PATELIN.

J'ai cru entendre des...

M. BARTOLIN.

Militant causarum patroni!

M. PATELIN.

C'est que, vous dis-je, j'ai cru entendre des voleurs qui crochetoient ma porte.

M. BARTOLIN.

Crocheter une porte, *coram judice!*

M. PATELIN.

Je croyois, vous dis-je, qu'il y eût des voleurs.

M. BARTHOLIN.

Il en faut faire informer...

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Mais il n'y en avoit point.

M. BARTOLIN, *sans l'écouter.*

Faire ouïr des temoins...

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Et contre qui?

M. BARTOLIN, *sans l'écouter.*

Et les faire pendre...

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Et qui pendre ?

M. BARTOLIN, *sans l'écouter.*

Point de quartier aux voleurs !

M. PATELIN.

Je vous dis encore un fois qu'il n'y en avoit point, et que je me suis trompé.

M. BARTOLIN.

Ah! ah! cela étant ainsi, *cedant arma togæ.* Allez quitter cette hallebarde, et prendre votre robe pour venir à l'audience que je donnerai ici dans une heure.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

M. PATELIN.

C'est aussi ce que je vais faire. Je dois plaider pour certain berger dont Colette m'a parlé. Je pense que le voici. Allons quitter cet équipage et revenons promptement.

(*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE VII.

COLETTE, AGNELET.

COLETTE.

Tu as besoin d'un avocat subtil et rusé, qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire; et il n'y a, dans tout le village, que monsieur Patelin qui en soit capable.

AGNELET.

J'en fîmes l'expérience feu mon frère et moi, il y a quelque temps; mais je ne sais comment faire, car j'oubliai de le payer.

COLETTE.

Il ne s'en souviendra peut-être pas. Au moins, ne lui dis pas que tu sers monsieur Guillaume; il ne voudroit peut-être pas plaider contre lui.

AGNELET.

Je ne lui parlerai que de mon maître, sans le nommer, et il croira que je sers toujours ce fermier avec qui je demeurois quand je te fiançai.

COLETTE, *voyant venir M. Patelin.*

Voilà ton avocat; adieu.

(*Elle rentre chez M. Patelin.*)

SCÈNE VIII.

M. PATELIN, AGNELET.

M. PATELIN, *à part.*

Ah! ah! je connois ce drôle-ci. (*à Agnelet.*) N'est-ce pas toi qui as fiancé ma servante Colette?

AGNELET.

Oui, monsieur, oui.

M. PATELIN.

Vous étiez deux frères, que je garantis des galères : l'un de vous deux ne me paya point.

AGNELET.

C'étoit mon frère.

M. PATELIN.

Vous fûtes malades au sortir de prison, et l'un de vous deux mourut.

AGNELET.

Ce ne fut pas moi.

M. PATELIN.

Je le vois bien.

AGNELET.

Je fus pourtant plus malade que mon frère. Enfin je viens vous prier de plaider pour moi contre mon maître.

M. PATELIN.

Ton maître, est-ce ce fermier d'ici près?

AGNELET.

Il ne demeure pas loin d'ici, et je vous paierai bien.

M. PATELIN.

Je le prétends bien ainsi. Oh! çà, raconte-moi ton affaire, sans me rien déguiser.

AGNELET.

Vous saurez donc que mon bon maître me paie petitement mes gages, et que, pour m'indommager, sans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un boucher, homme de bien.

M. PATELIN.

Quel négoce fais-tu?

AGNELET.

Sauf votre grace, j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

M. PATELIN.

Il n'y a point là de mal. Et que fais-tu pour cela?

AGNELET.

Ne vous déplaise, je les tue quand ils ont envie de mourir.

M. PATELIN.

Le remède est sûr ; mais ne les tues-tu pas exprès pour faire croire à ton maître qu'ils sont morts de ce mal et qu'il les faut jèter à la voirie, afin de les vendre, et de garder l'argent pour toi?

AGNELET.

C'est ce que dit mon doux maître, à cause que l'autre nuit... quand j'eus enfermé le troupeau... il vit que je pris... un... Dirai-je tout?

M. PATELIN.

Oui, si tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET.

L'autre nuit donc, il vit que je pris un gros mouton qui se portoit bien. Ma fi ! sans y penser, ne sachant que faire... je lui mis tout doucement mon couteau auprès de la gorge : tant y a, que je ne sais comment cela se fit, mais il mourut d'abord.

M. PATELIN.

J'entends. Quelqu'un te vit-il faire ?

AGNELET.

Mon maître étoit caché dans la bergerie. Il me dit que j'en avois fait autant de six-vingts moutons qui lui manquoient. Or, vous saurez que

c'est un homme qui dit toujours la vérité. Il me battit, comme vous voyez; et je vais me faire trépaner. Or, je vous prie, comme vous êtes avocat, de faire en sorte qu'il ait tort et que j'aie raison, afin qu'il ne m'en coûte rien.

M. PATELIN.

Je comprends ton affaire Il y a deux voies à prendre. Par la première, il ne t'en coûtera pas un sou.

AGNELET.

Prenons celle-là, je vous prie.

M. PATELIN.

Soit. Tout ton bien est en argent?

AGNELET.

Ma fi, oui.

M. PATELIN.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET.

Aussi ferai-je.

M. PATELIN.

Ton maître sera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET.

Tant mieux.

M. PATELIN.

Et sans qu'il t'en coûte ni denier ni maille.

AGNELET.

C'est ce que je demande.

M. PATELIN.

Il sera obligé, s'il veut, de te faire pendre.

AGNELET.

Prenons l'autre, s'il vous plaît.

M. PATELIN.

Le voici : on va te faire venir devant le juge.

AGNELET.

Il est vrai.

M. PATELIN.

Souviens-toi bien de ceci.

AGNELET.

J'ai bonne souvenance.

M. PATELIN.

A toutes interrogations qu'on te fera, soit le juge, soit l'avocat de ton maître, soit moi-même, ne réponds autre chose que ce que tu entends dire tous les jours à tes bêtes à laine. Tu sauras bien parler leur langage et faire le mouton ?

AGNELET.

Cela n'est pas bien difficile.

M. PATELIN.

Les coups que tu as à la tête me font aviser d'une adresse qui pourra te garantir ; mais je prétends ensuite être bien payé.

AGNELET.

Aussi serez-vous, par cette ame!

M. PATELIN.

Monsieur Bartolin va tout-à-l'heure donner audience; ne manque point de revenir ici, tu m'y trouveras. Adieu. N'oublie pas de porter de l'argent.

AGNELET.

Serviteur. Que les gens de bien ont de peine à vivre!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. BARTOLIN, M. PATELIN, AGNELET.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Or sus, les parties peuvent comparoître.

M. PATELIN, *bas, à Agnelet.*

Quand on t'interrogera, ne réponds que de la manière que je t'ai dit.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Quel homme est-ce là ?

M. PATELIN.

Un berger qui a été battu par son maître, et qui au sortir d'ici va se faire trépaner.

M. BARTOLIN.

Il faut attendre l'adverse partie, son procureur ou son avocat... Mais que nous veut monsieur Guillaume ?

SCÈNE II.

M. GUILLAUME, M. BARTOLIN, M. PATELIN, AGNELET.

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Je viens plaider moi-même mon affaire.

M. PATELIN, *bas, à Agnelet.*

Ah! traître, c'est contre monsieur Guillaume.

AGNELET.

Oui, c'est mon bon maître.

M. PATELIN, *à part.*

Tâchons de nous tirer d'ici.

M. GUILLAUME.

Ouais! quel homme est-ce là?

M. PATELIN.

Monsieur, je ne plaide que contre un avocat.

M. GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'avocat... (*à part.*) Il a quelque chose de son air.

M. PATELIN.

Je me retire donc.

M. BARTOLIN.

Demeurez, et plaidez.

M. PATELIN.

Mais, monsieur...

M. BARTOLIN.

Demeurez, vous dis-je. Je veux, au moins, avoir un avocat à mon audience. Si vous sortez, je vous raye de la matricule.

M. PATELIN, *à part, se cachant la figure avec son mouchoir.*

Cachons-nous du mieux que nous pourrons.

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Monsieur Guillaume, vous êtes le demandeur; parlez.

M. GUILLAUME.

Vous saurez, monsieur, que ce maraud-là...

M. BARTOLIN, *l'interrompant.*

Point d'injures.

M. GUILLAUME.

Eh bien! que ce voleur...

M. BARTOLIN, *l'interrompant.*

Appelez-le par son nom, ou celui de sa profession.

M. GUILLAUME.

Tant y a, vous dis-je, monsieur, que ce scélérat de berger m'a volé six-vingts moutons.

M. PATELIN.

Cela n'est point prouvé.

M. BARTOLIN.

Qu'avez-vous, avocat?

M. PATELIN.

Un grand mal aux dents.

M. BARTOLIN.

Tant pis; continuez.

M. GUILLAUME, *à part.*

Parbleu! cet avocat ressemble un peu à celui de mes six aunes de drap.

M. BARTOLIN.

Quelle preuve avez-vous de ce vol?

M. GUILLAUME.

Quelle preuve! Je lui vendis hier... Je lui ai baillé en garde six aunes... six cents moutons, et je n'en trouve à mon troupeau que quatre cents quatre-vingts.

M. PATELIN.

Je nie ce fait.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ma foi, si je ne venois de voir l'autre dans la rêverie, je croirois que voilà mon homme.

M. BARTOLIN.

Laissez là votre homme, et prouvez le fait.

M. GUILLAUME.

Je le prouve par mon drap... je veux dire par mon livre de compte. Que sont devenues les six aunes... les six-vingts moutons qui manquent à mon troupeau?

M. PATELIN.

Ils sont morts de la clavelée.

M. GUILLAUME.

Têtebleu! je crois que c'est lui-même.

M. BARTOLIN.

On ne nie pas que ce ne soit lui-même. *Non est quæstio de personâ.* On vous dit que vos moutons sont morts de la clavelée. Que répondez-vous à cela?

M. GUILLAUME.

Je réponds, sauf votre respect, que cela est faux; qu'il emporta sous... qu'il les a tués pour les vendre, et qu'hier moi-même... (*à part.*) Oh! c'est lui... (*à M. Bartolin.*) Oui, je lui vendis six... six... je le trouvai sur le fait, tuant de nuit un mouton.

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

Pure invention, monsieur, pour s'excuser des coups qu'il a donnés à ce pauvre berger, qui, au sortir d'ici, comme je vous ai dit, va se faire trépaner.

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Parbleu! monsieur le juge, il n'est rien de plus véritable; c'est lui-même. Oui, il emporta hier de chez moi six aunes de drap, et ce matin, au lieu de me payer trente écus...

M. BARTOLIN.

Que diantre font ici six aunes de drap et trente écus? Il est, ce me semble, question de moutons volés?

M. GUILLAUME.

Il est vrai, monsieur, c'est une autre affaire; mais nous y viendrons après. Je ne me trompe pourtant point. Vous saurez donc que je m'étois caché dans la bergerie... (*à part.*) Oh! c'est lui très assurément. (*à M. Bartolin.*) Je m'étois donc caché dans la bergerie; je vis venir ce drôle; il s'assit là; il prit un gros mouton... et... avec de belles paroles, il fit si bien qu'il m'emporta six aunes...

M. BARTOLIN.

Six aunes de moutons?

M. GUILLAUME.

Non; de drap, lui... Maugrebleu de l'homme!

M. BARTOLIN.

Laissez là ce drap et cet homme, et revenez à vos moutons.

M. GUILLAUME.

J'y reviens. Ce drôle donc, ayant tiré de sa poche son couteau... je veux dire mon drap... non; je dis bien, son couteau... il... il... il... il... le mit comme ceci sous sa robe, et l'emporta chez lui; et ce matin, au lieu de me payer mes trente écus, il me nie drap et argent.

M. PATELIN, *riant.*

Ah! ah! ah!

M. BARTOLIN.

A vos moutons, vous dis-je, à vos moutons.

M. PATELIN, *riant.*

Ah! ah! ah!

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Ouais! vous êtes hors de sens, monsieur Guillaume : rêvez-vous?

M. PATELIN.

Vous voyez, monsieur, qu'il ne sait ce qu'il dit.

M. GUILLAUME.

Je le sais fort bien, monsieur. Il m'a volé six-vingts moutons, et ce matin, au lieu de me payer trente écus pour six aunes de drap, couleur de marron, il m'a payé de papillons noirs, la nymphe Calipot, ta ral la, ma commère, quand je danse. Que diable sais-je encore ce qu'il est allé chercher?

M. PATELIN, *riant.*

Ah! ah! ah! il est fou, il est fou!

M. BARTOLIN, *à M Guillaume.*

En effet... Tenez, monsieur Guillaume, toutes les cours du royaume ensemble ne comprendront rien à votre affaire. Vous accusez ce berger de vous avoir volé six-vingts moutons, et vous en-

trelardez là-dedans six aunes de drap, trente écus, des papillons noirs, et mille autres balivernes. Eh! encore une fois, revenez à vos moutons, ou je vais relaxer ce berger. Mais j'aurai plutôt fait de l'interroger moi-même. (*à Agnelet.*) Approche-toi : comment t'appelles-tu?

AGNELET.

Bée...

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Il ment; il s'appelle Agnelet.

M. BARTOLIN.

Agnelet ou Bée, n'importe. (*à Agnelet.*) Dis-moi, est-il vrai que monsieur t'avoit baillé en garde six-vingts moutons?

AGNELET.

Bée...

M. BARTOLIN.

Ouais! la crainte de la justice te trouble peut-être. Écoute, ne t'effraie point. Monsieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Bée...

M. BARTOLIN.

Oh! oh! que veut dire ceci?

M. PATELIN.

Les coups qu'il lui a donnés sur la tête lui ont troublé la cervelle.

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Vous avez grand tort, monsieur Guillaume.

M. GUILLAUME.

Moi, tort? L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons: l'un me paie de chansons, l'autre de bée; et encore, morbleu! j'aurai tort?

M. BARTOLIN.

Oui, tort: il ne faut jamais frapper, sur-tout à la tête.

M. GUILLAUME.

Oh! ventrebleu! il étoit nuit, et quand je frappe, je frappe par-tout.

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

Il avoue le fait, monsieur; *habemus confitentem reum.*

M. GUILLAUME.

Oh! va, va, *confitareum*, tu me paieras mes six aunes de drap, ou le diable t'emportera!

M. BARTOLIN.

Encore du drap? On se moque ici de la justice. Hors de cour et de procès, sans dépens.

M. GUILLAUME.

J'en appelle. (*à M. Patelin.*) Et pour vous, monsieur le fourbe, nous nous reverrons.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE III.

M. BARTOLIN, M. PATELIN, AGNELET.

M. PATELIN, *à Agnelet.*

Remercie monsieur le juge.

AGNELET.

Bée... bée...

M. BARTOLIN.

En voilà assez. Va vite te faire trépaner, pauvre malheureux!

(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

M. PATELIN, AGNELET.

M. PATELIN.

Oh! çà, par mon adresse, je t'ai tiré d'une affaire où il y avoit de quoi te faire pendre: c'est à toi maintenant à me bien payer, comme tu m'as promis.

AGNELET.

Bée...

M. PATELIN.

Oui, tu as fort bien joué ton rôle; mais à présent, il me faut de l'argent, entends-tu?

AGNELET.

Bée...

M. PATELIN.

Eh! laisse là ton bée. Il n'est plus question de cela; il n'y a ici que toi et moi, veux-tu me tenir ce que tu m'as promis, et me bien payer?

AGNELET.

Bée...

M. PATELIN.

Comment, coquin, je serois la dupe d'un mouton vêtu? Têtebleu! tu me paieras, ou...

(*Agnelet s'enfuit.*)

SCÈNE V.

COLETTE, *en deuil;* M. PATELIN.

COLETTE.

Eh! laissez-le aller, monsieur, il s'agit de bien autre chose!

M. PATELIN.

Comment donc?

COLETTE.

Les coups qu'il fait semblant d'avoir à la tête nous ont fait aviser d'un moyen sûr pour faire consentir monsieur Guillaume au mariage de son fils avec votre fille: ne serez-vous pas bien payé?

M. PATELIN.

Seroit-il bien possible? Mais de qui as-tu pris le deuil?

COLETTE.

Agnelet a dit au juge qu'il s'alloit faire trépaner : il est mort dans l'opération; et c'est monsieur Guillaume qui l'a tué.

M. PATELIN.

Ah! je vois de quoi il est question. Ah! fort bien, j'entends.

COLETTE.

Secondez-nous bien seulement : je vais demander justice à monsieur le juge.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE VI.

M. PATELIN.

En effet, ce qu'il vient de voir lui fera croire aisément qu'Agnelet est mort; et, par bonheur, monsieur Guillaume s'est accusé lui-même. Il faut avouer que ce berger est un rusé coquin. Il m'a toujours trompé moi-même, moi qui trompe quelquefois les autres; mais je le lui pardonne, si, par son adresse, je puis marier richement ma fille.

SCÈNE VII.

M. BARTOLIN, COLETTE, M. PATELIN.

M. BARTOLIN, *à Colette.*

Que me dites-vous là? Le pauvre garçon! voilà une mort bien prompte!

M. PATELIN.

Tout le village en est déja informé. Comme les malheurs arrivent dans un moment!

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Hi, hi, hi!

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

La pauvre fille! Méchante affaire pour monsieur Guillaume.

M. BARTOLIN, *à Colette.*

Je vous rendrai justice, ne pleurez pas tant.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Il étoit mon fiancé, é, é, é!

M. BARTOLIN.

Consolez-vous donc, il n'étoit pas encore votre mari.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Je ne le pleurerois pas tant, s'il avoit été mon mari, i, i, i!

M. BARTOLIN.

Il sera puni; et déja, sur votre plainte, j'ai

donné un décret de prise de corps : on doit me l'amener ici. Je vais cependant, pour la forme, visiter le corps mort. Il est là, dites-vous, chez votre oncle le chirurgien ? Je reviens dans un moment.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

M. PATELIN, COLETTE.

M. PATELIN.

Il va tout découvrir, s'il ne trouve pas le mort.

COLETTE.

Laissez-le aller. Mon oncle est d'intelligence avec nous ; et Agnelet a ajusté dans le lit une certaine tête qui le fera fuir bien vite.

M. PATELIN.

Mais quelqu'un dans le village rencontrera peut-être Agnelet.

COLETTE.

Il s'est allé cacher dans le grenier à foin d'un de nos voisins, d'où il ne sortira que quand le mariage sera tout-à-fait conclu.

SCÈNE IX.

M. BARTOLIN, M. PATELIN, COLETTE.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Non, de ma vie, je n'ai vu une tête d'homme comme celle-là ; les coups ou le trépan l'ont entièrement défigurée : elle n'a pas seulement la figure humaine, et je n'ai pu la voir un moment sans en détourner la vue.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Ah! ah! ah!

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

Que je plains le pauvre monsieur Guillaume! c'étoit un bon homme; il y avoit plaisir à avoir affaire avec lui.

M. BARTOLIN.

Je le plains aussi; mais que faire? voilà un homme mort, et sa fiancée qui me demande justice.

M. PATELIN, *à Colette.*

Colette, que te servira de le faire pendre? Ne vaudroit-il pas mieux pour toi...

COLETTE, *l'interrompant.*

Hélas! monsieur, je ne suis ni intéressée, ni vindicative, et s'il y avoit quelque expédient honnête... Vous savez combien j'aime ma maîtresse,

votre fille, qui est filleule de monsieur (*montrant M. Bartolin.*)

M. BARTOLIN.

Ma filleule! Eh bien! quel intérêt a-t-elle à tout ceci?

COLETTE.

Valère, monsieur, le fils unique de monsieur Guillaume, en est amoureux et desire de l'épouser. Son père refuse d'y consentir: vous êtes si habiles l'un et l'autre! voyez s'il n'y auroit pas là quelque expédient, afin que tout le monde fût content.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Oui, il faut que cette fille se déporte de sa poursuite, à condition que monsieur Guillaume consentira à ce mariage.

COLETTE.

Que cela est bien imaginé!

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

C'est prendre les voies de la douceur.

M. BARTOLIN.

Avant que de le mettre en prison, on doit me l'amener: il faut que je lui en parle moi-même. Mais y consentez-vous, monsieur Patelin?

M. PATELIN.

Eh!.. je n'avois pas encore fait dessein de marier ma fille.... Cependant.... pour sauver la vie à

monsieur Guillaume.... allons, allons, j'y donnerai les mains; et je serois fâché de faire pendre un homme.

M. BARTOLIN.

J'entends qu'on me l'amène. (*à Colette.*) Vous, allez vite faire enterrer secrètement le mort, afin qu'on ne m'accuse point de prévarication.

(*Colette s'en va.*)

SCÈNE X.

M. BARTOLIN, M. PATELIN.

M. PATELIN.

Et moi, pour la forme, je vais faire dresser un mot de contrat, que vous lui ferez signer, s'il vous plaît.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XI.

M. GUILLAUME, DEUX RECORS, M. BARTOLIN.

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Ah! vous voici. Eh bien! vous savez, monsieur Guillaume, pourquoi on vous a arrêté?

M. GUILLAUME.

Oui, ce coquin d'Agnelet dit qu'il est mort!

M. BARTOLIN.

Il l'est véritablement; je viens de le voir moi-même, et vous avez avoué le fait.

M. GUILLAUME.

Peste soit de moi!

M. BARTOLIN.

Oh! çà, j'ai une chose à vous proposer: il ne tient qu'à vous de sortir d'affaire, et de vous en retourner chez vous en liberté.

M. GUILLAUME.

Il ne tient qu'à moi? serviteur donc.

M. BARTOLIN.

Oh! attendez: il faut savoir auparavant si vous aimez mieux marier votre fils que d'être pendu?

M. GUILLAUME.

Belle proposition! Je n'aime ni l'un ni l'autre.

M. BARTOLIN.

Je m'explique: vous avez tué Agnelet, n'est-il pas vrai?

M. GUILLAUME.

Je l'ai battu; s'il est mort, c'est sa faute.

M. BARTOLIN.

C'est la vôtre. Écoutez: monsieur Patelin a une fille belle et sage.

M. GUILLAUME.

Oui, et gueuse comme lui.

M. BARTOLIN.

Votre fils en est amoureux.

M. GUILLAUME.

Eh! que m'importe?

M. BARTOLIN.

La fiancée du mort se déporte de sa poursuite, si vous consentez à leur mariage.

M. GUILLAUME.

Je n'y consens point.

M. BARTOLIN, *aux recors.*

Qu'on le mène en prison.

M. GUILLAUME.

En prison!... Maugrebleu!... Laissez-moi, au moins, allez dire chez moi qu'on ne m'attende point.

M. BARTOLIN, *aux recors.*

Ne le laissez pas échapper.

SCÈNE XII.

M. PATELIN, HENRIETTE, VALÈRE, COLETTE, M. BARTOLIN, M. GUILLAUME, DEUX RECORS.

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

Voilà le contrat... (*à M. Guillaume.*) Monsieur, sur le malheur qui vous est arrivé, toute ma famille vient vous offrir ses services.

M. GUILLAUME, *à part.*

Que de patelineurs!

M. BARTOLIN.

Allons, voici toutes les parties; expliquez-vous vite : voulez-vous sortir d'affaire?

M. GUILLAUME.

Oui.

M. BARTOLIN, *lui présentant le contrat.*

Signez ce contrat.

M. GUILLAUME.

Je n'en veux rien faire.

M. BARTOLIN, *aux recors.*

En prison, et les fers aux pieds.

M. GUILLAUME.

Les fers aux pieds!... Tubleu! comme vous y allez!

M. BARTOLIN.

Ce n'est encore rien; je vais tout-à-l'heure vous faire donner la question.

M. GUILLAUME.

Donner la question!

M. BARTOLIN.

Oui, la question ordinaire et extraordinaire, et, après cela, je ne puis éviter de vous faire pendre.

M. GUILLAUME.

Pendre! miséricorde!

M. BARTOLIN.

Signez donc. Si vous différez un moment, vous êtes perdu; je ne pourrai plus vous sauver.

M. GUILLAUME.

Juste ciel! que faut-il faire? (*Il signe.*)

M. BARTOLIN.

Je l'ai ouï dire à un fameux médecin, les coups à la tête sont dangereux comme le diable... (*après que M. Guillaume a signé.*) Voilà qui est bien. Je vais jeter au feu la procédure, et je vous en félicite.

M. GUILLAUME.

Oui, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires!

M. PATELIN.

L'honneur de votre alliance....

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Ne vous coûte guère.

VALÈRE.

Mon père, je vous proteste...

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Va-t'en au diable!

HENRIETTE.

Monsieur, je suis fâchée.....

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Et moi aussi.

COLETTE.

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé?

M. GUILLAUME.

Les moutons qu'il m'a volés.

SCÈNE XIII.

UN PAYSAN, AGNELET, M. BARTOLIN, M. PATELIN, M. GUILLAUME, VALÈRE, HENRIETTE, COLETTE, DEUX RECORS.

LE PAYSAN, *à Agnelet.*

Marche, marche, de par le roi.

AGNELET.

Miséricorde!

M. GUILLAUME.

Ah! traître! tu n'es pas mort? Il faut que je t'étrangle; il ne m'en coûtera pas davantage.

M. BARTOLIN.

Attendez. (*au paysan.*) D'où sort ce fantôme?

LE PAYSAN.

J'avons trouvé ce voleur dans notre grenier; par quoi je le mène en prison.

M. BARTOLIN, *à Agnelet.*

Ouais! tu n'as plus de coups à la tête?

AGNELET.

Ma fi, non.

M. BARTOLIN.

Qu'est-ce donc qu'on m'a fait voir dans un lit, chez le chirurgien?

AGNELET.

C'étoit une tête de viau, monsieur.

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Allons, puisqu'il n'est pas mort, rendez-moi ce contrat que je le déchire.

M. BARTOLIN.

Cela est juste.

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*[1]

Oui, en me payant un dédit qui contient dix mille écus.

M. GUILLAUME.

Dix mille écus! Il faut bien, par force, que je laisse la chose comme elle est; mais vous me paierez les trois cents écus de votre père?

M. PATELIN.

Oui, en me portant son billet.

M. GUILLAUME.

Son billet?.... Et mes six aunes de drap?

M. PATELIN.

C'est le présent de noces.

M. GUILLAUME.

De noces?.... Au moins, je tâterai de l'oie?

M. PATELIN.

Nous l'avons mangée à dîner.

M. GUILLAUME.

A dîner? (*montrant Agnelet.*) Oh! ce scélérat paiera pour tous, et sera pendu.

VALÈRE.

Mon père, il est temps de l'avouer, il n'a rien fait que par mon ordre.

M. GUILLAUME.

Me voilà bien payé de mon drap et de mes moutons!

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Notice sur Bruéys. . . . . Page	1
Le Grondeur.	5
Le Muet.	103
L'Avocat Patelin.	275

FIN DE LA TABLE.




OCT 16 1953